

Vera Kallenberg · Jennifer Meyer
Johanna M. Müller (Hrsg.)

Intersectionality und Kritik

Neue Perspektiven für alte Fragen



Springer VS

RESEARCH

Intersectionality und Kritik

Vera Kallenberg • Jennifer Meyer
Johanna M. Müller (Hrsg.)

Intersectionality und Kritik

Neue Perspektiven für alte Fragen



Springer VS

RESEARCH

Herausgeberinnen

Vera Kallenberg,
Johanna M. Müller,
Berlin, Deutschland

Jennifer Meyer
Kiel, Deutschland

ISBN 978-3-531-17726-7

DOI 10.1007/978-3-531-93168-5

ISBN 978-3-531-93168-5 (eBook)

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

Springer VS

© Springer Fachmedien Wiesbaden 2013

Das Werk einschließlich aller seiner Teile ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung, die nicht ausdrücklich vom Urheberrechtsgesetz zugelassen ist, bedarf der vorherigen Zustimmung des Verlags. Das gilt insbesondere für Vervielfältigungen, Bearbeitungen, Übersetzungen, Mikroverfilmungen und die Einspeicherung und Verarbeitung in elektronischen Systemen.

Die Wiedergabe von Gebrauchsnamen, Handelsnamen, Warenbezeichnungen usw. in diesem Werk berechtigt auch ohne besondere Kennzeichnung nicht zu der Annahme, dass solche Namen im Sinne der Warenzeichen- und Markenschutz-Gesetzgebung als frei zu betrachten wären und daher von jedermann benutzt werden dürften.

Gedruckt auf säurefreiem und chlorfrei gebleichtem Papier

Springer VS ist eine Marke von Springer DE. Springer DE ist Teil der Fachverlagsgruppe Springer Science+Business Media
www.springer-vs.de

Remerciements/Danksagung

Ein Teil der in diesem Band versammelten Beiträge geht zurück auf die interdisziplinäre und internationale Tagung „*Race*‘, „*Class*‘, „*Gender*‘ als Differenzkategorien und der Zusammenhang von Ungleichheitsstrukturen: Welche Perspektiven ergeben sich aus der Intersektionalitätsforschung für die Gesellschafts-, Geistes- und Kulturwissenschaften?“², die vom 10. bis 12. September 2009 an der École des hautes études en sciences sociales (EHESS) in Paris stattgefunden hat. Die Tagung, konzipiert und organisiert von Vera Kallenberg, Jennifer Meyer und Johanna M. Müller, wurde im Rahmen des „Colloque junior“-Programms vom Centre interdisciplinaire d'échange et de recherches sur l'Allemagne (Ciera) Paris, der Deutsch-Französischen Hochschule Saarbrücken (DFH) sowie vom Deutschen Akademikerinnenbund e.V. (DAB) und der Universität Erfurt gefördert. Prof. Michael Werner (EHESS, CRIA) und Prof. Claudia Kraft (Universität Erfurt) übernahmen die Schirmherrschaft für die Tagung. Nathalie Faure (Ciera) und Monika Bommas (DFH) standen uns in der Vor- und Nachbereitung der Konferenz mit ihrem organisatorischen Know-how zur Seite. Holger Hinterseher, Götz Wegner und David Bornemann setzten die Tagung optisch in Szene (Plakate, Flyer, Webseite).

Die Publikation eines Konferenzbandes erfordert bekanntlich ebenso viele personelle wie institutionelle Ressourcen. Ermöglicht wurde die Drucklegung von der DFH. Schließlich hätte dieser Band ohne die Mitwirkung von Michel Bakker, Alex Feuerherdt, Pierre Thévenin, Jana Tschurenev und Christine Whyte, die Lektorat, Übersetzungstätigkeiten und Layout übernahmen, nicht erscheinen können. Ihnen allen gebührt unser Dank.

Vera Kallenberg, Jennifer Meyer, Johanna M. Müller
Berlin/Erfurt, im Frühjahr 2012

Table of Contents

Remerciements/Danksagung	5
<i>Beate Collet</i>	
Préface	9
<i>Vera Kallenberg, Johanna M. Müller, in collaboration with Jennifer Meyer</i>	
Introduction: Intersectionality as a Critical Perspective for the Humanities	15
I. Intersectionality between Scientifical and Political Practices	
<i>Cornelia Möser</i>	
Was die Intersektionalitätsdiskussion aus den feministischen Gender-Debatten in Frankreich und Deutschland lernen kann	39
<i>Irène Pereira</i>	
Réflexions épistémologiques sur la notion d'intersectionnalité à partir de l'étude de débats militants dans la gauche radicale française	59
<i>Sara Diaz, Rebecca Clark Mane, Martha González</i>	
Intersectionality in Context: Three Cases for the Specificity of Intersectionality from the Perspective of Feminists in the Americas	75
II. Intersectionality as Reflection on Methodologies	
<i>Andrea Griesebner, Susanne Hehenberger</i>	
Intersektionalität. Ein brauchbares Konzept für die Geschichtswissenschaften?	105
<i>Christine Whyte</i>	
“Praise Be, Prostitutes as the Women We Are not.”	
White Slavery and Human Trafficking – an Intersectional Analysis	125

Laura Schuft

- Couples interethniques à Tahiti: une approche intersectionnelle
des rapports de pouvoir 143

Joshua Dubrow

- Why Should we Account for Intersectionality in Quantitative Analysis
of Survey Data? 161

III. Intersectionality as a Critical Tool for Thinking Society and History

Thomas Beaubreuil

- Intersectionnalité et théorie française des rapports de pouvoir:
une relation critique? 181

Christine Kley

- Intersektionalität, Macht und Herrschaft. Eine Diskussion der Ansätze
von Amy Allen und Gudrun-Axeli Knapp 197

Dimitri Mader

- „Conditioning is not determinism“ – Margaret S. Archers Agency-Theorie
und die herrschaftsformige Einschränkung von Handlungsfähigkeit
durch Geschlecht und Klasse 219

Pia Garske

- Intersektionalität als Herrschaftskritik? Die Kategorie ‚Klasse‘ und das
gesellschaftskritische Potenzial der Intersektionalitäts-Debatte 245

Jana Tschurenev

- Intersectionality, Feminist Theory, and Global History 265

Contributors

283

Préface

Beate Collet (Paris)

De jeunes chercheur-e-s venant d'horizons disciplinaires et nationaux différents se sont rencontré -e-s trois jours à Paris en septembre 2009 afin d'échanger autour de leurs travaux mobilisant l'approche de l'intersectionnalité. Leurs présentations sont réunies dans cet ouvrage et constituent une importante contribution dans ce champ. Je me réjouis tout particulièrement qu'un tel ouvrage ait pu voir le jour et ceci pour deux raisons que je voudrais développer dans la présente préface. D'abord, je salue le fait que ce « colloque junior » et la publication du présent ouvrage aient pu bénéficier du soutien du Centre interdisciplinaire d'Etudes et de Recherches sur l'Allemagne (CIERA). Les objectifs poursuivis par ce centre illustrent à leur manière le travail scientifique qui a été accompli, je voudrais donc tout logiquement commencer par dire quelques mots au sujet du CIERA. Ensuite, je me permettrai quelques réflexions sur la comparaison franco-allemande au sujet de l'intersectionnalité.

Le CIERA, créé en 2001, est un Groupement d'intérêt public (GIP). Il rassemble onze institutions françaises : l'EHESS, la Maison des Sciences de l'Homme, le CIRAC, le CNRS, mais aussi l'ENS rue d'Ulm à Paris et l'ENS Lyon, l'Université Cergy-Pontoise et les Universités Paris-Sorbonne, Paris-Panthéon, Lyon et Grenoble. Il est conjointement financé par le *Deutscher Akademischer Austauschdienst* (DAAD), par le Ministère de l'Education nationale et par les institutions membres.

Le CIERA se caractérise par un projet scientifique et pédagogique original. Ce dernier vise à renforcer les connaissances réciproques que la France et l'Allemagne ont de la société, de la culture et des institutions du pays voisin. Soucieux de faire converger des compétences issues d'une pluralité de disciplines – dont l'histoire, les études germanistiques, la sociologie, la science politique, mais aussi le droit et les sciences du langage ou de la musique – le CIERA ambitionne de faire émerger, en France, une nouvelle génération de chercheur-e-s et d'expert-e-s spécialistes des réalités allemandes d'hier et d'aujourd'hui. Trois types d'actions complémentaires sont proposés dans cette optique : les enseignements, les programmes de formation-recherche et un soutien aux étudiant-e-s et jeunes chercheur-e-s.

— Les établissements membres du CIERA proposent une série de *cours, de séminaires et de modules de troisième cycle* (Master recherche et professionnel, Ecoles doctorales) accessibles aux étudiant-e-s et jeunes chercheur-e-s inscrit-e-s au CIERA.

Ces cours portent sur l'Allemagne, les relations franco-allemandes ou la place de l'Allemagne dans l'Europe.

- Les *programmes de formation-recherche* visent à structurer davantage les études allemandes et la coopération franco-allemande en sciences humaines et sociales en initiant la création de programmes coordonnés. Ces programmes constituent le vivier de réflexion du CIERA donnant ensuite lieu à des journées d'études, des colloques et des publications dans les domaines étudiés.
- Le CIERA mène une politique délibérée de *soutien aux étudiant-e-s et aux jeunes chercheur-e-s*. Il offre un système d'aides qui complète l'éventail des possibilités offertes par d'autres institutions. Les aides accordées par le CIERA sont destinées à favoriser la mobilité des étudiant-e-s vers l'Allemagne et les pays germanophones dans le cadre de leur formation doctorale (sous forme de bourses d'études pouvant aller jusqu'à 6 mois de financement) et aussi pour y réaliser des stages (allant d'un à trois mois). Des aides financières peuvent aussi être accordées pour organiser des journées d'études ou des « colloques juniors », ainsi qu'aider, le cas échéant, à la publication des travaux issus de ces manifestations.

L'environnement de recherche proposé est tout particulièrement intéressant pour des doctorant-e-s et des jeunes chercheur-e-s travaillant sur l'Allemagne ou dans une perspective comparative franco-allemande. Ainsi, le CIERA organise un séminaire annuel franco-allemand de jeunes chercheur-e-s, propose un programme d'encadrement doctoral, donne accès aux fonds documentaires de l'ensemble des établissements membres, organise des journées d'études, des colloques, des tables rondes et permet de suivre les séminaires et les cours dans les établissements membres. Ce faisant il contribue à la constitution d'un réseau de chercheur-e-s franco-allemand-e-s. En soutenant leur travail dès le début de leurs projets de recherche, il contribue à les insérer dans ce réseau et à pérenniser leur intérêt pour l'Allemagne ou les recherches comparatives.

Les « colloques-juniors » du CIERA ont une double vocation : d'une part, aider les doctorant-e-s et jeunes chercheur-e-s inscrit-e-s au Centre à mettre en valeur leurs propres ambitions scientifiques et à s'intégrer davantage dans la communauté scientifique franco-allemande des sciences humaines et sociales ; et d'autre part, leur permettre d'acquérir, outre les compétences intellectuelles liées à leur travail scientifique, des compétences de gestion de projet. Le « colloque junior » initié et organisé par les trois jeunes chercheures, Vera Kallenberg, Jennifer Meyer et Johanna M. Mueller « Race, Class, Gender as categories of difference and inequality: Which perspectives arise from the concept of 'intersectionality' for human and cultural sciences? » qui s'est déroulé du 10 au 12 septembre 2009 à Paris à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales remplissait parfaitement ces objectifs. Le pari a été

réussi. Les échanges ont été intéressants et ont permis aux participant-e-s d'enrichir leurs connaissances dans le domaine en voyant notamment comment d'autres jeunes chercheur-e-s comme elles-eux prenaient ces thématiques. Mais en plus de cela, leur travail est consigné aujourd'hui dans un ouvrage et devient ainsi accessible à d'autres chercheur-e-s en quête de travaux posant des questionnements comparables aux leurs.

Dans la deuxième partie de mon développement j'aimerais insister sur l'intérêt heuristique de la comparaison franco-allemande. En ce qui me concerne, certainement en raison de mon histoire personnelle entre les deux pays, j'ai toujours vu l'intérêt de mobiliser la comparaison entre la France et l'Allemagne comme méthode d'analyse dans mes projets de recherche.

Que la méthode comparative soit utilisée de manière explicite ou seulement implicite, elle oriente le choix des lectures et contribue à élaborer différemment les réflexions théoriques. De ce fait, elle permet aux chercheur-e-s d'augmenter l'effet analytique de leurs premières intuitions. Ainsi, il est essentiel de ne pas se limiter uniquement à comparer les résultats, mais de concevoir la comparaison dès la phase d'élaboration du projet. N'oublions pas que les instruments d'analyse ont également une histoire nationale. C'est seulement en tenant compte de cette dimension qu'il devient possible de bien les comprendre et de les mobiliser à leur juste portée pour l'analyse.

La comparaison franco-allemande est particulièrement intéressante. Chacun des deux pays possède une importante histoire scientifique. Cependant, les traditions de recherche dans les différentes disciplines se sont formées différemment. En tant que sociologue, je peux évoquer l'exemple des deux théories, la durkheimienne et la wébérienne, incarnant deux traditions de recherche qui aujourd'hui sont appliquées autant en France qu'en Allemagne. En histoire et en lettres existent certainement des exemples similaires.

Les contextes historiques français et allemand très différents ont influencé à leur manière la recherche. L'histoire franco-allemande est prise dans une forte relation d'influence réciproque et en même temps, les deux pays ont toujours tenté de se démarquer l'un par rapport à l'autre. En particulier, les conceptions nationales sont différentes et les deux systèmes politiques se sont forgés distinctement. Malgré une coopération fructueuse des deux pays dans le cadre de l'Union européenne, il ne faudrait pas sous-estimer l'influence de ces traditions différentes dans la manière de concevoir les relations sociales et politiques ainsi que dans la recherche. En tenir compte contribue à une meilleure compréhension de l'histoire des idées.

Soulignons par ailleurs que, dans le domaine des sciences sociales, les deux pays subissent différemment l'influence des théories britanniques et états-unien-nes. Pour expliquer cela, on peut évoquer l'importance que la France accorde à sa langue et la

tendance à cultiver son originalité. La tradition scientifique française a ainsi favorisé sa propre élaboration théorique. La recherche en Allemagne, en revanche, certainement aussi en raison de l'influence des penseurs allemands aux Etats-Unis depuis la deuxième guerre mondiale, est aujourd'hui plus ouvertement orientée que la France vers le contexte anglo-saxon. Les études sur le genre et tout particulièrement la théorie de l'intersectionnalité illustrent cet état de fait.

La recherche féministe, et plus tard les études des relations de genre, sont présentes dans les deux pays depuis les années 1970. Leur légitimité est cependant différente dans le paysage de la recherche de chaque pays. Des chercheur-e-s français-e-s reconnu-e-s dans ce domaine s'accordent aujourd'hui pour dire que la tradition républicaine française mettant une emphase forte sur les concepts politiques abstraits de l'« individu » et de l'« homme », dans « les droits de l'homme » par exemple, a pendant longtemps contribué à entretenir l'impossibilité de concevoir la distinction de genre (Laufer et al., 2001).

Souvenons-nous des débats animés autour de l'introduction explicite de la mention « les hommes et les femmes » dans la constitution française en 1999 et en amont de la promulgation de la « loi sur l'égal accès des femmes et des hommes aux mandats électoraux et fonctions électives » (2000). De ce fait, il a fallu attendre le début des années 2000 pour que les recherches sur le genre en France connaissent une reconnaissance institutionnelle (formations universitaires propres). La France accuse dans ce domaine un certain retard par rapport aux Etats-Unis, la Grande-Bretagne ou les autres pays d'Europe du Nord ou aussi l'Allemagne, alors que l'actualité politique et sociale d'un côté et de l'autre de la frontière ne manque pas d'occasions pour aborder la questions des relations femmes-hommes : l'articulation entre vie familiale et vie professionnelle, la politique familiale et de l'emploi, la place des femmes en politique, les hommes et les femmes dans les formations et les professions sexuées (infirmières, éducatrices, maçons, ingénieurs etc.).

Ainsi que le rappellent plusieurs auteur-e-s du présent recueil, les études sur l'intersectionnalité, à savoir l'étude du croisement (intersection) des différents registres de domination (sexe, classe et race), ont commencé aux Etats-Unis à la fin des années 1960, suite à la critique de la part des féministes noires du féminisme « blanc ». Elles se sont progressivement établies en champ de recherche dans les années 1990 grâce à la conceptualisation de Kimberle Crenshaw (1989, 1991).

La réception de ces travaux en France ne s'est faite qu'au cours des années 2000, une dizaine d'années plus tard qu'en Allemagne. En 2005, les *Cahiers du Genre* (n°39, 2005) ont publié un premier dossier et très rapidement d'autres dossiers ont suivi (*Cahiers du CEDREF*, décembre 2006, n°8-9 et *Nouvelles questions féministes*, février 2006, vol. 25, n°1). Dès ces mêmes années, le Réseau de recherche 24 (RT 24) de l'Association française de sociologie a été créé et se consacre explicitement à l'inter-

sectionnalité. Le retard français étant aujourd’hui comblé, cette approche a toutefois du mal à être reconnue en dehors des milieux de sensibilités féministes.

Il faudrait néanmoins reconnaître que la recherche féministe dans les années 1970 en France s'est intéressée comme ailleurs aux effets cumulés des discriminations liées au sexe, à la classe et à la race. La tradition anti-capitaliste et anti-coloniale des sciences sociales a aidé dans ce sens. Soulignons notamment, dès les années 1970, l'apport théorique de la philosophe Colette Guillaumin sur la construction sociale de la race et du sexe (1992¹) dont les travaux ont eu un retentissement considérable jusqu'à nos jours. Cette tradition a été poursuivie et a connu grâce aux études notamment de Claude Zaidman la transition vers l'intersectionnalité (1996, 2001). Roland Pfefferkorn a livré plus récemment un ouvrage théorique et empirique dans ce domaine (2007).

Dans mes propres travaux sur le sujet de la « mixité », j'ai rencontré l'intersectionnalité à partir de mes réflexions sur la diversité sociale et ethnique de la société. Le terme français de ‘mixité’, qui connaît une utilisation courante dans la vie sociale et scientifique, est employé pour qualifier des sujets variés : la coéducation des filles et des garçons à l'école (mixité scolaire), le vivre-ensemble de groupes sociaux et ethniques (mixité sociale), ainsi que la vie conjugale et familiale de personnes d'origine culturelle, nationale ou religieuse différente (couples mixtes). Ce terme n'est pas vraiment traduisible ni en anglais, ni en allemand, mais il relève de la même problématique que l'intersectionnalité. Autant dans le monde du travail ou à l'école que dans l'espace urbain ou la vie familiale, l'explication des phénomènes sociaux ne dépend que rarement d'un seul facteur, que ce soit le sexe, la culture, la race ou la classe, mais plutôt de l'influence concomitante et réciproque de plusieurs de ces facteurs. Selon une acceptation plus conceptuelle du terme ‘mixité’, il permettrait d'étudier, à chaque fois empiriquement, lesquels de ces facteurs exercent une influence et dans quelles situations sociales précises (Collet, Philippe, 2008).

Les termes et les concepts ont leur histoire. Ils font sens dans les contextes nationaux de leur élaboration. Le détour par l'existence ou la signification d'un terme dans un autre contexte permet d'interroger une terminologie donnée. Grâce à l'exemple de l'intersectionnalité, on a pu constater que les réflexions conceptuelles ne peuvent pas se limiter au terme à proprement parler, mais devraient inclure un halo terminologique plus large et des traditions de recherche établies dans un domaine thématique. Seule la confrontation de travaux différents autour d'une même thématique dans différentes disciplines – et ajoutons, dans différents contextes nationaux – permet de mener une discussion conceptuelle enrichissante et de produire une plus-value théorique.

1 Son livre rassemble des articles publiés entre 1978 et 1990.

L'ouvrage présent est un exemple pluri-disciplinaire et international qui contribuera sans conteste à ces exigences scientifiques.

Beate Collet is sociologist, maitre de conférence at the Sorbonne University Paris and member of the research unit GEMASS.

Bibliographie

- Collet, Beate et Philippe, Claudine avec la participation de Varro, Gabrielle (dir.) (2008) : *Mixité(s). Variations autour d'une notion transversale*. Paris : L'Harmattan.
- Crenshaw, Kimberle (1989) : « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine », dans : *The University of Chicago Legal Forum*, p. 139-167.
- Crenshaw, Kimberle (1991) : « Mapping the Margins : Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color », dans : *Stanford Law Review*, 43/6, p. 1241-1299.
- Guillaumin, Colette (1992) : *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*. Paris : Coté femmes éditions.
- Laufer, Jacqueline, Marry, Catherine et Maruani, Magaret (dir.) (2001) : *Masculin-féminin : questions pour les sciences de l'homme*. Paris : PUF.
- Pfefferkorn, Roland (2007) : *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classes, rapports de sexes*. Paris : La Dispute.
- Zaidman, Claude (1996) : *La mixité à l'école primaire*. Paris : L'Harmattan.
- Zaidman, Claude (2001) : « La mixité en questions », dans : *Raison Présente*, 140, p. 37-52.

Introduction: Intersectionality as a Critical Perspective for the Humanities

Vera Kallenberg (Berlin/Paris), Johanna M. Müller (Berlin), in collaboration with Jennifer Meyer (Erfurt/Lyon)

In the middle of difficulty lies opportunity.
(Albert Einstein)

1. Intersectionality – Boom and Boundaries

The reception of the concept Intersectionality in the Western European Gender Studies and social sciences appears as a success story.¹ Within just a few years, a neologism with no particular definition (Knapp 2011, p. 251) went on to become scientific mainstream. The indefiniteness might be part of the reason of this success story. Meanwhile, a considerable number of individual publications and anthologies are bearing witness to the many international and interdisciplinary conferences, panel sessions and lectures concerned with 'intersectionality' that already took place². Web-sites and forums came into being³ and there is no end of the boom in sight.⁴ As the well known story goes, Kimberlé Crenshaw coined the term in the late 1980ies to grasp the specific experience of discrimination of black American women.⁵ Now,

-
- 1 We sincerely like to thank Jana Tschurenev und Dimitri Mader for their comments and inspirations that helped to compose this text.
 - 2 Among them are: "Celebrating Intersectionality? Debates on a multi-faceted Concept in Gender Studies, January 22nd – 23rd, 2009, Goethe Universität Frankfurt; "Intersectionality. Theorien, Methoden, Empirien, June 18th – 20th, 2009, University of Vienna; "Intersectionality: Challenging Theory, Reframing Politics, Transforming Movements, March 11th – 13th, 2010, UCLA School of Law Los Angeles. Recent publications on 'intersectionality': Lykke 2010, Palomares 2011, Smykalla 2011, Hess 2011, Knüttel 2011, Castro Varela 2011, Ngan-Ling Chaw 2011, Taylor 2011, Knapp 2012.
 - 3 Cf. the international platform: <http://www.intersectionality.com>; the interdisciplinary platform of the University of Wuppertal, which focuses on the German-speaking countries: http://www.fbg.uni-wuppertal.de/faecher/gender/Arbeitsplattform_IS; also, the EU-project: Intersectional Peer Violence Prevention www.intersect-violence.eu/
 - 4 Some of the conferences for the year 2012: "Transforming Gender Orders. Intersections of Care, Family and Migration", 18.-20.1.2012, Goethe Universität Frankfurt; "Intersektionalität, Geschlecht und soziale Arbeit", 27.-28.1.2012, Universität Zürich; "Imbrication des rapports de pouvoir: Discrimination et priviléges de genre, de race, de classe et de sexualité", Lausanne 29.8.-2.9.2012.
 - 5 On the origins of the concept of Black feminism cf. Clark, Diaz, Gonzales in this volume.

however, the term stands as a *pars pro toto* for a more general approach towards the analysis of complex constellations of inequality and difference.

The way in which the perspectives on Intersectionality in this volume are presented is, of course, shaped by our (the editor's) specific research fields, in German, French and English-speaking scientific contexts. It does not aim to represent the variety of the ongoing debates, not even in Europe.⁶ As far as we can see, the debate seems to progress at uneven speeds in different countries and disciplines. As the comparison between Germany and France suggests, the level of circulation of the concept of 'intersectionality' seems to be closely tied to the level of institutionalisation of Gender Studies as an academic subject. In France, Gender Studies are a less common subject at universities as in Germany. Therefore, we can observe a broad variety of courses dealing with 'intersectionality' in Germany, compared to a hand full of seminars and courses on the matter in France. While 'Intersektionalität' is even present in German Bachelor seminars, 'Intersectionnalité', in France, is discussed mostly by groups of experts, doctoral students and other academics, and by political activists. Only very rarely it reaches down to advanced students.⁷ A closer look at German-speaking academia, where 'intersectionality' seems to be established, however shows that next to Gender and Queer Studies only particular branches of social, political and pedagogical sciences as well as disability studies and ethnology are working with the concept of 'intersectionality'. Projects like the research group 'Historische Intersektionalitätsforschung'⁸ which try to make prolific use of 'intersectionality' in the context of historical literary studies, Cultural Studies and Gender History are still rare.⁹ While 'intersectionality' thus seems to have impacted on certain subjects, research fields and research institutes, the concept and the debates surrounding it remain completely unknown to many other researchers, even if those are situated in the same subjects or fields, or even in the same faculty or research institute. Additionally, it is often due to language barriers that some ways of reception remain one-dimensional. Thus, in German-speaking countries the discourse on 'intersectionality' is very much affected by the English-speaking discussion, i.e. the main academic exchange is with people whose working language is English. In con-

6 The debates in Germany are an important background and focal point of this volume. However, the contributors to this volume are or were based in Germany, Switzerland, Austria, France, the US and the UK, and the case studies bring in perspective from a wide range German-, French and English-speaking debates.

7 For example: "Penser l'intersectionnalité dans les mobilisations collectives", Séminaire 2009-2010, ENS Paris; (with a focus on connections to other social categories and dominance relations) "Atelier de Recherche sur le Genre et ses Usages", Université Lumière Lyon, 2012-2013; "Epistémologie de la domination. Rapport de classe, identités sexuelles (de genre et de sexualité) et thématiques (post-) coloniales", Kurs von Elsa Dorlin, Département de Sciences Politiques Paris 8, 2009-2010.

8 A group of Hessian medievalists: http://www.fzhg.org/front_content.php?idart=191

9 Cf. Ulbrich 2011, pp. 85-104; Koller 2011, pp. 173-196; Kallenberg 2011, pp. 39-67; Kallenberg 2012.

trast, the French debate is barely recognized, as e.g. the lack of reception of the anthology ‘Sexe, Race, Classe, pour une épistémologie de la domination’ (Dorlin 2009) shows. While this book lies at the centre of the debate in France, it has been ignored in Germany and, as far as we can see, in England as well.¹⁰ Vice versa, texts written in German only find their way into the French-speaking debate if they are available in French (cf. Kerner, Purtschert, Meyer 2009). In an exemplary comparison of the reading lists of Elsa Dorlin’s (Paris) seminar on the ‘Epistémologie de la domination’ with that of Ina Kerner (Berlin)¹¹, the only matches are the canonical publications of US-American Black feminist authors and activists (in Dorlin’s case in her own translation into French)¹². Kerner, as it is common in Germany, begins with Crenshaw (...) and locates the origins of the debate about ‘intersectionality’ with the Combahee river collective (1977) and bell hooks (1984) in Black feminism. In contrast to this, Dorlin skips Crenshaw and recurs to the ‘classics’ of Postcolonial Studies like Fanon’s ‘Peau noir, masque blancs’ (1952) and to the first volume of Marx’ ‘Das Kapital’. Her approach, which is based on a Foucauldian concept of power, is being introduced in the contribution of Thomas Beaubreuil to this volume. Beaubreuil discusses the French debate on ‘intersectionality’ with the help of Dorlin and the sociological approach of Céline Bessière. Such differences between France and Germany can be explained, first of all, by the small number of people in France (if compared to Germany, let alone English-speaking countries) who participate in the debates surrounding intersectionality. That partially explains why post-colonial and ‘intersectional’ approaches are jointly discussed in France, while in Germany they sometimes even appear as rivalling ventures. Furthermore, the most influential protagonists of the French debate like the circle around Dorlin define themselves in the tradition of feminist materialism. Therefore, they take a distinctly leftist point of view, whilst the German discussion rather appears as a development within academic Gender Studies, respectively ‘Ungleichheitsstudien’ (and in the field of political consultancy concerned with anti-discrimination policy). This difference might be due to the fact that in the French context ‘engagement’ and ‘militantisme’ (political activism) are much less dissociated from academic Gender Studies than in Germany. The contribution of the sociologist Irène Pereira to this volume stands as an example of this interlacing of political activism and academic analysis. She analyses leftist

10 Cf. on the reception of ‘intersectionality’ in France the contributions of Thomas Beaubreuil and Irène Pereira.

11 Cf. FN4; Ina Kerner, seminar on ‘Theorien der Intersektionalität’, winter semester 2011/12, Humboldt Universität Berlin.

12 The role of Dorlin with respect to the selection and translation and thus reception and canonization of key texts of ‘black feminism’ in the French-speaking area should not be underestimated. Her anthology contains texts by e.g. Patricia Hill Collins, Audre Lorde, bell hooks and the Combahee River Collectives (cf. Dorlin 2007).

debates on the articulation of ‘Classe’, ‘Race’ and ‘Sexe’ based on a field-study of the anarchist organisation ‘Alternative libertaire’, of which she is a member. She also examines the question, if ‘intersectional’ analyses can be translated into political practices and or strategies and, if so, into which ones. She understands her methodology in the tradition of the ‘Sociology of Critique’ as defined by Luc Boltanski and Laurant Thévenant. With that, we arrive at a point that lies at the very heart of the problem of ‘intersectionality and critique’. Intersectionality is not very surprisingly in itself intersectional. What we mean by that, and the far-reaching consequences, is the topic of the following section

2. Constitutive Conditions of ‘Intersectionality’

In an international and interdisciplinary setting one is tempted to come up with a broad and context-independent definition of ‘intersectionality’. In order to subsume as many approaches as possible, the result may be doomed to be too abstract and therefore meaningless. Consequently, we suggest defining the object of ‘intersectional’ research as *integrated analysis of a plurality of objects with a focus on their interaction and co-constitution*. Therein, the definition resembles that of the transnational ‘Histoire croisée’ (Zimmermann, Werner 2002, pp. 608–636). The semantics include the metaphors of crossroads, and junctions as well as intersecting lines, quantities, areas and fields. Both ‘Histoire Croisée’ and ‘intersectionality’ leave undefined that what is ‘intersecting’ (cf. *ibid.* p. 618): objects, structures, analytical categories, levels of analysis, or perspectives? That is why, in the ongoing discussion there is neither a consensus on what is intersecting (identities, categories, axis, relations, proportions), nor on how to conceive the intersections themselves (as interferences, intermediations, cumulations, collisions) (cf. Knapp, 2008, p. 138). After all, ‘intersectionality’ can appear as theory, method, perspective, approach or heuristic device. ‘Intersectionality’ is in opposition to the ‘Histoire croisée’ rooted in a feminist theoretical tradition, which often entails an emancipatory and critical approach (Walgenbach 2010, pp. 245f.). The English Wikipedia entry on ‘intersectionality’ indicates that ‘Standpoint epistemology’ and ‘resisting oppression’ can be seen as key concepts of ‘intersectionality’. According to Katharina Walgenbach,

the field of study, respectively the common object of study is relations of power, dominance and normalization which (re-)produce social structures, practices and identities. For the analysis there are not only different social categories at play but the focus is also on their interplay (Walgenbach, 2010, p. 246) (translation: Michel Bakker).¹³

13 Hereafter referred to as MB.

It is virtually impossible to give a more concrete definition in a transnational and interdisciplinary context. For the concept of ‘intersectionality’ is constituted by the interplay of academic disciplines involved, the object of study, the sources or data to be examined and the levels of analysis. Furthermore, the varying cultural and economic backgrounds and not least the researcher’s interests, motives, experiences and political perspectives influence his or her approach. These factors, however, are again not monolithic, but can be divided up into traditions, schools and trends of thought that are constantly interacting with other ‘objects’ (disciplines, academic cultures, normative orders). It always depends on the specific interplay of the above mentioned factors whether the ‘label’ ‘intersectionality’ covers questions of ‘identity’, ‘subjectivity’, ‘experience’, ‘agency’, ‘power’ and dominance or all at the same time.¹⁴ Thus, different ‘translations’ of ‘intersectionality’ are equally unavoidable and reasonable.

An example: A comparison of the terminology developed by Nina Degele (Hamburg) and Gabriele Winker (Freiburg) with that of the group around Elsa Dorlin shows differences in the theoretical approaches to inequality and difference in Germany and France. At the same time, scholars with various historically configured national and cultural backgrounds can come to similar conclusions. In the present case, there are similarities in terms of theoretical and political traditions: On the one hand both sides include post-colonial and post-structural traditions of thought, on the other hand they share the same structurally materialistic approach. Dorlin does so by placing herself in the tradition of feminist materialism. Winker and Degele by ‘placing capitalism outside of the brackets’¹⁵ (Degele/Winker most recently 2011, p. 71) (translation: MB). Still, Dorlin remains using the classic trias ‘Sexe, Race, Classe’. By contrast, Degele/Winker are working with four structural categories: ‘Geschlecht, Rasse, Klasse, Körper’¹⁶. The two explicitly use the German term ‘Rasse’¹⁷ in order to highlight “processes of ‘racialization’, i.e. processes of racism that constitute isolation and discrimination” (Degele/Winker 2009, p. 10, FN2) (translation: MB). Dorlin pursues a similar goal by using ‘sex’¹⁸ and ‘race’ as categories that make visible

14 This is also valid for the question which and how many categories of analysis come into play. Moreover, on what levels of examination the focus should be on.

15 meaning that constructions of difference and inequality (according to race, class and gender, but also body) take place under the conditions of global capitalism

16 It is not very convincing to consider the category ‘body’ a structural category. Knapp recently pointed this out as well. She argues, that the other mentioned relations are and had historically always been mediated by the category ‘body’. Additionally, the term ‘body’ breaks up the taxonomy, since it is located on a different level. Cf. Knapp 2011, pp. 268f.

17 We do not see, why it should be advisable in this case (as pointed out by the two) to desist from the distancing quotation marks. (cf. Degele/Winker 2009, p. 10, FN2).

18 In the German language such an analogy to ‘race’ is impossible, since the German word ‘Geschlecht’ leaves undefined whether the biological or social dimension is meant.

the naturalization relations of power and governance (Dorlin 2009, pp. 6f.).¹⁹ The terms ‘genre’ and ‘éthnicité’/‘Ethnizität’ appear euphemistic in this context, since they trivialize the given relations of dominance.²⁰ An additional problem with both terminologies is the fact that the term ‘Classe’, or ‘Klasse’, respectively, possesses a different conceptual status than the terms ‘Sexe’/‘Geschlecht’ and ‘Rasse’/‘Race’. The former is meant to decidedly not entail a process of ontologisation or naturalization of difference and inequality, but to mark a functional context²¹ (cf. the contribution to this volume of Pia Garske).

How can one grasp the concept of ‘intersectionality’, though, if no generally binding definition can be given? Let us try to better understand ‘intersectionality’ by ways of reconstructing the critique voiced against it.

3. Critique of ‘Intersectionality’

In her contribution to this volume, Cornelia Möser points out that the current scenario of reception of ‘intersectionality’ within feminist discussions and research bears similarities to the early debates on the concept of ‘gender’. Accordingly, the objection against the ‘new’ was that it had been anticipated in earlier texts and therefore was not new at all.²² Möser detects three lines of argument against intersectionality: the narrative of decay, the narrative of differentiation and the narrative of reconciliation or overcoming. In short, critics within the framework of the decay-narrative see ‘intersectionality’ as marking a(n) (ongoing) process of de-politicization of Gender Studies. They fear it might thus lead to a relativization of existing relations of domination (in analogy to concepts of diversity²³). Ultimately, this might call into question Gender Studies as a whole and relinquish a hard-won territory.²⁴ The narrative of differentiation, in contrast, is a history of progress. Today’s Gen-

19 “L’usage que nous faisons des catégories de “sexe” ou de “race” dans cet ouvrage pour appréhender des dispositifs de naturalisation du pouvoir et les rapport de domination qui s’y jouent (exploitation, subordination, normalisation, altérisation ...), les identifie clairement à des catégories d’analyse critique.” (Dorlin 2009, S.6f.).

20 For the French debate on the category ‘race’ cf. the contribution of Thomas Beaubreuil.

21 While race and gender are thus seen as contingent cultural constructions, class is assumed to be grounded in the structures of capitalism.

22 The change in the conditions of scientific output has lead to an enormous pressure for innovation on the researchers. Thus, they became a constituent in the ‘rollercoaster of old and new’ (cf. Knapp 2005, pp. 249-265).

23 Cf. Sauer, Wöhl 2008, pp. 249-273.

24 The critique comes from different directions. Gutierrez-Rodriguez’ critique is indebted to post-colonial approaches. Soilands critique, which focusses on the replacement of talking about categories rather than relations, can be seen in the tradition of critical theory. (Gutierrez-Rodriguez 2008, pp. 265-292; Soiland 2008).

der Studies and in particular research on ‘intersectionality’ would be free of repeating the mistakes made by the ideologically old, biased feminist research. They would “go through a process of development from an essentialist universalism negligent of differences towards a deconstructive post-feminism sensible of differences” (Knapp 2008, p. 39) (translation: MB). According to Möser, the narrative of reconciliation or overcoming seeks to mediate between the other two positions, e.g. by highlighting the aspects both old and new approaches have in common. The concept of ‘multiple oppression’ would not oppose ‘intersectionality’, but would actually pursue the same goals. It would, respectively, represent the intersectional approach of the concept of ‘multiple oppression’. This leads us to the following battery of questions: Is it possible to adequately cover complex constellations of inequality and difference under the keyword ‘intersectionality’? Or does ‘intersectionality’ dename the definitions of current and past relations of domination? Does this metaphor oversimplify such constellations or does it obscure the facts it is supposed to be the name of? In other words, is ‘intersectionality’ ‘critical’ or affirmative?

In order to solve these questions, a series of workshops in Berlin under the label of ‘Theories of Intersectionality’ sought to establish whether ‘interdependency’ and ‘intersectionality’ were pointing at the same thing or at least could be made prolific for each other.²⁵ The preliminary result was that the ‘interdependence’-approach is still centered on the category of gender, i.e. looking at the way in which gender is framing and framed by other relations/categories. The intersectional approach, in contrast was generally addressing the interlacing of different relations of dominance.²⁶ It was also postulated that both concepts would not differ very much, since both were trying combine gender relations with other forms of societal inequality (*ibid.*). Katharina Walgenbach, who a few years ago proposed to speak of ‘gender’ as an interdependent category (Walgenbach, 2007), emphasized that the compatibility of ‘interdependence’ and ‘intersectionality’ depended wholly on how ‘intersectionality’ was defined. The entire approach of relying on interdependent categories could be subsumed to ‘intersectionality’. Historians Susanne Hohenberger (Vienna) and Andrea Griesebner (Vienna), in contrast, favour the term ‘interdependence’. They argue that ‘intersectionality’ was stuck with Crenshaw’s theoretical and political approach, which implies a static concept of identity and an unquestioned notion of experience. Processes of identity formation or difference production could be better comprehended with the approaches of ‘interdependency’ and ‘multiple relationality’.

25 „Theorien der Intersektionalität“, organised by the Arbeitsbereich Diversity Politics of the Technische Universität Berlin and the Zentrum für transdisziplinäre Geschlechterstudien of the Humboldt Universität Berlin, October 30th, 2009 to February 5th, 2010, Berlin.

26 Cf. Conference Proceedings ‘Theorien der Intersektionalität’, October 30th, 2009 to February 5th, 2010, Berlin, in: H-Soz-u-Kult July 20th, 2010.

This, however, recently was opposed by Gudrun Axeli-Knapp. She scrutinized that the coinage of ‘gender as an interdependent category’ was a solution to the problematical aspects of the metaphor and discussion of ‘intersectionality’ (Knapp 2011, pp. 260f.). The term ‘dependency’ would imply just one single specific kind of relation, namely dependency (Knapp 2011, p. 161). Indeed, there is no question that relations of class, gender, race and sexuality are linked in one way or another. These relations, however, cannot be understood in terms of dependency alone. Instead of settling for a terminology that semantically implies one form of relation, Knapp votes for keeping open this question on the programmatic-conceptual level and thus prefers to more flexible ‘intersectionality’ (*ibid.*).

In France other terms that rival ‘Intersectionalité’ were introduced. They are meant to address the respective content and form of a relation of domination. Sociologists and material feminists Jules Falquet and Danièle Kergoat introduced the terms ‘co-formation’ meaning ‘co-constitution’ (Falquet 2009, pp. 71-90) as well as ‘cosubstantialité’ and ‘coextensivité’²⁷ (Kergoat 2009, pp. 111-126; cf. Beaubreuil and Pereira, in this volume).²⁸ No matter how different the backgrounds of the critics of Crenshaw’s concept of ‘intersectionality’ are, they all want to see it restricted to the context it originated in. Crenshaw had understood ‘intersectionality’, according to Dorlin, as a critical concept of law and not as general concept of critique (Dorlin 2009, pp. 5-18; p. 12). Thereby, we arrived at another key element of the disputed ‘intersectionality’. Namely, the question of the status of ‘intersectionality’, respectively, the status of critique within this concept. In order to approach this problem, we will outline three key thematic complexes around which, from our point of view, the ‘intersectionality’ debate is centred: a) ‘identity’ and ‘experience’ b) abstraction and generalization c) the dispute whether it is possible to capture the object of ‘intersectionality’ with help of categories.

3.1 Black Boxes ‘Identity’ and ‘Experience’

An evergreen among the critics of the concept of ‘intersectionality’ is the notion that ‘intersectional’ analyses would mainly operate in the fields of the constitution of the subject and identities and therefore understand them as essentially given (cf. Binder, Hess 2011, p. 37). This objection entails two aspects, which we deem impor-

²⁷ ‘Coextensif’ means, in contrast to ‘Cosubstantialité’ that the individual relations of dominance are of the same size or reach, but are filled with different contents. These concurring terms of French provenience are therefore explicitly on the structural level.

²⁸ Further concurring terms are ‘imbrication’, ‘interconnection’, ‘matrices’ and ‘mixité’ (cf. the contributions of Beate Collet and Laura Schuft).

tant to look at separately. On the one hand, the critique is directed at what is perceived as an exclusive or one-dimensional focus on identities. It would be too limited a perspective to explore the ‘micro-level’ of individuals only, hence social relations and structures (the ‘macro-level’ of society) would drop out of sight (cf. for instance Klinger 2008, pp. 38-67). On the other hand, researchers concerned with ‘intersectionality’, are criticised for dealing with identities in an ‘affirmative’ manner – “as if there had never been a post-structural and post-Marxist critique” (Lorey 2011, p. 110). Like Gutierrez Rodriguez and others already did before, Griesebner and Hehenberger criticise in this volume that ‘intersectionality’ had re-introduced a concept of identity that by now has become obsolete. Identities were being attached to the interface of ‘race’, ‘class’ and ‘gender’. This would inevitably lead to falling into the essentialist trap, because it would imply that all individuals who would meet at one interface would have to make the same experiences and thus share the same interests. Griesebner/Hehenberger, argue that the term ‘experience’, which has been thoroughly deconstructed in feminist discussions, has not been sufficiently reflected in the discussion on ‘intersectionality’.

We can definitely agree in some aspects to this critique. While it is certainly true that researchers have no immediate access to the ‘self-identity’ or ‘experience’ of social subjects other than themselves, the same is actually true for all objects in the realm of the humanities, social sciences and cultural studies. We can always only analyse the representations of something, be it norms, discourses, or social practices. Also, it should be considered an established fact that ‘identity’ cannot be viewed as ‘stable’ and ‘fixed’. The approach of Winker and Degele which has been much criticised on this point does not, as it was often insinuated, understand ‘identity’ as something fixed, but rather with Stuart Hall as a ‘social positioning, that is striven for in processes of social conflict’ (Winker, Degele 2011, p. 68) (translation: MB). Their critics, however, claim that the problematic nature of the term identity cannot be avoided by adding attributes like ‘hybrid’ etc., but feminist research had to completely abandon the concept of identity (cf. exemplary Gressgard 2008). While we appreciate the critical exploration of concepts such as ‘identity’ or ‘subjectivity’ and their implications, we think that we cannot give them up. Always provisional as they are, scientific work cannot function without them.²⁹ In other words, it is necessary to acknowledge that ‘identity’ and ‘experience’ can never be fully grasped. They will remain a black box in one way or the other. Still, they have to remain objects of scientific research. We don’t see why it should be condemnable to ask about ‘identity’ and ‘experience’.

29 Recently, Lena Gunnarson made similar remarks related to the treatment of the category ‘women’. She argues that it wouldn’t have to be essentialistic, but rather could be understood as an abstraction (cf. Gunnarson 2011, pp. 23-37).

3.2 The Problem of Abstraction and Generalization

One of the weak spots of the construct of ‘intersectionality’, that has often been commented upon, is, as Knapp points out, a problem that all words combined with ‘inter’ share (Knapp 2011): constructs with ‘inter’ have to presuppose the entities they combine. In other words, categories that are supposed to overlap have to be postulated in the first place.³⁰ Therefore, intersectionality would not be able to substitute for the deconstructivist critique of categories. Figuratively speaking, the picture of a crossing could only apprehend the interplay of already set categories, but not their co-constitution. The critique is, that constructs like ‘intersectionality’ as well as the focus on ‘categories’ cannot represent the variance, diversity and processuality of specific historical constellations and phenomena (cf. exemplary Kerner 2011, pp. 184-202).

For the metaphor ‘intersectionality’ it can be adhered to that questions of the conveyance of different societal relations and divisions can *naturally* not be discussed with help of a picture of an intersection (cf. Knapp 2011, p. 254). Nevertheless, we don’t think that the mere reference to ‘intersectionality’ automatically constricts it to this particular picture of an intersection. “To ask the other question”³¹ in the intersectionality discourse can especially be understood as a reminder. It is important to keep in mind that our analyses are inevitably based on abstractions. Thus, they potentially desist from something, which might have been a key part in the constitution of the problem to be examined (cf. Knapp 2011, p. 258).

The often criticized ‘categories’ are abstractions and generalizations. They do, of course, not mirror totality. Rather, they ‘cut out’ and ‘customize’, ‘crystallise’ and ‘select’ and thus reduce complexity. In any research, there is no getting away from reducing complexity. Even those who ostensibly use descriptive methods have to select what they describe and therefore implicitly make structural propositions (cf. Bhaskar 1997). At the same time it is important to always justify why something is generalized and why one or the other category was chosen. It depends on the respective empirical material and research questions. Hence, the deconstructive impetus is indispensable in order to keep in mind the terminological restrictions.

For any conceptual work, generalizations are unavoidable. (cf. Knapp 2011, p. 270). Not only on this point we like to follow Gudrun Axeli-Knapp, who, with Adorno, emphasizes the need to think ‘with concepts against concepts’ and succeeds:

30 Cf. the critique on the term ‘intersection’ by Laura Schuft in this volume.

31 „To ask the other question“ here means to constantly ask about what might be missing, what has not been taken into account yet (cf. Pia Garske in this volume).

Knowledge is not the ‘already known’, but this non-identity and incongruence can again only be approached by means of concepts. Because we can not jump out of this intermediation, the failure is always already implied [...]. In every case, comprehension is the reflecting motion within historic and empiric material and the reflection on the differentiations that we use when we are learning. (Knapp 2011, p. 270, translation: MB)

3.3 Categories and the Object of ‘Intersectionality’

The controversy over the object of ‘intersectionality’ is about the question what objects are specified by interlacing and co-constitution and how to conceptually comprehend them. Thankfully, a consensus has been reached in the ‘remarkably normative ghost debate’ (Knapp 2011, p. 257) on the question, how many (three, 13 or an infinite number) differences can be brought into account: The question is futile, since there is no general answer to it (cf. *ibid.* pp. 266f). Still, the use of ‘categories’ as a ‘terminus technicus’ remains an object of criticism. The majority of intersectional researchers claim, that their descriptive and analytical categories were less ‘stable’ and ‘solid’ than it used to be the case in feminist research before the ‘cultural turn’ (Lutz/Davis 2005, p. 231). Nonetheless, researchers mainly in the fields of poststructuralist and postcolonial theory criticise in the current debate that by categorical thinking terms like ‘gender’ and ‘race’ would constantly be reified, which leads to their essentialization (cf. Walgenbach 2007, p. 57; Dorlin 2009, p. 15). Soiland classifies such apprehension as a shift of the problem. She argues that in the current debate the categories had a tendency to coincide with the circumstances which produce inequality. She points out that “since from now on the goal seems to be the dispensation of categories as if the categories would be the cause of the dominance relation and not a means of confronting them (Soiland 2008).” And further:

There is no getting around the question, whether one wants to prefer articulation or deconstruction. More precisely, whether one locates the persistence of inequality in a lack of a proper articulation or in the absence of the deconstruction of categories. (*ibid.*, translation: MB)

Even if we share the fundamental idea of Soiland, (that categories are a tool of grasping dominance relations rather than their cause,) can be objected that the terminus ‘category’ entails the problematic legacy of Kantianism. Consequently, it is based on a priori ‘positings’, which cannot capture the connectedness of categories to historical change and specific contexts. Yet, the anti-categorical impetus is not immune to such idealistic assumptions. This can easily be shown with help of the above arguments. The assumption that at the moment one posits a category he or she generates or reproduces inequality likewise refers to idealistic thinking.

In order to avoid the problematic implications of ‘categories’ it was suggested to speak of ‘markers’ instead of ‘categories’ (Griesebner/Hehenberger in this volume). Although we do sympathize with this concern, we are unsure if a categorical implementation is required. It might suffice to outline categories historically and to historicize intersectional analyses.

The historical outlining of intersectional research is, with regard to the ‘*Histoire croisée*’, meant in two respects of historicization. On the one hand it means a genealogical or diachronic contextualisation, on the other hand a synchronic embedding in present contexts (cf. Zimmermann, Werner 2002, p. 623). That means that every object has to be explained based on the context of its origin. Simultaneously, every object is constantly situated in a dynamic context of interaction with other objects. This continuously transforms its boundaries and definition. The specific context of interaction has to be confronted with the respective societal and cultural configuration that constitutes both objects and categories of analysis (Zimmermann, Werner 2002, pp. 609ff., p. 618). The task of working with and on categories concerns the historical conceptualisation of the particular objects in the chosen examination area as well as the categories of analysis of today’s researchers. This carries implications for the selection of the objects of examination and also for the conception of categories. It is impossible to posit a category *a priori* and then use it in a deductive manner on the source material (Werner, Zimmermann, pp. 617, 624). Subsequently, categories cannot be pictured as stable when they shall be articulated historically. That would conflict with the nature of their process and transformation, their contradiction, paradoxes and ambivalences. For this yields “that we have to start at the concrete object and not at any given model or construct of nation, society, culture, religion and such like – whatever their global definition may be (*ibid.*)” (translation: MB). The primacy of the ‘sources’ is valid here. However, the setting has to explicitly include the (auto-)reflexivity of the observer, respectively the researcher in the manner of problem history. Therefore, socio-historical understanding presents itself as a mixture of deduction and induction, whereas the share of deduction should be as limited as possible. (Zimmermann, Werner, p.617, pp. 629-622ff.).

The historicization of intersectional research means that the choice of categories is derived from the analysis of empirical sources. It is always on the basis of previous knowledge and starting hypotheses and motivated by specific research interests. Once the categories, problems and questions are established, they can and have to be revised and transformed continuously in the process of research. We see critical potential in this ‘*inductive pragmatism*’ (*ibid.*) with its ongoing reflection on objects of investigation, categories of analysis and technical terms. With that, we arrived at the question on the relation of ‘intersectionality’ and ‘critique’.

4. Critique with 'Intersectionality'

Similar to the term 'intersectionality' it does not make much sense to propose a general definition of 'critique'. For, 'if and how the critical enterprise functions' (translation: MB) – according to the line of argument in the anthology of Jaeggi and Wesche 'Was ist Kritik?' (Jaeggi, Wesche 2009, p. 8) – can only be determined in relation to an object. This relation can only be outlined by way of shedding light on the constellation of connected problems. This entails some of the older questions of normative social philosophy. Namely, whether critique had to proceed constructively or negatively. That is to say, whether it had to be carried out by rejecting the existing order (the status quo) or, in order to claim the status of critique, had to offer constructive counter proposals. Furthermore, the questions of values on which to rely has to be raised. Are those values generated by already existing institutions and practices of a community or are they independent of local and temporal situations and thus universal and external? (cf. *ibid.*)

Since it always depends on specific context of research, 'Intersectionality' is not *per se* more critical than other approaches involving other methods, tools and perspectives. Still, in our opinion, the specific relation of the 'intersectional' approach to its object can be shown to be critical in four respects. These critical aspects concern the reflection on (1) the relation of research and critique, (2) the particular situatedness of researchers and the relationality of knowledge, (3) the methods and traditions of research and finally (4) conjunctions of social theory inspired by 'intersectionality'. These four points shall be outlined shortly:

First, we welcome the refreshing effect that the 'intersectionality' debate had on the relation of research and 'critique'. It renewed the focus on this relation. Moreover, it helped establishing it in research institutes and fields of study where, in contrast to e.g. social philosophy, it was undealt with.³² *Secondly*, 'intersectionality' is among the approaches that require the researcher to reflect on his or her own standpoint, which is becoming a more and more common notion (cf. Knapp 2011, p. 261). The approach also requires a reflection on the perspectivity and relationality of knowledge. Pia Garske e.g. lists her engagement with feminist theory and practice and her research focus on politics of development as a motivation to work with intersectionality. She sees the intersectional approach as an opportunity to take on a perspective that is at the same time queer-feminist, critical of the economy and sensible to studies in critical whiteness and postcolonial critique.

³² Cf. exemplary the Winterschool 'Intersektionalität als Kritik', organised by Gabriele Winker and Nina Degele, February 25th – 28th, 2010, Universität Hamburg; Lorey 2008; Putschert 2010, pp. 130-142.

Thirdly, working ‘intersectionally’ requires a reflection on the methods. The famous ‘to ask the other question’ can reveal things that went unnoticed before. The heuristics of intersectionality for Knapp are at work in both epistemological respects: with respect to the object as well as the thinking about the object (Knapp 2011, p. 258). ‘Intersectionality’, in this sense and as presented in this volume, serves mainly as a critique on the traditional methods and perspectives of the respective subject and its limitation. The specific productivity or the deconstructive impetus of an “interfering (intervening) type of question can be realised by the pushing or challenging of established boundaries (Pushing the Boundaries)” (Knapp 2011, p. 259) (translation: MB). From this point of view, the much criticised reproach that ‘intersectionality’ could not offer a fixed set of tools does not appear as weak spot. On the contrary, the fact that it is neither set theory nor a method bears critical potential: The different ‘intersectional’ ways of working, which result from the dependency on context and material, urge the individual scholars to question their own techniques anew.

The contributions of the sociologists Laura Schuft and Joshua Dubrow show that the refinement of the grid can lead to new results in both qualitative and quantitative social research. As Laura Schuft demonstrates, the few studies on social injustice in postcolonial Tahiti had either focussed on socio-economic injustice or gender inequality or ethnicity. However, their interaction has not yet been studied. Now, her integrated analysis allows to better comprehend how multiple social injustices formed systems that are inextricably interlocked. Joshua Dubrow introduces ‘intersectionality’ as a necessary expansion of inequality studies. He does so by contrasting it with conventional approaches like the cumulative understanding of discrimination. He considers the fact that ‘intersectionality’ had been blanked out by quantitative research a problem of interdisciplinary translation.

What is more, the volume elaborates on the potential of ‘intersectionality’ for history-writing. It is widely acknowledged that the historical debates were oriented at working empirically rather than coping with theoretical problems of ‘intersectionality’ (Ulbrich 2011, pp. 85-104, Koller 2011, pp. 173-196, Kallenbeg 2012, pp. 5-34). The heuristic value of the ‘intersectional’ approach for history-writing is seen in the possibility to connect and integrate socio-historic and historico-cultural perspectives (cf. Koller 2011, p. 194). “As an open concept, as a perspective or as a new way of asking questions”, ‘intersectionality’ could, according to Ulbrich, be “a way to reconstruct the house of general history” (Ulbrich 2011, p. 104) (translation: MB). In contrast, the contribution of Griesebner and Hehenberger to this volume can be seen as an example for the critical voices within historical gender studies. They are pointing at possible pitfalls in the ‘intersectional’ approach and make their point clear with the example of judicial prosecution of ‘incest’ in 18th century Austria. At the same time, ‘intersectionality’ enables Christine Whyte to understand the history of prostitu-

tution as well as the discourse on ‘white slavery’ in the British Empire around 1900 as ‘entangled history’ and, moreover, to show the interplay of ‘class’, ‘race’ and ‘gender’ in the context of colonialism. Jana Tschurenev sheds light on the relation of ‘intersectionality’, ‘feminist theory’ and ‘global history’. New efforts to build critical social theories with the help of ‘intersectionality’, Tschurenev argues, should take seriously the critique of Eurocentrism, established by post-colonial studies and the debates on feminism’s involvement with the history of colonialism.

Fourthly, the (socio-)theoretical links of ‘intersectionality’, which can unfold potential that is critical of society: ‘Intersectionality’ incites the authors of this volume to ask further questions about place, mediation and constitution of agency, power and dominance. The contributions of Christine Kley, Dimitri Mader and Pia Garske can be understood as theoretical reflections on a critical theory of society (*kritische Gesellschaftstheorie*). They try to make the tools of ‘intersectionality’ for the analysis of dominance relations. All discuss approaches that are suitable to fill in on the gaps and find the blind spots of a critical theory of society.

Christine Kley devotes herself to the clash of structural theory approaches (*Strukturttheorie*) and deconstructive approaches in the discussion on ‘intersectionality’. In an exemplary manner, she presents two of these approaches. One of which is of American, the other of German provenance. Both see themselves in the tradition of Critical Theory and both try to incorporate poststructuralist insights. The differentiated model of power, gathered from these analyses, increases the possibility of ‘intersectional’ research to make visible structures of super- and subordination along the lines of difference. In his article Dimitri Mader applies Margaret S. Archer’s ‘agency theory’ to discuss in detail the limitations of agency due to ‘gender’ and ‘class’. Pia Garske focuses on the vague definition of the concept of class in the discussion on intersectionality. She further enquires on the potential of the debate on ‘intersectionality’ to be critical of society. All these contributions have in common that they perceive the debate on ‘intersectionality’ in two ways: on the one hand as part of a socio-theoretic problem; on the other hand as the result of a political standpoint critical of power and governance that is sensible to the question of transformation of social inequality and dominance.

The historic-political connotation to the term ‘intersectionality’ can lead to an increase of complexity by highlighting the area of conflict among scientific theory construction and analysis and political practice. At the same time, Rebecca Clark, Sara Diaz and Martha Gonzalez like others before fear for the loss of this political reference due to the current processes of institutionalization and appropriation of ‘intersectionality’ by academia. Cornelia Möser examines the reception of ‘intersectionality’ in Germany and France. She identifies the discussion on ‘intersectionality’ in the context of feminist research as the prolongation and actualization of feminist

controversies of the 1990ies. ‘Intersectionality’ appears as the area of conflict and confrontation within feminist research. It covers questions of institutionalization and institutional recognition, the debate on the relation of political movements and academia, the question about (legitimate) lingual ways of voicing feminist critique and last but not least the struggle between different traditions of thought.

5. Join in or Oppose?

The label ‘intersectionality’, of course, is no guarantee for *good* or *critical* research as was none of other labels (whether it be ‘feminist’, ‘queer’ or ‘materialist’). No more than that, ‘intersectionality’ can blankly be interpreted as a belittlement of dominance relations or a symptom of a management-friendly reorganization of social and cultural studies. The spectre made up of ‘intersectionality’ goes far beyond that of Crenshaw’s approach because intersectional work entails a variety of different methodical and theoretical interpretations and references as well as a multitude of different objects. Therefore we don’t think it makes much sense to define a supposedly ‘original concept’ of ‘intersectionality’. We share the view of Knapp, that a productive reference to the use of ‘intersectionality’ should neither be judged by its normative reference to specific political genealogy nor should it exclude transfers to other historic, social, cultural, etc. contexts and objects (cf. Knapp 2011, pp. 252ff.). Hence, we suggest a flexible, self-reflexive and pragmatic concept of intersectionality.

What Sabine Hark recently said about the history and reception of feminist theory is true as well for the discussion on ‘intersectionality’: At all times, it has to be understood as a complex area of contradicting and partially incommensurable positions (Hark 2009, pp. 22-35; p. 27). Nonetheless, misleading oppositions and either-or-scenarios should be avoided if possible. That is to say, individual approaches based on a specific set of questions related to a specific object should not be mistaken as meta-theoretical and thereby be recommended as valid in general (cf. Knapp 2011, p. 263). For example, processuality and structure are unfortunately still seen as antagonistic in the current debate.

We decided to use the label of ‘intersectionality’, because it meanwhile is established on an international and interdisciplinary basis. Moreover, it provides for an intuitive understanding of mutual interest as Walgenbach and others have pointed out recently (Walgenbach 2010, p. 248). We understand ‘intersectionality’ as a provisional heuristic instrument that does not, however, claim to be able to disentangle the complexity of social mediacy. What it does, though, is to examine the production of difference and inequality in a given historical constellation from a situated point

of view both synchronically and diachronically. Here, 'intersectionality' appears as both process and result of intertwined, often contradicting, mediated (social, economic, juridical, political and cultural) processes of transformation, and (socially, normatively, symbolically) entangled practices. The possible results of an analysis are constituted by the process of entwining and the viewpoint of the researcher. We don't want to differentiate for the sake of differentiation. Rather, we are interested in the consequences of generalizations and categorizations, that cover up relations of inequality and dominance associated with advantages for some and disadvantages for others. If we understand working with 'intersectionality' as a process, in which scholars continuously reflect their own standpoint, account for the adequacy and constitution of the categories they use, and thereby make explicit their theoretical assumptions about the structural composition of society, then we would be one step closer to realizing the project of an indeed critical social research.

Translation: Michel Bakker

Bibliography

- Bhaskar, Roy A. 1997 (1975). *A Realist Theory of Science*. London: Routledge.
- bell hooks. 1984. *Feminist Theory from Margin to Center*. Boston, MA: South End Press.
- Binder, Beate, and Hess, Sabine. 2011. Intersektionalität aus der Perspektive der Europäischen Ethnologie. In: Hess, Sabine; Langreiter, Nikola et al. (eds.). 2011. *Intersektionalität revisited. Empirische, theoretische und methodische Erkundungen*. Bielefeld: Transcript: 15-54.
- Castro Varela, Maria do Mar, and Dhawan, Nikita. (eds.). 2011. *Soziale Ungerechtigkeit: Kritische Perspektiven auf Diversity, Intersektionalität und Antidiskriminierung*. Berlin: Lit Verlag.
- Combahee River Collective. 1977. Black Feminist Statement. In: Kolmar, Wendy K. et al. (eds.). 1977. *Feminist Theory. A Reader*. Mountain View CA: Mayfield Publishing Co: 272-277.
- Degele, Nina, and Winker, Gabriele (eds.). 2009. *Intersektionalität. Zur Analyse sozialer Ungleichheiten*. Bielefeld.
- Degele, Nina; Winker, Gabriele; Nikola Langreiter, and Timm, Elisabeth. 2011. Intersektionalität als kritisches Werkzeug der Gesellschaftsanalyse. Ein E-Mail-Interview mit Nina Degele und Gabriele Winker. In: Hess, Sabine; Langreiter, Nikola et al. (eds.). 2011. *Intersektionalität revisited: Empirische, theoretische und methodische Erkundungen*. Bielefeld: Transkript: 55-76.

- Dorlin, Elsa (ed.). 2007. *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*. Paris: L'Harmattan.
- Dorlin, Elsa (ed.). 2009. *Sexe, Race, Classe, pour une épistémologie de la domination*. Paris: L'Harmattan.
- Dorlin, Elsa. 2009. Introduction: Vers une épistémologie des résistances. In: Dorlin, Elsa (ed.). 2009. *Sexe, Race, Classe, pour une épistémologie de la domination*. Paris: PUF: 5-18.
- Falquet, Jules. 2009. La règle du jeu. Repenser la co-formation des rapports sociaux de sexe, de classe et de « race » dans la mondialisation néolibérale. In: Dorlin, Elsa (ed.). 2009. *Sexe, Race, Classe, pour une épistémologie de la domination*. Paris: PUF: 71-90.
- Gressgard, Randi. 2008. Mind the Gap: Intersectionality, Complexity and ‘the Event’. In: Theory & Science 2008. <http://theoryandscience.icaap.org/content/vol10.1/> Gressgard.html
- Gunnarsson, Lena. 2011. A defence of the category women. In: Feminist Theory 2011, 12: 23-37.
- Gutiérrez-Rodríguez, Encarnación; Erel, Umut; Haritaworn, Jin, and Klesse, Christian. 2008. On the Depoliticisation of Intersectionality Talk. Conceptualising Multiple Oppressions in Critical Sexuality Studies. In: Kuntsman, Adi et al. (eds.). 2008. *Out of Place: Interrogating Silences in Queerness/Raciality*. York: 265-292.
- Gutierrez Rodriguez, Encarnacion. 2011. Intersektionalität oder: Wie nicht über Rassismus sprechen?. In: Hess, Sabine, and Langreiter, Nikola et al. (eds.). 2011. *Intersektionalität revisited. Empirische, theoretische und methodische Erkundungen*. Bielefeld: Transcript: 77-100.
- Hark, Sabine. 2009. Was ist und wozu Kritik? Über Möglichkeiten und Grenzen feministischer Kritik heute. In: Feministische Studien 1: 22-35.
- Hess, Sabine, and Langreiter, Nikola et al. (eds.). 2011. *Intersektionalität revisited: Empirische, theoretische und methodische Erkundungen*. Bielefeld: Transcript.
- Jaeggi, Rahel, and Wesche, Tilo (eds.). 2009. *Einführung: Was ist Kritik?* In: Jaeggi, Rahel; Wesche, Tilo (eds.). 2009: *Was ist Kritik?* Frankfurt: Suhrkamp: 7-22.
- Kallenberg, Vera. 2011. “und würde auch sonst gesehen haben, wie sie sich durchbrächte.“ ‘Migration’ und ‘Intersektionalität’ in Frankfurter Kriminalakten über jüdische Dienstmägde um 1800. In: Edeltraud, Aubele et al. (eds.). 2011. *Femina migrans: Frauen in Migrationsprozessen (18. – 20. Jahrhundert)*, Sulzbach/Taunus: 39-67.
- Kallenberg, Vera. 2012. ‘Intersektionalität’ als ‘histoire croisée’: zum Verhältnis von ‘Intersektionalität’, Geschlechterforschung und Geschichtswissenschaften. In: Hornung E., Günther-Saeed M. (eds.) 2012. *Zwischenbestimmungen: Geschlecht*

- und Identität jenseits der Fixierbarkeit? Würzburg: Königshausen & Neumann: 75-118.
- Kergoat, Danièle. 2009. Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux. In: Sexe, Race, Classe, pour une épistémologie de la domination. Elsa Dorlin (ed.) 2009. Paris: PUF: 111-126.
- Kerner, Ina. 2009. Les défis des Critical Whiteness Studies. In: Dorlin, Elsa (ed.). 2009. Sexe, Race, Classe, pour une épistémologie de la domination. Paris: PUF: 255-270.
- Kerner, Ina. 2009. Alles intersektional? Zum Verhältnis von Rassismus und Sexismus. In: Feministische Studien 1: 36-50.
- Kerner, Ina. 2011. Komplexitätsproduktion: Über Intersektionalität. In: Binder, Beate et al. (eds.). 2011. Travelling Gender Studies. Grenzüberschreitende Wissens- und Institutionentransfers. Münster: Westfälisches Dampfboot: 184-202.
- Klinger, Cornelia, and Knapp, Gudrun-Axeli (eds.). 2008. Überkreuzungen – Fremdheit, Ungleichheit, Differenz. Münster: Westfälisches Dampfboot.
- Knapp, Gudrun-Axeli. 2005. Race, Class, Gender: reclaiming baggage in Fast travelling Theories. In: The European Journal of Women's Studies 12/3: 249-267.
- Knapp, Gudrun-Axeli. 2008. Verhältnisbestimmungen: Geschlecht, Klasse, Ethnizität in gesellschaftstheoretischer Perspektive. In: Knapp, Gudrun-Axeli; Klinger, Cornelia (eds.) 2008. Überkreuzungen. Fremdheit, Ungleichheit, Differenz. Münster: Westfälisches Damfboot: 138-170.
- Knapp, Gudrun-Axeli. 2011. Von Herkünften, Suchbewegungen und Sackgassen: Ein Abschlusskommentar. In: Hess, Sabine, and Langreiter, Nikola et al. (eds.). 2011. Intersektionalität revisited. Empirische, theoretische und methodische Erkundungen. Bielefeld: Transcript: 249-272.
- Knapp, Gudrun-Axeli. 2012. Im Widerstreit: Feministische Theorie in Bewegung. Wiesbaden: VS Verlag.
- Knüttel, Katharina et al. (eds.). 2011. Intersektionalität und Kulturindustrie: zum Verhältnis sozialer Kategorien und kultureller Repräsentationen. Bielefeld: Transcript.
- Koller, Christian. 2011. Weiblich, proletarisch, tschechisch: Perspektiven und Probleme intersektionaler Analyse in der Geschichtswissenschaft am Beispiel des Wiener Textilarbeiterinnenstreiks von 1893. In: Hess, Sabine, and Langreiter, Nikola et al. (eds.). 2011. Intersektionalität revisited: Empirische, theoretische und methodische Erkundungen, Bielefeld: Transcript: 173-196.
- Lorey, Isabell. 2008. Kritik und Kategorie. Zur Begrenzung politischer Praxis durch neuere Theoreme der Intersektionalität, Interdependenz und Kritischen Weißseinsforschung. In: europäisches Institut für Kulturpolitik. [Http://www.eipcp.net/transversal/0806/lorey/de](http://www.eipcp.net/transversal/0806/lorey/de).

- Lorey, Isabell. 2011. Von den Kämpfen aus. Eine Problematisierung grundlegender Kategorien. In: Hess, Sabine, and Langreiter, Nikola et al. (eds.) 2011. Intersektionalität revisited. Empirische, theoretische und methodische Erkundungen. Bielefeld: Transcript: 101-118.
- Lutz, Helma, and Davis, Kathy. 2005. Geschlechterforschung und Biographieforschung: Intersektionalität als biographische Ressource am Beispiel einer außergewöhnlichen Frau. In: Helma Lutz et al. (eds.). 2005. Biographieforschung im Diskurs. Wiesbaden: VS Verlag.
- Lykke, Nina. 2010. Feminist Studies. A Guide to Intersectional Theory, Methodology and Writing, London: Routledge.
- Meyer, Katrin, and Purtschert, Patricia. 2009. Différences, pouvoir, capital. Réflexions critiques sur l'intersectionnalité. In: Dorlin, Elsa (ed.). 2009. Sexe, Race, Classe, pour une épistémologie de la domination. Paris: PUF: 127-148.
- Ngan-Ling Chow, Esther et al. (eds.). 2011. Analyzing Gender, Intersectionality, and multiple inequalities: global, transnational and local contexts. Bingley: Emerald Publishing.
- Palomares, Elise (ed.). 2011. Prismes féministes. Qu'est-ce que l'intersectionnalité?. In: L'homme et la société 2010, 2-3 (vol. 176-177). Paris: L'Harmattan.
- Purtschert, Patricia, and Meyer, Katrin. 2010. Die Macht der Kategorien. Kritische Überlegungen zur Intersektionalität. In: Feministische Studien 28 (1): 130-142.
- Sauer, Birgit, and Wöhl, Stefanie. 2008. Governing intersectionality. Ein kritischer Ansatz zur Analyse von Diversitätspolitiken. In: Cornelia Klinger, and Gudrun-Axeli Knapp (eds.). 2008. Überkreuzungen. Fremdheit, Ungleichheit, Differenz. Münster: Westfälisches Dampfboot: 249-273.
- Smykallo, Sandra, and Vinz, Dagmar (eds.). 2011. Intersektionalität zwischen Gender und Diversity. Theorien, Methoden und Politiken der Chancengleichheit. Münster: Westfälisches Dampfboot.
- Soiland, Tove .2008. Die Verhältnisse gingen und die Kategorien kamen: Intersektionalität oder Vom Unbehagen an der amerikanischen Theorie. In: querelles-net 26 (2008), <http://www.querelles-net.de/index.php/qn/article/viewArticle/694/702>, last accessed: 1.12.2010.
- Taylor, Yvette et al. (eds.). 2011: Theorizing intersectionality and sexuality. Basingstoke: Palgrave Macmillan.
- Ulbrich, Claudia. 2011. Ständische Ungleichheit und Geschlechterforschung. In: Füssel, Marian et al. (eds.). 2011. Soziale Ungleichheit und ständische Gesellschaft. Theorien und Debatten in der Frühneuzeitforschung. Frankfurt am Main/New York: Campus: 85-104.
- Walgenbach, Katharina. 2007. Gender als interdependente Kategorie. In: Katharina Walgenbach et al. (eds.) 2007. Gender als interdependente Kategorie. Neue

- Perspektiven auf Intersektionalität, Diversität und Heterogenität. Opladen, Farmington Hills: Verlag Barbara Budrich: 23-64.
- Walgenbach, Katharina. 2010. Postscriptum: Intersektionalität – Offenheit, interne Kontroversen und Komplexität als Ressourcen eines gemeinsamen Orientierungsrahmens. In: Linda Supik et al. (eds.). 2010. Fokus Intersektionalität. Wiesbaden: VS Verlag: 245-256.
- Zimmermann, Bénédicte, and Werner, Michael. 2002. Vergleich, Transfer, Verflechtung. Der Ansatz der *Histoire croisée* und die Herausforderung des Transnationalen. In: Geschichte und Gesellschaft 28: 607-636.

I. Intersectionality between Scientifical and Political Practices

Was die Intersektionalitätsdiskussion aus den feministischen Gender-Debatten in Frankreich und Deutschland lernen kann

Cornelia Möser (Berlin)

Intersectionality ist in den vergangenen Jahren zu einem „buzz-word“ (Davis 2008) geworden. In vergleichbarer Weise wurde zu Anfang der 1990er Jahre auch Gender als Modeeffekt gehandelt. Die Diskussionen um beide Konzepte scheinen viele Parallelen aufzuweisen, zumal Intersectionality – eine Kategorie, die im Umfeld von juristischen Interventionen bzw. Antidiskriminierungspolitik entstand – seit geraumer Zeit in Zentren und Seminaren der Frauen- und Geschlechterforschung diskutiert wird. Warum haben sich gerade sie für Intersectionality angeboten? Was erhoffen sich Frauen- und Geschlechterforscher_innen vom Intersectionality-Ansatz, welches sind die Kritiken oder Befürchtungen? Wo liegen hier Parallelen zu den feministischen¹ Gender-Debatten? Nach einer Untersuchung gängiger Narrative im Erzählen der Geschichte feministischen Denkens werde ich diese in den Kontext der sich wandelnden gesellschaftlichen Bedeutung von universitärer Wissensproduktion einordnen, um abschließend feministische Strategien darin zu reflektieren.

1. Fetischisierte Konzepte: Wundermittel versus Verfallsdrohung der Forschung

Die feministischen Gender-Debatten werden als Katalysatoren für die Veränderungen und Diskussionen betrachtet², welche die feministische Forschung in der Folge durchlebt hat. Ausgehend von der Überzeugung, dass der theoretische und konzeptuelle Einsatz der Gender-Theorien selbst nicht in einem derart starken Kontrast oder Bruch mit der vorherigen feministischen Forschung steht, erscheinen diese Debatten als Terrain, auf dem eine Reihe von Diskussionen und Konflikten ausgetragen werden, welche die feministische Forschung möglicherweise bereits hinter sich gelassen zu haben glaubte.³ Diese Konflikte betreffen unter anderem die uni-

1 „Feministisch“ bedeutet in diesem Text eine Position, die sich (manchmal auch kritisch) positiv auf die Frauenbewegung bezieht und einen explizit gesellschaftskritischen Anspruch hat.

2 Vgl. Hark 2005: 286.

3 Sabine Hark spricht von einer „Arena für die Neuordnung des institutionellen und intellektuellen Territoriums des akademischen Feminismus“, vgl. Hark 2005: 318.

versitäre Institutionalisierung von feministischem Wissen und feministischer Forschung, die Rolle der Sexualität in gesellschaftlichen Subjektivierungsprozessen, die Disziplinarisierung und Kanonisierung von kritischer Forschung und die Ziele und Methoden feministischer Forschung.

Vor diesem Hintergrund werden Hoffnungen, Anforderungen und Befürchtungen mit der Gender-Kategorie verbunden: Einige erhoffen sich vom Einsatz und der Verwendung des Gender eine bessere Institutionalisierung und mehr institutionelle Anerkennung, während für andere Gender die feministische Forschung bedroht oder sie gar in Gender bereits deren Abschaffung schen. Im einen wie im anderen Fall wird der Gender-Kategorie eine nahezu magische Kraft zugeschrieben. Woher kommt diese? Eine denkbare Antwort könnte in der Macht internationaler Organisationen (EU, Uno etc.) liegen, die durch die Verwendung des Begriffs „Gender“ und anschließend auch der Termini „Intersektionalität“ oder gar „diversity“ über die finanzielle Förderung von wissenschaftlichen und politischen Projekten entscheiden. Auch wenn dieses Argument nicht zu unterschätzen ist, so darf nicht vergessen werden, dass diese Institutionen Gender und Intersektionalität der feministischen und gesellschaftskritischen Forschung selbst entnommen haben.

Um nach weiteren Antworten zu suchen, habe ich die deutsche und die französische Einführungsliteratur in *Gender Studies* daraufhin untersucht, wie sie Gender vor allem bezüglich vorausgegangener feministischer Forschung einführen und welches die angeführten ‚Paradigmen‘ oder Charakteristika und kanonischen Autor_innen sind. Aus dieser Untersuchung konnte ich drei Narrative ableiten, die in den Einführungen zu finden sind, selbstverständlich nicht immer in Reinform. Es soll ohnehin vielmehr darum gehen, sich diese Narrative in Bezug auf das Schreiben der Geschichte des eigenen Denkens genauer anzusehen, statt die Einführungsliteratur danach einzuteilen. Die drei auf die Kategorie Gender bezogenen Narrative habe ich ‚Differenzierungsnarrativ‘, ‚Verfallsnarrativ‘ und ‚Versöhnungs-‘ bzw. ‚Überwindungsnarrativ‘ genannt.

1.1 Differenzierung und Emanzipation von der politischen Bewegung

Das Differenzierungsnarrativ betrachtet *gender* als Ausdruck einer Entwicklung feministischer Wissenschaft hin zu mehr Wissenschaftlichkeit: Nicht nur hätten sich die Themen durch die Gender-Perspektive in den meisten Disziplinen vervielfacht; auch die Methoden und die wissenschaftliche Perspektive hätten sich differenziert, indem sie sich von der politischen Normativität, die von der Frauenbewegung zunächst in die Frauen- und Geschlechterforschung eingeschrieben worden sei, gelöst hätten:

In den Anfangstagen der Frauenbewegung und Frauenforschung hatte die Formulierung plakativer Konzepte sicher eine spezifische Funktion. Sie sind Zeichen eines Aufbruchs und tragen entsprechend die positiven und negativen Merkmale des Bruchs mit Traditionen. (Knapp 1990: 14)

Konstitutives Element der Differenzierung scheint der Bruch mit der politischen Bewegung und ihren theoretischen Ansätzen zu sein. Der Artikel „Die Auflösung der Geschlechterdifferenz. Entwicklungstendenzen in der Theorie der Geschlechter“ von Bettina Heintz, den Sabine Hark als „diskursive Intervention“ (Hark 2005: 37-42) bezeichnet, veranschaulicht diese Geste, den Dekonstruktivismus als neues Paradigma hinzustellen, das die Konzepte des ‚alten Feminismus‘ ersetze:

Der Geschlechterbegriff, der die feministische Diskussion lange Zeit beherrscht hat, ist historisch überholt. Eine universalisierende Begrifflichkeit lässt sich in einer hochgradig differenzierten Gesellschaft nicht aufrechterhalten. [...] Das sogenannte post-feministische Denken ist jedenfalls ein Denken, das der modernen Gesellschaft und der Pluralität der weiblichen Lebenssituation(en) um einiges angepasster ist als die ahistorische Geschlechterontologie des ‚klassischen‘ Feminismus. (Heintz 1993: 37)

Nach Hark markiert dieser Artikel den Beginn einer Neuordnung des Feldes feministischer Forschung, dessen Ergebnisse man heute noch nicht gänzlich absehen könne.

Der gender turn war über die Maßen erfolgreich. Anders als im europäischen oder US-amerikanischen Kontext ist es im deutschsprachigen Raum akademisch kaum noch legitim, von Feminismus oder feministischer Theorie zu sprechen. (Hark 2006: 38)

Doch dies würde nicht der Realität der Wissensproduktion und -aushandlung entsprechen. Auf gleiche Weise kritisiert Gudrun-Axeli Knapp die Darstellung der Dekonstruktion als „Topos des Abschieds vom ‚klassischen Feminismus‘“ (Knapp 2001: 80). Das häufig reproduzierte Schema, welches den Übergang eines differenzialistischen und essentialistischen Feminismus sowie universalisierender Patriarchatskonzepte in den 1970er Jahren hin zum dekonstruktivistischen Avantgardismus der Gegenwart beschreibt, ist für Knapp eine Karikatur (ebd.). Die Geschichtsschreibung des eigenen Denkens hat demnach eine zu starke Vereinfachung und damit Homogenisierung mit sich gebracht. Genau zu jenem Zeitpunkt tauchen zum Beispiel auch Generationenmodelle auf, welche die Bevorzugung bestimmter theoretischer Ansätze aus der Zugehörigkeit zu einer Alters- oder Generationengruppe abzuleiten versuchen.⁴

Indem Gender-Forschung als differenzierter und komplexer als die vorangegangene feministische Forschung dargestellt wird, erscheint Letztere notwendig

4 Zum Beispiel bei Landweer 1994, Lenz 2001 und Holland-Cunz 2003.

als undifferenziert und unterkomplex, was einer tatsächlichen Untersuchung meines Erachtens nicht standhalten würde. Dies lässt sich als Aneignung eines antifeministischen Vorurteils deuten, das der Frauen- und Geschlechterforschung seit ihren Anfängen vorwarf, ‚Betroffenenwissenschaft‘ zu praktizieren und demnach nicht ‚objektiven‘ und ‚wissenschaftlichen‘ Kriterien zu genügen. Auf die schwierige Beziehung zwischen feministischer Bewegung und feministischer Forschung, die hier anklängt, gehe ich an späterer Stelle noch ein.

1.2 Entpolitisierung und Konformismus

Das zweite, das ‚Verfallsnarrativ‘, lässt sich in gewisser Hinsicht als Negativfolie des Differenzierungsnarrativen fassen. Es beklagt eine Entpolitisierung der feministischen Forschung, die sich derart gut in die universitäre Institution integriert habe, dass sie jeglichen kritischen Anspruch verloren habe. Dieses Narrativ tritt verstärkt in den Gender-Debatten auf, lässt sich aber schon vorher finden. Bereits 1990 stellte Gudrun-Axeli Knapp die Frage nach der Radikalität in der Frauenbewegung; sie beschreibt

auf der einen Seite die Wahrnehmung, daß vielen der gesellschaftskritische ‚Biß‘ ein Stück weit abhanden gekommen zu sein scheint; auf der anderen Seite ein zunehmendes Ungenügen an einigen populär gewordenen Ansätzen, die sich selbst als ‚radikal‘ präsentieren und auch als solche in der Frauenbewegung rezipiert werden. (Knapp 1990: 5)

Gegen die in diesen Diskussionen immer wieder hergestellte Polarisierung fordert Knapp, genauer anzugeben, was eigentlich unter „Radikalität“ verstanden wird. Der feministischen Wissenschaft werde ohnehin Radikalität vorgeworfen, da sie mit der traditionellen Wissenschaft durch ihr wissenschaftskritisches Projekt im Konflikt stehe. Doch auch innerhalb der feministischen Wissenschaft müsse genauer benannt werden, was unter Radikalität zu verstehen ist.

Knapp erinnert daran, dass Frigga Haug zum Ende der 1980er Jahre Anpassung und mangelnde Radikalität vorgeworfen wurde, als sie das karikaturhafte Modell der Frauen als Opfer und der Männer als Täter in Frage gestellt hatte (vgl. Haug 1987). Für Knapp hingegen läge der wahrhaftige Verlust von Radikalität vielmehr in Ansätzen, welche in den Analysen der gesellschaftlichen Organisation der Geschlechterverhältnisse immer noch auf funktionalistische Rollentheorien zurückgreifen. „Radikal wären demgegenüber für mich“, so Knapp „solche theoretischen Zugangsweisen, denen es gelingt, die Konfliktkonstellationen und Konfliktpotentiale in der Realität der objektiven Verhältnisse und der Subjekte offenzulegen“ (Knapp 1990: 15).

Die Angst vor dem Radikalitätsverlust begleitet häufig den Vorwurf, sich von der Bewegung entfernt zu haben (Vgl. z.B. Niekant/Schuchmann 2003: 9).⁵ „Dabei ist die Distanz der Wissenschaftlerinnen zur Bewegung ein Problem, ebenso ihre Einbindung in die wissenschaftliche Hierarchie“, so Sigrid Metz-Göckel (1987: 35). Da sie sich immer zwischen beiden – der Bewegung und der staatlichen Institution – befinden, werfe man den feministischen Wissenschaftler_innen vor, zu „selbst-referentiell“ zu sein (Kramer 1992: 198). Gleichzeitig wird daran erinnert, dass feministische Wissenschaft ihren „kritischen Impetus [...] nur behalten [kann], wenn sie von sozialen Bewegungen gespeist wird, freilich ohne von diesen verschlucht zu werden“ (Krüger 1987: 89).⁶ Es scheint fast so, als wäre die universitäre Wahrnehmung der feministischen Wissenschaft als radikal und subjektiv von einigen Frauen- und Geschlechterforscherinnen verinnerlicht worden. Barbara Holland-Cunz sieht zwischen beidem einen Zusammenhang:

Die heutige, extrem bewegungsferne Akademisierung der feministischen Forschung, die nichts mehr von ihren befreiungstheoretischen Ursprüngen wissen will, ist gleichsam die Rache der sich etablierenden Wissenschaft an den überkommenen dogmatischen Ansprüchen feministischer Politik. (Holland-Cunz 2003)

Um der Sanktion gegen Arbeiten, die sich explizit feministisch nennen, zuvorkommen, setzten Gisela Bock und Hilge Landweer auf den Begriff „Frauenforschung“⁷, um die ersten Institute zu bezeichnen (vgl. Bock/Landweer 1994: 103). Dies lässt sich als ‚vorausilender Gehorsam‘ deuten, der zu einer Festschreibung antagonistischer Positionen führte, die meines Erachtens in Wirklichkeit gerade verhandelbar zu werden begannen, nicht zuletzt auch durch feministische Politik.

Hildegard Maria Nickel beschreibt die Entpolitisierung 1996 als notwendigen Effekt der „Akademisierung von Frauenfragen“ (Nickel 1996: 336). Die feministische Debatte verliere dadurch ihre „Sprengkraft“ (ebd.: 335).

Feministische Theorien und Geschlechterforschung sind als akademische Institutionen einem Professionalisierungzwang ausgesetzt, der sie einstehl [...] zu einem mehr oder weniger relevanten Moment des universitären Fächerkanons macht, andernteils anscheinend auch zu ihrer Entpolitisierung beiträgt. (ebd., 336)

5 Im selben Sammelband spricht Heike Kahlert von einer „Verwissenschaftlichung der Kritik“ und einer „Politisierung der Wissenschaft“.

6 Für den französischen Kontext findet sich ein vergleichbares Argument bei Picq 2002: 16f.

7 Frauenforschung war seit ihrem Anfang nicht auf Frauen als Forschungsgegenstand reduziert. Carol Hagemann-White dazu: „Der doppelte Bezug auf Frauen als Subjekt und Objekt der Forschung war somit Programm, dessen Ziele Eigenständigkeit und Vielfalt waren; dies ist es, was im Begriff ‚Frauenforschung‘ steckte.“ (Carole Hagemann-White 2001: 66).

Entpolitisierung heißt für sie demnach die Entkoppelung von theoretischem Diskurs und politischen Handlungsmöglichkeiten. Sabine Hark kritisiert ebenfalls, dass Gender dazu genutzt werde, „wissenschaftliche Dignität“ zu demonstrieren (Hark 2005: 255). Die Gender Studies hätten sich vom Ballast feministischer Politik zu befreien gesucht (ebd.: 257). Dieser Wechsel vom „Geschlechterkampf zu Geschlechtsdifferenzierungsforschung“ (ebd.: 260) muss nach Hark im Hinblick auf die veränderte Rolle der Universitäten im Kontext globalisierter Wissensökonomien betrachtet werden (ebd.).

Ein Problem dieses Narrativs ist, unter anderen, dass diese Kritik sich fast ausschließlich an die feministische Forschung richtet und nur selten an politische Institutionen und Organisationen. Hiermit wird die Kritik der Entpolitisierung vor allem jenen Forschungsfeldern nachgetragen, in denen Forschung betrieben wird, die sich nicht unmittelbar in politische Strategien übersetzen lässt. In Zeiten konservativer „backlashes“ ist es meines Erachtens jedoch häufig die Abstraktion, in der eine radikale Kritik Zuflucht findet, um an der Universität bestehen zu können. Wenn politische Umsetzbarkeit zum alleinigen Kriterium dafür wird, ob eine Theorie politisch ist oder nicht, dann liegt dem ein sehr enger Politikbegriff zugrunde – und nicht zuletzt einer, der staatliche und lobbyistische Politiken bevorzugt. Eine Kritik, die sich den Luxus der Negativität erlaubt, erscheint aus dieser Perspektive bereits als unpolitisch. Auf diese Weise wird die Möglichkeit radikaler Kritik vertan – zugunsten einer Anerkennung durch jene Institutionen, die im Visier der Kritik standen.

1.3 Der dritte Weg

Um sich dem dritten Narrativ zu nähern, dem „Versöhnungs-“ oder „Überwindungsnarrativ“, bietet sich ein kleiner Umweg an: In ähnlicher Weise, wie in den Gender-Debatten eine Opposition der Kategorien „Frau“ und „Gender“ hergestellt wurde (um es zu überzeichnen), wurde auch die Intersectionality häufig gegen den Triple-oppression-Ansatz oder die Frage nach Analogien in Herrschaftsverhältnissen diskutiert (bspw. Kerner 2009). Einige geben an, es handele sich bei Intersectionality um ein neues Wort, das eigentlich dasselbe meint, andere vertreten, dass sich Intersectionality als Gegenmodell zu Triple oppression entwickelt habe, und wieder andere erklären, dass die Intersectionality weiterentwickelt habe, was im Triple-oppression-Ansatz bereits angelegt gewesen sei.

Diese Oppositionspaare rufen einen Gegensatz von Denktraditionen auf, in denen sie jeweils zu Recht oder zu Unrecht gelesen werden: Verkürzt werden demnach die „Frau“ und die Triple oppression einer humanistischen oder materialistischen Tradition zugeordnet, während Gender und Intersectionality zu einer „antihumanis-

tischen“, „postmodernen“ oder „postnietzscheanischen“⁸ Tradition gerechnet werden. Diese Vereinfachung soll zu verstehen helfen, warum die Diskussionen derart aufgeladen sind und zum Teil mit solcher Gewalt geführt werden. Das ‚Versöhnungsnarrativ‘ versucht nun, diese Gegenüberstellung zu relativieren, indem es die Gemeinsamkeiten beider Traditionen hervorhebt (zum Beispiel den Antinaturalismus und den Antiesentialismus). Es tritt vor allem zum Ende der 1990er Jahre auf, gewissermaßen als Reaktion auf die heftige Butler-Debatte:

Den zu groß gewählten Gesten und Begriffen auf der einen Seite korrespondiert die überdimensionierte Abwehr postmodernen Denkens auf der anderen. [...] Kurskorrekturen sind da verstellt, wo Entweder-Oder-Logiken im Spiel sind; angebracht sind Positionsbestimmungen im Widerstreit.[...] Jenseits der plakativen Postmoderne und jenseits dogmatischer Grenzziehungen zwischen kritischer und unkritischer bzw. feministischer und unfeministischer Theorie ist eine politisch-wissenschaftliche Konstellation entstanden, der unser Interesse gilt. (Knapp 1998: 11)

Um diese Versöhnung zu denken, greift Cornelia Klinger auf die von Heidi Hartmann eingeführte Metapher von der „unglücklichen Ehe“ zurück (Hartmann 1997), um eine Reflexion über den „Feminismus und seine glücklichen oder unglücklichen Ehen“ mit verschiedenen Theorieströmungen im 20. Jahrhundert anzustoßen. Sie stellt fest, dass alle Ehen gescheitert sind (trotz guter Momente) und die Pointe bei der Ehe mit der postmodernen Theorie darin liege, dass der Feminismus gar keine akzeptable Braut für sie sei (Klinger 1998: 26). Sie führt die postmoderne Kritik am vermeintlichen Essentialismus des Feminismus und die Kritik daran an, dass er das Geschlechterverhältnis gegenüber weiteren Ungleichheitsverhältnissen bevorzuge, um dann zu schließen, „daß nur die Artikulation eines gewissen Universalitätsanspruches die Kalamitäten der essentialistischen Identitätspolitik überwinden bzw. vermeiden kann“ (ebd.: 35). Auf diese Weise soll auf kultur- und symbolpolitischer Ebene von der Stärke antiuniversalistischer Ansätze profitiert werden, während gleichzeitig die Stärke humanistischer Ansätze im Bereich der kollektiven Aktion genutzt werden soll.

Durch die analytische Trennung der drei Narrative soll keineswegs suggeriert werden, dass diese keinerlei Begründung in der Wissenschaftspraxis entsprechen oder falsch liegen. Alle drei haben ihre Wahrheiten und ihre Grenzen. Es geht lediglich darum, die feministische Selbstreflexion durch das Herausstellen dieser rhetorischen Achsen zu befördern. Vor allem das in allen drei Narrativen transportierte Verständnis von Politik soll weiter unten erneut aufgegriffen werden.

8 Der Begriff ist von Jan Rehmann entlehnt, vgl. Rehmann 2004.

2. Internationalisierung der Forschung durch eine Einheitskategorie?

In den Gender-Debatten wie auch in den Diskussionen über Intersektionalität wurde mit der Nützlichkeit einer internationalen Kategorie argumentiert, welche die politische und wissenschaftliche Kommunikation befördere. Dieses Argument wurde dafür kritisiert, dass kaum von einem tatsächlichen Internationalismus die Rede sein könne, wenn die internationalen Konzepte immer aus den USA kommen und anderen Ländern durch die Förderpolitiken supra-nationaler Organisationen auferlegt werden. Solche Kritiken gehen zum Teil auch mit Antiamerikanismus einher.⁹ Da die Vor- und Nachteile institutionalisierter Politik hier nicht behandelt werden können, erlaube ich mir einen kleinen geschichtlichen Umweg, um diesem Internationalismus einen anderen gegenüberzustellen: jenen des Feminismus der 1960er- und 1970er Jahre.

Die so genannte erste und zweite Welle des Feminismus war derart internationalistisch, dass es nachgerade unmöglich ist, einen Ursprung der Bewegung auszumachen.¹⁰ Doch wichtiger als die Frage nach Ursprüngen ist ohnehin, dass diese Frage die Feministinnen dieser Epochen überhaupt nicht interessiert hat. Sie interessierten sich für die Texte ihrer „Schwestern“, um sich besser auf internationaler Ebene organisieren zu können. Eine große Bedeutung für die Kommunikation kam ihren Zeitschriften zu, in denen auch Übersetzungen publiziert wurden. Ein Beispiel könnte der Text „Nochmal zu Marxismus und Feminismus“ von Rada Iveković sein, der zunächst aus dem Serbokroatischen ins Ungarische übersetzt wurde, dann ins Französische und aus dem Französischen schließlich ins Deutsche und Englische.¹¹ Zu der Zeit, als dieser Text entstand und veröffentlicht wurde, gab es eine intensive Diskussion über ‚Geschlechterklassen‘ – ein Begriff, der unter anderem von Christine Delphy eingeführt wurde.¹² Sie wurde von den britischen Forscherinnen Michèle Barrett und Mary McIntosh stark kritisiert, während die deutschen Forscherinnen Frigga Haug und Kornelia Hauser sie teilweise in Schutz nahmen (beide Beiträge sind im *Argument*-Sonderband „Projekt Sozialistischer Feminismus“ abgedruckt). Diese Feministinnen diskutierten theoretische und politische Konzepte, ohne danach zu fragen, ob es sich bei dem einen Konzept um ein besonders englisches oder bei der anderen Theorie um eine sehr französische, österreichische oder sonstige handelte. (Zweifelsohne ist dies zum Teil einem ausgebildeten Eurozentrismus geschuldet.)

9 Ich denke hier vor allem an die Positionen in den französischen Gender-Debatten, welche Gender als amerikanisch und damit als für den französischen Kontext auch kulturell nicht übersetbar dargestellt haben.

10 Siehe zur Kritik der Wellenmetapher auch Offen 2000: 25f.

11 Vgl. Iveković 1984.

12 Viele ihrer frühen Artikel sind abgedruckt in Delphy 1998.

Paradoxerweise hatte die so genannte Globalisierung eine eher nationalisierende Auswirkung auf die feministische Forschung.¹³ Diese Nationalisierung ist in großen Teilen der Institutionalisierung geschuldet, selbst jener der internationalen Politik, z.B. mit dem von der Uno ausgerufenen Jahr der Frau 1975 und der Frauendekade, die darauf folgte. Diese Institutionalisierung einer bestimmten Form von Politik verstärkte meines Erachtens in der feministischen Forschung und der feministischen Politik die nationale Ausrichtung, zumal die auf internationaler Ebene verabschiedeten Direktiven anschließend auf nationaler Ebene umgesetzt und angewandt werden müssen, da die Uno selbst keine exekutive Macht besitzt. Die feministische Politik hat von diesen, die Nationalstaaten adressierenden Politiken profitieren können, um die Lebenssituation von Frauen zu verbessern und ihre *agencies* zu vergrößern. Es wäre jedoch fatal, diesen strategischen Kompromiss mit der Gesamtheit von „Politik“ zu verwechseln. Es handelt sich lediglich um eine spezielle Form von Politik und nicht um die einzige oder gar die beste. Feminist_innen selbst tragen die Verantwortung, andere Formen von Inter- oder Transnationalismus zu etablieren, was heute sicherlich einfacher ist als in den 1970er Jahren und ja bereits existiert in Projekten wie dem Ladyfest (vgl. www.ladyfest.org) und der Queeruption (www.queeruption.org), aber auch bei universitären Forscherinnen wie z.B. unter www.nextgeneration.net und in einer ganzen Reihe von Online-Zeitschriften.

3. Gender und Intersectionality als interdisziplinäre Ansätze

Die Inter- bzw. Transdisziplinarität von Gender und Intersektionalität verweist auf die Diskussion in der feministischen Wissenschaft darüber, ob sie sich als Disziplin verstehen möchte oder nicht (vgl. z.B. Kahlert 2001 und Bidwell-Steiner 2006). Eines der am häufigsten ausgedrückten Argumente gegen die eigene Disziplinierung ist die Angst, damit wissenschaftlich ins Abseits zu geraten und den in der inter- und transdisziplinären Arbeit starken Austausch mit den anderen Wissenschaftsfakultäten zu verlieren. Viele sprechen von einer drohenden „Ghettoisierung“ der feministischen Forschung.¹⁴ Für Bettina Mathes besteht zwischen diesem Vokabular und der enormen Wichtigkeit, die einigen Forscherinnen die eigene disziplinäre Verortung bedeutet, ein enger Zusammenhang. Sie zitiert beispielsweise die Berliner Rechtswissenschaftlerin Susanne Baer, welche wissenschaftliche Praxen, die nicht ihre disziplinäre Herkunft offen legen, als „kolonialistischen Gestus“ und „heimliche Hegemonie“ bezeichnet, da sie ihre eigene Herkunft damit notwendig universalisier-

13 Auch Cynthia Kraus spricht von einer „institution-nationalisation des questions féministes“; vgl. Kraus 2005: 184.

14 Z.B. Kail 1982: 84, Lesselier 1991: 99, Bock 1994: 101, Nickel 1996: 326.

ten (Mathes 2004: 112).¹⁵ Mathes drückt ihre Überraschung darüber in der Frage aus: „Lieg unserer Sorge um Herkunft und Identität die Angst zugrunde, diese könnte verschleiert oder ‚gefälscht‘ werden, wollen wir das disziplinäre ‚passing‘ oder ‚going in drag‘ verhindern?“ Sie problematisiert daraufhin die ambivalente Vorstellung der Herkunftsdisziplin: „[Z]um einen erscheint sie als eine Instanz, die väterliche Denk- und Sprechverbote ausspricht und Wissen verhindert und zum anderen bringt man ihr positive Gefühle entgegen, weil sie Schutz und Zugehörigkeit verspricht.“ (Mathes 2005: 121)

Es scheint sich bei dem Verlangen nach Schutz und Zugehörigkeit zu einer anerkannten Disziplin vielleicht um ein ähnliches Begehr zu handeln, wie es Luce Irigaray schon 1979 zur Kritik der Institutionalisierung vortrug: Sie sprach damals von „une formidable nostalgie de ‘reentrer à la maison’“ (Irigaray 1979: 16), die in dem Begehr liege, „de faire un grand journal, de devenir une maison d’édition à part entière, d’obtenir tel ou tel poste, ou parfois même de se marier et d’avoir des enfants“¹⁶ (ebd.). Wenn dem so ist, dann wäre die Webersche Aufgabe der Forscher_innen, auf die Götzen zu deuten, für die feministische Forschung dort umso schwieriger, wo sie selbst diese Götzen zu verkörpern beginnt.

4. Die veränderte gesellschaftliche Rolle der Universitäten und das Erbe der Frauenbewegung

Um auf die Ausgangsfrage nach den verschiedenen Narrativen über die Entwicklung feministischer Theorie zurück zu kommen, schlage ich vor, diese drei Narrative im Kontext der veränderten gesellschaftlichen Funktion der Universität in den letzten 20 oder 30 Jahren zu betrachten. Die Feministinnen fanden in dem Moment Eingang in die Universität (oder kurz zuvor), als diese sich zur so genannten Massenuniversität wandelte. Die aktuellen Reformen wie zum Beispiel der *bologna process* können als späte Reaktion darauf verstanden werden. Um den Problemen zu begegnen, vor welche die Massen eine Institution stellten, die eigentlich für eine kleine Elite konzipiert war, und um den Markterfordernissen zu entsprechen, die nach einer größeren Anzahl universitär ausgebildeter Arbeiter_innen verlangte, formulierte der *bologna*

15 Ebd. „Die eigene Herkunft nicht offen zu legen oder als allgemeinverbindlich vorauszusetzen wird als ‚Interdisziplinierung‘, ‚heimliche Hegemonie‘ oder kolonialistischer Gestus empfunden. Die hohe Bedeutung, die der Heimatlosigkeit und dem Grenzgängertum beigemessen wird, korrespondiert mit der Furcht vor ‚Ghettoisierung‘, sollten die Gender Studies Wurzeln schlagen, d.h. selbst zur Disziplin werden.“

16 „einer formidablen Nostalgie des ‚Nachhausekommens‘“ „eine große Zeitung zu gründen, ein ganzes Verlagshaus zu werden, diesen oder jene Posten zu bekommen, und manchmal gar sich zu verheiraten und Kinder zu bekommen“.

process drei Hauptziele: Mobilität, Wettbewerb und Vorbereitung auf die Arbeitswelt (vgl. www.ond.vlaanderen.be/hogeronderwijs/bologna/about). Im Zusammenhang mit diesem Programm fanden Wirtschaftsunternehmen und -interessen mehr und mehr Eingang in die Universitäten, auch auf der Ebene der Forschungsinhalte. Die verschiedenen Strömungen und Disziplinen feministischer Forschung – die aus einer Zeit stammen, in der einige Positionen noch die Idee beinhalteten, dass die Universität ein Ort für die Entwicklung von Gesellschaftskritik ist – sahen sich nun einer Situation gegenüber, in der sie vor die Wahl gestellt wurden, sich den Reformen anzupassen oder abgewickelt zu werden.

Die Herausforderung, welche die Begriffe Gender und Intersektionalität für die feministische Forschung darstellen, liegt darin, ihren eigenen Bezug zur Politik zu reflektieren. Worin könnte Politik jenseits von Politikberatung und Verwaltung liegen? Verliert eine Kritik, die sich nicht direkt in politische Maßnahmen übersetzen lässt, jegliche Berechtigung? Die Politikphilosophin Chantal Mouffe stellt dem Begriff der Politik das Politische gegenüber (vgl. Mouffe 2005: 9). Politik treffe Entscheidungen dort, wo es Unentschiedenes gebe. Demgegenüber eröffne das Politische Konflikthaftes und Antagonismen. Mit Mouffe, die auf Henry Staten (Professor an der Universität Washington) rekurriert (ebd.:15), könnte man die Frauenbewegung (sei es die zweite oder dritte Welle) ein konstituierendes Außen für die feministische Forschung und Wissenschaft nennen. Außen, da die Forschung und Wissenschaft sich nicht auf sie reduzieren lässt, doch konstitutiv, da die feministische Wissenschaft nicht nur ihre Wurzeln in der Bewegung hat, sondern sich die Wissenschaft auch häufig über die Bewegung legitimiert und daher in gewisser Weise von ihr abhängt.

Daher sieht ein begrenztes Politikverständnis diese nur in staatlichen und nicht-staatlichen Maßnahmen und legt damit eine spezifische Funktion und Rolle der feministischen Forschung fest. Würde demgegenüber die Bewegung als politische statt als Politik begriffen, dann könnte auch das Verhältnis zwischen Bewegung und Forschung als konflikthaft aufgefasst und darüber zudem das wechselseitige Verstricktsein anerkannt werden. Das Gleiche gilt für das Verhältnis der feministischen Forschung zur reformierten Universität und ihren Forderungen: Kritische Theorie kann entstehen, wenn auch dieses Verhältnis als konflikthaft gedacht wird.

Wenn aber die Universitäten nicht länger Raum für Gesellschaftskritik bieten, sollte dann jegliche Möglichkeit kritischer Theoriebildung und Forschungspraxis dort aufgegeben werden? Nein, denn das Politische liegt, meines Erachtens, gerade in der Eröffnung dieses Antagonismus und der Konfrontation, im Anerennen des Konflikts mit der Institution und auf verschiedene Weise auch mit der Frauenbewegung.

Für die Begriffe Gender und Intersektionalität beinhaltet dies, dass sich feministische Studien entscheiden müssen, ob sie mit ihren theoretischen Werkzeugen

zur neuen Rolle der Wissenschaft als Sozialingenieurin beitragen wollen. Dabei stellt sich die Frage, was für feministische Politiken und Anliegen dabei erreicht werden kann und ob an manchen Stellen nicht auch die Konfrontation mit bestimmten Forderungen eingegangen werden muss (beispielsweise in Bezug auf bestimmte Formen von Exzellenz- und Elitenbildung). Die Universität als Staatsapparat war selbstredend auch vor den genannten Reformen nicht der Ort, der dafür gemacht wurde, um Gesellschaftskritik zu produzieren. Doch hat das universalistische Paradigma der Wahrheitssuche die Bildung von Nischen innerhalb der Universitäten erlaubt, die heute immer mehr verschwinden. Da diese Nischen auch Teil einer androzentrischen und maskulinistischen Universitätsstruktur waren, haben die Reformen dem feministischen Denken zum Teil aber auch Möglichkeiten eröffnet. Mit anderen Worten: Es gibt kein Zurück.

Paradoxerweise war es derselbe große Umbruch in der Wissenschaft, der es Minoritäten erlaubte, sich in den Universitäten Gehör zu verschaffen. Sie konnten zeigen, dass diese universale Wissenschaft in Wirklichkeit sehr situiert ist. Dieser Umbruch führte auch zu einer allgemeineren Krise der Wissenschaft. Heute scheint das Paradigma der wirtschaftlichen und politischen Nützlichkeit die wissenschaftliche Wahrheitssuche abgelöst zu haben, was die Situation für Gesellschaftskritik verschlechtert hat. Statt mit den Kategorien „wahr“ und „unwahr“ zu argumentieren, scheint eines der wichtigsten Kriterien zum Beurteilen einer Theorie deren Neuigkeit zu sein. Gender und Intersektionalität werden als neue Ansätze eingeführt, die damit vorangegangene Ansätze automatisch zu alten und damit gewissermaßen abgelösten machen. Das beständig wiederkehrende Szenario sieht vor, dass daraufhin eingewendet und belegt wird, dass es auch davor bereits Arbeiten gab, die diesen Ansatz ausdrückten oder vorwegnahmen, dass der Ansatz also gar nicht so neu sei wie vorgegeben.

Der Soziologin Gudrun-Axeli Knapp zufolge haben sich die Zeitökonomien der Wissenschaft verändert. Die neue Zeitökonomie sei dabei durch seine

Steuerungsmechanismen des New Public Management, die Vermarktlichung der Wissensproduktion und die technologisch und durch Konkurrenz forcierte Erhöhung der Umschlaggeschwindigkeit von Wissen, die das Umschreiten einer innovationistischen Rhetorik (Knapp 2008: 42)

gekennzeichnet. Anerkannt würden weniger erfüllte Aufgaben, sondern vielmehr Ankündigungen kommender großer Leistungen. Dadurch habe sich eine extreme Diskrepanz entwickelt zwischen der Oberfläche, die mehr und mehr Versprechen gebe, und einer Art Hinterbühne, auf der diese Versprechen kaum gehalten würden, weil dies selbst unter größter Selbst- und Fremdausbeutung kaum möglich sei.

Diese Dynamik, in der Formen der Irrealisierung, Nützlichkeitswände aber auch -chancen und harte Verteilungsrealitäten auf anarchische Weise zusammenwirken, treibt das Karussel von „post“ und „new“ an. (ebd.)

Knapp problematisiert, dass die Gender Studies zum Teil diesem Nutzungsgebot entsprächen, da einige eine Expertise für politische Aktionen und Praxen anstreben. Darin liege nach Knapp auch die Popularität des Konzepts Intersektionalität. Es sei inhaltlich vage gehalten und damit ein „Passepartout geworden, ein [...] Stenogramm, das zu mehr Komplexität in der Gesellschaftsanalyse einlädt und der feministischen Theorie erweiterte Perspektiven suggeriert“ (Knapp 2008: 43), Bewegung in die Gegenwart zu transportieren, ohne jedoch zu benennen, worin die Kritik nun eigentlich bestehe.

Knapps Beobachtungen zum Funktionswechsel der Wissenschaft scheinen mir sehr treffend, doch was bedeutet dies für die Zukunft der kritischen Wissenschaft? Knapps Szenario lässt diesbezüglich kaum Hoffnung aufkeimen. Könnten diese Funktionswechsel nicht zumindest den Vorteil haben, dass sie die restlichen Illusionen darüber, dass die Universitäten zur Gesellschaftskritik gemacht sind, hinwegfegen? Ausgehend von dieser Feststellung könnte es zwar schwierig, aber doch möglich sein, einen strategischen Bezug zur Institution Universität zu entwickeln, der auch emanzipatorischen Zielen dienen kann, wenn er gegen sich selbst gerichtet ist.

Die wichtigen Einsätze, welche die postmoderne Theorie der feministischen Frauen- und Geschlechterforschung gebracht hat, wurden begleitet von einem Strukturwechsel der Universitäten. Dies ist vielleicht einer der Gründe, warum gerade marxistische und materialistische Feministinnen den postmodernen Theorien besonders kritisch gegenüberstanden. Dennoch führt die postmoderne Kritik am politischen Subjekt nicht notwendig zur Depolitisierung. Erst in ihrer neoliberalen Lesart und Verwendung wird sie reaktionär (und nicht unpolitisch), während sie ansonsten genau das Gegenteil bewirken kann, nämlich politische Felder zu eröffnen, die vorher nicht denkbar waren. Indem diese Lesart Konflikthaftigkeit herstellt, schafft sie Politisches. Daher rate ich ausdrücklich von einer Rückkehr zu den großen Erzählungen und von der Suche nach universeller Wahrheit ab. Unter anderem an Donna Haraway und ihrem Konzept von situiertem Wissen sieht man, dass das Hinterfragen und die Kritik des *god's trick*, wie sie es nennt, nicht notwendig mit einer absoluten Verabschiedung jeglichen Strebens nach Objektivität einhergeht (vgl. Haraway 1992). Auf die feministische Forschung angewendet könnte dies bedeuten, dass über die Anerkennung von Konflikten innerhalb dieser Forschung, innerhalb der Frauenbewegung, eine Kritik der Wissensproduktion zu erreichen ist, die dazu dienen kann, auch die universitäre Wissensproduktion zu kritisieren.

Das soll nicht bedeuten, dass Gender und Intersektionalität vor ihrer Vereinnahmung durch Institutionen und die Sozialverwaltung bewahrt werden müssten. Denn weder der Feminismus noch seine Begriffe sind rein oder auf der Seite der absoluten Wahrheit. Stattdessen sollte gefragt werden, was Gender oder Intersektionalität in jedem Kontext und jeder Situation, in der sie eingesetzt werden, bedeuten. Wel-

cher Zweck steht hinter welchem Gebrauch? Statt also diese Begriffe und ihre theoretischen Perspektiven pauschal abzuweisen, sollte genauer betrachtet werden, was sie emanzipatorischen Politiken eigentlich ermöglichen, wo sie Politisches herstellen und eröffnen können. Es benötigt viel Geschick, um diese Konzepte, die nun von Sozialverwaltung und *policy* verwendet werden, gegen diese zu richten, und hierzu bedarf es weiterer Orte der Wissensproduktion außerhalb der Universitäten.

5. Produktivität der wandernden Theorien

Sowohl Gender als auch Intersectionality werden als Theorieimporte aus den USA diskutiert. Dieselbe internationale Politik, die zu der nationalisierenden Perspektive geführt hat, konnte strategisch ebenfalls dazu genutzt werden, auf die nationalen Regierungen und Instanzen Druck auszuüben, um Forschungsvorhaben unter diesen Kategorien durchzuführen zu können. Die internationale Standards setzende US-amerikanische Wissenschaft konnte angeführt werden, um die geringe Institutionalisierung und Förderung feministischer Wissenschaft in Deutschland und Frankreich zu problematisieren und als Forschungsrückstand im internationalen Wettbewerb darzustellen. Aber auch in der wissenschaftlichen Praxis selbst – in der es teilweise die Fakultäten davon zu überzeugen galt, kostenneutrale Lösungen oder gar drittfinanzierte Stellen anzunehmen – konnte der Verweis auf die internationale Anerkennung und die Erfolge des Forschungsbereich in den USA zur Überzeugungsarbeit herangezogen werden.¹⁷

Die bereits angeführte Position der feministischen Frauen und Geschlechterforscher_innen zwischen dem Bezug auf die Bewegungsgeschichte und aktuellen außeruniversitären Politiken einerseits sowie den Anforderungen der universitären Institution andererseits führte jedoch dabei mitunter zu einem Selbstbild feministischer Forscher_innen, in dem sie sich ausschließlich als Opfer hegemonialer Strukturen in der universitären Institution begreifen. „Die feministische Wissenschaftspraxis hat die intellektuelle, soziale und politische Bequemlichkeit einer oppositionellen Selbststilisierung der selbstkritischen Analyse vorgezogen. Die Ideologie der Daueropposition überdeckt so die faktische Anpassung“, kommentiert dies Barbara Holland-Cunz (2003: 45). Während diese generalisierende Aussage der beschriebenen komplizierten Position feministischer Wissenschaft nur in Teilen gerecht wird, so verweist sie doch auf eine gewisse Geschichtsvergessenheit, die Sabine Hark mit Jane Newman als *presentism* bezeichnet hat (Hark 2005: 262).

17 Den Angaben von Andrea Maihofer und Bettina Bock von Wülfgen zufolge geschah dies in der Ringvorlesung des Graduiertenkollegs „Geschlecht als Wissenskategorie“ am 14. Juli 2010.

Anschaulich wird dies beispielsweise in einem Interview, das Ute Gerhard 2006 der Zeitschrift *Cahiers du genre* gegeben hat. Auf die Frage, wie in der deutschen feministischen Forschung die Kategorie ‚race‘ verhandelt werde, antwortete Gerhard, dass diese lange Zeit nur in Zusammenhang mit dem Nationalsozialismus diskutiert und erst seit dem cultural turn und den Postcolonial Studies wieder theoretisiert worden sei (vgl. Fougeyrollas/Varikas 2006: 173f.). Damit dethematisiert sie die gesamten afro-deutschen Arbeiten der 1980er Jahre (z.B. Oguntoye et al. 1986).

Was Gerhard damit aber auch benennt, ist die Tatsache, dass tatsächlich Gender und verstkt auch *intersectionality* von Akademiker_innen und Aktivist_innen in den 1990er Jahren dazu genutzt wurden, an feministischen Instituten einen Raum zu schaffen, in dem die rassistische und kolonialistische Geschichte der Wissenschaft untersucht wird und in dem in der heutigen Wissenschaftspraxis sowohl auf hochschulpolitischer Ebene als auch auf der Ebene der Lehrpläne und Forschungsperspektiven rassistische Strukturen und Politiken kritisiert werden. War es in den 1980er Jahren in Deutschland die Intervention Audre Lorges, welche die erste afro-deutsche feministische Publikation ermglichte¹⁸, so kamen in der Folge wesentliche Impulse zum Durchbrechen der ausschließenden universitären und publizistischen Politiken in Deutschland wieder aus den USA.

Das Wandern von Theorien kann also produktiv genutzt werden, was auch für die Rezeption von Gender und Intersectionality in Frankreich gilt. Es waren im Mai 2005 junge, an den Gender Studies interessierte Studierende, welche dort die erste Tagung zur Intersektionalit organisierten: „Le genre au croisement d’autres rapports de pouvoirs“ (vgl. <http://efigies.free.fr>). Auch die folgenden, wenngleich immer noch relativ schwach etablierte Forschungen zu Differenz und vor allem zum Rassismus entstanden fast sämtlich in oder in der Nähe der feministischen Frauen- und Geschlechterforschung, so beispielsweise die Übersetzungen im Sammelband „Black feminism“ (Dorlin 2008) oder eine Spezialausgabe der *Cahiers du CEDREF* (Falquet et al. 2006).

Auf der Tagung, die diesem Sammelband vorausging, schlug Beate Collet vor, den Begriff Intersectionality im französischen Kontext mit *mixité* zu ersetzen. Ist dieser Begriff von Feministinnen vor allem zur Kritik am Separatismus (*non-mixité*) einiger feministischer Strömungen der 1960er- und 1970er Jahre verwendet worden, so rückt er gegenwärtig in die Nähe von Diversity. Die im Begriff Intersectionality ausdrüklich angelegte Kritik an gesellschaftlichen Ungleichheits- und Machtverhältnissen würde bei dieser Übersetzung also verloren gehen. Doch auch der zentrale Einsatz, das Zusammenwirken, die Co-Konstitution eben dieser Verhältnisse – etwas, das beispielsweise im Berliner Vorschlag der Interdependenz-Perspektive

18 Nachzulesen unter www.adefra.de

(Walgenbach et al. 2007) theoretisiert und unterstrichen wird – kann mit *mixité* nicht begriffen werden.

Während einige feministische Forscher_innen aus dem französischsprachigen Kontext sich dennoch inspirieren ließen, um beispielsweise den rassistischen Kopftuch-Diskussionen (z.B. Delphy 2008) oder den nationalistischen und rassistischen Diskussionen über die Ausschreitungen in den Vorstädten (z.B. Guénif-Souilamas 2004 und 2006) zu begegnen, scheint für eine Mehrheit weißer feministischer Aktivist_innen und Forscher_innen ein eigenes Verstricktsein in rassistische Strukturen immer noch undenkbar zu sein.¹⁹ Der Begriff Intersectionality wird von den meisten zurückgewiesen. Dies geschieht nicht zuletzt aufgrund der bereits erwähnten materialistischen Tradition, die viele Forscher_innen für unvereinbar mit der Intersektionalitäts-Perspektive halten (vgl. Dorlin 2009), aber auch, weil einige die Gefahr sehen, dass bei einer solchen, die Kreuzungen in den Blick nehmenden Perspektive die wechselseitige Konstitutivität der Machtverhältnisse aus dem Blick geraten könnte (vgl. Kergoat 2009). Angesichts von Erfolgserfahrungen wie der von Nikita Dhavan 2008 besetzten Juniorprofessur für *Gender* und *Postcolonial Studies* am Exzellenzcluster *Normative Orders* der Universität Frankfurt am Main stellt sich die Frage, ob hier wertvolle Chancen zur Institutionalisierung kolonialismus- und rassismuskritischer Studien vertan werden oder die möglichen Formen der Institutionalisierung, wie z.B. die viel kritisierten Juniorprofessuren und Exzellenzcluster in Deutschland, nicht zugunsten kollektiver Auseinandersetzungen zurückgewiesen werden sollten.

In diesen theoretischen Wanderungsbewegungen haben sich zu einem früheren Zeitpunkt bereits ähnliche Probleme ergeben: In den 1980er Jahren waren es in den USA maßgeblich französische Texte, die sich mit Differenz beschäftigten sowie unter dem Label *French feminism* diskutiert wurden und die einen sehr ähnlichen Effekt auf die theoretischen und institutionellen Hegemonien der Universitäten hatten. Avital Ronell, unter anderem Übersetzerin von Texten Jacques Derridas ins Englische, formuliert die hier produzierte Öffnung wie folgt:

De toute façon, ce qu'on appelle la French theory marque un déplacement intéressant et suspect de la philosophie [...] Quel est ce déplacement? [...] Ce mouvement, si c'est un mouvement, mène une politique intéressante en s'ouvrant à des scènes et paradisciplines dissidentes, en donnant lieu à des formations non canoniques, mais en ancrant en même temps ses recherches et en en prenant la responsabilité. (Ronell 2006: 180f)²⁰

19 Davon zeugen die immer wieder heftigen Reaktionen bei Interventionen, die eben dieses Verstricktsein thematisieren wollen, z.B. am 14. Juni 2010 im *Maison des femmes* von Montreuil, als Aktivist_innen die Position weißer Sozialarbeiterinnen hinsichtlich des Unwillens problematisierten, sich der eigenen Privilegien und Profite, welche ihre Arbeit mit sich bringt, bewusst zu werden.

20 „Was French theory genannt wird, markiert jedenfalls eine interessante und suspekte Verschiebung der Philosophie. [...] Was ist dies für eine Verschiebung? [...] Diese Bewegung, wenn es denn eine Bewegung ist, führt eine interessante Politik, indem sie sich Szenen und dissidenten Paradisziplinen öffnet

In gewisser Weise wirkt damit der Verweis auf einen anderen Geltungsraum – und dies muss notwendig ein Geltungsraum von Autorität sein – produktiv, indem er die hegemonialen Strukturen eines anderen Geltungsraumes relativiert, destabilisiert und damit Veränderung ermöglicht.

Literatur

- Bidwell-Steiner, M. (Hg.) (2006): *A canon of our own? Kanonkritik und Kanonbildung in den Gender studies*. Innsbruck u.a.
- Bock, G./Landweer, H. (1994): Frauenforschungsprofessuren. Marginalisierung, Integration oder Transformation im Kanon der Wissenschaften? In: *Feministische Studien*, Heft 1: 99–109.
- Davis, K. (2008): Intersectionality as Buzzword: A sociology of science perspective on what makes a feminist theory successful. In: *Feminist Theory*, Nr. 09(1): 67–85.
- Delphy, C. (1998): *L'ennemi principal 1: Économie politique du patriarcat*. Paris.
- Delphy, C. (2008): *Classer, dominer. Qui sont les „autres“?* Paris.
- Dorlin, E. (Hg.) (2008): *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975–2000*. Paris.
- Dorlin, E. (Hg.) (2009): *Sexe, Race, Classe, pour une épistémologie de la domination. Actuel Marx Confrontation*. Paris.
- Falquet, J./Lada, E. u.a. (Hg.) (2006): *(Ré)articulation des rapports sociaux de sexe, classe et „race“*. Repères historiques et contemporains. Mémoires du séminaire du CEDREF, 2005–2006. Paris.
- Fougeyrollas-Schwebel, D./Varikas, E. u.a. (Hg.) (2006): *Féminisme(s). Recompositions et mutations*. Cahiers du Genre. Paris.
- Guénif-Souilamas, N. (Hg.) (2006): *La république mise à nu par son immigration*. Paris.
- Guénif-Souilamas, N./Macé, É. (2004): *Les féministes et le garçon arabe*. Paris.
- Hageman-White, C. (2001): Was bedeutet „Geschlecht“ in der Frauenforschung? Ein Blick zurück und ein Entwurf für heute. In: Hornung, U./Gümen, S./Weilandt, S. (Hg.): *Zwischen Emanzipationsvision und Gesellschaftskritik. (Re-)Konstruktionen der Geschlechterordnungen in Frauenforschung, Frauenbewegung, Frauenpolitik*. Münster.

- Haraway, D. (1992): *Situated Knowledge*. In: dies.: *Primate visions: gender, race and nature in the world of modern science*. London: 183–201.
- Hark, S. (2005): *Dissidente Partizipation*. Frankfurt am Main.
- Hartmann, H. (1997): *The Unhappy Marriage of Feminism and Marxism. Towards a more progreessive Union* (1975). In: Nicholson, L. (Hg.): *The second wave. A reader in feminist theory*. New York, NY.
- Haug, F. (1980): *Opfer oder Täter. Über das Verhalten von Frauen*. In: *Das Argument*, Nr. 123.
- Heintz, B. (1993): *Die Auflösung der Geschlechterdifferenz. Entwicklungstendenzen in der Theorie der Geschlechter*. In: Bühler, E. u.a. (Hg.): *Ortssuche. Zur Geographie der Geschlechterdifferenz*. Zürich/Dortmund: 17–49.
- Holland-Cunz, B. (2001): *Zwanzig Jahre wissenschaftliche Revolution? Über Normalisierungen und Zukunftswege der feministischen Forschung*. In: Hornung, U./Gümen, S./Weilandt, S. (Hg.): *Zwischen Emanzipationsvision und Gesellschaftskritik. (Re-) Konstruktionen der Geschlechterordnungen in Frauenforschung, Frauenbewegung, Frauenpolitik*. Münster: 42–55.
- Holland-Cunz, B. (2003): *Die alte neue Frauenfrage*. Frankfurt am Main.
- Irigaray, L. (1979): *Mères et filles vues par Luce Irigaray. Entretien avec Martine Storti et Marie-Odile Delacour*. In: *La Libération*, Nr. 1641 (21. Mai): 15f.
- Ivekovic, R. (1984): *Noch einmal zum Marxismus und Feminismus. Projekt Sozialistischer Feminismus*. In: *Das Argument, Sonderband*. Berlin.
- Kahlert, H. (2001): *Transdisziplinarität als Programm: Frauen- und Geschlechterforschung zwischen der Sehnsucht nach Einheit und nomadischer Existenz*. In: *Zeitschrift für Frauenforschung & Geschlechterstudien*, Nr. 19(3): 3–18.
- Kail, M. (1982): *Au hit-parade du changement: les études et recherches féministes*. In: *Nouvelles Questions Féministes*, Nr. 3: 79–98.
- Kergoat, D. (2009): *Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux*. In: Dorlin, E.: *Sexe, Race, Classe, pour une épistémologie de la domination*. Paris.
- Kerner, I. (2009): *Differenzen und Macht: zur Anatomie von Rassismus und Sexismus*. Frankfurt am Main.
- Klinger, C. (1998): *Liberalismus – Marxismus – Postmoderne. Der Feminismus und seine glücklichen oder unglücklichen „Ehen“ mit verschiedenen Theorieströmungen im 20. Jahrhundert*. In: Hornscheidt, A./Jähnert, G./Schlichte, A. (Hg.): *Kritische Differenzen – geteilte Perspektiven. Zum Verhältnis von Feminismus und Postmoderne*. Wiesbaden.
- Knapp, G.-A. (1990): *Zum Problem der Radikalität in der feministischen Wissenschaft*. Oldenburger Universitätsreden (38).
- Knapp, G.-A. (Hg.) (1998): *Kurskorrekturen. Feminismus zwischen Kritischer Theorie und Postmoderne*. Frankfurt am Main.

- Knapp, G.-A. (2001): Kein Abschied von Geschlecht. Thesen zur Grundlagen-diskussion in der Frauen- und Geschlechterforschung. In: In: Hornung, U./Gümen, S./Weilandt, S. (Hg): Zwischen Emanzipationsvision und Gesellschaftskritik. (Re-) Konstruktionen der Geschlechterordnungen in Frauenforschung, Frauenbewegung, Frauenpolitik. Münster.
- Knapp, G.-A. (2008): „Intersectionality“ – ein neues Paradigma der Geschlechterforschung? In: Casale, R./Rendtorff, B. (Hg): Was kommt nach der Genderforschung? Zur Zukunft der feministischen Theoriebildung. Bielefeld.
- Kramer, H. (1992): Nachwort. In: IFF (Hg): Zweiерlei Welten? Feministische Wissenschaftlerinnen im Dialog mit der männlichen Wissenschaft. Frankfurt am Main.
- Kraus, C. (2005): Anglo-American Feminism made in France. Crise et critique de la représentation. In: Cahiers du Genre, Nr. 38 (Politique de la représentation et de l'identité. Recherches en gender, cultural, queer studies).
- Krüger, M. (1987): Überlegungen und Thesen zu einer feministischen Sozialwissenschaft. In: Beer, U. (Hg): Klasse. Geschlecht. Feministische Gesellschaftsanalyse und Wissenschaftskritik. Bielefeld.
- Landweer, H. (1994): Generationen in der deutschen Frauenforschung. In: Modelmog, I./Grässel, U. (Hg): Konkurrenz & Kooperation. Frauen im Zwiespalt? Münster: 117–136.
- Lenz, I. (2001). Bewegungen und Veränderungen. Frauenforschung und Neue Frauenbewegung in Deutschland. In: In: Hornung, U./Gümen, S./Weilandt, S. (Hg): Zwischen Emanzipationsvision und Gesellschaftskritik. (Re-) Konstruktionen der Geschlechterordnungen in Frauenforschung, Frauenbewegung, Frauenpolitik. Münster.
- Lesselier, C. (1991): Les regroupements de lesbiennes dans le mouvement féministe parisien. Positions et problèmes, 1970–1982. In: Groupe d'études féministes de l'Université Paris VII (G.E.F) (Hg): Crise de la société, féminisme, changement. Paris.
- Mathes, B. (2004): Gender auf der Couch. Was die Gender Studies von der Geschichte der Psychoanalyse lernen können. In: Die Philosophin, Nr. 30.
- Metz-Göckel, S. (1987): Die zwei (un)geliebten Schwestern. Zum Verhältnis von Frauenbewegung und Frauenforschung im Diskurs der neuen sozialen Bewegungen. In: Beer, U. (Hg): Klasse. Geschlecht. Feministische Gesellschaftsanalyse und Wissenschaftskritik. Bielefeld: 28–66.
- Mouffe, C. (2005): On the political. London/New York.
- Nickel, H. M. (1996): Feministische Gesellschaftskritik oder selbstreferentielle Debatte? Ein (ostdeutscher) Zwischenruf zur Frauen- und Geschlechterforschung. In: Berliner Journal für Soziologie, Nr. 4: 325–338.

- Niekant, R./Schuchmann, U. (Hg.) (2003): Feministische Erkenntnisprozesse: zwischen Wissenschaftstheorie und politischer Praxis. Opladen.
- Offen, K. (2000): European Feminisms. 1700–1950. Stanford.
- Ogunteye, K./Ayim, M. u.a. (1986): Farbe bekennen: Afro-deutsche Frauen auf den Spuren ihrer Geschichte. Berlin.
- Picq, F. (2002): Toulouse, vingt ans après. Les études féministes et l'institutionnalisation. Bulletin de l'ANEF: Les études féministes: quelle visibilité? 7–17.
- Rehmann, J. (2004): Postmoderner Links-Nietzscheanismus. Deleuze & Foucault. Eine Dekonstruktion. Hamburg.
- Ronell, A. (2006): American philo. Entretiens avec Anne Dufourmantelle. Paris.
- Walgenbach, K./Dietze, G. u.a. (Hg.) (2007): Gender als interdependente Kategorie. Neue Perspektiven auf Intersektionalität, Diversität und Heterogenität. Opladen/Farmington Hill.

Réflexions épistémologiques sur la notion d'intersectionnalité à partir de l'étude de débats militants dans la gauche radicale française

Irène Pereira (Paris)

Les théories de l'intersectionnalité semblent trouver une certaine actualité et pertinence en France, dans les sphères militantes, autour des débats sur l'affaire dite du voile islamique (N. Dot-Pouillard 2007). A un féminisme républicain¹ s'oppose un féminisme qui se proclame antiraciste et dont certaines des variantes s'appuient sur des arguments proches de certaines théories de l'intersectionnalité².

Je me donne pour objectif ci-dessous d'analyser l'articulation des questions de classe, de race et de sexe à travers les débats militants et les stratégies d'alliance et d'action de lutte qu'elles suscitent (E. Galerand, 2009). Cette étude sera pour moi l'occasion de souligner des limites épistémologiques et politiques de certaines variantes de la notion d'intersectionnalité. Mon travail se situe dans le cadre méthodologique de la sociologie pragmatique, appelée aussi sociologie de la critique, théorisée par Luc Boltanski et Laurent Thévenot (L. Boltanski et L. Thévenot 1991). Les critiques des acteurs sont analysées de manière immanente sans aucune position surplombante: le sociologue épouse le point de vue des acteurs. Il s'agit en outre d'analyser les débats qui surgissent entre les acteurs en supposant une continuité, et non une rupture, entre discours ordinaire et discours savant. De ce fait, sont mises en avant les homologies qui existent entre théories savantes et arguments militants. Dans ce cadre, les théories dites de l'intersectionnalité apparaissent comme des positions théoriques parmi d'autres, dont la logique argumentative est analysée dans ses oppositions avec d'autres approches théoriques³.

Mon analyse se base sur une enquête de terrain que je mène en situation d'observation participante depuis 2005 dans une organisation politique anarchiste française, Alternative Libertaire (AL), dans laquelle je suis par ailleurs militante. Il s'agit d'une organisation communiste libertaire constituée en 1991, à partir d'une autre organi-

- 1 Par républicain, il faut entendre la notion au sens français comme renvoyant à un modèle politique proclamant des valeurs universelles d'égalité et de liberté juridique et de laïcité.
- 2 En France, les théories de l'intersectionnalité ont connu une réception en particulier à partir des travaux d'Elsa Dorlin (E. Dorlin, 2005, 2006, 2007, 2008).
- 3 Au sein de la sociologie pragmatique, ce sont des chercheuses qui comme Patricia Paperman travaillent plus spécifiquement sur la théorie du *care* qui ont utilisé la sociologie pragmatique dans le cadre des études féministes (P. Molinier, S. Laugier, P. Paperman, 2009).

sation communiste libertaire qui s'appelait l'UTCL (Union des travailleurs communistes libertaires). A l'heure actuelle, elle comprend officiellement 300 militant-e-s réparti-e-s dans différentes régions de France. Les militant-e-s d'Alternative Libertaire définissent leur propre idéologie par les caractéristiques suivantes: « La synthèse que nous recherchons ne se limite pas non plus à une confrontation positive des courants marxistes révolutionnaires et libertaires. Nous nous tournons également vers les acquis d'autres courants révolutionnaires et radicaux: autogestionnaires, écologistes, féministes, gauches syndicales ». L'enquête que je conduis s'appuie à la fois sur des observations en situation, sur des entretiens et sur l'étude de documents écrits. Elle m'a amenée, entre autres choses, à suivre les débats qui opposent les militant-e-s d'Alternative Libertaire à celles et ceux de la LCR⁴ (Ligue Communiste Révolutionnaire) et du NPA (Nouveau Parti anticapitaliste), ou encore à la mouvance féministe et LGBTI⁵ antiraciste (Panthères roses, Collectif féministe pour l'égalité, Atelier de lectures féministes, Tumultueuses...)⁶.

Deux problèmes se posent plus particulièrement lorsque l'on aborde le croisement de plusieurs oppressions pour les militant-e-s qui entendent lutter contre elles. Le premier consiste à se demander comment il est possible de trouver des modes d'organisation qui respectent l'autonomie des différents groupes d'opprimés, sans pour autant rendre impossible un projet d'émancipation global. Le second problème amène à se demander quelles sont les stratégies possibles d'alliance entre les différent-e-s opprimé-e-s.

Il ne s'agit pas alors de se poser la question de l'articulation en partant d'un point de vue théorique, mais au contraire en partant d'une pratique. Par exemple, les femmes racisées prolétaires doivent-elles lutter seules ou s'allier prioritairement avec les hommes prolétaires, avec les hommes racisés ou avec les autres femmes? Doivent-elles toujours avoir les mêmes allié-e-s ou changer d'allié-e-s, et alors en fonction de quels critères?

Existe-t-il un système principal qui serait le capitalisme (F. Engels, 1884) ou le patriarcat (C. Delphy, 2008) par exemple? Ou bien les différents systèmes sont-ils consubstantiels (D. Kergoat, 2009) les uns aux autres? Mais dans ce cas, les lignes de fractures entre sexes, races et classes sont-elles des fractures principales? Ou bien le caractère intersectionnel des différents systèmes d'oppression implique-t-il que des

⁴ Organisation trotskiste d'inspiration pabliste devenue aujourd'hui le Nouveau Parti Anticapitaliste à la suite d'un processus d'auto-dissolution et de dépassement. Cette nouvelle organisation s'affirme comme une synthèse entre les traditions marxistes et libertaires, et les nouveaux mouvements sociaux.

⁵ Lesbiennes, gays, bisexuel-le-s, transsexualité-s, intersexes.

⁶ Les collectifs cités sont de micro-regroupements appartenant à la mouvance féministe et LGBTI parisienne.

rapports d'oppression d'égale importance traversent les prolétaires, les femmes ou les racisé-e-s?

Une analyse des débats militants me permettra d'évaluer de manière pragmatiste différentes théories – marxisme (F. Engels, 1884), féminisme radical matérialiste (C. Delphy, 2008) ou intersectionnalité (E. Dorlin, 2009) – à l'aune de leurs effets pratiques. Ma réflexion sera en définitive guidée par l'interrogation suivante: doit-on supposer l'existence d'un système principal d'oppression (marxisme, féminisme radical) ou insister sur la pluralité des oppressions (intersectionnalité)? Ne faut-il pas opposer à cette alternative une analyse de la société en termes de pluralité de systèmes d'oppression ayant chacun la même importance, à la fois interdépendants et autonomes les uns des autres?

1. Débats au sein d'Alternative Libertaire: féminisme et lutte des classes économiques

Comme dans beaucoup d'organisations militantes politiques ou syndicales, les questions de genre font l'objet de discussions passionnées à AL. Les débats sur ces questions ressurgissent régulièrement en rapport avec des thèmes différents: la violence, la déconstruction des genres et des sexes, le rapport entre espace public et espace privé...

Un débat que j'ai pu observer surgit à l'occasion du VIII^e congrès, qui s'est tenu en 2006. La commission anti-patriarcat proposa une motion intitulée « Antipatriarcat, antisexisme, féminisme, des enjeux centraux dans un projet de société libertaire et égalitaire ». Au sein de cette motion, une expression en particulier, cristallisa les débats, ce fut la notion issue du féminisme radical matérialiste de « classe de sexe » (M. Wittig, 2007; C. Delphy, 2008). Cette notion de « classe de sexe » était en effet qualifiée par certain-e-s militant-e-s d'« interclassiste ». Il semble que ces militant-e-s lui reprochaient de faire prédominer un sujet politique défini par son identité sexuelle sur un sujet politique défini par son identité économique. Une militante de la commission antipatriarcat intervint alors pour affirmer qu'il s'agissait d'une classe de sexe car « il y a bien exploitation économique entre les hommes et les femmes ». Un autre militant répondit en récusant l'homologie entre la lutte des classes et la lutte des sexes. Il ne pouvait pas y avoir homologie selon lui car les catégories d'hommes et de femmes « ne sont pas amenées à disparaître dans la société communiste ». Une militante, qui par la suite rejoignit la commission anti-patriarcat, intervint alors pour dire que dans la société communiste « la différence ne sera plus normée socialement ».

La notion de « classe de sexe » est rejetée par le congrès tandis que la motion est adoptée. C'est en s'appuyant sur cette motion qu'à l'occasion de la rédaction d'un

cahier de formation sur l'antipatriarcat, le débat entre féminisme radical⁷ et féminisme luttes de classe⁸ (J. Trat, 2007) est tranché au profit de la notion de « féminisme matérialiste ou radical »⁹ comme position officielle de l'organisation. Celle-ci est adoptée du fait qu'AL reconnaît l'existence du patriarcat comme un système antérieur à la propriété privée, autonome du capitalisme et qui peut demeurer alors même que le capitalisme a été détruit. Cette reconnaissance de l'autonomie du mouvement féministe tient à l'importance accordée dans le mouvement anarchiste et syndicaliste révolutionnaire (I. Pereira, 2009, 2010) à la question de l'autonomie. L'autonomie sur laquelle se construit initialement ce courant est celle du prolétariat qui est considéré comme capable de s'auto-organiser au sein de syndicats séparés des membres de la bourgeoisie, contrairement aux partis politiques qui peuvent regrouper les individus sur une base d'idées indépendamment de leur appartenance de classe.

Ce que fait apparaître la dispute entre lutte des classes et antipatriarcat, c'est la question de l'articulation entre la théorie du mouvement ouvrier qui avait pour sujet révolutionnaire le prolétariat et les nouveaux mouvements sociaux qui prennent appui sur d'autres sujets politiques, tels que les femmes ou les immigré-e-s. Deux positions se font jour dans l'organisation AL. Une première position reste davantage attachée à la mise en avant de la tradition du mouvement ouvrier et socialiste dans laquelle la figure ouvrière occupe une place centrale. Une autre sensibilité tend à intégrer plus fortement des apports du féminisme radical matérialiste et de la dimension post-structuraliste des théories de l'intersectionnalité qui insistent sur la déconstruction de l'identité du sujet politique femme et sur la multiplicité des sujets politiques (I. Pereira, 2009).

Néanmoins, on peut constater que le féminisme matérialiste radical adopté par les militants d'AL comme position officielle est nécessairement hétérodoxe. En effet, le féminisme radical matérialiste, dans sa version classique, suppose l'unité

7 Le féminisme radical est ici utilisé pour désigner une position qui met en avant l'existence d'un système d'oppression autonome et principal qui est le patriarcat. Les militantes font plus particulièrement référence à la version matérialiste de ce courant. Parmi les théoriciennes qu'elles citent figurent Christine Delphy ou Monique Wittig.

8 Il s'agit d'un courant du féminisme qui reconnaît que le patriarcat ne disparaît pas nécessairement avec le capitalisme et l'autonomie du mouvement féministe. Néanmoins le système capitaliste reste le système d'oppression prépondérant et le patriarcat dans les sociétés modernes n'a pas d'autonomie par rapport à ce système qui l'a profondément transformé. L'alliance des femmes prolétaires doit se faire de manière privilégiée avec les hommes prolétaires et non avec l'ensemble des femmes, en particulier celles issues de la bourgeoisie. Il s'agit surtout d'un courant du féminisme représenté par des militantes dans des organisations d'extrême-gauche dans les années 1970.

9 En réalité, bien que la distinction ne soit pas clairement établie par ses militantes, on peut par ailleurs considérer au vu de l'ensemble des analyses qui suivront qu'il s'agit davantage d'un féminisme matérialiste que d'un féminisme radical. En effet, ce qui est mis en avant ce n'est pas tant la thèse de l'existence d'un système d'oppression principal qui serait le patriarcat, que celle d'une théorisation du patriarcat comme un système d'exploitation économique.

politique des femmes dans une organisation non-mixte et la position selon laquelle le patriarcat serait l'ennemi principal pour les femmes, dans la mesure où celui-ci étant antérieur à la propriété privée, toutes les autres formes d'oppression et d'exploitation découlent de lui. Or dans le cas de la commission antipatriarcat d'AL, il s'agit d'une commission mixte dans une organisation mixte. A cela s'ajoute le fait que le patriarcat n'est pas l'ennemi principal, mais qu'une égale importance est accordée à la lutte contre le capitalisme, l'Etat, le racisme ou à la prise en compte des questions écologiques. Cette tension est illustrée par l'interview de Christine Delphy par deux militantes d'AL en mars 2009 pour le mensuel *Alternative Libertaire* à l'occasion de la publication de son ouvrage « Classer – dominer » :

AL: [...] Peut-il y avoir une théorie commune à ces différentes oppressions?

C. Delphy: Cela dépend de ce qu'on entend par théorie commune. En général, cela implique une lutte commune. Ça, je ne le crois pas. Même s'il y a des similarités de fonctionnement entre ces différentes oppressions, il n'y a pas de convergence d'intérêts des différents groupes d'opprimé-e-s. Ces oppressions nous traversent ; les hommes noirs hétérosexuels n'ont pas intérêt à lutter pour les femmes ou les homosexuels.

La tension apparaît clairement ici entre les militant-e-s d'Alternative Libertaire qui mettent en avant la convergence des luttes et le positionnement classique du féminisme matérialiste radical pour lequel la lutte des femmes est incommensurable avec les autres luttes. La question qui se pose alors est de savoir s'il est possible de penser l'autonomie de différents mouvements sociaux tout en les articulant?

2. Débats entre féminisme et anti-racisme à l'occasion du 8 mars 2009

L'étude de la préparation de la journée internationale des femmes 2009 à Paris permet de mettre en valeur certains des débats qui opposent les militant-e-s du mouvement féministe autour des questions de sexe et de race.

Les militant-e-s de la commission antipatriarcat d'Alternative Libertaire décident de s'investir dans la préparation du 8 mars et de suivre l'organisation de cette journée de manière à y porter les revendications qui leur semblaient importantes. Assez rapidement, il s'avéra que deux collectifs féministes différents se proposaient d'organiser une initiative à Paris : le CNDF (Collectif national pour le droit des femmes)¹⁰ d'une part et d'autre part un regroupement de collectifs féministes et LGBTI auto-dénommé : Féministes partout. Les membres de la commission antipatriarcat d'AL décident de suivre les réunions des deux collectifs.

10 Ce collectif regroupe les principales associations féministes, syndicats et partis politiques de gauche français.

Les débats que j'ai pu suivre autour de la préparation du 8 mars 2009 amènent plusieurs commentaires. Du côté du CNDF, on pouvait voir la tension entre un féminisme républicain et un féminisme luttes de classe (I. Pereira, 2009). C'est du fait qu'une partie des membres du CNDF adhéraient à un féminisme républicain que le port du voile était conçu comme un signe d'oppression des femmes. Une autre partie des militantes du CNDF étaient d'anciennes membres de la LCR. Pour ces féministes issues de la tradition marxiste, le féminisme ne peut pas être compatible avec le racisme, pas plus qu'avec la religion. C'est cette position « Ni loi, ni voile » que défendent aussi officiellement les militant-e-s d'AL. Pour ces dernières et derniers, il ne s'agit pas de raisonner de la manière suivante : le voile est une marque vestimentaire genrée donc la religion musulmane est sexiste. Mais leur raisonnement consiste à partir de la position suivante : toutes les religions sont des systèmes d'oppression inégalitaires justifiant l'ordre social hiérarchisé dont le patriarcat est l'un des aspects. De fait, le voile¹¹ est l'une des marques de cette fonction des religions.

On peut s'étonner par ailleurs qu'au sein du collectif Féministes Partout une alliance soit possible entre féministes voilées, pro-prostitution et militantes de la cause LGBTI. Mon hypothèse, c'est que si le collectif peut réunir des individus dont les idéologies semblent aussi hétérogènes, c'est parce que leur cohérence repose sur un paradigme post-structuraliste (I. Pereira, 2009). On pourrait supposer que la morale religieuse des féministes voilées les oppose aux féministes pro sexe ou aux défenseur-e-s de la cause LGBTI. Mais en réalité, il faut voir qu'il s'agit de groupes qui s'analysent comme des minorités opprimées par l'universalisme républicain. Leur revendication s'appuie sur des justifications qui sont proches de celles du relativisme postmoderne : théories queer pour les LGBTI (M.-H. Bourcier, 2001), féminisme musulman (A. Wadud, 2006), théories pro sexe (G. Pheterson, 1996). Une norme ne vaut que pour un groupe ou pour un individu. Il n'est pas possible de juger de manière universelle ni les préférences sexuelles d'un individu, ni les coutumes d'un groupe culturel. C'est à travers une même « stigmatisation »¹² que les féministes républicaines rejettent les filles voilées et les prostituées en proclamant qu'elles ne sont « Ni putes, ni soumises ».

Ce féminisme antiraciste postmoderne est caractéristique du féminisme de la troisième vague. En effet, selon par exemple Marc Bessin et Elsa Dorlin (M. Bessin

11 Ce raisonnement pourrait trouver un certain crédit lorsqu'on se rappelle par exemple que Saint Paul ordonne aux femmes de se couvrir la tête dans le Nouveau Testament : « Toute femme, au contraire, qui prie ou qui prophétise, la tête non voilée, déshonore son chef : c'est comme si elle était rasée. Car si une femme n'est pas voilée, qu'elle se coupe aussi les cheveux. Or, s'il est honteux pour une femme d'avoir les cheveux coupés ou d'être rasée, qu'elle se voile ». (Premier Epître de Saint Paul aux Corinثiens, Chapitre 11, Versets 1 à 16).

12 Les travaux de Gail Pheterson sur la stigmatisation des prostituées dans la lignée des analyse goff maniennes constituent d'ailleurs une référence de nombre de ces militantes.

et E. Dorlin, 2005), ce féminisme se caractérise par une déconstruction de l'essentialisation du sujet femme. Face à la sororité du féminisme radical, il s'agit d'une part de montrer avec les théories queer que les identités sont mouvantes et indéfinies, mais aussi de remettre en cause l'unité supposée des femmes indépendamment de leur appartenance de race ou de classe.

Mais les théories de l'intersectionnalité, qui insistent sur les rapports de domination qui existent entre les femmes, par exemple entre les femmes bourgeoises et les femmes prolétaires¹³, entre les femmes blanches et les femmes racisées, se heurtent à certains problèmes (D. Juteau, 1999 et E. Dorlin, 2005).

En effet, les femmes prolétaires racisées peuvent-elles lutter aux côtés d'un autre groupe sans risquer d'être opprimées? Ne se retrouvent-elles pas alors enfermées dans l'alternative qui consiste soit à lutter seules, au risque de l'isolement et de l'inefficacité, soit à lutter avec d'autres au risque d'être à nouveau opprimées?

La solution adoptée dans la Déclaration du *Combahee River Collective* (Combahee River Collective, 2008), qui consiste pour les femmes noires à lutter auprès des hommes noirs semble avoir été adoptée d'une certaine manière par l'Appel des féministes indigènes¹⁴. Mais ne rejoint-elle pas en définitive la réaffirmation d'une lutte principale qui serait l'anti-racisme par rapport à la lutte féministe, de nouveau considérée comme une lutte secondaire?

Enfin, le risque n'est-il pas que la fragmentation des rapports de domination rende impossible toute forme de lutte, dans la mesure où l'organisation d'un mouvement politique et social de lutte serait toujours réduite à ignorer certaines oppressions au profit de celles contre lesquelles ce mouvement se proposerait d'agir? En effet, si les femmes luttent contre leur oppression par les hommes, le risque est de ne pas prendre en compte les rapports de classe ou de race qui traversent les femmes ; mais si elles luttent contre l'oppression de la bourgeoisie, le risque est de ne pas tenir compte des rapports de sexe ou de race...

Le problème qui se pose alors est de savoir comment il est possible d'organiser des mouvements de lutte communs qui prennent en compte la pluralité des rapports d'oppression.

13 Voir les travaux sur la domesticité (J. Falquet, 2006).

14 « Appel des féministes indigènes » (2007) / *Le mouvement des Indigènes de la république*: <http://www.indigenes-republique.org/spip.php?article667> (Consulté le 26/07/2010).

3. Débats entre féminisme luttes de classe et socialisme radical à l'occasion de la préparation de la Gay Pride 2009 à Paris

En amont de la Gay Pride 2009, la commission LBGT du NPA et la commission antipatriarcat d'AL se rencontrent pour discuter de la constitution d'un pôle politique radical durant la Gay Pride. Lors de la première réunion, les membres des deux commissions discutent de leurs conceptions respectives de l'articulation des différents fronts de lutte.

An., femme militante d'AL: On est féministes radicales matérialistes. On pense que les différentes luttes sont autonomes (anticapitalisme, féminisme, antiracisme), mais qu'elles sont articulées entre elles. Au sein d'AL, la lutte antipatriarcale est autonome, mais la commission est mixte. En ce qui concerne les luttes LGBT, on pense que c'est un pan de la lutte antipatriarcale.

Homme membre du NPA: On est féministes luttes de classe. On essaie d'articuler la lutte des classes et le féminisme. Pour l'antiracisme, notre organisation considère que ça va de soi. Vous vous en faites un système séparé?

An.: Oui parfaitement. Race, sexe et classe, on est à fond dedans!

Les déclarations de ce militant du NPA, ancien militant de la LCR, se situent dans la continuité des positions de l'organisation trotskiste. En effet, dans une brochure intitulée « L'histoire oubliée du courant féministe lutte de classe »¹⁵, la LCR situait idéologiquement le féminisme dont elle se réclame. La LCR rejettait le féminisme radical et se situait dans le courant du féminisme luttes des classes. Il ne peut y avoir d'abolition du patriarcat sans abolition du système capitaliste. En effet, « l'oppression des femmes a précédé le capitalisme mais ce dernier l'a profondément modifiée: le travail domestique, au sens précis du terme, est né avec le capitalisme »¹⁶. La dénomination Nouveau Parti Anticapitaliste souligne là encore la primauté accordée à la contradiction capital/travail¹⁷, voire capital/femme, mais pas à une prise en compte du patriarcat comme système d'oppression autonome.

Au contraire, pour les militant-e-s d'AL, en tout cas pour ceux-celles d'entre eux-elles qui sont le plus orienté-e-s vers la pluralité des fronts de lutte, il s'agit, contrairement au féminisme luttes de classe et au féminisme matérialiste radical, de considérer qu'il existe des systèmes d'oppression d'importance égale. Ces systèmes sont autonomes et homologues dans leur fonctionnement. Le patriarcat et le capitalisme sont des systèmes qui chacun comprennent une dimension économique et politique.

15 Disponible sur le site de formation des Marxistes-Révolutionnaires: <http://revolution.celeonet.fr/FMR/articles.php?lng=fr&pg=73> (Consulté le 26/07/2010).

16 LCR, « L'oppression des femmes et la lutte pour leur émancipation ». Brochure de la LCR/*Idées libertaires*, <http://1libertaire.free.fr/feminism-lcr.html> (Consulté le 26/07/2010).

17 VIDAL Jérôme, « Attention au prisme de l'ouvrière », *Le Monde*, 06 février 2009 (Consulté le 26/07/2010).

Cette position peut être rapprochée par exemple de celle défendue par ailleurs par Danièle Kergoat (D. Kergoat 2009).

Ainsi le prolétariat est-il défini dans *Le Manifeste pour une alternative libertaire*¹⁸ comme « l'ensemble des groupes sociaux sans pouvoir réel de décision sur la production, et contraints de vendre leur force de travail sous la forme du salariat »¹⁹. Le système capitaliste de ce fait n'apparaît pas seulement comme un système qui exploite économiquement les travailleurs et travailleuses, mais qui leur enlève leur pouvoir légitime de décision sur l'organisation de la production et sa répartition. Le patriarcat est défini pour sa part comme : « un système politique et économique. C'est le produit de la culture sexiste, solidifié en un système d'us et coutumes, de lois et de codes sociaux »²⁰. Donc le patriarcat est défini lui-même comme un système d'exploitation économique au même titre que le capitalisme.

L'analyse en termes de pluralité des fronts de lutte (I. Pereira, 2010) conduit, pour les militant-e-s d'AL qui défendent cette position, à éviter deux types de problèmes. Non seulement il s'agit de s'opposer à la réduction à un système principal et donc à la perte d'autonomie de tel ou tel mouvement social, mais il s'agit aussi d'éviter une fragmentation qui paralyserait l'action politique. Il existe bien des rapports d'oppression qui traversent les femmes, les prolétaires ou les racisé-e-s, mais les axes de sexe, de race et de classe gardent une unité de pertinence. C'est-à-dire que les femmes luttent entre femmes²¹ contre le patriarcat, mais une femme proléttaire par exemple lutte avec les hommes prolétaires contre le capitalisme. Le patriarcat et le système capitaliste ne changent pas de nature selon qu'ils s'exercent contre une femme proléttaire ou contre une femme bourgeoise. Ce qui change, c'est la place que ces femmes occupent dans l'un ou l'autre des systèmes. Le fait qu'une femme bourgeoise, dans le mode de production domestique, puisse profiter de la force de travail d'une femme proléttaire ne change pas la nature du système

18 Alternative Libertaire, *Le manifeste pour une alternative libertaire* (1991)/*Alternative libertaire*, <http://www.alternativelibertaire.org/spip.php?rubrique23> (Consulté le 26/07/2010).

19 Ibid.

20 Alternative Libertaire, « Contre le sexisme et le système patriarcal, les fins et les moyens », 7e Congrès, d'Angers, 2004/*Alternative libertaire*, <http://www.alternativelibertaire.org/spip.php?rubrique32> (Consulté le 26/07/2010).

21 L'hétérosexisme, appelé encore hétéronormativité, est une idéologie qui consiste à faire de l'hétérosexualité la norme à suivre en matière de sexualité. Or cela est considéré par les militantes de la commission antipatriarcale d'AL comme une dimension dérivée du système patriarcal. Si chaque système suppose des instances qui exploitent, qui dominent et qui discriminent, alors l'hétérosexisme n'est pas en tant que tel un système d'oppression. En effet, l'hétérosexisme comporte bien une dimension de discrimination, mais pas d'exploitation économique. Il existe certes des conflits, par exemple entre femmes hétérosexuelles et lesbiennes, mais c'est par l'existence d'un groupe de travail spécifique relié à un secrétariat d'intervention orienté vers la lutte contre le système patriarcal que cette question peut être prise en compte dans sa spécificité, au moins par une partie des militant-e-s d'AL.

patriarcal qui continue d'être un système qui s'exerce de manière générale contre les femmes, en tant que sexe social, même s'il ne s'exerce pas de manière identique contre toutes les femmes. Cette pluralité des axes ou des fronts de luttes principaux apparaît là aussi dans *Le Manifeste pour une alternative libertaire* : « un combat anticapitaliste », « un combat anti-impérialiste », « un combat contre l'oppression des femmes ». Le sujet politique n'existe pas en soi, il ne renvoie pas à l'essence naturelle de la femme, il ne renvoie pas non plus à un simple ressenti subjectif, mais au fait d'occuper une certaine place dans l'organisation sociale. Cette approche matérialiste se comprend lorsque l'on songe au fait que les transexuelles MtoF subissent des pertes de salaire liées à leur nouveau statut social de femmes. Le sexe est donc une catégorie sociale. Le sujet politique femme est construit par la réappropriation de cette catégorie avec pour finalité l'abolition et la déconstruction des catégories et des classes de sexe. Il en va de même pour la catégorie de race lorsqu'elle est utilisée par ces militant-e-s. Les notions de classe, de sexe et de race sont reprises pour nommer une réalité sociale et non une essence. Mais l'objectif s'avère être la déconstruction et l'abolition matérielle des divisions en classes sociales générées par le capitalisme, le patriarcat ou le racisme en tant que systèmes.

Mais si les systèmes d'oppression sont considérés comme autonomes et s'il existe des fronts ou des axes de lutte principaux, pour autant cela ne signifie pas que ces systèmes sont indépendants. La place occupée par un individu dans l'un des systèmes exerce une influence sur la place qu'il occupe dans un autre système, sans la déterminer totalement. Le fait que les femmes soient dominées dans le système patriarcal se répercute dans le système capitaliste. Ces liens d'interdépendance, qui n'abolissent pas pour autant l'autonomie des systèmes, sont mis en valeur par un exemple personnel pris par un militant d'AL lors d'une formation sur l'antipatriarcat. Celui-ci évoque le cas de sa mère, femme prolétaire immigrée. Dans le cadre de son travail, celle-ci fait l'expérience de solidarités et de luttes que son mari ne connaît pas dans son propre cadre professionnel. Néanmoins, une fois revenue dans la sphère privée, elle retrouve une situation de domination patriarcale traditionnelle. Il arrive ainsi que certains hommes racisés occupent sur leur lieu professionnel, dans le cadre du système capitaliste, une situation plus dominée que leur épouse, mais que dans la sphère domestique, dans le cadre du système patriarcal, le rapport de domination reste en faveur de l'homme. L'interdépendance des systèmes ne conduit pas alors à supprimer leur relative autonomie.

L'interdépendance des systèmes pose pour les militant-e-s d'AL la question du croisement et de la convergence des luttes qui suppose de renoncer à une stratégie de séparation et de non-mixité radicale qui présuppose en réalité une indépendance des systèmes d'oppression. Il s'agit alors de trouver des alliances et des liens entre les opprimé-e-s dans la mesure où une même personne peut être opprimée par différents

systèmes et où les différents systèmes font système entre eux. Par exemple, la prise en charge des tâches domestiques par les femmes dans le patriarcat contribue à libérer de la force de travail masculine pour le capitalisme. La présence de femmes prolétaires dans une organisation féministe contribue à faire avancer la prise en compte de la dimension capitaliste de l'oppression des femmes, liée à la place subalterne qu'elles occupent dans le patriarcat. La présence de femmes dans une organisation syndicale contribue à faire prendre en compte les interdépendances qui existent entre systèmes capitaliste et patriarcal. Le souci de la convergence des luttes pour les militant-e-s d'AL est une dimension centrale. L'articulation des luttes ne se fait pas au niveau théorique, mais dans le cadre d'une situation concrète, comme l'illustre la réponse d'une militante d'Alternative Libertaire à la question de savoir comment effectuer une convergence des luttes :

Justement, en partant des pratiques. Tu vas pouvoir faire des constructions théoriques en montrant que tout cela participe d'un même système et tout ce qui s'ensuit... Moi, ce que je me demande quand je m'investis concrètement dans une lutte, cela peut être le syndicalisme... on va prendre par exemple le CPE²². Il y avait un tout petit peu de lien qui a été fait avec le projet CESEDA²³ et du coup avec le fait qu'il n'y avait pas que les jeunes qui étaient touchés par la précarisation et la manière dont tout cela alimente le capitalisme. Il y a un tout petit peu de fils qui ont été tirés du côté des étrangers, juridiquement plus vulnérables, et des sans-paps. Il n'y a pas eu de fils qui ont été tirés sur les nanas. [...] C'est vraiment en repartant des luttes, je crois, que ça se pose. C'est vraiment devenu un cadre d'appréhension du quotidien et du réel. Comment ça joue dans ce cas là concrètement et qu'est-ce qu'on en a à dire en tant que libertaires, anticapitalistes, antiracistes et féministes? (Co., militante AL Paris).

La question de l'intersectionnalité est ici posée de manière pragmatique, non pas en partant d'une théorie, mais d'une pratique militante. C'est cette pratique militante qui permet alors de théoriser les rapports entre le sexe, la race et la classe²⁴. Ce qui est mis ici en avant, c'est la nécessité de poser l'autonomie des systèmes d'oppression, et donc des mouvements sociaux qui luttent contre ces systèmes, avant de poser leur interdépendance et donc la constitution d'une convergence de ces mouvements autonomes.

Enfin, il est nécessaire de faire remarquer une autre limite des théories de l'intersectionnalité, par comparaison avec les fronts de lutte distingués par les militant-e-s d'Alternative Libertaire. Il s'agit de la question de la prise en compte dans les théories de l'intersectionnalité, au moins dans leur réception française, de la question

22 Contrat première embauche : cette mesure qui prévoyait une période d'essai de deux ans pour les moins de 26 ans a donné lieu au printemps 2006 à un important mouvement social qui a abouti au retrait de cette disposition par le gouvernement.

23 Code de l'entrée et du séjour des étrangers et du droit d'asile.

24 Ces notions ne sont pas conçues ici comme des réalités naturelles, ni comme de simples constructions que l'on pourrait performer à sa guise. Il s'agit de catégories qui sont construites socialement et auxquelles sont assignés les individus.

politique et écologiste. Les théories en termes de sexe, de race et de classe ne prennent pas suffisamment en compte la question de la critique du pouvoir politique et religieux, ni la question écologique. En effet, la dimension du théologico-politique, et donc de la religion et de ses institutions temporelles comme source d'oppression, ne fait pas l'objet d'une analyse spécifique. Ce qui explique que la dimension d'une critique de la religion et du pouvoir des institutions religieuses ne soit pas prise en compte dans les théories de l'intersectionnalité de manière générale. De même, il faut se tourner, en France, vers l'écoféminisme pour que la question de l'articulation entre sexe, race, classe et écologie soit abordée.

Je me suis attachée, en partant de débats militants au sein de la gauche radicale et de leurs implications pratiques, à mettre en évidence les limites du féminisme luttes de classe, du féminisme radical matérialiste et de certaines versions des théories de l'intersectionnalité.

Le souci d'accorder à la fois une autonomie et une égale importance à chaque mouvement de lutte et de penser une perspective d'émancipation globale conduit les militant-e-s de la commission antipatriarcat d'Alternative Libertaire à penser en termes de pluralité de fronts de lutte principaux. Il existe des axes de lutte principaux qui correspondent à une lutte menée par un sujet politique spécifique. Un même individu peut faire partie de plusieurs sujets politiques collectifs. Ces axes de luttes renvoient à des systèmes d'oppression autonomes, mais interdépendants. L'interdépendance de ces systèmes rend nécessaire une perspective d'émancipation globale. De ce fait, ces positions rejoignent celles développées par Danièle Kergoat (Kergoat, 2009), à l'exception d'un point : il ne s'agit pas d'une consubstantialité des rapports sociaux, mais d'une interdépendance de systèmes relativement autonomes (S. Bilge, 2009). La théorisation en termes de co-production et de consubstantialité des systèmes d'oppression ne conduit-elle pas à nier leur autonomie relative, et donc les revendications d'autonomie de chaque mouvement spécifique?

Les théories de l'intersectionnalité, par exemple dans leur version *Black feminist*, risquent selon moi de conduire aux mêmes écueils que le féminisme luttes de classe en accordant cette fois à l'antiracisme le statut de lutte principale. Elles souffrent d'une ambiguïté qui consiste à détacher trois axes principaux – le sexe, la race et la classe –, mais tout en relativisant la pertinence de ces axes en montrant qu'eux-mêmes sont traversés par des rapports d'oppression internes. Enfin les théories de l'intersectionnalité, en se limitant bien souvent, en France, à la question de la race, du sexe et de la classe, n'ont alors pas de théorie leur permettant de prendre en compte la spécificité du problème de la religion ou de l'écologie.

Bibliographie

- Alternative Libataire (1991): « Le manifeste pour une alternative libertaire », Alternative libertaire, <http://www.alternativelibataire.org/spip.php?rubrique23> (consulté le 26/07/2010).
- Bessin, Marc et Dorlin, Elsa (2005): « Les renouvellements générationnels du féminisme: mais pour quel sujet politique ? », dans: L'Homme et la société, 158, p. 11-25.
- Bilge, Sırma (2009): « Théorisations féministes et intersectionnalité », dans: Diogène, 225, p. 70-88.
- Bonfiglioli, Chiara (2007): « L'éco-féminisme, entre matérialisme et utopie », Congrès Marx Internationale V/Actuel Marx, <http://netx.uparis10.fr/actuelmarx/cm5/femliste.htm> (consulté le 26/07/2010).
- Bourcier, Marie-Hélène (2001): Queer Zones, Politique des identités sexuelles, des représentations et des savoirs. Paris: Balland.
- Corbeil, Christine et Marchand, Isabelle (2006): « L'approche intersectionnelle: origines, fondements théoriques et apport à l'intervention féministe », Acte de Colloque Relais femme/Relais femme, <http://www.relaiss-femmes.qc.ca/publication/2006-10-l%20%80%99approche-intersectionnelle-origines-fondements-theoriques-et-apport-a-l%20%80%99interv> (consulté le 26/07/2010).
- Hirata, Hélène, Laborie, Françoise, Le Doaré, Hélène et Sénotier, Danielle (2004): Dictionnaire critique du féminisme. Paris: PUF.
- Davis, Angela (2005): « Un entretien avec Angela Davis sur les banlieues », dans: Multitudes, <http://multitudes.samizdat.net/Un-entretien-avec-Angela-Davis-sur> (consulté le 26/07/2010).
- Davis, Angela (1989): « Face à l'ennemi commun: les femmes et la bataille contre le racisme » dans: Femmes, culture et politique. Paris: Messidor/Ed. Sociales.
- Delphy, Christine (2008): L'ennemi principal. Paris: Syllepse.
- Delphy, Christine (2008): Classer, dominer: Qui sont les autres ?. Paris: La Fabrique.
- Dorlin, Elsa (2005): « De l'usage épistémologique et politique des catégories de sexe et de race dans les études sur le genre », dans: Les cahiers du genre, 39, p. 85-107.
- Dorlin, Elsa (2006): La matrice de la race. Paris: La découverte
- Dorlin, Elsa (2007): Black Feminism. Paris: L'Harmattan.
- Dorlin, Elsa (2008): Sexe, genre et sexualités: introduction à la théorie féministe. Paris: PUF.
- Dot-Pouillard, Nicolas (2007): « Les recompositions politiques du mouvement féministe français au regard du hijab », dans: Sociologies, <http://sociologies.revues.org/index246.html> (consulté le 26/07/2010).
- Engels, Friedrich (1884): L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat,

- <http://www.marxists.org/francais/engels/works/1884/00/fe18840000.htm>
(consulté le 05/12/10).
- Falquet, Jules (2006): « Hommes en armes et femmes 'de service': tendances néo-libérales dans l'évolution de la division sexuelle et internationale du travail », dans: *Les Cahiers du Genre*, 40, p. 15-38.
- Falquet, Jules (2009): « La règle du jeu. Repenser la co-formation des rapports de sexe, de classe et de 'race' dans la mondialisation néolibérale », dans: Dorlin, Elsa (dir.): *Sexe, Race, Classe. Pour une épistémologie de la domination*. Paris: PUF, p. 71-90.
- Galerand, Elsa (2009): « La marche mondiale des femmes en 2000 », dans: Fillieule, Olivier et Roux, Patricia (dir.): *Le sexe du militantisme*. Paris: Presses de Sciences Po.
- Joshua, Florence (2004): « La dynamique militante à l'extrême gauche: Le cas de la LCR », dans: *Les cahiers du CEVIPOF*, 37.
- Juteau, Danièle (1999): « De la fragmentation à l'unité. Vers l'articulation des rapports sociaux », dans: *L'ethnicité et ses frontières*. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.
- Kebadza, Horia (2006): « L'universel lave-t-il plus blanc ? Race, racisme et système de priviléges », dans *Les cahiers du CEDREF*, 14, p. 145-172.
- Kergoat, Danièle (2009): « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », dans: Dorlin, Elsa (dir.): *Sexe, Race, Classe. Pour une épistémologie de la domination*. Paris: PUF, p. 111-125.
- Mies, Maria et Shiva, Vandana (1999): *Ecoféminisme*. Paris: L'Harmattan.
- Molinier, Pascale, Laugier, Sandra et Paperman, Patricia (2009): *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Paris: Payot.
- Pereira, Irène (2009): *Un nouvel esprit contestataire – la grammaire pragmatiste du syndicalisme d'action directe libertaire*, thèse en ligne, <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00392699/en/> (consulté le 26/07/2010).
- Pereira, Irène (2010): *Peut-on être pragmatique et radical ?*. Paris: Textuel.
- Pheterson, Gail (1996): *The Prostitution Prism*. Amsterdam: Amsterdam University Press.
- Poiret, Christian (2005): « Articuler les rapports de sexe, de classe et interethniques », dans: *Revue européenne des migrations internationales*, 21/1, <http://remi.revues.org/index2359.html> (consulté le 26/07/2010).
- Trat, Josett (2007): « L'histoire oubliée du courant 'féministe luttes de classe' », dans: Collectif: *Femmes, Genre, Féminisme*. Paris: Syllepse, p. 9-32.
- Toupin, Louise (1998): « Les courants de pensée féministes », dans: *Les classiques de sciences sociales*, http://classiques.uqac.ca/contemporains/toupin_louise/courants_pensee_feministe/courants_pensee.html (consulté le 26/07/2010).

Wittig, Monique (2007): *La pensée straight*. Paris: Amsterdam.

Wadud, Amina (2006): *Inside the Gender Jihad: Women's Reform in Islam*. Oxford: Oneworld Publications.

Intersectionality in Context: Three Cases for the Specificity of Intersectionality from the Perspective of Feminists in the Americas

Sara Diaz, Rebecca Clark Mane, Martha González

1. Introduction

The most general statement of our politics at the present time would be that we are actively committed to struggling against racial, sexual, heterosexual, and class oppression, and see as our particular task the development of integrated analysis and practice based upon the fact that the major systems of oppression are interlocking. (The Combahee River Collective, 1977: 13).

Intersectionality, or the notion expressed by the Combahee River Collective above, calls for an integrated analysis of the interlocking nature of the major systems of oppression such as race, class, and gender. Intersectionality has a long history in both Western academic and activist thought as well as pressing currency in the current political and intellectual sphere. Contemporary conversations around intersectionality raise a number of methodological and theoretical questions: Does intersectionality apply across national and continental contexts? Does intersectionality provide a systematic or codifiable methodology for the social sciences? Can intersectionality be abstracted as a tool separate from its political origins and impetus? We find these questions are best answered in *context* – the historical context of intersectionality and the specific individual contexts of intersectionality in our analyses. Through an historical review and three case studies applying intersectionality as epistemology, methodology, and political practice, we seek to highlight the necessity for historical specificity in our analyses, warn against abstraction and reduction of these concepts to a social science ‘theory of everything’, and emphasize that this theory is not only academic, but is at its heart, political. Intersectionality is already a method of social justice.

2. The Historical and Political Origins of Intersectionality in the United States

U.S. Third World feminists’ engagements with EuroAmerican academic feminists have centred around three key problems: universal sisterhood, single-issue politics,

and what Sonia Saldívar-Hull (2000) has referred to as the ‘colonization’ of feminism—all of which form the political origins of intersectionality. Intersectionality was deeply embedded in the history of U.S. Third World feminist thought, long before its naming as such in the 1970s and 80s (Hooks 1981: 3). Within feminist organizing, feminists of color have struggled to have the particularities of their oppression as raced and classed women acknowledged and fully supported by white feminists. For example, Sojourner Truth is credited with an early version of intersectionality. When she asked white feminists at a conference in 1851 “Ar’n’t I a woman?” she challenged them to see her as not only a black person, but also as a woman (Hill Collins, 1991: 14).

As women of color engaged with the white feminist movement more than one hundred years later, they found themselves compelled to continue to challenge white women in this way. Gloria Hull, Patricia Bell Scott, and Barbara Smith pointed to the nearly invisible political position of black women in the title of their 1982 anthology “All the Women are White, All the Blacks are Men, but Some of Us are Brave.” For nearly 160 years, black feminists have insisted on being seen by arguing that their social, political, economic situation cannot be understood in terms of only one category of identity. This has been so central to black feminism that Patricia Hill Collins (1991) identified “the interlocking nature of oppressions” as one of its key themes in Black Feminist Thought. While the notion of intersectionality dates back to the Civil War era, Kimberlé Crenshaw is most often credited as the creator of this theory. What Crenshaw did was apply an idea central to Black feminist thought to critical legal studies and name it “intersectionality.” Critical race feminist approaches like Crenshaw’s were important because they were able to show that the notion of interlocking oppression is about more than identity, but has structural, legal, and material implications for African American women (Crenshaw et al., 1995). In this sense, intersectionality has never really been about identity, but rather about the politics of difference when that difference does not fit neatly into a single category.

In the “second wave” women’s liberation movement, women of color found white feminists’ notion of universal sisterhood oppressive and offensive. According to Elizabeth Spelman (1988), a white ally who has worked closely with María Lugones, the problem with universal sisterhood is that it is concerned only with the oppression that women experience *as women*. The notion of universal sisterhood rests on two assumptions—women share a common oppression as women and, as the root of all other forms of domination, gender oppression is the most important to eradicate. U.S. Third World feminists identified and worked to undermine these assumptions in several ways. First, women of color asked white feminists to acknowledge that women could also be perpetrators of domination and oppression. White feminists’ “pretence to homogeneity” marginalized women of color within

the feminist movement by subordinating the oppressions they had suffered, often at the hands of white women, in relation to gender oppression (Lorde 1984: 116; see also Hull et al. 1982; Moraga and Anzaldúa 1981; García 1997; Guy-Sheftall 1995). bell hooks argued that many middle-class white feminists “were employers of non-white and white domestics, [thus] their rhetoric of common oppression was experienced by black women as an assault, an expression of the bourgeois woman’s insensitivity and lack of concern for the lower class woman’s position in society” (1981: 44). This insensitivity on the part of middle-class white women allowed men of color, with little commitment to subverting gendered power relations within their communities, to dismiss and accuse feminists of color of being in league with their white oppressors. Anna Nieto Gomez recounts the trouble faced by Chicanas who struggled against sexism in the Chicano movement: “These castigated Chicanas were identified as man-haters, frustrated women, and *agringadas* [Anglocized]. … to be associated with anything Anglo was close to being called a traitor” (1997: 88). Thus, a situation was created in which women of color feminists had to prove to their own communities that, for example, “Black feminism is, on every level, organic to Black experience” (hooks 1981: xxiii).

Gloria Anzaldúa explained in a 1999 interview that the 1982 publication of the ground breaking anthology “This Bridge Called My Back” was a direct response to her experiences in the white women’s movement: “their idea was that we all were cultureless because we were feminists; we didn’t have any other culture. But they never left their whiteness at home. Their whiteness covered everything they said. However, they wanted me to give up my Chicananess and become part of them; I was asked to leave my race at the door” (1999: 231). White feminisms in general, and radical feminism in particular, asked women of color to choose between their identities as women over their race, further alienating them from the “mainstream” women’s liberation movement.

U.S. Third World women’s agency was denied by the “totalizing concept of sisterhood” which, as Sonia Saldívar-Hull (2000) has argued, “tend[s] to erase the existence of Chicana, Puerto Rican, Native American, Asian American, and other Third World feminisms” (37). Not only were women of color, then, marginalized by the content of mainstream white feminism, but their own feminist organizing, and its past, were dismissed as non-existent or unimportant. In addition, the resistance to incorporating race oppression into the white feminist agenda had the negative effect of placing the responsibility for liberation work with respect to race on the ‘Other.’ As Audre Lorde (1984) put it, “racism is a Black women’s problem, a problem of women of color, and only [they] can discuss it” (125).

bell hooks (1981) cautioned white feminists against what she saw as their desire for equal access to patriarchal power arguing that this kind of feminism provides

“women of all races, who desire to assume the imperialist, sexist, racist positions of destruction men hold with a platform that allows them to act as if the attainment of their personal aspirations and their lust for power is for the common good of all women” (192). More recently, Chicana feminist, Eden Torres, termed feminist lust for power “internalized dominance,” while Sonia Saldívar-Hull (2000) has argued that feminists working towards the acquisition of power rather than against power “inadvertently colonized the very terms feminism and politics” (39). Thus, feminist of color critiques of the notion of the common oppression of women is a call for the decolonization and expansion of the feminist project in the United States. This reformed feminism needed to allow women of color, indeed any woman who experiences multiple oppressions, to struggle for liberation from all the oppressions she experiences at once and with the full support of the feminist movement. For women of color, such a broad feminism is vital because, as Audre Lorde (1984) has said “there can be no such thing as a single-issue struggle because we do not live single-issue lives” (138). Intersectionality was, from its inception, a political and analytical framework to create a language to speak about, account for, and intervene in the impact of race (and class) within feminist activist and intellectual projects, both in terms of privilege and oppression.

Since its entrance into the U.S. academy, intersectionality has been extremely productive, but has also undergone changes and challenges. It has been applied to numerous categories of identity beyond race and gender (class, sexuality, ability, nation, location, citizenship status, gender identity, etc.) and to various areas of study (anthropology, history, sociology, communication, ethnic, cultural and women studies). Increasingly, feminists of color have emphasized that intersectionality expresses more than identity or a subjectivity, it expresses a political location. Angela Davis argued, in a 1997 interview with Lisa Lowe, that “the most exciting potential of women of color formations resides in the possibility of politicizing this identity – basing the identity on politics rather than the politics on identity” (1998: 320). While many of their theories such as intersectionality have been misread as identity politics, U.S. Third World feminists have actually developed a sustained critique of the Western imperialist epistemologies upon which Euro-American Women Studies rests.

3. Intersectionality and the Racial Qualities of Whiteness

Because this theory originated in the experiences of women of color, some white feminists (and others) have tended to misread intersectionality. As intersectionality moves from its political origins to a broader theoretical level, it has been, at times, reduced or dismissed as a theory which pertains to only those with visibly marked race,

class, and gender. In other words, *women of color* have intersectionality, while white women (and men) do not. For instance, feminist philosopher Naomi Zack suggests in a chapter entitled “*Beyond* Intersectionality” that intersectionality refers to “multiple oppressions experienced by nonwhite and poor women” or any other women with multiple “sites of oppression” (Zack 2005: 7). Because she projects the qualities of race and class as qualities of marginalized others (thereby centering herself) Zack finds that intersectionality is not a relevant theory for white women or women of privilege, and therefore is not a useful foundation for what she names “inclusive feminism”. In fact, Zack suggests that the theory of intersectionality perpetuates “racial segregation of both criticism and liberation” because by using intersectional theory “women of color speak only to themselves” which leads to political fragmentation within feminism (7). Zack dismisses intersectional theory because she perceives it as only affecting or belonging to marginalized and marked racial, class, and gendered subjectivities. She does not consider whiteness a racialized subject position which leads her to misread intersectionality theory as divisive.

However, intersectionality is a theory that calls on academics to analyze the ways that gender (all genders) is co-constituted through race (all races). This does not only refer to intersecting oppressions, and/or ‘marked’ genders and race, but also unmarked and privileged races, classes, and genders. As women of color have long recognized, race should not be theorized as only an additive concern of feminism, but recognized as a co-constitutive and relational element of gender. Chandra Mohanty (2003) notes, “no one ‘becomes a woman’ (in Simone de Beauvoir’s sense) purely because she is female. Ideologies of womanhood have as much to do with class and race as they have to do with sex” (Mohanty: 55). As such, Mohanty calls on scholars to attend to the intersectionality of race not as a specific concern only for women marked by racial ‘otherness’ but as a central developing and relational foundation of all gender. For white women it means contending with what Aimee Carrillo Rowe (2000) calls the “paradox of white femininity” (64)—the idea that white women often occupy simultaneous positions of gender subordination and racial privilege. We urge intersectional scholars to also ask: in what ways do whiteness and white privilege impact an otherwise unmarked feminist identity? In what ways is white masculinity both a gendered and racial subjectivity, and so on?

As the analysis of intersectional subjectivities show, white womanhood and black womanhood are not only historically constructed, but are interdependent. While many feminist theories have looked to the ways that femininity has developed socially in contrast or in relation to masculinity, intersectional scholars have also noted the ways that white femininity has developed in relation to, in contrast with, and enabled materially by Black and colonized femininities. For instance, according to historians of early feminism, white femininity at the turn of the nineteenth cen-

tury in the U.S. and Britain was often constructed in contrast to what white women perceived as the ‘degraded’ condition of women in colonized India and to the projected notion of promiscuity in former Black slave women (Newman 1999; Burton 1994). In addition, the cult of white female domesticity, idealizations of motherhood inspired by eugenics, as well as early feminist activism were all enabled not only at the ideational level of national and racial contrast, but also through the labor of working class, enslaved, and/or immigrant women, which allowed particular gendered subjectivities to develop (see Fox-Genovese 1988; Glenn 2002; McClintock 1995; Solinger 2005; Hill Collins 2006).

We include these brief histories to highlight the importance of investigating all subjectivities as raced, classed, and gendered, and to intervene in the unmarked nature of whiteness which sometimes undermines discussions of intersectionality. What follows are three individual case studies which: demonstrate the problems of single-axis thinking and methodologies; incorporate to varying degrees discussions and reflections on whiteness, privilege, and Power; and demonstrate how questions of intersectionality are inextricably specific to the contexts in which they emerge.

4. Case 1: Intersectionality in Historical Analysis: A Cautionary Tale

Sara Diaz

As we have argued above, intersectionality requires context and specificity rather than abstraction or generalization. Because the discipline of history is ‘in the business’ of providing this kind of deeply contextual analysis, it is inherently compatible with intersectional frameworks. However, because of the impulse toward universalism embedded in nearly all Western social science methodologies, history does not often provide us with intersectional historical accounts when intersectionality is not explicitly adopted as a theoretical frame work. Without intersectionality, historical narratives are as likely to reproduce racist/sexist narratives as any other social science methodology. In this section, I will demonstrate why the specificity embedded in intersectionality is critical to producing anti-racist, feminist historical narratives. Using the story of Roger Arliner Young (1889-1964), the first African American woman to earn a PhD in zoology (1940), I will illustrate what can happen when scholars do not use an intersectional methodology, despite the fact that their politics may be feminist and/or anti-racist. Then, I will address the practical question faced by many feminist, anti-racist social science scholars: how do we *use* intersectionality? I will not only reveal the problems with single-axis representations, but also in the process I will demonstrate how intersectionality can be used as a methodology.

While historians of science have not examined Roger Arliner Young's history in detail, there are several short biographies of her life and achievements (Díaz 2007; Hammonds 1993; Manning 1989; Spangenburg et al. 2003; Warren, 1999).¹ I will analyze the biographies written by Wini Warren and Kenneth Manning here, as they are among the most detailed and, so, are particularly instructive. Manning and Warren have portrayed Young as a tragic figure whose tumultuous career started at Howard University and ended when, fearing that she was "losing [her] grip", she voluntarily committed herself to the Mississippi Mental Asylum in the late 1950's (Warren 1999: 299). Young died mysteriously several years later. Though she made remarkable contributions to zoology before she had even attained the level of doctorate, Manning and Warren indicate that Young's career was plagued by rumors and negative performance reviews.

The analysis that follows is a part of my larger project on the history of women of color in science, but here I seek to unpack the construction of Young as a tragic character through an intersectional reading of her biographies. Following Grace Kyungwon Hong's (2006) argument that "woman of color feminism is not a reified subject position but a *reading practice*, a 'way of making sense of' that reveals the contradictions of the racialized and gendered state," I will use U.S. third world feminist theories to critically "read" Manning and Warren's historical representation of Young (x). I argue that in the absence of intersectional methodologies, these biographies fall back on racist/sexist stereotypes of Black womanhood to make intelligible the complex symbolic contradictions between Young's multiple identities, particularly in relation to her mentor, African American biologist Ernest Everett Just (1883-1941). As committed as each of these historians are to creating a feminist or anti-racist history of science, their histories of Young unfortunately perpetuate the erasure of women of color from the history of science by leaving one or the other aspect of her identity unexamined, reducing her to either "woman" or "person of color."

Roger Arliner Young first appeared as a minor character in African American historian Kenneth Manning's 1983 biography of Just, "Black Apollo of Science." Later, in 1989, Manning compiled what he had uncovered about her into a cohesive five-page biography, which was published in a special issue of *Sage* dedicated to Black women's contributions to science and technology. The result is a story that is deeply intertwined with Just's and leaves Young with little agency of her own.

For example, in Manning's story, Young's success at the international level could not be explained exclusively by her meaningful contribution to her field. He looks elsewhere, particularly to Ernest Everett Just, to explain how Young could have

1 I am familiar with several encyclopaedic biographies, all of which cite Manning or cite another biography that cites Manning, including my own.

attained such success. According to Manning, Just recruited Young, found money for her studies, connected her with mentors at the University of Chicago and Woods Hole, gave her a research topic, provided her with teaching opportunities, and even caused her to fail her PhD exams because he was out of the country and unable to support her. In Manning's story, Young becomes a body through which Just worked and, by extension, what success she attained symbolically belonged to him.

Furthermore, Manning speculates that Just's interest in Young was not only scientific but also sexual. His suggestion of an affair between the two constructs Young as a sexually transgressive (and at times aggressive) Black woman. Manning even implies that Young was a race traitor as he presumes that jealousy led her to betray Just and report his "affairs with white women in Europe" to his colleagues at Woods Hole. He notes that "such a revelation was sure death professionally, and often literally, for an American Black man—and Young knew it." (1989: 5)

Manning concludes his biography of Young's life by explaining her admittance to the Mississippi State Asylum as a continuation of a decline in progress that began at the height of her career. Using words like "mental problems," "loss of control," and "vulnerability," he quotes long passages of letters Young wrote seeking assistance from acquaintances. Though his evidence demonstrates that she actively sought help and even *voluntarily* committed herself, Manning states, "She was clearly not, however, in a condition to *do* much for herself" (7). Thus, even in her most active decisions, Manning portrays Young as helpless, denying her agency and full subjectivity.

This kind of representation, though undoubtedly unintentional, is damaging to Black women scientists. As Patricia Hill Collins (1991) notes, there is power in symbolic representation:

As part of a generalized ideology of domination, these controlling images of Black womanhood take on special meaning because the authority to define these symbols is a major instrument of power. In order to exercise power, elite white men and their representatives must be in a position to manipulate appropriate symbols, or they may create new ones relevant to their needs....These controlling images are designed to make racism, sexism, and poverty appear to be natural, normal, and an inevitable part of everyday life. (68)

While Manning's biography is important because it made the contributions of a woman of color scientist visible in a field where women of color are grossly under-studied, it reproduced damaging representations of Black women as simultaneously aggressive, emasculating, and dependent. It is not only important to produce these kinds of histories, but to produce them in such a way as to avoid replicating problematic representations of Blackness.

Manning has demonstrated throughout his career that he is committed to challenging stereotypes of Blackness that have historically precluded Black scientific

subjectivity. His own history, as a Black South Carolinian born in 1947, means that he was both generationally and geographically situated to have been deeply and personally influenced by the Civil Rights movement. It is clear from the record of his activities at MIT that Manning is committed to academic institutional equality as a key part of the Civil Rights agenda. In fact, in his 1998 article “Science and Opportunity,” which appeared in *Science*, the premier scientific journal in the United States published by the American Association for the Advancement of Science (AAAS), Manning frames his essay, indeed his entire project, against a statement made in 1913 by then editor and owner of *Science*, J. McKeen Cattell: “There is not a single mulatto who has done creditable scientific work” (1037). As a Black historian best known for his biography of Just, we must see in Manning a commitment to an anti-racist re-accounting of the history of science. Yet, in the process of revising that history to acknowledge Black male scientific subjectivity, he re-inscribes racially specific sexist ideologies and norms which deny such subjectivity to Black women.

So, if Manning brought this kind of theoretical commitment to his research how could he have reproduced such a negative representation of Black women? One answer is that his method of analysis was not intersectional. That is, he did not consider the specificity of Roger Arliner Young’s subject position or the intersecting oppressions that Young faced as a Black woman. By considering only her Blackness and not how her gender modified that racialization, making it different than the Blackness of his primary historical subject, Ernest Everett Just (1989: 4), Manning inadvertently created a story laden with sexist representations of Black womanhood.

In Wini Warren’s (1999) telling of the story, it is the sexism that Roger Arliner Young faced that is foregrounded. Young is used as a Cautionary Tale but that caution is one of sexism rather than racism. While Warren is clearly critical of Manning’s version of Young’s life, her engagement with him on several points tacitly accepts its foundations. For example, she also implies that Just chose to recruit Young for reasons other than her aptitude for science (288-289). Warren dismisses Manning’s theory of an affair, but mirrors his subordination of Young to Just. She argues that “Young was never really able to outgrow her dependence on her mentor—as all young scholars and scientist must eventually do if they are to blossom in their own right” (293). Thus, Warren too denies Young’s claim to scientific subjectivity. And, like Manning, she disregards Young’s *choice* in her psychiatric commitment, describing her entrance into the asylum as the result of overwork, emotional strain, and depression (292). Warren does not consider how race might have played a role in, for example, Young’s estrangement from her colleagues and mentors at Wood’s Hole or the limitation of her teaching career to Historically Black Colleges and Universities.

Ultimately, Warren’s construction of Young is one that fits into a certain style of white feminism that asserts universal sisterhood. Though Warren writes that she has

considered her own subject position as a white woman in relation to Black women scientists in a very short author's note at the end of the introduction of the book, her biography of Young does not demonstrate her understanding of the multiplicity of oppressions or the differences that exist among women. Warren claims:

I have spent some time considering the thoughts expressed by Peter Novick on historical separationism in 'Every Group Its Own Historian.' I have discussed the issue at a number of symposia attended by women scientists of color in the last six years, and have also talked at length about it with the women I have interviewed, who generally expressed satisfaction that someone was (finally) interested in studying Black women scientists. ... I hope my effort will spur further research in this area. (xvi)

In her reference to Novick, Warren argues that a white woman should be able to write a history of Black women because African American history is American history. And, while I agree with this statement on its surface, Warren's work demonstrates that writing anti-racist, feminist histories of women of color is not simply about identity; it is about methodology. If Warren had used the analytic of intersectionality in her work, her own subject position might have been irrelevant to the study. Unfortunately, her analytic of universal sisterhood results in a representation of Young as just another tragic victim of deracinated sexism within the institution of science.

Wini Warren and Kenneth Manning's histories of Roger Arliner Young demonstrate that in order to write more complete histories of science it is not enough to simply add women of color. As I argued above, the analytic of intersectionality is required to ensure that these additions do not replicate racist/sexist representations that are damaging to women of color. In the case of Roger Arliner Young, neither her Blackness nor her gender can be ignored. Until historians make sense of both of these, *intersectionally*, the question of what really happened to Roger Arliner Young to cause her to leave science for the asylum will not have been fully addressed. The fact that it remains unexplored in Young's case, indicates that the field is satisfied with Warren and Manning's answers that Young was either simply run down by too much work and a sexist relationship with Just or that she was never really a capable scientist in her own right.

Let me reiterate that both Manning and Warren's biographies of Roger Arliner Young are important milestones on the path to creating a history of science that includes women of color. As Warren indicated in her introduction, it is just these kinds of mini-biographies that are needed to inspire further research into the history of women of color in science. However, the deeply contextual analysis required by intersectionality would have allowed Manning and Warren to create a more liberatory narrative. For example, an intersectional analysis would have to take into account Young's position as a single, impoverished, Black woman who lived in the Jim Crow South. New questions emerge when all these factors are considered. While Young's

letters show that she was in emotional crisis, they also show that she was struggling financially. Might Young have sought shelter rather than, or in addition to, treatment in the asylum? In the context of the eugenics movement, which was strongly supported by many of her white scientific colleagues, is it possible that Young internalized failures that were structural in nature (overwork, etc) and understood them as personal/mental failings? How might the specificity of her racialized gender have affected her colleagues' willingness to support her in the face of rumors and allegations? How does her experience compare to Just's struggles for scientific recognition and support? How connected was Young to her community outside the laboratory? Did she receive help from people outside the academy? If not, why not? Might Young's complaints about Just at Howard have been in reaction to sexual harassment rather than out of jealousy or scorn?

Warren offered up Young's story as a 'Cautionary Tale', however I argue that it is Manning and Warren's stories, rather than Young's, which should serve as the 'cautionary tale' for other scholars. These biographies of Young are instructive because they demonstrate what even a feminist or anti-racist analysis loses when it is not informed by theories that acknowledge the intersectionality of oppressions. The impulse to universalize women's struggles or people of color's struggles present in Manning and Warren's biographies is resisted in intersectional analyses. In addition, intersectionality takes the social justice goals to which both historians are committed a step further by allowing us to make sense of Young without erasing any of the multiple parts of her identity. Furthermore, the deep contextualisation required by intersectionality fits nicely with traditional historical methodology. That is, intersectionality is useful in this case, not only because the theory originates from the demographic each historian is studying, women of color, but because it constitutes sound methodological and political practice.

5. Case 2: Intersectionality in Popular Culture: Fergie, Gwen Stefani and Questions of Whiteness, Feminism, and Representation

Rebecca Clark Mane

Feminist analysis of American popular culture seems to rest on a singular question: is it feminist? (or is it empowering or oppressive for women?) What has counted as 'empowering' representations for feminists has changed over time, especially around questions of sexuality, spectacle, and the celebration of femininity or what Baumgardner and Richards (2000) call *girliness*. Rejecting what they consider anti-fun, overly masculine second wave feminists, third wave feminists have sought to develop role models who 'have it all' so-to-speak, they want to be feminine and tough, power-

ful and partnerable, and sexual agents rather than objects. Third wave feminists have identified and celebrated certain icons, such as Buffy the Vampire Slayer, to exemplify these seeming contradictions of being tough and feminine. Feminist author Patricia Pender writes, Buffy is “equally exhilarating and empowering” providing the “compound pleasures of both the hot chick and her superpowers” (2004: 226). Similar descriptions have been made of U.S. pop stars Gwen Stefani and Fergie. Gwen Stefani, member of the rock-ska band *No Doubt*, as well as solo artist of two albums, has been described as a “femme jock” who comprises “the next stage of girl power: a weird mix of tomboyish athleticism and coquettish seduction” (Press 2005). Fergie, solo artist and member of the *Black Eyed Peas* describes herself in similar ways: “I’m a tomboy and I’m a girly girl. It’s a balance. I like to play both of those” (Toure 2006: 69). By these standards, Fergie and Gwen Stefani exemplify third wave feminist icons: powerful women, who are sexy and feminine, yet in charge of their own destinies.

However, a brief analysis of U.S. pop singers Fergie and Gwen Stefani suggest that a single-axis focus on gender and the feminist question “is this empowering for women?” misses the deeply racialized histories and entanglements of gender and sexuality, and thus larger questions of racial privilege. While Fergie and Gwen Stefani arguably depict female empowerment, adding an intersectional analysis, which takes race into account alongside gender, reveals a racially problematic undercurrent to this empowerment: Fergie and Gwen Stefani become empowered precisely through their ability to control, appropriate and dominate men and women of color. In other words, the qualities young women often associate with female empowerment –strength, sexual power, being in charge– are made possible only through Fergie and Gwen Stefani’s appropriation of historically Black and Latino music and styles, as well as the visual juxtaposition of their singular white selves against a backdrop of their entourages of men and women of color, Asian, Black, and Latino.² In this case, female empowerment hinges on the leverage of white privilege, showing that intersectional analysis and politics is crucial to interrupt the reproduction of racial inequality within seemingly progressive theoretical and political movements such as feminism. While there are many layers to the gendered and racialized natures of Stefani and Fergie’s performances, in this brief analysis, I will examine only two key stances of female empowerment that recur in their music videos/

2 I use Gwen Stefani and Fergie for illustrative purposes, but I do not intend to single them out for criticism. Rather, they provide vivid examples of tropes and figures that circulate widely in popular culture. I hold them no more and no less accountable for white complicity than I hold all cultural consumers, critics and producers. In their own right, they are entertaining and talented, and I have enjoyed them as a consumer as well as a critic. This is in part why they are both compelling, and an important site for investigation.

personas: *controlling the sexual gaze* and *women in charge*.³ For each of these, I will briefly describe how a single-axis analysis suggests these tropes are feminist, or at least empowering narratives for women, and then I conduct an intersectional analysis that demonstrates the deeply racial-historical nature of these tropes of women's sexuality and power. The intersectional intervention raises larger questions about the specter of race, and it's continual haunting in contemporary feminist theory.

5.1 "You're just gonna watch me." *Controlling the Male Gaze and the Taboo of Miscegenation*

It's cool to see the women ... have power and step out of the group and its cool how the guys are in the background and letting [Fergie] do her own thing and so that's what I like about her. She kind of has this [attitude of] 'I'm hot and I know it.' And 'I can do this and you're just gonna watch me.'

(Lindsey, College Freshman)

A central element of debate in third wave feminism is the notion that women can be sexy and attractive without being objectified and victimized. They can do this, in part, by taking control of or managing the sexual gaze. If women are the site of constant surveillance and eroticization anyway, as some third wavers argue, then women should take the reins of that spectacle and use it to their own benefit. For instance, Shuggart and Waggoner write about the subversive, disruptive potential of Gwen Stefani as a hyper-feminine (yet contradictorily tough) spectacle, for her ability to disrupt static categories of gender. The quote above by Lindsey, a fan of Fergie, suggests that Fergie's ability to control her "looked-at-ness" is what attracts Lindsey to her. "I'm hot and I know it," Lindsey imagines Fergie is saying, "I can do this and you're just gonna watch me." My own analysis of Gwen Stefani and Fergie concurs that they both explicitly use the notion of sexy spectacle and "looked-at-ness" as part of their personas. Controlling the male gaze (wanting them to look, but not allowing for them to touch) is a prevalent theme in the lyrics and videos of Fergie and Gwen Stefani. For instance, in *Wind it Up* Stefani sings:

When the beat comes on, the girls all line up,
And the boys all look, but no, they can't touch...

Stefani continues on in the song describing all the things that boys like visually about girls when they look at them. Similarly Fergie, in *Fergalicious*, says:

3 This is part of a larger dissertation which conducts a more comprehensive analysis of Fergie and Gwen Stefani's racial/gendered symbols, as well as identifies these tropes across the pop culture sphere from political spectacle to film to advertising. Forthcoming in 2011.

Fergalicious, definition: Make them boys go loco
They want my treasure so they get their pleasures from my photo
You can see me, you can't squeeze me
I ain't easy, I ain't sleezy

Like Stefani, Fergie also enjoys conjuring male desire but managing the conditions under which the desiring male can touch her. In their musical videos, both singers are placed centrally in the scene, often with single men or groups of men gazing upon them. Fergie also cites various forms of erotic dance in her videos for “London Bridge” and “Fergalicious”, in which she strips on a table in a gentleman’s club and pops out of a cake, calling to mind socially understood forms of female sexual spectacle which elicit the male gaze. While there is vigorous debate as to whether this kind of overt sexuality can be empowering for women (as Fergie’s fan Lindsey believes), and/or whether it is sufficiently subversive of traditional objectification to be considered feminist, what is of particular interest to me in an intersectional analysis is the question of “who” is doing the looking in Fergie and Gwen Stefani’s videos.

In many of their videos, the “who” that is looking at Fergie and Gwen Stefani are almost exclusively men of color, and primarily Black men. In “London Bridge”, Fergie table dances for an enthusiastic crowd of black and Latino men. In the video “Fergalicious”, fellow *Black Eyed Peas* Will.i.am and Taboo (who are Black and Latino respectively) look at Fergie and/or her photo alongside a cast of other men of color vying for her attentions. Gwen Stefani becomes the object of desire for Akon in the “Sweet Escape”, and Slim Thug in “Luxurious”, as well as an inferred/metaphoric object of black male desire in her visual homage to Fay Wray in “King Kong” in “Wind It Up”. In video after video, these white women consistently elicit the desirous gaze from men of color, with almost no white men to be found. Is this designed merely for visual aesthetics (the contrast provided between the women’s whiteness and the men’s darkness), or might there be other metaphors afoot?

In U.S. history, there is a long and dark cultural fantasy around black male desire for white women, and the myth of the black rapist (Davis 1983). For instance, in the early twentieth century, the highest grossing silent film, “Birth of a Nation” depicted Black men as sexually insatiable brutes with an unstoppable attraction to white women. Lynching, the mob murdering of mostly Black men as a tool of political and social repression, used the pretext of this fantasy of black male rapists and the subsequent need for protection of white women’s virtue to legitimate and arouse consent for racial terrorism (Wells-Barnett 1900). While many have written about the political motivations for white men to suppress the black population post-emancipation, what is often overlooked is the kind of power that white women yielded over black men as a result of this system. White women in this time and place had the power of life or death over black men with just a word in response to little more than a look

(real or imagined). Karen Andrews recalls the story of Minnie, a character in William Faulkner's short story "Dry September" who accuses a black man of attempting to rape her (the man was subsequently killed). Andrews described of Minnie:

By virtue of the rumored taboo, Minnie attains the solicitous attention of her peers who had formerly shunned her ... as if she has recovered her youth through her fantasized encounter with a black man. Minnie regains her sexual attractiveness in the eyes of the community by harnessing one of the few available sources of power for a white woman (Andrews 1993: 502).

Andrews, as well as Faulkner, recognizes the complicity of white women in lynching, because the taboo of racial miscegenation infused white women with not only power over this particular set of men, but also imbued them with a sexual power and allure in their fantasy ability to be able to arouse male desire, yet simultaneously control it.

This ability to arouse yet control the male gaze is, in part, what draws Fergie and Stefani's fans as empowering, or feminist. However, like lynching, in Fergie and Stefani's videos, this male gaze and control is deeply racialized and inextricably intertwined with the racial-sexual history of the United States. The titillation of taboo and guarantee of sexual control relies on their whiteness and the subjugation, in this case, of Black and Latino men. While the ability to control male sexual desire may be a cathartic reversal of the history of female objectification by men –one that generates feelings of pleasure and empowerment in female fans – the deeply racialized history of white women's sexual flirtation with and control over men of color as *the* site of empowerment has troubling political implications for this kind of feminist symbolism.

5.2 Successful Women: Fergie and Gwen Stefani as Boss-Ladies

A second, interrelated theme of Fergie and Gwen Stefani is their image as successful 'boss ladies,' both in actuality and metaphorically. Contemporary feminists hail being economically successful, becoming a boss, and being in charge as positive traits of empowerment for women. For instance, Naomi Wolf encourages young women to seek economic success because, she argues, "enough money buys a woman out of a lot of sex oppression" (Wolf 1993: 52). As part of her call for "power feminism", Wolf also calls for role models of women wielding power, to help inspire girls and young women to positions of power.

Both Fergie and Gwen Stefani are quite successful economically and present metaphors of themselves as 'boss ladies' in their videos and personas. Fergie and Gwen Stefani are acknowledged as being amongst the highest paid women perfor-

mers in the U.S., both from music sales and product placement and endorsement (Pomerantz, 2008). Gwen Stefani, as of 2009, was said to be worth upwards of 300 million as a result of her fashion company L.A.M.B.

In addition to being economically successful, both women have metaphors in their music and performances of being ‘in charge,’ boss ladies, owners, and managers. For instance, in “London Bridge”, Fergie breaks into the metaphorical “boys club” by taking over an actual gentleman’s club, removing the shirt and tie from one of the men, and wearing the garb of masculinity as her own in the final scene. In “Fergalicious,” the video portrays a Willy Wonka-like chocolate factory in which Fergie is the owner of the factory which produces her as a brand and puts her in charge of her various workers.

Gwen Stefani, the literal owner of the label L.A.M.B., is flanked by four women she has named as Love, Angel, Music, and Baby, which represents the four names that make up the acronym L.A.M.B., symbolically putting her in the role of “owner” of her entourage. In “Wind it Up,” Gwen Stefani oscillates between Maria from the “Sound of Music” – the governess in charge of her brood – and a dominatrix, with leather, latex, and whip. And both women, through the visual performance of being singular and centered in front of their ever-present entourages, (Gwen Stefani and her “Harajuku girls” and Fergie with her “Cholas”), present themselves as ‘out-in-front,’ powerful, and in charge.

However, like the control of male gaze, Fergie and Gwen’s control over others is a deeply racialized display, which has a deep history in the U.S. in terms of slavery and labor. In “London Bridge”, when Fergie overpowers a man in the gentlemen’s club to take male power for her own, the man, and every other man in the club, is of color. Metaphorically then, white women are not taking power from ‘all-powerful men’ in this scenario, but rather are displacing men of color, who are more vulnerable in this hierarchy. The tension of where white women rank in social privilege and power in relation to black men is analogous to the tensions in the American suffrage movement, and the deep resentment white suffragists felt when black men earned the vote before white women. This tension resurfaces again during the Civil Rights and women’s movements in the sixties, and apparently, by evidence of this video, is not yet resolved.

The video for “Fergalicious” is also saturated with racially intertwined metaphors. I will unpack just two of these. First, as boss of her candy factory, Fergie commands her women of color workers and brightly painted and dressed men of color that video reviewers calls her “Oompa-Loompas.” Roald Dahl, the author of “Charlie and the Chocolate Factory”, the book from which the “Fergalicious” video derives its concept, was a former colonial officer stationed in Africa. Dahl only thinly veils the racial connotations of the Oompa-Loompas in his original novel. Dahl

describes the workers of the chocolate factory as a tribe of tiny long-haired men, whom the children can scarcely believe are real people. He calls them ‘Oompa-Loompas’ from ‘Loompaland,’ but the parallels to Africa and the imperialist fantasy sit right below the surface. In the story, the entire tribe was rescued by Willy Wonka from their ‘terrible country’ where they were starving in a tree-house village and unable to protect themselves in a land with “nothing but thick jungles infested by the most dangerous beasts in the entire world” (Dahl 1964: 69). Wonka’s characterization of their immigration and suitability for factory work is saturated by racial and imperial discourses around immigration, labor, and even the slave trade:

So I shipped them all over here, every man, woman and child in the Oompa-loompa tribe. It was easy. I smuggled them over in large packing cases with holes in them, and they all got here safely. They are wonderful workers. They all speak English now. They love dancing and music. They are always making up songs (Dahl 1964: 71).

In the book and subsequent film’s narrative, the oompa-loompas are hard workers, grateful to their boss and savior for feeding and protecting them in exchange for labor. By extension, “Fergalicious” cast of colorfully dressed, smiling, dancing, and singing men and women of color who look to Fergie as their boss-lady empowers Fergie as a woman, but is also deeply saturated with racial and colonial history.

The racial narrative in “Fergalicious” is compounded by Fergie’s Shirley Temple persona. Figured centrally in the video through Fergie’s little red and white polka dot dress and curls, the video recalls a dress worn by child actress Shirley Temple advertising her 1935 film “The Littlest Rebel”. In “The Littlest Rebel”, Shirley Temple plays the charming 5-year old mistress of a plantation of loyal and devoted slaves in the South (who stay loyal even after the Civil War erupts). While the historical racial references may not be blatantly obvious to contemporary viewers, they invoke a sense of power and control that is identifiable by viewers and which, unfortunately, follow a well-worn path of racial asymmetry in U.S. cultural history.

In Gwen Stefani’s case, her entourage of Harajuku girls is comprised of four Japanese and Japanese-American women of similar height and build, and who are often dressed alike. They are so similar, they appear to be almost interchangeable. Naming these women as elements of the brand that Stefani owns, (Love, Angel, Music, and Baby respectively) denotes a kind of commodified objectification of these women—commodities owned, marketed, and sold by label owner Stefani. Further, Gwen Stefani stands out visually as tall and blond in front of a symmetrical background of women of color, who do her bidding. The visual juxtaposition of Gwen Stefani in front of a backdrop of her harajuku girls literally puts Stefani ‘out-in-front.’

While this analysis only looks at two elements of the videos, *controlling the sexual gaze*, and *women in charge*, it demonstrates that an analysis that only looks at gender and

empowerment will yield dramatically different results from an intersectional analysis, which includes race. The single-axis analysis of gender shows Fergie and Gwen Stefani as gender-bending, powerful, and sexy. Incorporating race (and history) into the analysis reveals deeply disturbing racial narratives in which white women are empowered at the expense of men and women of color. As contemporary feminists seek to develop icons and representations that support gender equality, the deeply racial character of gendered history, at least in the U.S., cannot or should not be overlooked. Intersectional analysis should necessarily include goals for social justice that do not empower one group through the exploitation and expense of another.

6. Case 3: Intersectionality, Art, and Social Movements

Martha González

Post-modern social movements such as the Indigenous Mayan uprising in Chiapas, Mexico, commonly known as the E.Z.L.N or the Ejercito Zapatista de Liberacion National, have taken up the exploration of subjectivities through multiple dialogues, *encuentros*, and other social technologies.⁴ Zapatistas urge an engagement with our immediate community as well as other struggling communities around the world. Zapatistas encourage *encuentros* as they are important self-reflexive exercises that encourage community building.

As a Chicana⁵ artist/activist inspired by the Zapatistas, I utilize interaction via creative expression (music, dance, visual art, poetry, theatre) to draw out and explore the complexities and crossroads of multiple subjectivities in my social activism work. I have found music, art, poetry and other creative mediums are useful tools that express complex subjectivities-our conscious as well as subconscious interactions with others in the world. In continuing to explore the complexity of intersectionality theory, and as an example of how art can draw out subjectivities that can lead to transformative discussions, I will discuss an incident that took place at the *Primer Encuentro Entre Chicanos y Chicanas Para La Humanidad y Contra el Neoliberalismo* (The First Encounter between Chican@s and Indigenous for Humanity and against Neoliberalism) 1997 in the Mountains of Chiapas, Mexico. In solidarity with indigenous Zapatista Mayan communities, this encounter was proposed by Chican@⁶ artists from East Los Angeles to learn and dialogue with the Zapatista communities. Understanding the

⁴ The Zapatistas encourage dialogue in every way. They held local as well, “intergalactic” meetings or *encuentros* (encounters) to encourage dialogue for the purpose of building community.

⁵ An identity rooted in the Chicano Movement of the 1960’s inferring a commitment to social justice.

⁶ I will use the @ character as a way to inform the reader that I mean both Chicano as well as Chicana participants.

many ways neo-liberalism and globalization affect communities, this *encuentro* was a collective effort to gather solidarities and envision future solutions.

As a participant observer in this historic *encuentro* I came to see how art mediums became important catalysts that stimulated conversations based on gender, class, race and nation. Through a moment of conflict I will show how the creative process (in this case mural painting) was a catalyst that allowed White European, Indigenous and Chican@ women participants to explore different perceptions of gender subjectivities. Ultimately the collective artistic process in this *encuentro* served as an unexpected vehicle to explore race, gender and nation. Despite an allied political struggle that united *encuentro* constituents, the artistic process nonetheless highlighted competing perceptions of gender as they relate to history and nation. In essence art or the communal creative act highlighted the crux of intersectional realities as they pertain to gender and nation that prompted discussion.

6.1 What Do I Mean by “Art?”

Before I begin to delve into the circumstances of this case study, let me explain what I mean by ‘artistic’, ‘art’ or creative expression, as I will use these interchangeably. I mean ‘art’ as any one medium of music, visual art, theatre, and dance. That being said, art or creative expressions are oftentimes thought to be free of subjectivities (race, class, gender, sexuality, nation) in content. Music, for example, is often thought of as autonomous structures relating to objective inspiration. Popular reference to music as a ‘universal language’ illustrates this belief. However, assuming a ‘universal language’ in music denies the plethora of historical trajectories and cultures that inform the music itself. In this sense, there is nothing ‘universal’ about music. Feminist music theorist Susan McClary (1991) argues that music is not objective or organically organized but rather “Music is always dependent on the conferring of social meaning” (21).

In contrast, ‘Art for art’s sake’ is also a common phrase that implies an absent subjectivity in creative output. One can say that “art for art’s sake” is both a recognition that subjectivity is at the core of creative expression and also a call to remove it. I argue that subjectivity is embodied and lived reality. The subconscious is oftentimes articulated through artistic expression. The creative process draws out ideas of time, place, history, and lived experience that are embedded in the subconscious and emerge through tangible modes of expression. As such, art as a collective practice is an effective way to articulate these realities as a community where ‘formal dialogue’ alone fails. Communal creative acts inherently express the intersectional realities of participants.

6.2 The Zapatistas and Art as a Tool

On January 1, 1994, the day the North American Free Trade Agreement (NAFTA) was to go into effect, indigenous Mayan communities in Chiapas, Mexico took over four municipalities in the state including the city of San Cristobal de Las Casas. They called themselves the *Ejercito Zapatista de Liberacion National* (E.Z.L.N) commonly known as the Zapatistas. The Zapatista movement was the first post-modern revolution that was *not* based on a Marxist perspective in search of governmental power. The Mayan communities claimed grievances against the neo-colonial forces of globalization and their uprising was an attempt to bring focus and attention to their struggle. They also sought to build alliances with other communities in struggle across the globe. Much to the world's surprise, these Mayan communities used media and other systems of communications, such as the Internet, to communicate these important ideas. A group of Chican@s artists from East L.A., along with other marginalized people from around the world immediately recognized the implications of such a stance against the neoliberal forces and ideologically allied themselves with the Zapatista struggle.

As a symbolic gesture the Zapatistas masked their faces. This was also a problem as the Mexican government refused to deal with what they called "masked terrorists" and ordered them to remove the masks. Furthermore, the Zapatistas appointed a charismatic spokesperson named Marcos to address the media. With the world media lens upon them, the Mexican government demanded to know whom their spokesperson was, "Who is Marcos?". The Zapatistas responded to this pressing question by eloquently stating:

Marcos is gay in San Francisco, black in South Africa, an Asian in Europe, a Chicano in San Ysidro, an anarchist in Spain, a Palestinian in Israel, a Mayan Indian in the streets of San Cristobal, a gang member in Neza⁷, a rocker in the National University, a Jew in Germany, an ombudsman in the Defense Ministry, a communist in the post-Cold War era, an artist without gallery or portfolio.... A pacifist in Bosnia, a housewife alone on Saturday night in any neighborhood in any city in Mexico, a striker in the CTM, a reporter writing filler stories for the back pages, a single woman on the subway at 10 pm, a peasant without land, an unemployed worker... an unhappy student, a dissident amid free market economics, a writer without books or readers, and, of course, a Zapatista in the mountains of southeast Mexico. So Marcos is a human being, any human being, in this world. Marcos is all the exploited, marginalized and oppressed minorities, resisting and saying, 'Enough'⁸

One of the most compelling aspects of the Zapatista movement was their use of poetry. Communicating their struggles to the world the Zapatistas avoided the tradi-

7 Nezahualcóyotl is a neighborhood in Mexico City, notoriously famous for its rampant poverty and crime.

8 "Zapatista." *Big Noise*. <http://www.youtube.com/watch?v=jlh5nY7QJD4> (accessed June 7, 2009).

tional “discourse of power” (Esteva, 2007: 129) and spoke to the heart and from the heart. They choose not to conform to the “norms of well-behaved writing: principles of consumption, style, gender, correction and improvement” (Minh-Ha 1989: 17). As one of many tactics, by answering the question of “Who is Marcos” through the naming of multiple subjectivities in struggle around the world, the Zapatistas highlighted the common oppression shared by them all. The most important subject behind the mask was the “marginalized, exploited human being in this world”⁹. The poetic structure used to articulate the common oppression between multiple subjects, as stated in the above passage, invoked the humanity in all. This understanding is reached not by an erasure or avoidance of intersectional realities. By naming their experiences, and answering the question “*Quién es Marcos?*” on their own terms, “the face that hides itself to be seen”¹⁰ is *more* visible, better understood and more inclusive than the movement ever could have expressed had the faces of its individual participants been revealed through the essentializing process of unmasking.

6.3 *The Encuentro and the Conflict*

The *Primer Encuentro Chican@ Indigenas para la Humanidad y Contra el Neoliberalismo* (The First Encounter between Chican@s and Indigenous for Humanity and against Neoliberalism) took place from August 5-10 in Chiapas, Mexico. Organized by artists, activists, and college students that mostly resided in the city of East Los Angeles in the state of California, we decided to name our collective *The Big Frente Zapatista (BFZ)*¹¹. BFZ strongly identified with Chican@ history and the movement of the 1960’s and thus identified as Chicana or Chicano. The anti-imperialist message as well as the use of poetry by the Zapatistas inspired the Chican@ East L.A artistic movement. As a collective we had experienced, through our own communities, how music and art were effective tools for the purpose of building social bonds in our own community. Artistic mediums were therefore central tools in the dialogues between Chican@s and Mayan communities in the 1997 *encuentro*.

⁹ Ibid.

¹⁰ “Zapatista.” *Big Noise*. <http://www.youtube.com/watch?v=jlh5nY7QJD4> (accessed June 5, 2009).

¹¹ The title of this collective was a play on a Mexican organization called *La Frente Zapatista*. *La Frente* was a civil society organization in support of the E.Z.L.N. their teachings and efforts in Mexico City.

6.4 The Power in Performativity: Gender Representation in Conflict

Performativity must be understood not as a singular or deliberate ‘act’ but, rather as the reiterative and citational practice by which discourse produces the effects that it names (Butler 1993; 2).

It was a glorious day. Oventic¹² was located in a valley that led down to a river between two steep mountains covered with flowering cornstalks. The sun had risen early and its rays were warming the afternoon despite the cool mountain breeze. The *Encuentro* took place in a span of five days that included dialogue and creative workshops within these mountains. The days were organized into themes, which entire talks and creative workshops would be focused on. This case study focuses on an incident that took place on a day dedicated to *la mujer* or ‘the woman.’ That is, discussions would revolve around issues pertaining to women and their realities. The day would then culminate in a variety of art medium workshops based on these discussions. As a musician, I was part of the music and songwriting workshop. On a break, I decided to take a walk up the valley and see how the mural workshop was coming along. The sidewall of Oventic’s community hall was prepped and *encuentro* participants were ready to paint. In attendance were Mayan and Chicana participants and various observers from other countries.

As participants began to paint, there was little apprehension on the part of Mayan woman who went to task on the mural. Creative expression was part of their daily culture. Mayan women in Chiapas take pride in the making of their own clothing for example. It is a coming of age task for young women to weave and embroider a *capa* (cape). In making their *capas*, they create flower motifs that will more than likely identify them for the rest of their womanhood. As mentioned earlier the *encuentro* drew many observers, some of whom were white European women.

A disagreement ensued when two white Spanish women approached a Mayan participant in the mural workshop and urged her to paint the sign of Venus. One of the women went as far as to guide an indigenous woman’s hand in drawing the circle and cross. As “reiterative and citational practice”(12), Mayan cultures perceived flowers as a symbol of female gender and therefore used flower motifs to decorate their clothing. Chicanas citing a different body of performativity had been drawing moons and cornstalks, but never attempted to impose their ideas and images of womanhood on others. However, the white women felt that the singular idea ‘woman’ should be enough to create a bond of sisterhood, yet the power dynamics of their imposition brought to the surface questions of race, colonial histories and white privilege. Chicanas, on the other hand, were furious at the white women for not only intruding on the Chican@ Indigena dialogue but for imposing their cultural

12 Tzotzil for “place where people meet.”

symbols as well. The citation imposed by white women carried a historical weight as far as the Chicanas were concerned. The Venus symbol for Chicanas was fraught with colonial histories and practices. Most importantly Chicanas felt that rather than impose their citational practice on others they should “attend to their communication practices” (Carrillo Rowe 1997: 66).

Performativities vary from culture to culture and I agree with Judith Butler in stating that there are no given norms or laws of sex. Yet, at this stage in the neo-colonial game, performativity is loaded with power. In this context, which bodies mattered in the conflict I just described? Which bodies imposed their symbols to be cited above all others? Who has the power to be cited and who is being excluded by this act? As organizers and participants we failed to take an intersectional analysis when looking at gender specificity in the time and place it was being performed. Had the white women considered ‘purpose’ they would have realized it was an *encuentro* or encounter looking for dialogue and not a quest for gender symbol conversion. Had they considered ‘place’ they would have realized we were in the mountains of Chiapas in solidarity with the Zapatista struggle for cultural survival distanced from everything that represented colonialism, such as city, industrialization, and endangerment of indigenous culture. In this particular space and time of creation, white women quickly reconsidered imposing their gender symbols and instead observed and experienced another woman’s expression.

The tension and discourse that ensued was initially around competing notions of what ‘woman’ is and how she should be cited in the mural. Importantly, conflict incited a dialogue involving colonial histories, White privilege, and positionality. As a result, the notion of ‘universal sisterhood’ was questioned and dispelled. Most importantly, and despite the plethora of emotions that erupted, we found an opportunity to dialogue on issues concerning colonialism, race, and nation.

6.5 Conclusion: Encuentros, Intersectionality and Love for Social Change

Encuentros literally translates into ‘encounters’. The process of collective artistry helped participants to draw out and encounter multiple subjectivities. Through artistic processes these differences, although existing in multiple and intersectional ways in our daily lives, are highlighted and deconstructed. *Encuentro* participants produced multiple multi-media works that were not for profit or competition amongst participants. Painting a collective mural, communal songwriting, and other works produced through artistic conviviality during this *encuentro* mainly fostered interactions that gave way to discussion. Convening through art for the purpose of social change plays out intersectionality as a theory in the flesh. Similarly, in academia intersection-

ality is a tool for reflection on social realities. Furthermore, intersectionality requires a personal introspection that positivist traditions discourage. Intersectionality is, in effect, a creative tool that has the ability to cut through institutional thought and structures embedded in disciplines, highlighting blind spots. As mentioned above, attorney Kimberly Crenshaw repeatedly described intersectionality as an important tool, not for some grand “totalizing theory of identity”, but rather to account for what she refers to as the “multiple grounds of identity” (2: 1991). The Zapatista movement and advocacy for “plural paths” as a pertinent substitute for the “very western notion of One World, One Truth, One Path, which has been the ideological root of all colonialisms”, mirrors our argument for the specificity of intersectionality theory (Esteva 1997; 130). Intersectionality theory must resist the single formula. It is a reflexive tool of analysis that ultimately has social justice implications especially as it is utilized in the hands of knowledge producers and social activists. Drawing from the Zapatista models of community building, the *Primer Encuentro* and the tools of art used to explore these multiple grounds of identity were key in articulating the importance of not ignoring or attempting to theorize that our differences were insignificant –or that one was more significant than the other – but rather how we could collectively begin to imagine “a world where many worlds could exist” (Flores-Gonzalez 2007: 10).

6.6 Love as a Source of Empowerment

Challenges to racist hegemony, such as the one waged by Crenshaw, as well as others who are willing to confront power, need a fountain of energy and spiritual resources to initiate and follow through on such a struggle. Many social scholars have identified “Love as an important source of empowerment when confronting issues of racism” (hooks as quoted by Sandoval 2000: 140). Chicana feminist theorist Chela Sandoval discusses at great lengths the hermeneutics of love as a “set of practices and procedures” that can transit all subjects. That is, that Sandoval identifies Love as something that can break through “whatever controls” to find an “understanding and community” (140). Sandoval’s explanation identifies Love as something that can “puncture” through narratives that, “tie us to social time and space, to the descriptions, recital and plots that dull and order our senses insofar as such social narratives are tied to the law” (140). Sandoval continues stating that combined with “risk and courage” Love can “make anything possible” (140). An important tool in the struggle for social justice, Love is the most significant element of social change. Undoubtedly, Love is what propelled Crenshaw to move beyond the “social narratives” that make women of color invisible to the state.

7. Conclusion

We hope that speaking from our positions as U.S. intersectional scholars, women of color feminists and/or scholars of whiteness we have been able to provide a historical context for and demonstration of the specific nature of intersectionality and its usefulness as a theoretical framework and a tool for social change. In this article, we sought to re-assert a few key ideas about intersectionality: First, we believe that if we disconnect intersectionality from its political origins, we lose its political impetus. For instance, if intersectionality becomes merely an analytic for calculating or measuring claims for social services/social justice, in the hands of the state this theory can become a repressive tool against the very constituencies who developed the theory. Second, we hope to warn against tendencies towards abstraction and universalization. Intersectionality is not a social science version of the “theory of everything.” In fact, as we have shown, it emerged in resistance to such totalizing theoretical moves, instead privileging context and specificity over abstraction and universalization. Third, we want to reemphasize that intersectionality is a method for activism as well as scholarship that has radical transformative potential when implemented with love. Hence, intersectionality is not only a theory of structural inequality, but is also a set of practices that acknowledge the multiplicity of social worlds. And finally, we want to assert that a comprehensive accounting of race, class, and gender is necessary throughout the social sciences and humanities if we are to be able to speak across our differences without reproducing unequal power relationships and dynamics. This means not only applying the analysis of race, class, and gender to marked social groups, but also incorporating reflexivity around locations of race, class, and gender privilege as well.

Bibliography

- Andrews, K. M. 1993. White Women's Complicity and the Taboo: Faulkner's Layered Critique of the 'Miscegenation Complex'. In: *Women's Studies: An Interdisciplinary Journal* 22 (4): 497-506.
- Anzaldua, G. 1999. *Borderlands* (2nd ed.). San Francisco: Aunt Lute Books.
- Baumgardner, J., and Richards, A. 2000. *Manifesta: Young women, feminism, and the future*. New York: Farrar, Straus and Giroux.
- Burton, A. M. 1994. *Burdens of history: British feminists, Indian women, and imperial culture, 1865-1915*. Chapel Hill: University of North Carolina Press.
- Butler, Judith. 1993. *Bodies that Matter: On the Discursive Limits of "Sex"*. Routledge.

- Carrillo Rowe, A. M. 2000. Locating Feminism's Subject: The Paradox of White Femininity and the Struggle to Forge Feminist Alliances. In: *Communication Theory*, 10: 64–80.
- Crenshaw, Kimberlé. 1991. Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color. In: *Stanford Law Review* 43(6): 1241-1299.
- Crenshaw, Kimberlé, Gotanda, N., Peller, G., and Thomas, K. (eds.). 1995. Part Six: The Intersection of Race and Gender. In: Kimberlé Crenshaw. *Critical Race Theory: Key Writings that Formed the Movement*. New York City: New Press.
- Dahl, Roald. 1964. *Charlie and the chocolate factory*. New York: Knopf.
- Davis, Angela Y. 1983. *Women, race & class*. New York: Vintage Books.
- Davis, Angela Y. 1998. *The Angela Y. Davis reader*. Malden Mass.: Blackwell.
- Fox-Genovese, E. 1988. Within the plantation household: Black and White women of the Old South. *Gender & American culture*. Chapel Hill: University of North Carolina Press.
- Diaz, S. P. 2007. Young, Roger Arliner (1889-1964). BlackPast.org. Encyclopedia, Retrieved June 11, 2008, from <http://www.blackpast.org/?q=aah/young-roger-arliner-1889-1964>
- Esteva, Gustavo. 2007. Celebrataion of Zapatismo. In: *Humboldt Journal of Social Relations*. 29 (1): 127-166.
- Flores-Gonzalez, Roberto. 2007. Chicano Artists and Zapatistas Walk Together Asking, Listening, Learning: The Role of Transnational Informal Learning Networks In the Creation of A Better World. PhD diss., University of Southern California.
- García, A. M. (Ed.). 1997. *Chicana Feminist Thought: The Basic Historical Writings* (1st ed.). London: Routledge.
- Glenn, E. N. 2002. *Unequal freedom: How race and gender shaped American citizenship and labor*. Cambridge, Mass: Harvard University Press
- Guy-Sheftall, B. 1995. *Words of Fire: An Anthology of African-American Feminist Thought*. New York: New Press; Distributed by W.W. Norton.
- Hammonds, E. M. 1993. Young, Roger Arliner (1889-1964). In: D. C. Hine (Ed.), *Black Women in America: An Historical Encyclopedia* (pp. 1298-1299). Brooklyn, NY: Carlson Publishing.
- Hill Collins, Patricia. 1991. *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. New York: Routledge.
- Hill, Collins Patricia. 2006. *From Black power to hip hop: Racism, nationalism, and feminism. Politics, history, and social change*. Philadelphia: Temple University Press.

- Hong, G. 2006. *The Ruptures of American Capital: Women of Color Feminism and the Culture of Immigrant Labor*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- hooks, bell. 1981. *Ain't I a Woman: Black Women and Feminism*. Boston: South End Press.
- Hull, G., Bell Scott, P., and Smith, B. (eds.). 1982. *All the Women Are White, All the Blacks Are Men, but Some of Us Are Brave: Black Women's Studies*. Old Westbury NY: Feminist Press.
- Kahn, J. (Director) 2007. „Sweet Escape [Music Video]“. In: Gwen Stefani (Performer) *Sweet Escape*. Seattle: MTV.
- Lorde, Audré. 1984. *Sister Outsider: Essays and Speeches*. Berkeley: Crossing Press.
- Manning, K. R. 1989. Roger Arliner Young, Scientist. In: Sage, VI (2): 3-7.
- Manning, K. R. 1993. Ernest Everett Just: The Role of Foundation Support for Black Scientists 1920-1929. In: Harding, Sandra (ed.). *The "racial" Economy of Science: Toward a Democratic Future*. Bloomington: Indiana University Press.
- Manning, K. R. 1998. Science and Opportunity. In: *Science, New Series*, 282(5391): 1037-1038.
- McClary, S. 1991. *Feminine Endings: Music, Gender, and Sexuality*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- McClintock, A. 1995. *Imperial leather: Race, gender, and sexuality in the colonial contest*. New York: Routledge.
- Mohanty, C. T. 2003. *Feminism without borders: decolonizing theory, practicing solidarity*. Durham; London: Duke University Press.
- Moraga, C., and Anzaldua, G. 1981. *This Bridge Called My Back: Writings by Radical Women of Color* (3rd ed.). New York: 3rd Woman Press.
- Muller, S. (Director). 2005. „Luxurious [Music Video]“. In: Gwen Stefani (Performer), *Love. Angel. Music. Baby*. Seattle: VHI Network.
- Muller, S. (Director). 2006. „Wind It Up [Music Video]“. In: Gwen Stefani (Performer) *Sweet Escape*. Seattle: MTV.
- Newman, L. M. 1999. *White women's rights: The racial origins of feminism in the United States*. New York: Oxford University Press.
- NietoGomez, A. 1997. *La Feminista*. In: A. M. García (ed.), *Chicana Feminist Thought: The Basic Historical Writings* (1st ed.). Routledge.
- Pender, Patricia. 2004. 'Kicking ass is comfort food': Buffy as third wave feminist icon. In: Gillis, S., Howie, G., and Munford, R Houndsills (eds.). *Third wave feminism: A critical exploration*. Basingstoke, Hampshire: Palgrave Macmillan.
- Pomerantz, D. 2008. The top-earning women in Music. *Forbes Magazine*.
- Press, Joy. 2005, October 18. "Notes on girl power: the selling of softcore feminism" [Electronic Version]. *The Village Voice*. <http://www.villagevoice.com/2005-10-18/specials/notes-on-girl-power/>

- Robinson, F. (Director) 2006. ,Fergalicious [Music Video]. In: Fergie (Performer) The Dutchess. Seattle: MTV
- Saldívar-Hull, S. 2000. Feminism on the Border: Chicana Gender Politics and Literature. Berkeley: University of California Press.
- Smith, B. (ed.). 1983. Home Girls: A Black Feminist Anthology (1st ed.). New York: Kitchen Table-Women of Color Press.
- Solinger, R. 2005. Pregnancy and power: a short history of reproductive politics in America. New York: New York University Press.
- Spangenburg, R., and Moser, K. (eds.). 2003. Young, Roger Arliner. In: Spangenburg, R. (ed.). African Americans in Science, Math, and Invention. New York NY: Facts on File: 232-233.
- Spelman, E. 1988. Inessential Woman: Problems of Exclusion in Feminist Thought. Boston: Beacon Press.
- The Combahee River Collective. 1982. A Black Feminist Statement. In: G. Hull, P. Bell Scott, and B. Smith (eds.). All the Women Are White, All the Blacks Are Men, but Some of Us Are Brave: Black Women's Studies. Old Westbury N.Y.: Feminist Press: 13-22.
- Torres, E. E. 2003. Chicana Without Apology: The New Chicana Cultural Studies. New York: Routledge.
- Toure. 2006, October 16. "Fergie Dances With Herself." In: Rolling Stone 16: 69-70.
- Trinh, T. 1989. Woman, Native, Other: Writing Postcoloniality and Feminism. Bloomington: Indiana University Press.
- Warren, W. 1999. Roger Arliner Young: A Cautionary Tale. In: Warren, Wini. Black Women Scientists in the United States. Bloomington: Indiana University Press: 287-295.
- Webb, M. (Director) 2006. ,London Bridge [Music Video]. In: Fergie (Performer). The Dutchess. Seattle: MTV.
- Wells-Barnett, and Ida B. 1900. "Lynch law in America." In: The Arena 23(1): 15-24.
- Wolf, N. 1993. Fire with fire: The new female power and how it will change the 21st century. New York: Random House.
- Zack, N. 2005. Inclusive feminism: A third wave theory of women's commonality. Lanham, MD: Rowman & Littlefield Publishers.

II. Intersectionality as Reflection on Methodologies

Intersektionalität. Ein brauchbares Konzept für die Geschichtswissenschaften?

Andrea Griesebner, Susanne Hehenberger (Wien)

I.

Feministische Forschung, will sie auf der Höhe der methodischen und theoretischen Debatten sein, scheint seit einigen Jahren nicht mehr ohne den Begriff der Intersektionalität auszukommen.¹ Wofür aber steht der Begriff? Der kleinste gemeinsame Nenner unter den feministischen Forscher_innen, welche ihren Zugang als intersektional bezeichnen, scheint uns weniger in der Methodologie als vielmehr in den theoretischen Vorannahmen zu liegen: erstens, dass das Geschlecht in einer Wechselwirkung mit anderen Kategorien steht, und zweitens, dass (gegenwärtige wie historische) Gesellschaften nur mit Blick auf die sich gegenseitig beeinflussende Mikro-, Meso- und Makroebene verstanden werden können. Diese Vorannahmen sind heute in den Gender Studies kaum mehr umstritten. So betrachtet wäre die Geschlechterforschung per se intersektional, und die Forderungen nach „neue[n] Perspektiven auf Intersektionalität“ (Walgenbach/Dietze/Hornscheidt und Palm 2007) oder nach einem „Kurswechsel in der Intersektionalitätsdebatte“ (Klinger 2008) wären unverständlich. Der Teufel steckt wie immer im Detail oder, wie es Pierre Bourdieu formulierte, die feinen Unterschiede sind oft die bedeutenden. Begriffe sind nicht neutral, sondern Denkwerkzeuge, und es ist daher nicht dasselbe, ob wir diese Wechselwirkung als intersektional oder aber mit stärker prozessualen Begriffen wie interagierend, relational oder interdependent zu fassen suchen. Forschungen, die mit dem Begriff der Intersektionalität arbeiten, müssen sich, so auch Katharina Walgenbach, bewusst sein, „wie eng dieser Terminus mit Crenshaws Intersectionality-Konzept verbunden ist“ (Walgenbach 2007: 23-64, 49).

Als gelernte Historikerinnen wollen wir in einem ersten Schritt nach dem Entstehungskontext des Begriffs der Intersektionalität fragen und seiner wissenschaftlichen ‚Karriere‘ nachspüren, um in einem zweiten Schritt darzulegen, warum auch

1 Einen Überblick über die Verwendung des Begriffs *Intersectionality* vor allem in der US-amerikanischen Forschungslandschaft gibt Leslie McCall 2005. Für den deutschsprachigen Raum vgl. neben den 2008 von Gudrun-Axeli Knapp und Cornelia Klinger sowie Rita Casale und Barbara Rendtorff herausgegebenen Sammelbänden den Beitrag von Vera Kallenberg und Johanna M. Müller in diesem Band.

wir Probleme mit dieser Denkfigur haben und statt der Begriffe Intersektionalität und Identität jene der Relationalität und Identifizierung bevorzugen.

II.

Der Begriff Intersectionality geht bekanntermaßen auf einen Vorschlag der Juristin und Mitbegründerin der *Critical Race Theory* Kimberlé Crenshaw zurück. Ihr zentrales Anliegen war es, darauf aufmerksam zu machen, dass schwarze Frauen in den USA anders von Sexismus, konkret: von physischer und sexueller Gewalt, betroffen sind als weiße Frauen (Crenshaw 1989 und 1991). Um die spezifischen Erfahrungen schwarzer Frauen sichtbar zu machen, schlug sie Ende der 1980er Jahre vor, die Identität schwarzer Frauen im Schnittpunkt von „gender“ und von „race“ zu verorten. Der Vorschlag von Crenshaw antwortet auf die Identitätspolitik sowohl eines theoretischen Zweiges der schwarzen Bürgerrechtsbewegung wie auch der zweiten Frauenbewegung, welche ein kollektives Subjekt „Frau“, ein gemeinsames „Wir“ postulierte und sich dazu auf eine gemeinsame Geschichte, auf gemeinsame Erfahrungshorizonte von Frauen berief. Wie Crenshaw in ihrem überarbeiteten Artikel 1994 nochmals betonte, werden wegen ihrer „intersectional identity as both women and people of color“ die Erfahrungen und Interessen von *women of color* sowohl von der schwarzen Bürgerrechtsbewegung wie auch von der Frauenbewegung marginalisiert (Crenshaw 1994: 93). Aus der Perspektive einer US-amerikanischen Rechtswissenschaftlerin kritisierte sie die Antidiskriminierungsgesetze, welche entweder zugunsten von Frauen oder zugunsten von Schwarzen entworfen wurden. Wie sie unter anderem am Fallbeispiel der Klage von schwarzen Frauen gegen die Einstellungspolitik von General Motors exemplifizierte, boten die Antidiskriminierungsgesetze den schwarzen Frauen keine Hilfe, weil der Konzern nachwies, sowohl Frauen (weiße) wie auch Schwarze (Männer) einzustellen, und so den Vorwurf des Sexismus wie des Rassismus zurückwies. Da sich, so Crenshaw, die „patterns of subordination“ bei schwarzen Frauen überkreuzen (*intersect*), hätten sie als Gruppe spezifische politische Anliegen und Bedürfnisse (*intersectional needs*) (Crenshaw 1989).

Die Denkfigur der Intersektionalität verbreitete sich in den 1990er Jahren vor allem in den Sozial-, später auch in den Geistes- und Kulturwissenschaften. Sie schien eine Lösung für das zentrale Problem anzubieten, dass die postulierte Gleichheit (*sameness*) von Individuen auf der Basis einer Kategorie – sei es „Rasse“, Klasse, Geschlecht, Nation, Religion oder Sexualität – sowohl auf theoretische wie auch auf lebensweltliche Kritik stieß. Bereits in den 1970er Jahren hatten außer schwarzen Theoretikerinnen und politischen Aktivistinnen wie bell hooks vor allem auch marxistisch-materialistisch argumentierende Sozialhistorikerinnen inhaltliche Beden-

ken gegen die Konstruktion einer einheitlichen Kategorie ‚Frau‘ geäußert, politisch davor gewarnt, „sisterhood“ für realitätsmächtiger als die Klassenzugehörigkeit zu halten und Klasse als wichtige Kategorie der Frauenforschung benannt (Alexander/ Davin 1976: 4-6; Davis 1986: 117-132 [1976]).

Crenshaw war es darum gegangen, die konkurrierenden Identitätskategorien ‚schwarz‘ und ‚Frau‘ zu verbinden. Ihre Kritik, so unsere Lesart, war auch gegen die Zumutungen gerichtet, sich zuvorderst als ‚Frau‘ oder als ‚Schwarze‘ zu sehen. Mit der Denkfigur der Intersektionalität machte sie die ‚Identität‘ schwarzer Frauen an der Schnittstelle von ‚race‘ und ‚gender‘ fest. Obwohl Crenshaw erfolgreich auf die besondere Identität bzw. wohl korrekte Subjektposition von schwarzen Frauen aufmerksam machte, war das Bild der Intersektion insofern problematisch, als es die Vorstellung von ‚Rasse‘ und Geschlecht als distinkte Kategorien forschrieb.

Nach der Arbeiter-, der schwarzen Bürgerrechts- und der Frauenbewegung entstanden in den 1980er- und 1990er Jahren weitere soziale Bewegungen, die nun ihrerseits das sexuelle Begehr, die ethnische, nationale oder religiöse Zugehörigkeit oder auch die Herkunftsländer der Eltern und/oder Großeltern als zentrale Identitätskategorien betonten. Diese neuen sozialen Bewegungen schärften die Sensibilität dafür, dass es außer der klassischen Trias – Klasse, „Rasse“, Geschlecht – eine Reihe anderer soziokultureller Zugehörigkeiten gibt, welche die Subjektpositionen prägen und für die Erfahrungen von Menschen bestimmen können. Die Kategorien, die in einer intersektionalen Analyse zu berücksichtigen wären, begannen sich zu vervielfältigen. Welche sozialen Kategorien die Forscher_innen für wichtig erachteten und wie sie diese Kategorien definierten, hing von ihren konkreten Forschungsgegenständen ebenso ab wie von ihrer disziplinären Herkunft und ihrer theoretischen Positionierung. So schlugen Helma Lutz und Norbert Wenning 2001 mit *Geschlecht, Sexualität, „Rasse“/Hautfarbe, Ethnizität, Nation/Staat, Klasse, Kultur, Gesundheit, Alter, Sesshaftigkeit/Herkunft, Besitz, Nord – Süd/Ost – West und gesellschaftlicher Entwicklungsstand* insgesamt „13 bipolare hierarchische Differenzlinien“ vor (Lutz/ Wenning 2001: 11-24, 20). Warum diese und nicht andere? Zuzustimmen ist Cornelia Klinger, für die ein Zeit und Raum überschreitender Versuch einer Einschränkung der Faktoren, welche die Erfahrungen von Individuen prägen können, von Anfang an zum Scheitern verurteilt war (Klinger 2008: 38). Ähnlich argumentierte auch Judith Butler, die bereits 1991 zu bedenken gab, dass die Kategorisierungen des Subjektes nie vollständig sein können:

Theories of feminist identities that elaborate predicates of colour, sexuality, ethnicity, class and able-bodiedness invariably close with an embarrassed ‚etc.‘ at the end of the list. Through this horizontal trajectory of adjectives, these positions strive to encompass a situated subject, but invariably fail to be complete. (Butler 1991: 143)

Wir wollen nicht behaupten, dass in der Vergangenheit wie in der Gegenwart auf der Basis von personalen ‚Identitätskategorien‘ – zumindest temporär – nicht wirkungsvoll Gruppen realisiert wurden bzw. werden können. Wir gestehen auch ein, dass Subjekte zu einem bestimmten Zeitpunkt in einer bestimmten Konstellation über eine bestimmte ‚Identität‘ verfügen können. Voraussetzung dafür sind allerdings Diskurse, die bestimmte Eigenschaften, Merkmale oder Praktiken ontologisieren, oder umgekehrt soziale Bewegungen, welche die Ontologisierung für emanzipatorische Forderungen produktiv zu machen versuchen. So verwies etwa Stuart Hall in seinem 1987 publizierten Essay „Minimal Selves“. Identity: the Real Me“ darauf, dass sich die meisten Menschen in seiner Heimat Jamaika heute als „schwarz“ sehen: Dies sei, so Stuart Hall, insofern bemerkenswert, als Jamaika in

reality it is a society of black and brown people who lived for three or four hundred years without ever being able to speak of themselves as 'black'. Black is an identity which had to be learned and could only be learned in a certain moment. (Hall 1996: 116 [1987])

Sich selbst als ‚Schwarze_r‘ zu sehen, ist für Stuart Hall im Jahr 1987 eine „Identität“, die gelernt werden musste und nur zu einem bestimmten Zeitpunkt gelernt werden konnte. In Jamaika war für ihn dieser Moment mit der schwarzen Bürgerrechtsbewegung in den 1970er Jahren gegeben.

Die Denkfigur der Intersektionalität ermöglichte es, die Fiktion von homogenen Gruppen beizubehalten, wenngleich die Erzeugung der ‚Gruppe‘ nun komplexeren Regeln gehorchen sollte. Mittels intersektionaler Analysen suchten Forscher_innen theoretisch zu erfassen und/oder empirisch zu erforschen, wie Diskriminierungen unterschiedlicher Ursachen von Einzelnen wahrgenommen und erlebt werden, „wie sie deren Identität“ prägen (vgl. Klinger 2008: 38). Statt allen Frauen gemeinsame Eigenschaften, Interessen und Erfahrungen zuzuschreiben, suggerierte die Denkfigur der Intersektionalität – in Analogie zur Mengenlehre in der Mathematik – eine Gleichheit all jener Frauen, die in der Schnittmenge von zumindest zwei, meist aber mehreren distinkten Kategorien positioniert sind.

Gemeinsam war den Forschungen, dass sie sich meist auf die Mikroebene von Gesellschaft beschränkten; unterschiedlich war allerdings ihr Umgang mit den sozialen bzw. analytischen Kategorien.

Die US-amerikanische Soziologin Leslie McCall unterteilte 2005 die Forschungen über die „complexity of intersectionality in social life“ entlang ihres Umgangs mit analytischen Kategorien in drei Zugänge: Den ersten, dessen Intention für sie in der Dekonstruktion analytischer Kategorien besteht, nannte sie „anticategorial complexity“; den zweiten, dessen Anliegen sie in der Dokumentation von Ungleichheit innerhalb einer sozialen Gruppe verortet, bezeichnete sie als „intercategorical complexity“ und den dritten, dessen Vertreter_innen Kategorien in den Blick neh-

men, welche von der Forschung meist vernachlässigt werden, als „intracategorical complexity“ (McCall 2005: 1771-1774).

Die Denkfigur der Intersektionalität stellte gleichzeitig auch die Möglichkeit dar, den Identitätsbegriff zu ‚retten‘, der sich ausgehend von der Psychologie und der Soziologie in den 1960er Jahren rasch auch in den Geistes- und Kulturwissenschaften verbreitet hatte. Obwohl Identität in verschiedenen theoretischen Strömungen und Disziplinen sehr unterschiedlich konzipiert wird, haften dem Identitätsbegriff Merkmale wie Stabilität, Kohärenz und Geschlossenheit an, welche unserer Meinung nach den Individuen und ihrer Verortung in der sozialen Welt nicht gerecht werden. Auf den intellektuellen wie auch politischen Preis der Übertragung des Identitätsbegriffs in die Sozial- und Kulturwissenschaften haben der Soziologe Rogers Brubaker und der Historiker Frederick Cooper in einem 2000 gemeinsam veröffentlichten Artikel „Beyond Identity“ (reprint in Brubaker 2004) aufmerksam gemacht. Die Festlegung von Identitäten (von wie vielen Kategorien sie auch definiert sein mögen) beschränkt die analytischen Denkmöglichkeiten und sei auch für politische Forderungen eher hinderlich als nutzbringend (Brubaker 2004: 61).

Anstatt den Identitätsbegriff mangels ‚Passfähigkeit‘ zu verabschieden, wurden ihm Attribute wie flexibel, multipel, fragmentiert, hybrid, flüssig usw. vorangestellt. Die Denkfigur der Intersektionalität eröffnete die Möglichkeit, die Identität konstruktion nun als intersektional zu konzipieren. Rezentes Beispiel dafür ist der Vorschlag der deutschen Soziologinnen Gabriele Winker und Nina Degele. In ihrem 2011 publizierten Artikel schlagen sie vor, „intersectionality as a system of interactions between inequality-creating social structure (i.e. of power relations), symbolic representations and identity constructions“ zu verstehen, „that are context-specific, topic orientated and inextricably linked to social praxis“ (Degele/Winker 2011, 51-64, 54). Während sie die Anzahl an möglichen Kategorien sowohl auf der Ebene der Identität konstruktion wie auch auf der Ebene der Repräsentation als offen konzipieren, schlagen sie deren Begrenzung auf der strukturellen Ebene auf „class, gender, race and body“ vor (55). Ausgangspunkt und Zentrum ihres acht Schritte umfassenden Vorschlags für eine „intersektionale Analyse“, die sie entlang von 13 narrativen Interviews mit erwerbslosen Frauen und Männern in Deutschland exemplifizieren, ist die Identität konstruktion ihrer Interviewpartner_innen (Winker/Degele 2011, 51-66).

Obwohl intersektionale Analysen vor allem die unterschiedlichen Erfahrungen diskriminierter und marginalisierter Gruppen sichtbar machen wollen, wurde der Erfahrungsbegriff erst spät reflektiert. Dies ist insofern erstaunlich, als auch er bereits zu Beginn der 1990er Jahre in die Kritik geraten war. So hatte etwa die Historikerin Joan Wallach Scott zu bedenken gegeben, dass Studien, die sich auf das „Sichtbarmachen“ von kollektiven Subjekten und deren Erfahrungen beschränkten, nicht nur

Erkenntnismöglichkeiten vergäben, sondern auch Gefahr liefern, Differenzen zu naturalisieren (Scott 1991; vgl. Griesebner 2005: 143-145). Beschränkt sich die Forschung auf die Beschreibung der Sichtweise jener Person, die die Erfahrung macht, bzw. jener Person, die darüber berichtet, so wird die Frage, wie „subjects are constituted as different in a first place“ ebenso beiseite gelassen wie jene nach Sprache, Diskurs und Geschichte:

The evidence of experience then becomes evidence for the fact of difference, rather than a way of exploring how difference is established, how it operates, how and in what ways it constitutes subjects who see and act in the world. (Scott 1991: 777)

Ohne den Bezug zur Makroebene, deren Strukturen sich den Individuen in Form von Denk-, Wahrnehmungs- und Handlungsmustern einschreiben, können individuelle Erfahrungen „lediglich als subjektive Befindlichkeiten und partikulare handicaps erfasst werden“ (Klinger 2008: 59). Joan W. Scott hatte deshalb bereits vor 20 Jahren dazu aufgefordert, Erfahrungen immer auch in Relation zu den Praktiken und Diskursen zu sehen, die individuelle wie kollektive Erfahrungen erst ermöglichen: „It is not individuals who have experience, but subjects who are constituted through experience.“ (Scott 1991: 779)

Gemeinsam ist den feministischen Forschungen zur Intersektionalität von Gender auch, dass bei genauerer Betrachtung häufig nur Frauen und ihre Erfahrungen in den Blick genommen werden. So wird die Intersektionalität von ‚class‘ – ‚gender‘ – ‚race‘ meist an schwarzen Frauen der Arbeiterklasse, nicht aber an weißen Männern der Oberschicht studiert. Gegen die ausschließliche Fokussierung auf Frauen hatte die Historikerin Natalie Zemon Davis bereits Mitte der 1970er Jahre eingewandt, dass sich die konkrete Bedeutung von „Frau-Sein“ nur in Relation zur Bedeutung von „Mann sein“ erforschen lässt und umgekehrt. In Analogie zur Sozialgeschichte vertrat sie den Standpunkt, dass Historikerinnen, „ebensowenig wie ein Historiker, der sich mit Klassenkategorien beschäftigt, sich ausschließlich auf Bauern konzentrieren kann“, nur das „unterdrückte Geschlecht“ erforschen sollten. „Es sollte zur zweiten Natur der Historiker – gleich was sein oder ihr Spezialgebiet ist – werden, die Konsequenzen des Geschlechts ebenso bereitwillig zu berücksichtigen wie etwa die der Klassenzugehörigkeit.“ (Davis 1986: 127 [1976])

Die in der Intersektionalitätsforschung meist vorgenommene Beschränkung auf die jeweils benachteiligte Position (Frau, schwarz, lesbisch etc.) bedingte, wie Cornelia Klinger zu Recht kritisierte, dass „in der guten Absicht, Unrecht und Ungerechtigkeit sichtbar zu machen und den Anliegen der unterdrückten, marginalisierten oder ausgeschlossenen Gruppen Gehör zu verschaffen“, eine Schieflage entstand, indem den Benachteiligten „scheinbar keine herrschende/n privilegierte/n Gruppe/n mehr gegenüber steht/stehen“ (Klinger 2008: 58).

US-amerikanische wie auch deutsche Soziolog_innen, deren Erkenntnisinteresse den gesellschaftlichen Makrostrukturen gilt, plädieren zunehmend dafür, den Begriff der Intersektionalität der Mikroebene vorzubehalten und auf der Makroebene am Konzept der „interlocking structures of oppression“ weiterzudenken (vgl. u.a. Hill Collins, Klinger 2008: 38-41). Damit greifen sie auf einen Vorschlag des Combahee River Collective zurück, das sich selbst als schwarz, sozialistisch und lesbisch positioniert hatte. In ihrem „A Black Feminist Statement“ hatte die Gruppe 1977 vorgeschlagen:

integrated analysis and practice based upon the fact that the major systems of oppression are interlocking. The synthesis of these oppressions creates the conditions of our lives. As Black women we see Black feminism as the logical political movement to combat the manifold and simultaneous oppressions that all women of color face. (Combahee River Collective 1981: 210, zitiert nach Walgenbach 2007: 27)

Ist die Denkfigur der Intersektionalität aber für Forschungen, die an der Mikroebene ansetzen, hilfreich? Wir denken: nein, da sie einerseits untrennbar mit dem Identitätsbegriff verwoben ist (zuletzt Winker/Degele 2011) und andererseits weder Erklärungen für die Gewichtung von Kategorien noch für eine „integrale Perspektive“ auf soziale Kategorien (Walgenbach 2008: 58) entwickeln kann. Zu Recht hat sich das Autorinnenteam des 2007 erschienenen Bandes „Gender als interdependente Kategorie. Neue Perspektiven auf Intersektionalität, Diversität und Heterogenität“ dafür entschieden, die Wechselwirkung zwischen sozialen Kategorien nicht als intersektional, sondern als interdependent zu benennen, „da die Verbindung von *inter* (zwischen) und *Dependenz* (Abhängigkeit) deutlich macht, dass der Fokus des Begriffs auf der Konzeptualisierung wechselseitiger und nicht monodirektionaler Anhängigkeiten liegt“ (Dietze et. al. 2007: 9). Obwohl ihr Forschungsinteresse gegenwärtigen Gesellschaften gilt, ist ihr Vorschlag mit unserem kompatibel, indem es ihnen wie uns darum geht, die sozialen Kategorien selbst als interdependent zu denken und nicht, wie dies der Begriff Intersektionalität impliziert, als „isolierte Stränge“ (ebenda, 9).

III.

Statt anzunehmen, dass sich Individuen an der Schnittstelle von substantialistisch und damit auch ahistorischen Kategorien konstituieren, gilt es unserer Ansicht nach die Kategorien selbst zu historisieren und sie als relational, das heißt in wechselseitiger Weise aufeinander bezogen zu denken. Einen Vorschlag, wie dies in der historischen Forschungspraxis umgesetzt werden könnte, stellte eine der Verfasserinnen dieses Beitrags erstmals 1998 zur Diskussion (Griesebner 1999). Um die analytische

Kategorie Geschlecht klar von der personellen Kategorie ‚Frau‘ bzw. ‚Mann‘ zu trennen, schlug Andrea Griesebner vor, von „geschlechtlicher Markierung“ zu sprechen. Geschlechtlich markiert werden individuelle Lebewesen, aber auch soziale Gruppen, Handlungen und Praktiken, Räume und materielle Dinge. Wie die geschlechtliche Markierung ‚Mann‘ bzw. ‚Frau‘ inhaltlich gefüllt wird und welche Relevanz dieser Markierung zu unterschiedlichen Zeiten und an unterschiedlichen Orten beigemessen wird, ist damit ebenso eine offene Forschungsfrage wie die Markierung von Praktiken, Räumen oder Dingen als ‚männlich‘ bzw. ‚weiblich‘. Von der Annahme ausgehend, dass die konkrete Bedeutung der geschlechtlichen Markierung immer schon interdependent zu anderen Markierungen ist, kann die Bedeutung der Markierung ‚Frau‘ nicht nur in Relation zur Markierung ‚Mann‘ erforschen werden. Andrea Griesebner plädierte daher 1998 dafür, Geschlecht ‚als mehrfach relationale Kategorie‘ zu konzipieren.

Dieser Vorschlag entstand in einem konkreten Forschungskontext. Griesebner suchte ein Werkzeug, um analysieren zu können, warum in dem von ihr untersuchten Landgericht im 18. Jahrhundert ähnliche Handlungen manchmal, aber eben nicht immer als deviant wahrgenommen und die als deviant bewerteten ähnlichen Handlungen sehr verschieden sanktioniert wurden – die Sanktionen reichten von wenigen Monaten Arrest bis zur Todesstrafe. Dass diese Differenz nicht einfach nur mit unterschiedlichen Spielregeln entlang von Geschlecht und Klasse bzw. – korrekter – Stand erklärbar war, zeigte bereits ein flüchtiger Blick in das damals gültige Strafrecht. Bezugspunkt der 1656 verabschiedeten und bis 1769 gültigen Landgerichtsordnung für Österreich unter der Enns (*Ferdinandeum*²) ist das katholische Weltbild, welches die Menschen zwar im imaginierten ‚Jenseits‘, nicht aber im realen ‚Diesseits‘ als gleich entwirft. Die vorausgesetzte Ungleichheit von Individuen floss nicht nur in die Konstruktion der strafrechtlich zu ahndenden Handlungen ein, sondern die *Ferdinanda* sah für identische Handlungen auch je nach sozialer Position von ‚Opfer‘ und ‚Täter‘ divergierende Strafen vor. In der Gerichtspraxis begannen die Unterschiede bei der Entscheidung, ob die Delinquent_innen in Untersuchungshaft genommen oder aber nur angezeigt wurden. Sie setzten sich fort bei der Frage, welche Verhörtechniken für rechtmäßig erachtet wurden, und sie waren schließlich auch bei der Bemessung des Strafrahmens wie des Strafvollzuges von Gewicht. In Anlehnung an das mehrdimensionale Konzept des sozialen Raumes, wie es Pierre Bourdieu zunächst auf der Basis seiner Arbeiten über die kabylische, später auch über die französische Gesellschaft der 1960er- und 1970er Jahre entwickelte, schlug Andrea

2 Der Römischen Kayserlichen/auch zu Hungarn und Böhimb/u. Königlichen Majestät FERDINANDI Des Dritten/u. Ertzherzogens zu Oesterreich: Unsers allernädigsten Herrn. Neue peinliche Landgerichts=Ordnung in Oesterreich vnter der Ennß. Erster: vnd Anderter Thail. Wien, Anno M.DC.LVII.

Griesebner vor, die Relevanz der geschlechtlichen Markierung nicht nur, wie von Bourdieu angedacht, „im Verhältnis zu den Männern derselben Position und im Verhältnis zu den Frauen anderer Positionen“ (vgl. Dölling/Krais 1997: 218-230), sondern in einer vierfachen Relation zu analysieren: erstens in Relation zu Individuen mit der gleichen geschlechtlichen Markierung, die im sozialen Raum eine ähnliche Position einnehmen; zweitens in Relation zu Individuen mit der gleichen geschlechtlichen Markierung, jedoch einer divergierenden Position im sozialen Raum; drittens in Relation zu Individuen mit einer ähnlichen Position im sozialen Raum, die eine andere geschlechtliche Markierung aufweisen; und viertens in Relation zu Individuen mit sowohl einer divergierenden geschlechtlichen Markierung als auch einer divergierenden Position im sozialen Raum. Ohne das Theoriegebäude des sozialen Raumes hier weiter ausführen zu können, wollen wir festhalten, dass die im sozialen Raum eingenommene Position nicht gleichbedeutend mit dem ist, was in sozialhistorischen Theoriegebäuden sozialer Stand, soziale Schicht oder auch Klasse genannt wird (Bourdieu 1985 [1982]). Welche Unterscheidungsprinzipien für den jeweiligen Untersuchungs(zeit)raum und -kontext charakteristisch sind, kann nicht vorausgesetzt werden, sondern ist jeweils zu erforschen.

IV.

Gilt das Frageinteresse frühneuzeitlichen ‚europäischen‘ Gesellschaften, so besteht nach traditioneller Auffassung der zentrale Unterschied zur Moderne darin, dass sie die soziale Stratifizierung nicht über funktionale Differenzierungen generierten, sondern über ständische Kriterien entlang von „Geburt“ und „Herkommen“. Der Stand der Eltern entschied über den Stand der Kinder. Für legitime Töchter und Söhne von Adeligen eröffneten sich, von eigenen Leistungen unabhängig, gesellschaftliche Teilhabemöglichkeiten, welche Kindern von bürgerlichen und bäuerlichen Eltern meist, von unterbürgerlichen und unterbäuerlichen Eltern immer verwehrt blieben. Bürger_innen der Städte und Märkte vererbten ihren legitimen Kindern das Bürgerrecht und damit auch den Anspruch, kommunales Eigentum – von Grund und Boden bis zum Armenrecht – nutzen zu können, ein Recht, welches Frauen und Männern ohne Bürgerrecht vorenthalten blieb. Je nach Raum und Zeit entwickelten frühneuzeitliche Kommunen sehr unterschiedliche Strategien, um den privilegierten Zugang der „Eingesessenen“ zu kollektiven Ressourcen zu verteidigen.

Die ständische Stratifizierung der Gesellschaft war allerdings auch in der Frühen Neuzeit von funktionalen Differenzen sowie von kulturellen und sozialen Faktoren durchdrungen. Um soziale Ungleichheit zu erforschen, gilt es außer personalen Kategorien wie Geschlecht, Leumund oder Religion auch ökonomische und politische

Regelungen – von der Steuer- und Armengesetzgebung über Ehegesetze und das Erbrecht bis hin zum Strafrecht – in den Blick zu nehmen, die Menschen entweder privilegierten oder aber diskriminierten. Ob und wie die geschlechtliche Markierung ‚Frau‘ bzw. ‚Mann‘ realitätswirksam wurde, hing außer vom Stand vor allem auch von diesen normativen Regelungen ab, die territorial und auch regional sehr unterschiedlich waren. Verallgemeinerbare Aussagen sind daher recht schwierig. Tendenziell gilt, dass das kommunale Wahlrecht den Besitz eines Hauses in der jeweiligen Gemeinde/ Kommune erforderte und Frauen aufgrund ihrer Geschlechtszugehörigkeit von wählbaren politischen Funktionen ausgeschlossen waren – mit Ausnahme des Amtes der Hebamme. In manchen Gemeinden/Kommunen hatten hausbesitzende Frauen zwar ein aktives, nicht aber ein passives Wahlrecht. Eine Konsequenz ist, dass wir in frühneuzeitlichen Gesellschaften keine Ratsherrinnen finden. Frauen begegnen uns aber sehr wohl in Herrschaftspositionen – als regierende Landesfürstinnen und Königinnen, aber auch als Grundherrinnen –, die sie qua ‚Geburt‘ und Erb- bzw. Lehensrecht erlangten. Aus einer geschlechtergeschichtlichen Perspektive machte Heide Wunder deshalb Anfang der 1990er Jahre darauf aufmerksam, dass frühneuzeitliche Gesellschaften mit einem binären Geschlechtermodell nicht angemessen analysiert werden können. Ihre Forschungen resümierend hielt sie fest,

daß in der ständischen Gesellschaft die ‚Kategorie Geschlecht‘ nicht die universelle Strukturierungskraft wie in der bürgerlichen Gesellschaft des 19. Jahrhunderts besaß. Bis weit in das 18. Jahrhundert hinein war die Wirksamkeit der Geschlechtszugehörigkeit nach Lebensalter, Zivilstand und sozialer Schicht gestuft. (Wunder 1992: 264)

Ähnlich auch Claudia Ulbrich, die auf der Basis ihrer Mikrogeschichte von Steinbiedersdorf im 18. Jahrhundert davor warnte, die Geschlechterordnung vorschnell zu einem Phänomen erster Ordnung zu erklären, und anregte, die Handlungsräume und Erfahrungswelten von Frauen und Männern immer auch in ihrer Interdependenz mit anderen Kriterien sozialer Ungleichheit zu untersuchen (Ulbrich 1999).

V.

Im folgenden Abschnitt sollen die von verschiedenen Kategorien der Ungleichheit geprägten Denk-, Wahrnehmungs- und Handlungsmuster einzelner Personen im katholischen Österreich des 18. Jahrhunderts am Beispiel der gerichtlichen Verfolgung von Inzest (Hehenberger 1999) skizziert werden. Dazu werden wir einige Frauen und Männer, die wegen Inzest belangt wurden, vor weltliche Strafgerichte begleiten und analysieren, warum ähnliche Handlungen sozial und rechtlich unterschiedlich wahrgenommen und bewertet wurden. Am Beispiel der *Ferdinande* haben

wir bereits ausgeführt, dass das frühneuzeitliche Strafrecht von Ungleichheit geprägt und von religiösen Vorstellungen und Begriffen durchdrungen war. Sexualdelikte, in den Normen als „fleischliche Verbrechen“ bezeichnet, wurden mit Sünden gleichgesetzt. Frühneuzeitliche Gesetzeskommentatoren merkten an, dass diese Sünden zu bekämpfen seien, um nicht den Zorn Gottes hervorzurufen. Für die Wahrnehmung und Beurteilung von als Verbrechen bewerteten Handlungen war es für die frühneuzeitliche Justiz nicht nur entscheidend, welchem Stand und welcher Religion bzw. Konfession eine Person angehörte, sondern auch, ob er oder sie ledig, verheiratet oder verwitwet, jung oder alt, fremd oder ortsansässig war. Außer dem Leumund bzw. der Ehre konnten auch die Zugehörigkeit zu bestimmten Berufsgruppen oder aber ihre bzw. seine ökonomischen Möglichkeiten die Wahrnehmung und Beurteilung mitbestimmen (Griesebner 2000; Hohenberger 2010). Adelige und Hofangehörige, Geistliche und Mitglieder des Militärs, aber auch Universitätsangehörige waren durch *Criminal-Privilegien* eigenen Strafgerichten unterstellt.³ Die nicht privilegierte Bevölkerung war der Landgerichtsbarkeit unterworfen, deren Kompetenzen und Zuständigkeiten in Landgerichtsordnungen geregelt waren. In Österreich ob der Enns (entspricht ungefähr dem heutigen Bundesland Oberösterreich) trat nach den eher summarischen Landgerichtsordnungen von 1559 und 1627 mit der *Leopoldina* von 1675 eine in materieller und prozessualer Hinsicht ausdifferenzierte Landgerichtsordnung in Kraft. Sie stimmte in weiten Teilen, insbesondere im materiellen Strafrecht, mit der bereits erwähnten *Ferdinanda* überein.⁴

Die strafrechtliche Definition von Inzest leitete sich in der *Leopoldina* von den kanonischen Heiratsverboten zwischen Verwandten und Verschwägerten ab. Im Unterschied zum Kirchenrecht subsumierte das weltliche Strafrecht sexuelle Beziehungen zwischen „geistigen“ Verwandten⁵ jedoch nicht unter den Begriff Inzest.

Sexuelle Beziehungen zwischen Verwandten in gerader, auf- oder absteigender Linie sollten gemäß der *Leopoldina* mit dem Tod durch das Schwert bestraft werden. Schließen Verwandte im ersten und zweiten Grad der Seitenlinie oder Verschwägerte im ersten Grad miteinander, drohte ihnen die Züchtigung mit Ruten und der Verweis aus dem Landgerichtsbezirk bzw. dem Herzogtum. Sexuelle Beziehungen zwischen

3 Die einzelnen Criminal-Privilegien finden sich in: Codex Austriacus ordine alphabeticā compilatus d.i.: eigentlicher Begriff und Inhalt aller unter deß Ertzhauses zu Oesterreich, fürnemblich aber der regierung Leopoldi I. außgegangenen in des Justiz- und Politzy-Wesen ... einlauffenden Generalien etc. Wienn ... 1704-1777 (6 Partes), hier: Part I: 256, 265; Johann Baptist Suttinger, Consuetudines Austriacae ad stylum excelsi regiminis infra anasum accommodate [...] Norimbergae 1716: 312-314, 363-380, 598-601, 635-664, 768f, 935-955.

4 *Ferdinanda* (siehe Anmerkung 2); *Leopoldina*: Des Ihro Römischi=Kayserlich=und Königlich=Catholischen Majestät Leopoldi Ertzherzogens zu Österreich Unsers Allernädigsten Herrn: Neue Land-Gerichts Ordnung. Linz 1675.

5 Nach kanonischem Recht entstand durch Tauf- oder Firmpatenschaften oder auch im Beichtgespräch eine spirituelle Verbindung.

entfernter verwandten oder verschwägerten Personen wurden mit willkürlichen Strafen bedroht, die jedoch strenger sein sollten als die Strafen für „Unzucht“, das heißt für heterosexuellen außerehelichen Geschlechtsverkehr. Lag zusätzlich Ehebruch vor oder hatte jemand mit mehreren Verwandten geschlafen, konnte die Strafe verschärft werden. Strafmildernd sollten dagegen die Unwissenheit über eine bestehende Verwandtschaft in Rechnung gestellt werden sowie die Gehorsamkeit im Rahmen der *potestas*, d.h. wenn eine Tochter „aus Unverstand, Jugend, oder Einfalt, vermeint, sie müste dem Vatter gehorsamen“ (*Leopoldina*, III, Art. 16). Nicht erwähnt ist der umgekehrte Fall, wenn die (Stief-)Mutter mit dem (Stief-)Sohn schlief.

Über diese deliktspezifischen Bestimmungen hinaus galten die Wiederholung des Tatbestandes oder das Überschreiten ständisch-hierarchischer Grenzen bei allen Sexualdelikten als strafverschärfende Umstände. Mildernd wirkte es sich dagegen aus, wenn keine „fleischliche Vermischung“ stattgefunden hatte, egal, ob dies einer Verhinderung, bewusstem Verzicht oder sexuellem Unvermögen geschuldet war. In einem eigenen Artikel kriminalisierte das Strafrecht die sexuelle „Vermischung“ von Christ_innen und Andersgläubigen (*Leopoldina*, III, Art. 23). Schließt ein konvertierter „Christ, so vorher ein Jud, Türk, oder sonst ein Unglaublicher gewest [...] mit einer ihm befreunden [verwandten] Jüdin, Türkin, oder anderer unglaublichen Weibs=Persohn“, so sollte er im Falle einer Verwandtschaft in gerader Linie enthauptet und sein Körper verbrannt werden. Analog war mit seiner Sexualpartnerin zu verfahren. Waren beide in der Seitenlinie miteinander verwandt, drohte ihnen eine öffentliche Züchtigung und die Landgerichts- bzw. Landesverweisung. Die strengere Strafandrohung bei der „Vermischung“ mit Andersgläubigen lässt sich darauf zurückführen, dass die im Untersuchungsgebiet vorherrschende katholische Konfession das moralische Referenzsystem schlechthin war. Die katholische Elite sah die Seriosität einer Konversion zum „wahren“ christlichen (i.e. katholischen) Glauben durch eine intime Beziehung zu „Ungläubigen“ in Frage gestellt.

In der Praxis kamen im rekatholisierten Österreich sogenannte Ungläubige (Juden/Jüdinnen, Türk_innen, Lutheraner_innen) insgesamt eher selten vor Stadt- und Landgerichte.⁶ So findet sich im Quellenkorpus der 1999 fertiggestellten Diplomarbeit von Susanne Hehenberger kein einziges Gerichtsverfahren wegen Inzest, an dem eine „andersgläubige“ Person beteiligt war. Die legislative Abwehrhaltung gegenüber der „Vermischung“ mit kulturell und/oder religiös als fremd wahrgenommenen Personen reagierte demnach nicht auf eine Praxis, sondern entsprang einer grundsätzlichen kulturell-religiösen Intoleranz der herrschenden Elite. Abgesehen von dieser

6 Einige wenige Beispiele finden sich in der von Susanne Hehenberger unter Mitarbeit von Evelyn Luef und Beate Pamperl erstellten Datenbank zur Kriminalität in und um Wien im 18. Jahrhundert: <http://homepage.univie.ac.at/susanne.hehenberger/kriminaldatenbank/> (Stand: 27.2.2011). Türken kommen in der Kriminalberichterstattung der Wiener Zeitung nur als Opfer vor.

Divergenz fällt in der Gerichtspraxis auf, dass die tatsächlich verhängten Strafen allgemein – und dies gilt auch für Sexualdelikte – tendenziell weniger streng als die normativen Vorgaben waren.

Wie an einem Beispiel vom Beginn des 18. Jahrhunderts gezeigt werden soll, war im dörflichen Gefüge die Wahrung von Standesdifferenzen mitunter von größerer Bedeutung als die Erfüllung moralischer und religiöser Vorgaben.⁷ Das Landgericht Freistadt im heutigen Oberösterreich, nahe an der böhmischen Grenze gelegen, ermittelte am Beginn des 18. Jahrhunderts gegen den 20-jährigen Philipp Lengauer und die ebenfalls 20-jährige schwangere Barbara Preinfalkhin. Letztere, Tochter eines Bauern, hatte Philipp Lengauer, Knecht am Hof ihrer Eltern, als Vater ihres Kindes angegeben. Dieser sei ihr lange Zeit nachgelaufen, habe ihr öfter gesagt, dass er sie liebe, um sie dazu zu bringen, mit ihm zu schlafen. Sie habe seinem Drängen schließlich nachgegeben, ihm zugleich jedoch gesagt, „sye verlange ihn aber nit zu heurathen“. Auf das Nachhaken des Landgerichtsverwalters, warum sie den Knecht nicht ehelichen, „sondern selbst in Schand und Schuld verbleiben“ wolle, antwortete Barbara Preinfalkhin, dass sowohl ihre Verwandten als auch der Pfarrer von Leopoldschlag von einer Heirat abgeraten hätten. Sie werde es ohne den Kindsvater besser haben, „den[n] er hat nichts und khan auch nichts“. Die Aussagen des Knechtes stimmten im Wesentlichen mit jenen der Bauerntochter überein. Das Gericht entschied, dass Barbara Preinfalkhin keine unstandesgemäße Ehe mit dem Knecht eingehen muss, sondern mit ihrer zu Ostern geborenen Tochter, ihren drei Geschwistern und zwei Stieftochtern weiterhin am bäuerlichen Hof ihrer Eltern leben kann. Der Knecht hingegen wurde vom Hof verbannt.

Die Weigerung der Bauerntochter, den Kindsvater zu heiraten, und Beobachtungen über die Beziehung zwischen Stiefvater und Stieftochter erweckten jedoch alsbald den Verdacht, dass Barbara Preinfalkhins Kind einer „Blutschande“ mit ihrem Stiefvater Matthias Jähn entsprungen sein könnte. Erneute Verhöre folgten. Der verschmähte Heiratskandidat und angebliche Kindsvater Philipp Lengauer gab nun an, während seines Dienstes am Preinfalkher Hof schon bemerkt zu haben, dass Matthias Jähn seine Stieftochter Barbara „lieb habe“. Barbara Preinfalkhin, vom Landgerichtsverwalter mit der Folterung bedroht, sofern sie ihre inzestuöse Beziehung zum Stiefvater nicht endlich gestehe, brach in Tränen aus, gestand das verbotene Verhältnis und fügte entschuldigend hinzu, „es habe ihr Stieffvater auch Schuld daran“. Immer morgens oder in der Nacht sei er zu ihr in den Keller gekommen. Ihre Mutter, so Barbara Preinfalkhin, habe Verdacht geschöpft. Als Barbara schwanger wurde, vermutete die Mutter zunächst, dass ihr Ehemann Matthias Jähn der Vater ist, und

7 Die folgenden Beispiele stammen aus folgendem Quellenbestand: Oberösterreichisches Landesarchiv (OÖLA), Herrschaftsarchiv (HA) Freistadt, Schachtel 21 („Verbotener Geschlechtsverkehr, 2. Teil: 1698-1744“).

konfrontierte ihre Tochter mit diesem Verdacht. Doch als Barbara beständig beteuerte, vom Knecht schwanger zu sein, und Philipp Lengauer auch ein Verhältnis gestand, glaubte ihr die Mutter und schickte ihren Mann zum Richter, um Anzeige zu erstatten.

Der 42-jährige Matthias Jähn, zum Zeitpunkt der Verhaftung seit fünfzehn Jahren mit Barbaras Mutter verheiratet, der Erbin des Preinfalkher Hofes, gab sich vor Gericht erleichtert, dass sein inzestuöses Verhältnis zur Stieftochter entdeckt worden war. Dass er eine Sünde begangen habe, sei ihm schon bewusst gewesen, er habe deshalb auch immer ein schlechtes Gewissen gehabt. Und gerade aus diesem Grunde sei, wie er anführt, seine Vaterschaft völlig ausgeschlossen, denn durch seine „Sorg“ habe er „die That [...] niemals recht vollbringen können“. Außerdem habe er schon einen Plan gehabt, um die verbotene Beziehung endgültig zu beenden: Wäre Barbara nicht vom Dienstknecht schwanger geworden, „so hätte er sein[e] Tochter außgeheurathet“.

Nach Abschluss der gerichtlichen Untersuchung wurden die Verhörprotokolle dem Linzer Juristen Dr. Heinrich Adam Frideli zur Erstellung eines rechtlichen Gutachtens geschickt. Dr. Frideli schlug vor, dass Matthias Jähn, der nach zeitgenössischem Strafrecht nicht nur Inzest, sondern auch Ehebruch begangen hatte, von der Strafe des Rutenstreichens und ewiger Landgerichtsverweisung verschont werden sollte, da er die „Bluetschandt nit actualiter vollbracht“ habe. Stattdessen sei es ausreichend, wenn er in der Herrschaftskanzlei streng ermahnt werde, eine Kirchfahrt nach Maria Taferl oder nach Passau (Maria Hilf) unternehme, dort beichten gehe, einen Beichtzettel mitbringe und 40 Gulden Strafe bezahle. Für eine milde Bestrafung von Barbara Preinfalkhin sprach in den Augen des Rechtsgutachters Frideli der in der Landgerichtsordnung festgehaltene Umstand, dass „die Tochter auß Unverstand vermeint, sye misse dem Vatter gehorsamen“. Über den Erhalt einer Ermahnung in der Herrschaftskanzlei hinaus sollte auch Barbara Preinfalkin zur Reinigung ihres Gewissens eine „kleine Kirchfahrt“ unternehmen. Bezuglich des Bauernknechts vertrat Dr. Frideli die Ansicht, dass es am besten wäre, „wan die Preinfalkhin persuadiret werden möchte, ihme Lengauer zu heyrathen, womit das Kindt legitimiret, und sye wider zu Ehren gebracht würde“. Von einer Heirat des ungleichen Paars hielt das Landgericht jedoch nichts, weil, so die Meinung des Landgerichtsverwalters, „der Philipp Lengauer so ainfältig und ungeschickht [sei], sonderlich mit der Sprach nit wohl vohrtkhomben khan, noch weniger ain weib und khindt ernöhren khunte, auch das Mensch zu ihm gar kein Lust hat, sondern solche ihre Befreinte [ihre Verwandten] anderwertig versorgen wollen“.

Fassen wir zusammen: Barbara Preinfalkhin und Matthias Jähn wussten, dass ihr sexuelles Verhältnis verboten und strafbar war. Als Milderungsgründe wurden die Gehorsamspflicht der Stieftochter und die Aussage des Stiefvaters, dass es zu keiner

immissio seminis gekommen sei, angeführt. Die verhängten Strafen waren gering und kaum ehrenrührig. Weder Stiefvater noch Stieftochter mussten den Hof verlassen.

Ganz anders war es im Falle einer 1734 gerichtsanhängig gewordenen Beziehung zwischen dem 48-jährigen Witwer Jacob Scheibenpogen und seiner Stieftochter Magdalena Riedlin. Ans Licht gekommen war ihre sexuelle Beziehung wegen der Schwangerschaft der Stieftochter. Dem Rechtsgutachten zufolge (die Verhörprotokolle fehlen) war der in der Einöde mit seiner Stieftochter lebende Jacob Scheibenpogen der Ansicht, seine Stieftochter heiraten zu können, weil er mit ihrer verstorbenen Mutter keine Kinder hatte. Der konsultierte Rechtsgutachter führte als mildernden Umstand Scheibenpogens mangelnde religiöse Bildung an:

Jacob Scheibenpogen [hätte] vorderist zu winterszeit gar selten wegen den gar zu offt überhäuften Schnee und ungewitter zu keinem Gottesdienst, Predig, und KindCehren kommen können, mithin aber in der christcatholischen Lehr, und anderen zur seelligkeit erforderlichen stücken nicht dergestalten gleich anders Christen informiert sein können.

Durch die ungenügende religiöse Unterweisung habe Jacob Scheibenpogen die „grösse und abscheulichkeit des mit seiner Stieff Tochter begangenen Lasters“ nicht erkennen können. Die Unwissenheit über das Verbot wirkte sich in seinem Fall allerdings nicht strafmildernd aus; auch die Gehorsampflicht der Stieftochter gegenüber dem Vater findet keine Erwähnung. Die Frage, ob das verbotene Verhältnis nachträglich durch Ehedispens und Heirat hätte legitimiert werden können, wurde erst gar nicht angesprochen. Dies lässt vermuten, dass die ökonomische Basis dafür fehlte. Für mangelndes ökonomisches Kapital spricht auch, dass keine Geldstrafe erwogen wurde. Der Rechtsgutachter empfahl, sowohl den Witwer wie auch die Stieftochter mit einer sechsmonatigen Arbeitsstrafe zu belegen. Zusätzlich sollte die Stieftochter „abgeschafft“ werden, d.h. es ihr verboten sein, weiterhin mit ihrem Stiefvater unter einem Dach zu leben.

In der Mehrzahl der 23 Inzestfälle, welche vor dem Landgericht Freistadt verhandelt und von Susanne Hohenberger untersucht wurden, wurde die Strafverfolgung – wie auch in den beiden skizzierten Beispielen – durch die Anzeige einer unehelichen Schwangerschaft ausgelöst. Dass die Betroffenen sich meist selbst anzeigen, kann mit der Verpflichtung erklärt werden, Schwangerschaften beim Grundherrn bekannt zu geben, um nicht in den Verdacht zu geraten, einen Kindsmord zu planen. Mehr als die Hälfte der Männer und Frauen, die wegen Inzest vor Gericht standen, waren unverheiratete Blutsverwandte der Seitenlinie: siebenmal Cousin und Cousine ersten Grades, sechsmal Cousin und Cousine zweiten Grades und einmal Cousin und Cousine dritten Grades. In acht Verfahren standen Schwiegerverwandte vor Gericht: zweimal Stiefvater und Stieftochter, zweimal Schwager und Schwägerin, dreimal Schwager und Schwägerin zweiten Grades und einmal Schwager und Schwä-

gerin dritten Grades. Die vom Freistädter Landgericht verhängten Strafen entsprachen selten dem im Gesetz angeführten Strafmaß und divergierten auch bei ähnlichen (Verwandtschafts-)Konstellationen. Im Fall von Cousin und Cousine ersten und zweiten Grades reichte das Spektrum der Strafen von einer relativ niedrigen Geldstrafe bis zu mehrmonatiger Zwangsarbeite, öffentlicher Züchtigung und Verweisung aus dem Landgerichtsbezirk. Im Fall der beiden Stiefvater-Stieftochter-Konstellationen standen Ermahnung, Kirchfahrt und Geldstrafe der Verhängung einer sechsmonatigen Zwangsarbeite und der „Abschaffung“ der Stieftochter gegenüber. Die divergierenden Bewertungen des Gerichts können weder allein auf die unterschiedlichen Verwandtschaftskonstellationen noch auf unterschiedlichen Standes- und/oder Geschlechterzugehörigkeiten zurückgeführt werden.

Wie lassen sich die unterschiedlichen Wahrnehmungen und Bewertungen erklären? Wie wir gezeigt haben, überließen die normativen Vorgaben den Landgerichten und den Rechtsgutachtern einen Ermessensspielraum. In die Strafbemessung floss außer der sozialen und wirtschaftlichen Position der Delinquent_innen auch ihr bisheriger Lebenswandel ein. Verfügten Delinquent_innen zudem über soziales Kapital, d.h. konnten sie Verwandte, Freunde oder auch den Pfarrer als Fürsprecher gewinnen, so erhöhte dies ihre Chancen auf eine mildere Strafe. Die geschlechtliche Markierung spielte in Inzestverfahren eine Rolle, da, wie bei Sexualdelikten generell, tendenziell Männer als aktiv, als Verführer, und Frauen als passiv, als Verführte betrachtet wurden. An diese Geschlechterkonstruktion hielten sich auch die Angeklagten vor Gericht. In den seltenen Fällen, in denen Männer vor Gericht angaben, von der Frau verführt worden zu sein, fügten sie meist entschuldigend hinzu, zum Zeitpunkt der Tat betrunken gewesen zu sein und nicht gewusst zu haben, was sie taten. In der Strafbemessung wirkte diese Aktiv-passiv-Zuschreibung dahingehend, dass Frauen meist milder bestraft wurden als Männer.

Die vor Ort lebenden Männer des Gerichts dachten vor allem in praktischen Dimensionen. Die Argumentation, dass einer inzestuösen Beziehung ein Eheversprechen vorausgegangen war, wurde dann als mildernder Umstand berücksichtigt, wenn eine realistische Chance auf Dispensation vom Ehehindernis der Verwandtschaft bestand und auch erwünscht war. Einem künftigen Ehepaar wollte das Landgericht keine öffentlichen und ehrenrührigen Strafen auferlegen, sondern es entschied auf eine, auch im Interesse des Gerichts liegende, Geldstrafe. Selbst wenn – wie im Fall von Barbara Preinfalkhin – die Frau gar nicht vorhatte, den Kindsvater zu heiraten, musste dies keine ehrenrührige Strafe nach sich ziehen, sofern diese Entscheidung vor Ort und im sozialen Umfeld auf Akzeptanz stieß (vgl. auch Gleixner 1994).

Die Unkenntnis bzw. ungenaue Kenntnis des kanonischen Ehehindernisses der Verwandtschaft durch mangelnde religiöse Unterweisung konnte vor harten Strafen schützen, musste es aber nicht zwangsläufig.

VI.

Das von Kirche und Landesherrn besonders „verteufelte“ Verbrechen Inzest war in der Frühen Neuzeit normativ weiter gefasst als heute. Sexuelle Beziehungen mit verwandten Personen bis zum vierten Grad der Seitenlinie waren verboten und kriminalisiert. Auf den ersten Blick waren diese Regelungen für alle Menschen gleich. In der sozialen Praxis zeigte sich jedoch, dass das Inzestverbot regelmäßig von Adeligen überschritten wurde, die sich kirchliche Dispense, das heißt Ausnahmen vom Endogamieverbot, erkauften und zudem eigenen, privilegierten Strafgerichten unterstellt waren. Aber auch für die juristisch nicht privilegierten Schichten, welche den Landgerichten unterworfen waren, zeigten sich in der sozialen Praxis beachtliche Divergenzen. Ob und wie die einfachen Untertan_innen für das Übertreten von Inzestverboten bestraft wurden, war, wie ausgeführt, mit verschiedenen Kriterien, darunter auch alltagspraktischen Überlegungen der Richter verknüpft. Verallgemeinern lässt sich, dass die Bewertung vor allem davon abhing, ob zum einen das Inzestverbot dispensierbar war und die Delinquent_innen über das dafür notwendige ökonomische Kapital verfügten und ob zum anderen die sexuellen Beziehung keine Standesgrenzen überschritten und eine Legalisierung durch Heirat im Interesse des sozialen Umfelds (Familie und dörfliche Gemeinschaft) lag.

In einem ersten Schritt ging es dem Gericht darum, die der verbotenen Beziehung beschuldigten Personen zu identifizieren, das heißt sie im sozialen Raum zu verorten. Rogers Brubaker und Frederick Cooper machten 2000 auf eine wichtige Unterscheidung in Identifikationsprozessen aufmerksam, indem sie vorschlugen, zwischen relationaler und kategorialer Identifikation zu differenzieren. Mit der ersten meinten sie die Positionierung von sich selbst oder auch anderen in einem Beziehungsgewebe, konstituiert etwa über Verwandtschaft, Freundschaft oder andere soziale Netzwerke, mit der zweiten die Identifikation auf der Basis von kategorialen Attributen wie „Rasse“, Sprache, Staatsangehörigkeit, Geschlecht oder auch sexueller Orientierung (Brubaker/Cooper 2004). In den hier betrachteten Inzestprozessen war vor allem die relationale Identifizierung zentral. Dies ist einerseits den Normen geschuldet, wobei sich der Tatbestand „Inzest“ über die Position im Netz der Verwandtschaft konstituierte und differenzierte. Andererseits ging es in diesem sozialen Gefüge nicht nur darum, wer wen heiraten durfte, sondern auch darum, wer wen heiraten sollte.

Das Denken in Relationen eröffnet eine komplexe Sicht auf die Welt und damit auch auf die Vergangenheit. Es gibt Momente, in denen die kategoriale Identifizierung als Mann oder Frau wichtig ist. Es gibt aber auch Momente, in denen die geschlechtliche Markierung eine untergeordnete oder auch gar keine Bedeutung hat. Statt in substantialistischen und meist ahistorischen Kategorien zu denken, sollten

wir uns als Kulturwissenschaftlerinnen stärker für die Diskurse interessieren, welche Unterschiede mit Bedeutung aufladen und aus Unterschieden Differenzen erzeugen. „Die Frage ist weniger, ob Unterschiede tatsächlich existieren, sondern aus welchen Gründen manche Differenzen stärker oder als grundlegender wahrgenommen werden als andere und ihnen daher die Funktion zugesprochen wird, weitere Differenzen zu determinieren.“ (Lutter 2004: 120)

Literatur

- Alexander, Sally/Davin, Anna (1976): Editorial Feminist History. In: History Workshop, No. 1, 4–6.
- Bourdieu, Pierre (1985): Sozialer Raum und „Klassen“. Zwei Vorlesungen. Frankfurt am Main [1982].
- Bourdieu, Pierre im Gespräch mit Irene Dölling und Margareta Steinrücke (1994). In: Dölling, Irene/Krais, Beate: Ein alltägliches Spiel. Geschlechterkonstruktionen in der sozialen Praxis. Frankfurt am Main [1997], 218–230.
- Brubaker, Rogers/Cooper, Frederick (2004): „Beyond Identity“. In: Brubaker, Rogers: Ethnicity without groups. Cambridge, Mass. u.a., 28–63.
- Butler, Judith (1990): Gender trouble. Feminism and the Subversion of Identity. New York, NY u.a.
- Casale, Rita/Rendtorff, Barbara (Hg.) (2008): Was kommt nach der Geschlechterforschung? Bielefeld.
- Crenshaw, Kimberlé (1989): Demarginalizing the Intersection of Race and Sex. A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics. University of Chicago Legal Forum, 139–167.
- Crenshaw, Kimberlé (1991): Mapping the Margins. Intersectionality, Identity Politics, and Violence Against Women of Color. Stanford Law Review 43, 1241–1299.
- Davis, Natalie Zemon (1986): Gesellschaft und Geschlechter. Vorschläge für eine neue Frauengeschichte (englisch 1976). In: dies.: Frauen und Gesellschaft am Beginn der Neuzeit. Frankfurt am Main, 117–132.
- Gleixner, Ulrike (1994): „Das Mensch“ und „der Kerl“. Die Konstruktion von Geschlecht in Unzuchtsverfahren der Frühen Neuzeit (1700–1760). Frankfurt am Main/New York.
- Griesebner, Andrea (2005): Einführung in die feministische Geschichtswissenschaft. Wien.
- Griesebner, Andrea (1999): Geschlecht als mehrfach relationale Kategorie. Methodologische Anmerkungen aus der Perspektive der Frühen Neuzeit. In: Aegerter, Veronika et al. (Hg.): Geschlecht hat Methode. Ansätze und Perspektiven in der

- Frauen- und Geschlechtergeschichte. Beiträge der 9. Schweizerischen Historikerinnentagung 1998. Zürich, 129–137.
- Griesbner, Andrea (2000): Konkurrierende Wahrheiten. Malefizprozesse vor dem Landgericht Perchtoldsdorf im 18. Jahrhundert. Wien/Köln/Weimar.
- Hall, Stuart (1996) [1987]: „Minimal Selves“. Identity: The Real Me. In: Baker Jr., Houston A./Diawara, Manthia/Lindeborg, Ruth H. (Hg.): Black British cultural studies. A reader. Chicago u.a., 114–119.
- Hehenberger, Susanne (1999): „Hast du es gewust, daß ihr mitsamen blutsfreunde seyd?“ Das Delikt „Inzest“ in der Strafpraxis der Herrschaft Freistadt im 18. Jahrhundert. Diplomarbeit, Wien.
- Hehenberger, Susanne (2010): Sexualstrafrecht und Geschlechterordnung im frühneuzeitlichen Österreich. In: Temme, Gaby/Künzel, Christine (Hg.): Hat Strafrecht ein Geschlecht? Zur Deutung und Bedeutung der Kategorie Geschlecht in strafrechtlichen Diskursen vom 18. Jahrhundert bis heute. Bielefeld, 101–118.
- Hooks, Bell (1981): Ain't I a Woman. Black women and feminism. Cambridge, Mass.
- Hull, Gloria T. et al. (Hg.) (1982): All the Women Are White, All the Blacks Are Men, But Some of Us Are Brave. Black Women's Studies. Old Westbury, NY.
- Jancke, Gabriele/Ulbrich, Claudia (Hg.) (2005): Vom Individuum zur Person. Neue Konzepte im Spannungsfeld von Autobiographietheorie und Selbstzeugnissforschung. Göttingen.
- Klinger, Cornelia (2008): Überkreuzende Identitäten – ineinander greifende Strukturen: Plädoyer für einen Kurswechsel in der Intersektionalitätsdebatte. In: ÜberKreuzungen. Fremdheit, Ungleichheit, Differenz (= Forum Frauen- und Geschlechterforschung 23). Münster, 38–67.
- Klinger, Cornelia/Knapp, Gudrun-Axeli (Hrsg.) (2008): ÜberKreuzungen. Fremdheit, Ungleichheit, Differenz (= Forum Frauen- und Geschlechterforschung 23). Münster.
- Lutter, Christina (2004): Geschlecht. Wissen. Kultur. Medävistik als historische Kulturwissenschaft. In: dies./Szöllösi-Janze, Margit/Uhl, Heidemarie (Hg.): Kulturgeschichte – Fragestellungen, Konzepte, Annäherungen. Innsbruck u.a., 117–138.
- Lutz, Helma/Wenning, Norbert (2001): Differenzen über Differenz – Einführung in die Debatten. In: dies. (Hg.): Unterschiedlich verschieden. Differenz in der Erziehungswissenschaft. Opladen, 11–24.
- Ulbrich, Claudia (1999): Sulamith und Margarete. Religion, Macht und Geschlecht in einer ländlichen Gesellschaft des 18. Jahrhunderts. Wien/Köln/Weimar.
- Walgenbach, Katharina/Dietze, Gabriele/Hornscheidt, Antje/Palm, Kerstin (2007): Gender als interdependente Kategorie. Neue Perspektiven auf Intersektionalität, Diversität und Heterogenität. Opladen/Farmington Hills.

- Winker, Gabriele/Degele, Nina (2011): Intersectionality as multi-level analysis. Dealing with social inequality. In: European Journal of Women's studies, 2011/ Heft 1, 51–66.
- Wunder, Heide (1992): „Er ist die Sonn', sie ist der Mond“. Frauen in der Frühen Neuzeit. München.

“Praise Be, Prostitutes as the Women We Are not.” White Slavery and Human Trafficking – an Intersectional Analysis

Christine Whyte (Zürich)

To assume that the recent investigation of the white slave traffic (and, by the way, a very superficial investigation) has discovered anything new, is, to say the least, very foolish. Prostitution has been, and is, a widespread evil, yet mankind goes on its business, perfectly indifferent to the sufferings and distress of the victims of prostitution. As indifferent, indeed, as mankind has remained to our industrial system, or to economic prostitution. [...] What is really the cause of the trade in women? Not merely white women, but yellow and black women as well. Exploitation, of course; the merciless Moloch of capitalism that fattens on underpaid labor, thus driving thousands of women and girls into prostitution. With Mrs. Warren these girls feel, “Why waste your life working for a few shillings a week in a scullery, eighteen hours a day?”

Emma Goldman, *The Traffic in Women, Anarchism and Other Essays* (Goldman 1969, 177)

Metaphors and images of prostitution and prostitutes are used to belittle women, enforce racial stereotypes and maintain class privilege (Baldwin 1992). This paper uses an intersectional approach to writing history to put a key moment in the history of prostitution, the white slavery panic of the early twentieth century, into context. The simplifying myth of white slavery remains a powerful cultural meme, providing an ‘explanation’ for prostitution of ‘good girls’. Jo Doezena, an activist for sex workers’ rights and academic, has traced the re-emergence of narratives on ‘white slavery’ in the moral panics of contemporary campaigns against ‘trafficking in women.’ (Doezena 1999). Drawing on historical analysis of the white slave scare of the early 20th century and contemporary legislation, policy and discourse on human trafficking, this paper seeks to historically contextualise the role played by stories of white slavery in the creation of a ‘deviant’ sexuality which perpetuated and reinforced oppression based on gender, race and class. The paper argues that ‘white slavery’ formed a constitutive part of building up a racialised view of female sexuality, which resulted in a discursive and legalistic divide between the worthy woman and the prostitute. Furthermore, the construction of the white, innocent victim of prostitution so central to the ‘white slavery’ in many ways shaped the construction and understanding of contemporary human trafficking. Numerous aspects of the white slavery scare in the US context have been highlighted in the historical literature, but the international context has been overlooked. American literature, cultural products and legislation inspired by stories of ‘white slavery’ came to being in a

global context. White slavery and the campaign against it were both global movements – but they were practiced very differently in local contexts. This paper seeks to highlight some aspects of this entangled history of prostitution by showing how discourses of white slavery in the UK, India and Argentina impacted on the American experience. The 21st century result of this 19th and 20th century processes can be seen not only in the implementation of human trafficking laws, but also in wider legal contexts in the US, where prostitution as a category has become part of multiple sites of feminist struggle.

1. Prostitution, Gender and Race

“Prostitution isn’t like anything else. Rather, everything else is like prostitution because it is the model for women’s condition.” (Leidholdt 1990, 76) American feminist legal theory has identified prostitution as “a paradigm of degradation and as a practice of inequality”(Balos and Fellows 1999, 1220) that underlies both a continuum of violence against women as well as the legal measures taken to control that violence. From the use of terms like ‘whore’ and ‘slut’ in cases of sexual harassment to the defence of wife-killing that the woman was ‘just a whore’ the paradigm of the prostitute is one which women must define themselves away from in order to both protect themselves from and prosecute violence and harassment. As Andrea Dworkin puts it, “the woman’s effort... is always and unequivocally an effort to prove she is not a whore.”(Dworkin 1981, 17) In this ‘paradigm of prostitution’ women are either prostitutes or ‘other women’ and this relationship defines which women are worthy of protection. The legal system asks, “was she in fact a ‘slut’ who deserved it, as the perpetrator claims, or not-a-slut, deserving of some redress?” (Baldwin 1992, 48) This phenomenon has been recognised and campaigned on by feminist legal reformers for some time, however, in attempts to rescue ‘other women’ from the stain of prostitution, reform movements have, in some ways, reinforced and entrenched the boundary between ‘other women’ and ‘prostitutes’. A consensus has formed on the importance of distinguishing between prostitutes and others, among feminist reformers and the legal system alike, the differential merely being how ‘others’ are defined. The key message of many of the feminist reform movements is that our sympathy should be directed towards ‘women like us’. In order to manoeuvre politically, this strategy takes the form of representing victims as members of the dominant community, that which will have most ‘purchase’ on policy makers. In the US context, this has meant representing victims as white and middle-class. In support of the Violence Against Women Act of 1991, Senator David Boren said, “Violent crimes against women are not limited to the streets of the inner cities, but also occur in

homes in the urban and rural areas across the country.” (Quoted in Crenshaw 1990, 1260) This approach, while pragmatic, increases the risk of the elision of the experiences of and crimes against minority women being dealt. Also, in the legal context described above, the system’s selective blindness to minority women as appropriate ‘victims’ engenders the risk of a merging of the perception of black women as unworthy and, by association, as prostitutes. The worthy white victim is set in opposition to the unworthy black one, as Hill Collins says “Black ‘whores’ make white ‘virgins’ possible.”(Collins 2000, 175–6).

2. Slavery, Prostitution, and Racialised Gender

As bell hooks convincingly demonstrates, black female slaves suffered not only from the racism which deemed them enslaveable, but also from a patriarchal system perpetuated both by white masters and mistresses and black male slaves and freemen (Hooks 1981). The practice of slavery in the American South relied on the dominance granted to the white working classes over black slaves by racism. Similarly, white women “offset” the disadvantage of their gender by the benefits of their skin colour. (Lerner 1990, 112) This broader history of slavery (particularly in the North American context) forms the backdrop to ‘writing out’ of women of colour as victims of sexual violence. Black women slaves also came to exemplify a kind of wild sexuality, the image of the ‘Jezebel’. (Palmer 1983) Black male slaves had been labelled with the stereotype of over-sexed since the outset of the slave trade, while female sexuality had long been regarded as uncontrollable. The bodies of black women became symbolic of sex and savagery and inextricably linked with the iconography of the prostitute. (Gilman 1985)

The long history of black women occupying non-traditional gender roles because of slavery has been noted by Angela Davis in her essay, “The Approaching Obsolescence of Housework: A Working-Class Perspective”(Davis 1983). In this respect also, black women’s sexuality became suspect. Women’s sexuality, through sexual harassment, has been utilised to stymie the role of women in the workforce. As women who were more likely to work outside the home, black women disproportionately suffered from sexual harassment. A direct link can be made from this kind of harassment, targeted at women working outside the home, to the use of prostitutes and prostitution as the ultimate measure of women’s behaviour (Balos and Fellows 1999). The experiences of black women have to be understood in the context of this history of slavery.

But, slavery as a concept is not something to be taken for granted in the historical record. The word ‘slavery’ has been used to critique an extraordinary range

of practices since the first tract against the transatlantic slave tract, “Oroonoko: or, the Royal Slave,”¹ was published in 1688. Between the abolition of the transatlantic trade and the rise of international labour regimes and human rights law, campaigns arose against the new slaveries of European imperialism in Africa, child slavery in East Asia and bonded labour migrants across the world. Each case the use of the term slavery was intended to bear with it the loaded history of race and cruelty of the transatlantic trade and plantation system. In each campaign the history of slavery was utilised in the construction of gender, race and class constructions – and the history of slavery, and anti-slavery, plays a pivotal role at the intersection of these constructions. Even the term ‘white slavery’ was originally used to critique the experience of white, working-class men in North America; the addition of white allowed them to distance themselves from the struggle of African-Americans for labour and social equality. (Roediger 1999, 65–66).

The most striking example of the entanglement of slavery with the construction of gender and race was the white slavery moral panic of the early 19th century. The term itself, white slavery, requires some interrogation. Only in English did the phrase for this phenomenon call on the imagery of the slave (Fischer-Tiné 2009, 190). In German, French and Spanish the phrase used refer more generally to the trade in people, or the trade in whites. The use of ‘slavery’ in English had both an emotive and strategic purpose. Emotionally, the term evokes the use of force, coercion, and its illegality. It sets this practice out-with the norm of sexual trade or prostitution, into a new ‘peculiarly’ horrific category. Already by this time, the idea of enslavement of Europeans, at least, was an anomaly (Drescher 2009, 23). In strategic terms, directly referencing the slave trade allowed campaigners to draw on the wealth of political and social capital built up by the previous abolitionist campaigns in the UK against both the transatlantic trade and slavery in the Empire (Guy 1991, 23). The white slavery panic sprang from the entanglement of the history of fracturing discourses on slavery with an increasing interest in and knowledge of prostitution. These entangled histories, viewed through the analytical lens offered by intersectionality, offer a glimpse of a moment in the history of mutually co-constitutive construction of race and gender.

3. Regulation of Prostitution

Recent research into the history of empire has highlighted the flexibility of the politics of empire, as well as the agile deployment of methods of resistance to imperial

1 Written by Aphra Behn, one of the first English professional female writers.

expansion (Cooper and Burbank, 2010). Much work has been done on the methods of knowledge production in empire (Asad in Vincent, 2002; Stoler, 2002) and how knowledge was produced through a complex form of collaboration between colonizers and colonized (Cooper and Stoler, 1997). However, the flip-side to this, the areas of ignorance about coloniser or colonised, are rarely addressed. And it is in these lacunae that ‚panic‘ – particularly forms of moral panic – breed. The work of Parent-Duchatelet, a public health official in early 18th century Paris, sought to address a gap in the state’s knowledge on prostitution and the women involved in the trade. His 1857 work, “*De la prostitution dans la ville de Paris*”, established the social and economic need which drove women to prostitution and strongly argued that women working as prostitutes were not biologically or racially different from other women. But he also categorised them as “the most dangerous people in society”. Parent-Duchatelet’s work was taken up across Europe, particularly in Britain, where he was known as the ‘Newton of Harlotry’ in the press, and resulted in wide-ranging and draconian legislation aimed at regulating, controlling and criminalising the sexual activity of poor women.

Analysis of the regulation of prostitution in the colonial context of the 19th century has often depicted it as the transplantation, full-formed, of metropolitan policies and attitudes to the colonies. The growing literature on empire and sexuality has emphasised the role of the UK as the ‘home base’ of prevailing colonial attitudes and, in doing so, marginalised the interaction between the colonial subject and imperial master (see, for example Hyam 1990). In doing so, it has also neglected to fully comprehend and describe the importance of race to the regulation and discourse on prostitution. However, some new historical research is adopting a broader approach, appreciating and accounting for the complex interaction of metropolitan and colonial actors (Fischer-Tiné 2009, 190) and the interrelationship between race, class and gender (McClintock 1995; Ware 1992; Mendus and Rendall 1989). The Contagious Diseases Act of 1864, often seen as the beginning of the regulation of prostitution, was actually developed out of the experience of British administrators in Malta, Hong Kong and India, and remained in force across the empire for considerably longer than in the UK (Proudfoot and Roche 2005, 155–73). The campaign against the CDA also worked across the empire, and became part of the white slavery campaigns of the early 20th century.

Regulation of prostitution across the empire reflects the interlocking significance of class, race and gender to the 19th century discourse and policy on prostitution. In Hong Kong, Chinese prostitutes were segregated from the European – an “apartheid of segregated red-light areas” (Howell 2000, 328). Separation was justified by a belief in Chinese normalisation and cultural acceptance of prostitution (Levine 2003, 587). In Bombay, prostitution was similarly segregated, and segregation even

extended to not only racial, but also a class stratification within the white brothels (Fischer-Tiné 2009, 210). Regulatory frameworks in the colonies also echoed metropolitan concerns, but in the colonial context race replaced gender as the primary concern. In Hong Kong the argument was made that “Chinese prostitution is essentially a bargain for money and based on a national system of female slavery: whilst European prostitution is more or less a matter of passion” while previously in the UK, the argument had been that “[w]ith the one sex the offence is committed as a matter of gain; with the other it is an irregular indulgence of a natural impulse” (Howell 2000, 332). Race easily replaced gender as the marker of difference, and so Chinese prostitutes, supposedly ‘habituated to the life’, were less deserving of liberal philanthropy and concern. Colonial rule did not just regulate sexuality (Cooper 1997, 4) but rather created a discursive and recursive space for the creation of a “racialised sexuality and a sexualised notion of race” (Howell 2000, 333).

4. White Slavery

The first reference to white slavery as the capture and forced prostitution of white women appeared in 1839, in an anti-Semitic source (Bristow 1982, 34). But, only in the late 19th century did white slavery take on its sexual and gendered connotations, following a period of exposés on the European press (Guy 1991, 5). One of the most famous undercover journalists William Stead, after publishing “Maiden Tribute of Modern Babylon,” about child prostitution in England, toured Chicago and published a 400 page report, ‘If Christ Came to Chicago’ in 1894, which sold 300,000 copies. In it, he laid the blame for the white slavery of native-born American girls with the recent influx of foreigners and the connivance of crooked politicians (Donovan 2006, 59). The panic over these revelations was fed by the simultaneous exposure and investigation of similar events world-wide.

Campaigns to protect women had begun in the 1870s with Jewish groups organising to prevent exploitation of Jewish women. The first international anti-white slavery congress was held in Liverpool in 1875. This conference laid the blame for the trade squarely with the immorality of foreign host societies and inherent female vulnerability (Guy 1991, 12). The National Vigilance Society (NVA) was formed in 1885 in the debates over the Contagious Diseases Acts and quickly reorientated its activities towards ‘white slavery’ working both with the Salvation Army and Josephine Butler (Fischer-Tiné 2009, 191). In the UK, the Jewish Association for the Protection of Women and Girls was also founded in 1885 as a response to the construction of a racialised idea of ‘Jewish criminality’ fed by the publicity around Jewish participants in the organisation of international prostitution. The characterisa-

tion of white slavery as a Jewish crime in the UK was part of the new pseudo-science of racialised categorisation of crime, and the JAPGW demonstrates how stigmatised populations responded. At first Anglo-Jewish leaders vociferously supported efforts to crack down on 'Jewish criminality' in the East End of London but, over the next twenty years, the increasingly overt racism of the white slavery campaigns dissuaded Jewish support. (Knepper, 2007, 61-79)

From the 1890s, these campaigners were increasingly aware of the global nature of the trade and that it did not just involve white women (Fischer-Tiné 2009, 203). By June 1899, the NVA had established a Bureau for the Suppression of the White Slave Traffic, and the campaign quickly spread from the UK, further afield. The highpoint of the NVA campaign was the 1904 international convention which was signed by 19 states in Paris (Fischer-Tiné 2009, 193). As the convention compelled states to take action against white slavery, various initiatives were instigated by the British government, including requesting a report from British India and branches of the NVA were opened across India, and other organisations spread the word about white slavery (Fischer-Tiné 2009, 195). The convention also raised the international status and awareness of the issue, prompting a new slew of lurid newspaper articles and popular publications detailing cases.

Opinion is divided as to the extent of the reality of the problem.² Even without detailed statistics, it is still possible to assume that white slavery was not a problem on the scale of the massive international response to it. And so, why did it become such a significant issue? Guy, in a study of the part played by Buenos Aires in the discourses on white slavery emphasises how gender inequality and racism led to the construction of white slavery myths. Reformers sought to keep women at home and under control of families by warning them of dangers of sexual exploitation abroad and relied on racist stereotypes to emphasise the immorality of the trade (Guy 1991, 26). Donovan argues that many historians have used these narratives to look at ongoing gender inequality, but less attention has been paid to the construction of racial difference through these narratives. Stories about white slavery provide important sources to analyse significant dimensions of American culture; not only issues of gender inequality, but also of racial inequality (Donovan 2006, 2). Fischer-Tine uses examples of white prostitution in colonial India to emphasise the stratification within subaltern white European class in the colonial context (Fischer-Tine 2005). And so, the importance of white slavery narratives goes beyond their basis in fact. White slavery formed a cultural myth, not a fairy tale, but rather a way of telling a story about the world that simplified complexity and made the strange, understand-

2 For arguments for it being merely baseless hysteria, see *The response to prostitution in the progressive era* (Connally 1980, 114–35) while *The lost sisterhood: prostitution in America, 1900-1918* (Rosen 1982, 112–35) argues that while reports may have been exaggerated, they were based in fact.

able (Grittner 1990, 7). Analysis of how the ‘trade’ was debated, publicised and denounced provides the historian with an opportunity to analyse prevailing beliefs about race, gender, sexuality and class. The difficulty lies in providing an analysis that does not over-emphasise one aspect, but rather seeks to bring to light the entanglements of race, class, gender and sexuality in anti-vice activism.

In South America, the criminal gang Zwi Migdal began operating in the 1860s, offering to marry young girls in poor Jewish shtetls in Eastern Europe or advertising servant positions in wealthy Argentine households (Vincent 2007). In Buenos Aires, where the immigrants were white European women, the concern was that the host society would corrupt the moral integrity of the white race and the Argentinian government’s ongoing support for regulated prostitution created tensions between the campaigners and officials. Europeans remained concerned over Argentine immorality until the mid-twentieth century. The focus was on female migration and also suspicion towards liberal Catholic attitudes towards sex and prostitution. This was despite the fact that the campaign’s own representative, Lighton Robinson, emphasised the eagerness of Argentines to co-operate with campaigns against white slavery and there were local Argentine groups working against white slavery (such as the Asociacion Nacional Argentina contra la Trata de Blancas). The system of registration of prostitution in Buenos Aires transformed a casual activity in to a “quasi-criminal one” (Guy 1991, 61). Because of this, many women evaded registration, making the gathering of detailed statistics impossible. Despite this, campaigners relied on the numbers of foreign-born women registered as prostitutes to estimate the extent of ‘white slavery’.

In colonial India, the fear of purity campaigners was that the environment would corrupt Englishmen. Colonial officials, more concerned with practicality, did not believe that white prostitution could be wholly eradicated, but the main concern was to keep the practice out of sight of the native population. As in Hong Kong, brothels were segregated by race, and in Bombay, the white sex workers were also separated into three classes. Tensions existed between the civil society abolitionist campaigners and the colonial authorities. While, ostensibly, European prostitution was frowned upon, in reality it was tolerated in order to prevent “increased patronage or Native prostitutes” (E.H. Ingle, District Superintendent of Police, Poona, quoted in Fischer-Tiné 2009, 215). The Indian context also sheds light on the intra-racial feelings of the time. MW Fenton, second Financial Commissioner in the Punjab, summarised the problem as, “The prestige of the ruling race is affected by the degradation of its members, especially if they are females.”¹¹ In this global context, by the end of the 19th century a ‘meta-narrative’ of the white slavery experience had formed which would form the focus of legal and popular attention. The ‘innocent victim’, white and female, set in contrast to the foreign male trafficker.

In the US, these narratives took on a particular national dimension. The focus on white slavery in Chicago coincided with new waves of immigration from Eastern Europe, a growing African-American population and an increase in young women seeking employment in the new department stores. Women were, therefore, living alone in the 'furnished room district' which overlapped with African American and vice areas in the south of the city. This growing ghettoisation of Black Americans and immigrants coincided with a growth in the vice districts and prominent authors used this to connect the growing vice industry with changing racial composition of the city. White slavery narratives provided a perfect template for constructing the idea of the foreign menace. Clifford Roe, a prominent anti-vice campaigner in Chicago, who handled a series of prosecutions against white slave traders, attempted in his writing on white slavery to draw a colour line between natives and foreign-born. He not only put the blame with eastern Europeans, particularly Jews, for importing white slavery, but also used emotive and derogatory language to describe the habits and habitats of the foreign populations. To Roe, morality was a racial trait, largely monopolised by Anglo-Saxon whites (Donovan 2006).

And this whiteness was under attack by the racialised sexual predations of the foreigner. Alfred Dyer, leading British 'New Abolitionist' and colleague of Josephine Butler, was interested in the health of the white race as a whole and, in the white slavery debates, made use of the popular fear of "collective degeneration" (Fischer-Tiné 2009, 192). Women were seen as particularly vulnerable to being debased by other races. American journalist, Turner agreed in an article on the vice industry in Chicago, saying:

"The chastity of woman is at the foundation of Anglo-Saxon society. Our laws are based upon it, and the finest and most binding of our social relations. Nothing could be more menacing to a civilization than the sale of this as a commodity." George Kibbe Turner, *The City of Chicago: A Study of the Great Immoralities*, McClure's, April 1907

In this quote, it is possible to see how racial beliefs of the superiority of the Anglo-Saxon were used to control and mould the sexuality of white women. The sexuality of non-white men and women goes unmentioned, but in its absence whiteness is aligned with virtue and purity, 'Blackness', therefore, signified the opposite.

However, one significant American campaigner did not lay the blame at inherent racial failings. Jane Addams, founder of the Settlement House movement and Nobel Peace Prize winner, believed strongly in the worth of the 'American way of life' and the need for immigrants to assimilate to American ways. Significantly, she also argued that economic circumstances should be highlighted as a key factor in the increase in the vice industry, highlighting the structural economic inequalities that led women into prostitution. In this, she foreshadowed the current construction

of the trafficking ‘victim’ who is “rendered innocent by the ritual invocation of her poverty and desperation.” (Doezema 1999, 34). She also draws on the earlier campaigning discourses of Josephine Butler who used the term ‘white slavery’ as a metaphor for all prostitution (Quirk 2007). Addams analysed the impact of consumerism and the complex of ‘push and pull’ factors working on women. Importantly, she included immigrant victims, not just native girls, in her accounts and highlighted the, sometimes negative, impact of familial ties and obligations. Again, foreshadows of modern human trafficking campaigns can be seen, in the culpability of family members in trafficking women and, less sensational, in the role of family obligations in motivating women to remain in prostitution. Roe, clearly aware of Addams’ work, argued against economic motivations in *The Girl Who Disappeared*, drawing a distinction between occasional prostitutes and white slaves, which allowed him to ignore the economic conditions which drove women to ‘choose’ prostitution. In his view, there was little choice, for female morality was an internal quality which women either had or did not (Donovan 2006). In general, popular cultural representations of white slavery concurred with Roe.

5. Press and Movies: Cultural Products

On September 11, 1910, it was reported that the police had ‘freed’ a girl abducted by the Black Hand Gang. The following day, this report was followed up by one reporting that the girl had admitted that she had joined the gang on the promise that they would arrange a lawyer for her imprisoned lover, and assist his release. Sympathy for the girl immediately evaporated, reflected in the second article’s title, “Ruined her life to save a convict.” (*The New York Times*, White Slave Raid in Nyack Woods, September 10, 1910) The girl’s ‘choice’, no matter how constrained, made her at least partially guilty. Newspaper coverage is also significant in what is not mentioned – Black prostitution. This elision coded fallen woman deserving of our sympathy as white (Mumford 1997, 16). As vice and Black neighbourhoods began to overlap with the growth of cities in the early twentieth century, white slavery provided a means to explain the presence of white women in those areas. By the 1910s, though, even the newspapers which had breathlessly reported on the horrors of white slavery were beginning to doubt the concept’s veracity. Gretchen Soderlund tracks how the story was questioned, re-investigated and commented on by the *New York Times*. In her article, she traces how gendered constructions of how information is gathered were precipitated and reinforced by the coverage of white slavery (Soderlund 2002). However, while this testing of the myth may have influenced some into doubting the reality, the power of the myth still had hold.

In 1913 over 30,000 people watched the white slavery film “Traffic in Souls” in its opening week in NYC (Donovan 2006, 1). The movie had cost 25,000 dollars to produce, making it one of the most expensive feature films of its time. It featured some common themes of the white slavery narrative. The innocent and ignorant immigrant girls are snatched from the protection of their family and brought to a bogus employment agency. A related storyline tells the story of a policeman’s girlfriend’s sister being drugged and kidnapped by the same gang of white slavers. The policeman’s girlfriend infiltrates the gang, and Officer Burke is able to arrest the gang leader. And so, in this film can be seen several ‘motifs’ which distinguish the white slavery narratives; the innocent Northern European victim, the forcible coercion and deception, the heroic white male rescuer and the agency of the ‘good’ woman to save fellow female victims. The gang hides itself behind an agency purporting to work against the trade, the ‘International Purity and Reform League’, reflecting a real-life case in Buenos Aires where a reform association was entirely taken over by pimps (Guy 1991, 20). Other films relating to white slavery, for example, “The Inside of the White Slave Traffic” and “A Victim of Sin”, were shut down by police in 1914, to the disappointment of the large crowds of ticket-holders on grounds of indecency.³ This action suggests another reason for the wild popularity of this genre; its salacious and sensual nature.

By the time the biggest movies on white slavery were shown, doubt was becoming widespread about the actual existence of white slavery. Broadsheet newspapers such as the New York Times were starting to distance themselves from their previous coverage. Movie theatres represented not just the main way to disseminate the narrative of white slavery, but also a potential source of danger themselves. George Kneeland noted in 1910 the dangers of procurers picking up young women at movie theatres and other social amusements (Kneeland 2009, 18). Jane Addams noted the number of young women who had “come to grief through five-cent theatres” (quoted in Stamp 2000, 48). The growth of the entertainment industry was strongly connected with the growth of leisure consumerism, the new department stores where even working-class women could aspire to dress and indulge themselves like the upper classes. However, fashions of the working classes were also modelled on those of the prostitute. Gaudy clothes, wigs and make-up, once the preserve of the ‘working girl’ became the leisure attire of the working-class girl (Peiss 1987, 66). There was also a growing tendency, associated with this ‘rise of consumerism’, for working-class women to exchange sexual favours for being treated to dates at cinemas and amusement parks, as well as to fund the newly discovered hobby of shopping (Donovan 2006, 66). The direct connection between these practices and

³ *The New York Times*, Police Confiscate White Slave Films, December 21, 1913

white slavery allowed for condemnation and further control over the leisure-time of working-class women.

Movie theatres were also the location of more innocent pleasures. They became the location for unchaperoned young people to conduct romances, a worrying tendency for their parents' generation, used to the 19th century supervised courtship rituals. Analysis of sexuality in the 19th century has emphasised the oversexualisation of the working-class woman, compared to the 'passionless' lady. A lady's sexuality was safely conscribed to the private sphere in the 19th century ideal. But, the beginning of the 20th century saw middle-class women starting to venture into the public realm of urban leisure. The dangers of this realm, of the loss of control over women's sexuality, possibilities of racial mixing and the dissolving of class boundaries can be seen in the commentary on white slavery. In 1910, the New York Times, reporting on a white slavery case described the plight of Mrs Francis M. Foster, a divorced, college-educated woman in her forties: "[hers] was no pleasant task, to sit on the witness stand and tell a listening roomful of the weeks she spent in the Tenderloin, sometimes staying for weeks at a stretch in restaurants with colored man and women drinking at her elbows." (quoted in Soderlund 2002, 448). As a myth, white slavery offers a simple narrative to explain these abhorrent behaviours and also a means to curb women's public sexuality. A telling example of how the white slavery myth became a curb on public 'immorality' is the legislation passed in the US as a result of this publicity.

6. White Slavery Legislation: US and International

The period from 1900 to 1920 marked a highpoint of 'moral panic' over the issue. Over 30 cities launched vice investigations and 44 states passed laws to stop coercive prostitution. At the Federal level, Congress passed the Mann act, or 'White Slave Traffic Act' in 1910, which resulted in 2,000 arrests in its first eight years (Donovan 2006, 1). As one of the first federal crimes, it also played an important role in the formation and expansion of the Federal Bureau of Investigation (Soderlund 2002, 439). The legislation was intended to protect, "those women and girls who, if given a fair chance, would, in all human probability, have been good wives and mothers and useful citizens." (Senator Mann, quoted in Beckman 1983, 1117). From its conception then, the act was directed towards a particular type of women, seen as a victim – the white, middle-class woman. And a strong distinction was drawn between the provisions of the act and prostitution, "the punishment of the practice of prostitution or the keeping of houses of ill-fame, or other immoral places, in the several States, are matters wholly within the powers of the States" (Senator Mann, quoted in Beck-

man 1983, 1118). This rhetorical distinction from prostitution is a vital part of how the white slavery myth was understood. The victims, while they may engage in prostitution, are not prostitutes as they have not chosen their life. However, the intentions of the Mann Act were not lived out in its practice. In the case United States vs. Holte, Justice Holmes concluded that the courts should, “abandon the illusion that the woman is always the victim.” (Quoted in Beckman 1983, 1120) and so, women could be convicted as conspirators in their own trafficking.

Indeed, by the 1930s many of the women convicted under the Mann Act were no longer even engaged in prostitution. Rather, their convictions were based on the vague phrase “other immoral purposes” which could include an extra-marital affair, procuring an abortion, or simply pre-marital sex (Beckman 1983, 1126–1132). The Act, through some high-profile cases, also became associated with the proscription of relationships between Black men and white women (Johnson). The majority of women targeted were white, working class and uneducated. Beckman’s analysis of 150 cases highlights some of the shocking poverty and deprivation women were escaping from. Some of the stories reflect modern narratives of international human trafficking. And, in the implementation of human trafficking legislation some similar problems can be seen.

The international legal campaign was taken up by the League of Nations in 1921 with the Convention for the Suppression of the Traffic in Women and Children. Despite the investigations into slavery at the same time, ‘white slavery’ did not come under the mandate of the Slavery Commission and, instead, was investigated through specialised committees (Reanda 1991, 207). In fact, despite the use of the term slavery, the white slavery campaigns had very little to do with the ongoing slavery abolition movements. This reflects the lack of concern white slavery activists had with slavery itself. White slavery was about prostitution, not slavery. By finding and highlighting examples of the worst abuses, campaigners created a drive and a platform to advance their own views on prostitution as a whole. Various investigations by the committees found it difficult to distinguish trafficking from other forms of commercialised sex, which had not involved international movement and focus shifted towards abolishing regulated systems of prostitution (Reanda 1991, 208). A similar problem is reported by modern anti-trafficking investigations that are unable to find reliable statistics on the extent of the traffic. Just as in Buenos Aires in the 1890s, campaigners relied on the numbers of foreign-born women registered as prostitutes to estimate the extent of ‘white slavery’ modern NGOs also uses the number of foreign women reported in the sex industries as evidence of trafficking (Donovan 2006, 16). And even these figures suffer from a lack of clear definition, systematic research and the undercover nature of the business (Wijers and Stichting tegen Vrouwenhandel; Global Alliance against Traffic in Women. 1999, 15). In both

cases, white slavery and human trafficking, it is near impossible to establish the precise number of 'victims or villains'.

In February 2008, at the instigation of the Bush administration in the US, Cambodia passed the Law on Suppression of Human Trafficking and Sexual Exploitation. Previous to the passing of this legislation, Cambodian police were unable to prosecute women working in prostitution as the previous anti-trafficking law, the 1996 Law on Suppression of Kidnapping, Trafficking and Exploitation of Human Beings, focused on third-party activity such as pimping and brothel-keeping. The new, vague definitions of procurement and criminal provisions on soliciting have acted to criminalise a range of activities of women working as prostitutes in Cambodia, as well as human trafficking. The new powers of the Cambodian police have resulted in a series of abuses of sex workers in Cambodia, "in none of the cases of arrest investigated by Human Rights Watch was any attempt made by police to distinguish between women and girls who were voluntarily engaged in sex work and those who were victims of trafficking" (HRW) The importance of this distinction to the modern regulation of prostitution reflects the concerns of the white slavery myth, even while the focus on who the 'victims' are may have changed.

In this way, prostitution remains the 'model for women's condition'. If, as Foucault claims, sexuality is not a repressed discourse but rather discussion on sexuality proliferated from the 17th century on, and was used in order to build our idea of ourselves, then the white slavery panic, which produced over a billion pages, of literature may be one of the most significant cultural myths of sexuality creating our modern identities. In *The New History and Old*, Gertrude Himmelfarb complains that young historians, obsessed with race, class and gender have enthusiastically taken up the boring, minutiae of ordinary people's lives at the expense of 'real history' – politics. She claims, "What was once at the center of the profession is now at the periphery." (Himmelfarb, 1987, p 4). However, as Emma Goldman strikingly explains, the issue of prostitution is closely entwined with the political system. Further, the righteous panic over 'white slavery' was a political tool, and sexual ideologies have been incorporated into, and helped to propel, local, national and international politics. Since 1980, sensationalist and pornographic accounts of the history of prostitution have been replaced by a strong body of literature relating prostitution to colonialism, analysing it as an aspect of labour history, deconstructing its symbolic and discursive meaning, and relating it to international politics. This paper takes up one aspect of the history of prostitution, the white slavery debates of the early 20th century and argues that these debates, and the ensuing activism around the issue, had a profound impact on media, current legislative practice, and politics. Further research is needed into who were the real victims and what it meant to be the victim of trafficking, if you did not fit the stereotyped story. The recent Cambodian example

illustrates the importance of challenging dominant views on labour, sexuality and race and the importance of using race, class and gender to re-examine history lies not in denying politics, but in showing how these previously peripheral areas had a profound impact.

Bibliography

- Baldwin, Margaret A. 1992. Split at the Root: Prostitution and Feminist Discourses of Law Reform. In: *Yale Journal of Law and Feminism* 5: 47.
- Balos, Beverly, and Mary Louise Fellows. 1999. Matter of Prostitution: Becoming Respectable. In: *A. New York University Law Review* 74: 1220.
- Beckman, Marlene D. 1983. White Slave Traffic Act: The Historical Impact of a Criminal Law Policy on Women. In: *The Georgetown Law Journal* 72: 1111.
- Bristow, Edward J. 1982. Prostitution and prejudice: the Jewish fight against white slavery, 1870-1939. Oxford: [New York]: Clarendon Press; Schocken Books.
- Collins, Patricia Hill. 2000. Black feminist thought: knowledge, consciousness, and the politics of empowerment. Routledge.
- Connelly, Mark. 1980. The response to prostitution in the progressive era. Chapel Hill: University of North Carolina Press.
- Cooper, Frederick. 1997. Tensions of empire: colonial cultures in a bourgeois world. Berkeley Calif.: University of California Press.
- Crenshaw, Kimberle. 1990. Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color. In: *Stanford Law Review* 43: 1241.
- Davis, Angela. 1983. Women, race & class. 1st ed. New York: Vintage Books.
- Doezema, Jo. 1999. Loose women or lost women? The re-emergence of the myth of white slavery in contemporary discourses of trafficking in women. In: *Gender Issues* 18 (1) (December): 23-50. doi:10.1007/s12147-999-0021-9.
- Donovan, Brian. 2006. White slave crusades: race, gender, and anti-vice activism, 1887-1917. University of Illinois Press.
- Drescher, Seymour. 2009. Abolition: a history of slavery and antislavery. Cambridge; New York: Cambridge University Press.
- Dworkin, Andrea. 1981. Pornography: men possessing women. New York: Perigee Books.
- Fischer-Tine, Harald. 2005. Britain's other civilising mission: Class prejudice, European 'loaferism' and the workhouse-system in colonial India. In: *Indian Economic Social History Review* 42 (3) (September 1): 295-338 doi:10.1177/001946460504200302.

- Fischer-Tiné, Harald. 2009. *Low and licentious Europeans: race, class, and “White subalternity” in colonial India*. New Delhi: Orient BlackSwan.
- Gilman, Sander L. 1985. *Difference and pathology: stereotypes of sexuality, race, and madness*. Cornell University Press.
- Goldman, Emma. 1969. *Anarchism: and other essays*. Courier Dover Publications, June 1.
- Grittner, Frederick. 1990. *White slavery: myth, ideology, and American law*. New York: Garland Pub.
- Guy, Donna J. 1991. *Sex & danger in Buenos Aires: prostitution, family, and nation in Argentina*. U of Nebraska Press, January 1.
- Hooks, Bell. 1981. *Ain’t I a woman: Black women and feminism*. Boston MA: South End Press.
- Howell, Philip. 2000. *Prostitution and racialised sexuality: the regulation of prostitution in Britain and the British Empire before the Contagious Diseases Acts*. *Environment and Planning D: Society and Space* 18 (3): 321–339. doi:10.1068/d259.
- Hyam, Ronald. 1990. *Empire and sexuality: the British experience*. Manchester University Press ND.
- Johnson, Kevin R. *The Legacy of Jim Crow: The Enduring Taboo of Black-White Romance*. SSRN Library. http://papers.ssrn.com/sol3/papers.cfm?abstract_id=834966.
- Kneeland, George J. 2009. *The Social Evil in New York City*. BiblioBazaar, LLC, October.
- Leidholdt, Dorchen. 1990. *The Sexual liberals and the attack on feminism*. 1st ed. New York: Pergamon Press.
- Levine, Philippa. 2003. *Prostitution, race, and politics: policing venereal disease in the British Empire*. Routledge.
- McClintock, Anne. 1995. *Imperial leather: race, gender, and sexuality in the colonial contest*. Routledge.
- Mendus, Susan, and Jane Rendall. 1989. *Sexuality and subordination: interdisciplinary studies of gender in the nineteenth century*. Routledge.
- Mumford, Kevin. 1997. *Interzones: Black White sex districts in Chicago and New York in the early twentieth century*. New York: Columbia University Press.
- Palmer, Phyllis Marynick. 1983. *White Women/Black Women: The Dualism of Female Identity and Experience in the United States*. In: *Feminist Studies* 9 (1) (April 1): 151-170. doi:10.2307/3177688.
- Peiss, Kathy. 1987. *Cheap amusements: working women and leisure in turn-of-the-century New York*. Temple University Press, April 6.
- Proudfoot, Lindsay J., and M. M. Roche. 2005. *(Dis)placing empire: renegotiating British colonial geographies*. Ashgate Publishing, Ltd.

- Quirk, Joel. 2007. Trafficked into Slavery. In: *Journal of Human Rights* 6 (2): 181. doi:10.1080/14754830601084576.
- Reanda, Laura. 1991. Prostitution as a Human Rights Question: Problems and Prospects of United Nations Action. In: *Human Rights Quarterly* 13: 202.
- Roediger, David R. 1999. *The wages of whiteness: race and the making of the American working class*. Verso, January.
- Rosen, Ruth. 1982. *The lost sisterhood: prostitution in America, 1900-1918*. Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- Soderlund, Gretchen. 2002. Covering urban vice: the New York Times, 'white slavery,' and the construction of journalistic knowledge. In: *Critical Studies in Media Communication* 19 (4): 438. doi:10.1080/07393180216567.
- Stamp, Shelley. 2000. *Movie-struck girls: women and motion picture culture after the nickelodeon*. Princeton University Press, March 6.
- Vincent, Isabel. 2007. *Bodies and Souls: The Tragic Plight of Three Jewish Women Forced Into Prostitution in the Americas*. Random House of Canada, Limited, January 9.
- Ware, Vron. 1992. *Beyond the pale: white women, racism, and history*. Verso.
- Wijers, Marjan, and Stichting tegen Vrouwenhandel.; Global Alliance against Traffic in Women. 1999. *Trafficking in women: forced labour and slavery-like practices in marriage, domestic labour and prostitution*. Utrecht: Foundation Against Trafficking in Women.

Couples interethniques à Tahiti: une approche intersectionnelle des rapports de pouvoir

Laura Schuft (Nice)

Dans les écrits toujours plus nombreux consacrés à l'articulation complexe des systèmes multiples d'oppression sociale, cette dernière est décrite à travers divers termes: 'imbrications', 'interconnections', 'matrices' ou encore 'intersections' (cf. Collins 1990, Dorlin 2009, Crenshaw 2005). Or, c'est dans leur application *empirique* que ces termes prennent sens et permettent de déconstruire les mécanismes d'entretien de tels systèmes de pouvoir dans toute leur complexité. En effet, encore peu d'études empiriques en France adoptent une approche intersectionnelle¹ de multiples formes de pouvoir social (cf. Manier 2010). A cette fin, cet article présentera une étude de cas à Tahiti et à Moorea, îles jumelles les plus peuplées de la Polynésie française.

Divers facteurs de domination bien connus existent dans cette Collectivité française d'Outre Mer, marquée par l'histoire coloniale et par l'inégalité de la distribution des ressources dans le marché du travail selon l'appartenance ethnique (Poirine 1992) ou le genre (ITSTAT 2002). L'objectif est ici de rendre compte de la façon dont ces facteurs de domination s'imbriquent à travers les usages quotidiens des catégories de la domination. La notion d' imbrication est maintenue car celle initiale, d'intersection (Crenshaw 2005), donne une image de facteurs sociaux – issus de systèmes de pouvoir – qui seraient de nature séparée à la base. Or, ces facteurs sont fondamentalement imbriqués, notamment dans le contexte de Tahiti postcolonial. C'est-à-dire, les représentations de féminité ou de masculinité sont forcément ethnicisées, tout comme les représentations de l'Autre ethnicisé sont forcément genrées. Les inégalités qui recoupent ces représentations sociales sont également façonnées de manière imbriquées.

Les discours de couples considérés 'mixtes' – en termes de genre et d'appartenance ethnique ('Français-es métropolitain-e-s' et 'Polynésien-ne-s') – se présentent comme une source privilégiée pour l'étude des mécanismes des catégorisations imbriquées – notamment en termes d'ethnicité et de genre. Les discours et les témoignages des conjoint-e-s en couple dit 'mixte' sont ainsi susceptibles de nous informer

1 On note que le terme d'intersectionnalité est venu à décrire le champ et l'approche théoriques qui prennent en compte des systèmes multiples de rapports de pouvoir. Cependant, comme nous verrons plus loin, le terme intersectionnel n'est pas idéal pour décrire la façon dont coexiste la multiplicité de systèmes de pouvoir social.

sur la manière dont les rapports de pouvoir s'imbriquent et se (re)produisent au niveau interindividuel et interactionnel.

La question des statuts socioéconomiques est également prise en compte dans ce travail, puisque les études et les statistiques quantitatives (Poirine 1992, ITSTAT 2002) ont démontré que les catégories socioprofessionnelles – et donc les statuts socioéconomiques – recoupent les catégories de genre et d'appartenance ethnique. Si ces trois systèmes de pouvoir social – ethnicité, genre, statut socioéconomique – ne sont pas les seuls qui peuvent être significatifs dans la distribution de ressources socioéconomiques, ils apparaissent à Tahiti comme trois systèmes de pouvoir majeurs qui sont socialement saillants autant dans l'interaction sociale que selon les études quantitatives. Or, il est temps de considérer ces questions de pouvoir et des inégalités sociales à Tahiti de manière imbriquée et empirique.

Les couples hétérosexuels ayant surtout fait l'objet d'études axées sur les rapports de genre (cf. Delphy 2001), cette approche intersectionnelle des rapports sociaux chez les couples visera à éclairer des mécanismes plus complexes de différenciation et de hiérarchisation sociale. Après une brève esquisse du contexte socio-historique de Tahiti et des différents rapports de pouvoir en Polynésie française, cet article présentera le discours et les témoignages de conjoints en couple dit 'mixte', en tant qu'objets de recherche permettant d'étudier les rapports macrosociaux de pouvoir en termes de genre, d'appartenance ethnique et de statut socioéconomique. Certains résultats de la recherche qualitative seront ensuite présentés². Nous verrons notamment dans quelle mesure l'application de la notion d'intersectionnalité a pu servir à l'analyse des rapports de pouvoir imbriqués à Tahiti.

1. Le contexte sociohistorique des rapports de pouvoir à Tahiti

L'île de Tahiti est le centre administratif de la Polynésie française, qui est aujourd'hui une Collectivité d'Outre Mer au sein de la République française. Protectorat français en 1842, colonie en 1880, et Territoire d'Outre Mer en 1959, la structure politique, éducative, légale et économique de la Polynésie française demeure fortement dominée par la métropole française. Dans ce cadre, les catégorisations sociales d'appartenances ethniques et géographiques – comme 'Polynésien-ne', 'Tahitien-ne', 'Métropolitain-e', 'Français-e', 'Popa'a' ('Blanc-he') ou 'Demi-e'³ – sont, comme les catégorisa-

2 Cet article se base sur ma thèse de doctorat en sociologie (Schaft 2010), dont les entretiens avec une soixantaine de conjoint-e-s en couple dit 'mixte' ('métropolitain-e'–'polynésien-ne') ont été réalisés entre 2005 et 2007.

3 L'appellation ethnique de 'demi-e' s'appuie sur la notion de métissage entre 'blanc-he' et 'polynésien-ne', mais comporte un caractère socioéconomique depuis la naissance du terme, notamment en

tions de genre, extrêmement présentes dans les interactions sociales de la vie quotidienne, autant dans l'auto-catégorisation que dans la catégorisation de l'Autre. Ces appellations véhiculent des représentations alourdies par l'histoire coloniale – tantôt de connotation positive, tantôt de connotation négative, mais toujours en constante recomposition de leur contenu et de leurs sens. Si les critères de catégorisation sont contextuels et évolutifs, chaque acteur-trice de l'interaction sociale est néanmoins constamment situé par rapport aux catégories ethniques⁴.

1.1 Corrélations entre origine ethnique, statut socioéconomique et genre

Un élément important des rapports de pouvoir à Tahiti concerne la corrélation entre appartenances ethniques et positionnements matériels des acteurs-trices sociaux-ales au sein du système socioéconomique. Les flux migratoires de la France métropolitaine vers la Polynésie française mettent en exergue ce lien, à la fois réel et symbolique, entre appartenance ethnique et statut socioéconomique. Car une partie des arrivant-e-s de la Métropole est constituée de fonctionnaires de l'Etat français (enseignant-e-s, gendarmes et agent-e-s administratifs-ves), qui sont « expatrié-e-s »⁵ depuis la Métropole pour une période de 2 ans renouvelable une fois. Non seulement ces postes constituent des postes clés de l'infrastructure administrative et éducative de la Polynésie française, mais ils entraînent des primes d'installation et des indexations salariales de 40 à 120%⁶. Cet aspect structurel participe à maintenir des différences socioéconomiques entre ressortissant-e-s français-es issus des deux espaces géographiques.

En effet, en s'appuyant sur le sondage territorial de 1988, le dernier à prendre en compte l'auto-catégorisation ethnique⁷, Bernard Poirine (1992) démontre le lien

raison du rôle qu'ont joué les grandes familles 'démies' dans les relations intergroupes. L'appellation 'demi-e' s'emploie aussi pour différencier les 'Polynésien-ne-s' selon leur statut socioéconomique. Selon les usages sociaux, explicitement décrits par une femme 'polynésienne' interviewée: 'Dem' signifie « le Polynésien moderne, celui qui a fait des études » (cf. Schuft 2010: 140-145).

4 En dépit de sa saillance dans les relations sociales en Polynésie française, la catégorie de 'Chinois et assimilés', 5% de la population (ITSTAT 1988), n'a pas été traitée dans cette étude.

5 Ce terme, issu de l'usage social, est l'objet de polémiques dans l'interaction sociale, en raison de l'ambiguïté des relations politiques et structurelles postcoloniales entre les deux espaces géographiques de la République, tantôt perçus politiquement comme deux 'pays', tantôt perçus comme deux régions de la même 'patrie'. Par exemple, certain-e-s fonctionnaires 'métropolitain-e-s', envoyé-e-s par le Ministère de l'Education française pour occuper des postes temporaires d'enseignement à Tahiti, résistent à l'emploi – pourtant courant – du terme d'« expatriation » pour caractériser leur présence en Polynésie française, car cette dernière est administrativement et politiquement incorporée au sein de la République française (cf. Schuft 2007).

6 Alex W. du Prel (2003): « Touche pas à mes priviléges », Tahiti Pacifique Magazine, octobre, p.5.

7 Les sondages suivants appliquaient la loi sur « la liberté et l'informatique » du 6 janvier 1978 qui

étroit entre origine « ethnique » et statut socioprofessionnel. Les ménages dont le ‘chef de ménage’⁸ choisissait l’auto-catégorisation d’‘Européens et assimilés’ représentaient seulement 20% des ménages (et 12% de la population en Polynésie française) mais 72% des ‘cadres’ et ‘professions intellectuelles supérieures’. En revanche, ce dernier pourcentage est de seulement 10% dans la catégorie de ‘Polynésiens ou assimilés’ qui, constituant 58% du nombre total de ménages et 82% de la population, représentaient 82% des agriculteurs-trices et 76% des travailleurs-ses cols bleus. Selon des statistiques plus récentes basées sur le lieu de naissance (cf. ITSTAT 1996), ces corrélations entre origine et positionnement dans les strates socioéconomiques semblent perdurer. Ceci renforce les représentations sociales imbriquées qui lient origine ethnique et statut socioéconomique, telles qu’elles ont été confirmées par les entretiens.

Le genre agit également sur les positionnements des acteurs sociaux au sein du système économique. Les hommes en Polynésie française sont deux fois plus nombreux dans des postes de ‘cadres et professions intellectuelles supérieures’ alors que les femmes sont presque deux fois plus nombreuses à occuper un poste d’employée (ITSTAT 2002). De même, les hommes à Tahiti exercent plus souvent que les femmes les principales activités économiques traditionnelles de Tahiti que sont l’agriculture et la pêche⁹. Ainsi, chacun séparément, l’ethnicité et le genre sont des facteurs associés du positionnement dans les systèmes hiérarchisés des statuts socioéconomiques et des ressources matérielles.

1.2 La vahine exotique et le Tahitien irresponsable

Si l’ethnicité et le genre sont des facteurs associés à la distribution inégale des ressources matérielles et des statuts socioéconomiques, ils sont également facteurs de

« interdit de collecter des données à caractère personnel », dont « les origines raciales ou ethniques ». Cette conception française républicaine et universaliste diffère ainsi fondamentalement de la conception anglo-saxonne, qui permet de recenser des appartenances ou des origines perçues comme ‘raciales’. Si la conception française universaliste refuse à juste titre une institutionnalisation des appellations ethniques ou raciales, elle permet cependant l’occultation des inégalités et des discriminations qui se forgent selon des différences socialement perçues comme ‘ethniques’ voire ‘raciales’. En Polynésie française par exemple, il est devenu plus difficile et subtile de montrer la persistance des inégalités et des stratifications socioéconomiques selon les appartenances ethniques.

8 Aujourd’hui on parle de ‘la personne de référence du ménage’, qui est « déterminée à partir des seules 3 personnes les plus âgées du ménage. S’il y a un couple parmi elles, la personne de référence est systématiquement l’homme du couple. Si le ménage ne comporte aucun couple, la personne de référence est l’actif le plus âgé (homme ou femme), et à défaut d’actif, la personne la plus âgée » (INSEE, Rubrique « Principaux concepts » dans « Évolution et structure de la population », URL: www.insee.fr, consulté le 20.6.2011).

9 Deborah Elliston (1997: 203), s’appuyant sur les résultats de l’ITSTAT de 1991, p.175.

représentations sociales différenciées. Les migrations européennes ayant toujours été majoritairement masculines – des navigateurs de la fin du XVIII^e siècle jusqu’aujourd’hui, un regard européen et masculin a façonné une certaine partie des représentations ethniques genrées¹⁰ et hétérosexuées. Depuis les premiers contacts occidentaux, en passant par les écrits de Bougainville, Melville, Loti et Gauguin, on retrouve le mythe légendaire de la *rahine*¹¹: ‘la femme polynésienne’ douce, exotique et accueillante, comme « un heureux divertissement pour l’Européen » (Faessel 1996: 40). Depuis, une longue liste d’ouvrages de littérature et de films occidentaux du XX^e siècle s’inspirent de cette représentation (cf. Danielsson 1956: 10).

A l’inverse, quand ils ne sont pas tout simplement absents des écrits occidentaux, les ‘hommes polynésiens’ sont représentés de manière à être accablés de « tous les maux » (Cerf 2005: 200). Selon Patrick Cerf, cette « élimination symbolique des hommes tahitiens, par l’omission littéraire ou leur relégation au rang de brute ou d’animal, laissait la place libre à un seul modèle masculin valorisé, un seul type de ‘mâle dominant’, personnifié par l’homme blanc » (Cerf 2005: 200)¹². En parallèle de la comparaison implicite des hommes entre eux selon leur origine ethnique figure celle, explicite, entre hommes et femmes ‘polynésien-ne-s’. Se basant sur une enquête faite à Tahiti, Bernard Rigo (1997) écrit que la ‘femme polynésienne’ « est d’autant plus valorisée (“maturité”, “courage”, “stabilité” [...]) que l’homme est accablé de tous les maux, souvent par les hommes eux-mêmes: “immature”, “influençable”, “violent”, “paresseux”, “irresponsable” [...] ». En effet, ce type de « racisme genré » (Collins 1990), ou alors de « sexism racismé », a toujours caractérisé les représentations de l’Occident sur les populations du Pacifique, comme il est démontré par Roger Boulay dans son livre *Kannibals et Vahinés* (2000).

Ces représentations ethniques genrées vont de pair avec la célébration coloniale du couple devenu le « couple emblématique de la colonisation » (Cerf 2005: 200), entre un homme européen et une femme qui, issue des colonies, est perçue comme exotique et érotique. En parallèle, la représentation coloniale – autant littéraire que politique – tend à projeter un genre féminin sur les îles polynésiennes et un rôle de mari protecteur et dominant sur la France. Dans la littérature occidentale, « Tahiti est une femme » (Margueron 1989: 159) – exotique – représentée par un corps féminin ‘polynésien’. Cette image est aujourd’hui un enjeu de l’économie touristique, première source de PIB de la Collectivité après les transferts, bien importants, de

10 L’adjectif ‘genre’ provient de l’usage anglophone de *gendered*, tel qu’il est employé par exemple par Philomena Essed (1995), et décrit une différenciation selon le genre des acteurs sociaux.

11 *Vahine* signifie ‘femme’ en langue tahitienne, mais est venu à signifier plus particulièrement ‘femme polynésienne’, souvent en lien avec l’image mythique de femme douce et disponible.

12 De telles hiérarchisations sociales selon l’appartenance ethnique et le genre ont été recensées dans plusieurs ouvrages sur des contextes (post)esclavagistes et (post)coloniaux (Davis 1982, Dorlin 2006, Paris 2006, Stoler 2002).

l'Etat français¹³. En font preuve les représentations de la *rahine* sur les cartes postales, sur les logos des produits locaux, et mises en scène dans de nombreux concours de beauté médiatisés (Schaft, sous presse). En revanche, comme l'on peut voir dans un ouvrage historique *Le Mariage franco-tahitien* (1992), la France métropolitaine est parfois masculinisée, métaphorisée comme le mari protecteur de son épouse, la Polynésie française, prise en charge pour son propre bien. Conformément à ces représentations sur les territoires, l'union matrimoniale entre hommes 'métropolitains' et femmes 'polynésiennes' est plus fréquente et mieux acceptée.

C'est dans ce contexte postcolonial qu'il s'agit de s'intéresser à la façon dont ces différents systèmes de pouvoir se reflètent, se produisent et se co-produisent au niveau interactionnel et interindividuel. Le contexte rend donc nécessaire une approche intersectionnelle qui prenne en compte ces facteurs de différenciation dans leur complexité multiple et imbriquée.

2. Les unions interethniques: source privilégiée au croisement des rapports de pouvoir

Les discours et les témoignages de couples considérés 'interethniques', c'est-à-dire composés d'un ou une 'français-e métropolitain-e' et d'un ou une 'polynésien-ne', constituent dans ce contexte un terrain privilégié pour étudier l'articulation entre les divers rapports de pouvoir qui se déclinent à la fois dans les structures et les rapports macrosociaux. Considérés comme des « concentrés du monde social » (Elias 1991), les acteurs-trices sociaux-ales en couple dit 'interethnique' peuvent représenter « une réalité *micro-sociologique* », ou un « laboratoire de mixités », qui permet de déconstruire la manière dont les rapports de pouvoir au niveau macrosocial influent sur les rapports interindividuels (Collet et al. 2008: 11). Dans d'autres mots, les unions interethniques et les interactions interindividuelles sont considérées comme reflétant et (re)produisant des rapports sociaux.

S'appuyant sur la recherche de plusieurs sociologues, Gabrielle Varro postule dans cette veine que les unions interethniques « permettraient de repérer au niveau microsocial ce qui se passe au niveau macrosocial » (Varro 1995: 39). Les unions interethniques – leurs discours, leurs pratiques, les tendances dans leur formation – sont ainsi abordées comme « un reflet des interactions entre groupes sociaux » (Varro 1995: 42). L'analyse de leurs discours permet une lisibilité des représentations ethniques générées et des processus en œuvre, à une plus grande échelle, de dotation ou de négation de statut et de pouvoir social.

13 Cf. le Rapport économique sur la Polynésie française, juin 1999, publié par Bank of Hawaii.

Erving Goffman appelait cette articulation – entre les processus macrosociaux et interindividuels – « un ‘couplage flou’ entre des pratiques interactionnelles et les structures sociales » (Goffman 1988: 215-216). Les pratiques interactionnelles s’adossent – ou s’opposent – à des structures ou à des processus macrosociaux dont les systèmes de pouvoir sont complexes. Or, ces systèmes de pouvoir sont également intersectionnels. Ainsi, l’approche intersectionnelle diversifie l’analyse de l’interaction entre échelles sociales – interindividuelles et structurelles – depuis Varro (1995) et Goffman (1988), en multipliant tout en ciblant les systèmes de pouvoir qui sont considérés.

Pour Stuart Hall (2002), qui reprend la conceptualisation de Gramsci selon laquelle les groupes au pouvoir assurent leur domination par la « coercition » des groupes dominés avec le « consentement » de ceux-ci, la reproduction des rapports macrosociaux s’ancré dans l’intériorisation par les groupes dominés et dominants de certains lieux communs, représentations et idéologies qui assurent la perpétuation des systèmes macrosociaux de pouvoir. Si on prend en compte les travaux d’autres chercheurs comme Frederik Barth (1969) ou Frantz Fanon (1952), précurseur des études postcoloniales, ce « consentement » peut prendre la forme d’une obligation de mettre en scène ses identités subalternes – que l’on reconnaît désormais comme imbriquées – selon les définitions que propose la société dominante (Barth 1969, Fanon 1952).

Les différentes identités normatives et intériorisées sont ainsi « performatives »: elles prennent sens dans les mises en scène de l’interaction sociale et dans les discours sociaux, comme le montrent Judith Butler (2005) ou Candace West et Don H. Zimmerman (1987) par rapport au genre, et comme le montre Elsa Dorlin (2007) par rapport aux catégories imbriquées entre ‘race’ et genre. Ainsi, les rapports de pouvoir macrosociaux façonnent et encadrent les discours, les choix et les possibilités d’action des acteurs-trices sociaux, selon leur positionnement au sein des multiples rapports de pouvoir. Et à leur tour, les acteurs-trices sociaux contribuent à refléter mais aussi à produire les multiples systèmes macrosociaux en mettant en scène les catégories qui s’y créent.

C’est bien cette articulation, entre systèmes multiples de pouvoir au niveau sociétal et leur (re)production par les acteurs-trices sociaux-ales individuel-le-s, que les théorisations sur l’intersectionnalité tentent d’éclairer. Si l’on reconnaît désormais que l’aspect structurel des oppressions sociales est imbriqué (cf. Poiret 2005), il reste à concevoir dans quelle mesure les acteurs-trices sociaux-ales participent à (re)produire ces systèmes d’inégalités. Considérant que les acteurs-trices sociaux-ales individuel-le-s (re)produisent le monde social après avoir intériorisé maints éléments de la « matrice de domination » (Collins 1990) de la société environnante, la présente recherche s’intéresse à cette (re)production et co-production des catégories macro-

sociales de la différence, en allant au cœur de leur rencontre la plus intime, entre hommes et femmes, entre ‘Métropolitain-e-s’ et ‘Polynésien-ne-s’.

La recherche interrogeait en premier lieu les différentes configurations de couples, selon l’articulation des appartenances de genre et d’ethnicité. J’ai interviewé autant de couples entre homme ‘polynésien’ et femme ‘métropolitaine’ que de couples entre femme ‘polynésienne’ et homme ‘métropolitain’. Il s’agissait d’établir la façon dont les catégories et les représentations de l’altérité intervenaient dans les discours des couples sur leurs pratiques familiales, sur la négociation, le maintien ou la transmission de symboles associés à l’une ou l’autre des catégories ethnoculturelles – et sur l’accueil par l’entourage social et familial du nouveau membre introduit par le biais du lien conjugal.

3. Les représentations ethniques genrées dans les rapports de pouvoir

L’analyse d’une soixantaine d’entretiens individuels avec des conjoint-e-s considér-e-s comme étant en couple ‘mixte’ ou interethnique à Tahiti et à Moorea, les îles les plus peuplées de la Polynésie française, a porté ses fruits. Les résultats montrent que les statuts socioéconomiques sont attribués selon les appartenances ethniques genrées, et que leur hiérarchisation se négocie à travers des notions antithétiques coloniales, qui opposent la notion de ‘traditionnel’ à celle d’‘évolué’ ou de ‘moderne’. Sous le terme ‘traditionnel’, souvent mis en opposition avec les notions de ‘moderne’ ou d’‘évolution’, on peut comprendre: de statut socioéconomique peu élevé. Selon les discours des personnes interviewées, ‘homme *popa'a*’ (ou ‘blanc’) est construit comme une catégorie ‘évoluée’, moderne et désirable, tandis que « homme tahitien » est construit comme une catégorie aux antipodes de la ‘civilisation’ et de la ‘modernité’, associée à un statut socioéconomique peu élevé. ‘Femme métropolitaine’ représente également une catégorie dominante, ce qui équivaut à moins désirable pour les hommes dominants, et difficile à atteindre pour les non-dominants. Enfin, la représentation des ‘femmes polynésiennes’ semble dépendre de la catégorisation ethnique de son conjoint, comme nous le verrons plus loin. Considérons ici quelques extraits d’entretiens afin d’illustrer ces classements.

3.1 Quand le statut socioéconomique transforme le ‘Polynésien’ en ‘Demi’

Le discours sur l’‘homme polynésien’ associe systématiquement cette catégorie à un statut socioéconomique moins élevé, et souvent à un manque de responsabilité familiale. Globalement, l’homme polynésien est présenté comme un conjoint à évi-

ter. Pour certaines femmes dites ‘polynésiennes’, par exemple, cette représentation justifie leur choix conjugal d’un ‘Métropolitain’. Une femme qui se considère ‘polynésienne’ avance par exemple qu’elle « préfère un mec qui a de l’éducation, qui est allé à la fac, donc [...] Il faut que ce soit sûrement un Demi ou un Français » plutôt qu’un homme ‘polynésien’. Il faut donc souligner tout d’abord le mécanisme qui parvient à associer la catégorie d’ ‘homme polynésien’ à un statut socioéconomique peu élevé et à des représentations négatives.

En effet, le binôme ‘homme polynésien’ – ‘classe populaire’ reste intact grâce à des reclassements: ceux dotés de davantage de statut socioéconomique deviennent ‘demi’. Si cette catégorie ethnique connote un métissage entre ‘blanc’ et ‘polynésien’, on estime que tous les habitant-e-s de la Polynésie française sont métissé-e-s *de fait* (Panoff 1989). La différence entre ‘polynésien-ne’ et ‘demi-e’ se base donc sur le niveau de vie ou d’éducation selon des standards européens. Un hypothétique ‘mélange des sangs’ sert ainsi à confirmer des classements ethniques basés sur des différences de statut socioéconomique.

Ce mécanisme apparaît dans les discours sur le choix du et de la conjoint-e, notamment en ce qui concerne les hommes. Par exemple, une femme qui se considère ‘polynésienne’ explique qu’elle est sortie avec des ‘Demis’ ou ‘Popa’d’, mais jamais avec un « un Tahitien vraiment d’ici- d’ici », car « un Tahitien pur, je ne pourrais pas. Par la culture peut-être, par l’éducation, je pense. La mentalité ». Une ‘pureté’ tahitienne différencierait entre types d’éducation ou de mentalité. Une autre femme qui se considère ‘polynésienne’ énonce explicitement cette division en deux catégories ethniques selon des caractéristiques socioéconomiques: « Je considère vraiment qu’un Polynésien qui a fait beaucoup d’études, qui est quand même mentalement bien équipé, c’est déjà quand même un Demi ». Ainsi, la catégorie de ‘Demi’ sert d’échappatoire pour catégoriser des ‘Polynésiens’ ayant un statut socioéconomique élevé, ce qui permet de reléguer la catégorie de ‘polynésien’, notamment chez les hommes, à des catégories socioprofessionnelles ou socioéconomiques moins prestigieuses dans le système de valeurs occidental et capitaliste.

3.2 L’homme ‘polynésien’: une catégorie aux antipodes de la ‘modernité’

Des femmes ‘polynésiennes’ expliquent ensuite leur choix d’un conjoint ‘métropolitain’ par les représentations négatives, dont un mauvais traitement des femmes, qui sont associées aux hommes ‘polynésiens’. Si ce processus – d’appui sur un sexisme ethnocisé – s’appuie sur les symboles qui sont propres à Tahiti et à la Polynésie française, il est également courant dans des situations (post)coloniales. En effet, qu’il s’agisse de la France métropolitaine en contexte de migration postcoloniale (Guenif-

Souilamas/Macé 2004, Delphy 2006, Fassin 2009, Manier 2010) ou des colonies françaises (Clancy-Smith 2006, Nader 2006), le sexism est souvent attribué aux ‘Autres’ ethniciés, ce qui parvient à culturaliser ou à raciser le sexism, tout en instrumentalisant la cause des femmes. Par là même, ce sexism ‘spécifique’ renforce les systèmes de pouvoir sexist et raciste.

Une femme ‘polynésienne’ explique par exemple: « Je ne suis sortie *que* avec des Métropolitains, avec des Européens. Je ne suis jamais sortie avec quelqu’un d’ici. Je n’ai jamais aimé la violence ». La violence est un élément souvent invoqué par les conjointes ‘polynésiennes’ pour justifier leur évitement de la catégorie ethnique genrée des ‘hommes tahitiens’. En choisissant un mari ‘métropolitain’, certaines femmes ‘polynésiennes’ auraient évité « ce regard dévalorisant » et « cette idée, la femme, elle est là, elle ne bouge pas ». Plusieurs conjoints ‘français’ confortent cette idée. « Elle a fait le choix de reprendre ses études », avance un mari, précisant: « Il n’y a pas beaucoup d’hommes polynésiens qui aideront leur femme à éléver leur statut [...] Alors que moi, je donne l’impulsion ». Alors que son coup de pouce est ramené à son action individuelle, il se compare à toute une catégorie, celle des ‘hommes polynésiens’ qui sont dévalorisés par leur sexism, considéré comme inné et par-là ‘ethnicié’. On voit ainsi le principe naturalisant agir sur l’‘Autre’, ethniquement classé, moralement déclassé.

La violence, comme l’alcool ou d’autres manquements à la responsabilité familiale, font partie d’une échelle d’évolution à laquelle d’autres femmes font directement référence pour justifier leur choix d’un conjoint ‘métropolitain’. Une femme dit de son mari ‘*popa’u*’: « Le fait qu’il est évolué, c’est beaucoup plus vivant [...] [U]n Tahitien, de par son caractère et sa personnalité de Tahitien, ça ne m’attirait pas du tout. Très jaloux, très possessif ». Une personnalité unique et dévalorisée est, de cette manière, attribuée à toute la catégorie ethnique genrée de l’‘homme tahitien’.

De la même manière, certaines femmes ‘métropolitaines’ en couple avec un homme ‘polynésien’ précisent que leur mari est « un peu plus évolué », ou bien qu’« il n’a jamais tapé ». En même temps, les autres hommes ‘tahitiens’ auraient « un côté un peu tribal [...] ils n’évoluent pas beaucoup ». Elles se réfèrent à l’évolution d’un stade ‘tribal’ à un autre plus ‘civilisé’ pour dévaloriser la catégorie des hommes ‘tahitiens’, en dépit du fait qu’elles catégorisent leur propre mari comme tel. La hiérarchie raciste se trouve ainsi préservée par l’établissement d’exceptions, dont leurs maris font partie.

Enfin, certains des conjoints ‘polynésiens’, peut-être parce qu’ils ont intégré la notion d’infériorité de la catégorie dans laquelle ils sont classés, évoquent la fierté ou « la chance d’avoir une copine *popa’u* ». Un des conjoints ‘polynésiens’ s’est vu au début comme n’étant pas « à la hauteur » de sa femme, ayant pensé que « les gens comme nous restaient avec des gens comme nous, de notre catégorie ». D’autres conjoints ‘polynésiens’ avancent que leur femme ‘française’ les a « améliorés » ou leur

a apporté beaucoup du fait qu'elle « connaît plus de choses évoluées par rapport à ici. Nous on est toujours sur la petite base de la vie ». La fameuse échelle d'évolution est encore employée pour marquer la hiérarchie entre territoires et entre leurs ressortissant-e-s. On remarque par ailleurs que la hiérarchisation coloniale prime sur le genre: les hommes ethnicisés sont représentés ou se représentent comme étant moins « évolués » ou pas « à la hauteur » des femmes 'françaises'. Or, de tels rapports de pouvoir dans les rapports de genre s'inversent dans les représentations sur d'autres configurations de couple, comme nous verrons ci-après.

3.3 La vahine et la femme « blanche » dans le regard masculin blanc

Les représentations divergent lorsque la catégorie ethnique de 'polynésien' se combine avec le genre féminin. Comparées à des femmes 'métropolitaines' ou bien à des hommes 'polynésiens', les femmes 'polynésiennes' sont dépeintes comme des conjointes convenables pour les hommes 'métropolitains'. Parmi ces derniers, certains déclarent préférer leur nature prétendument soumise, le désir d'une domination de genre apparaissant comme facilité par une domination ethnique. D'autres font référence à l'exotisme et au mythe de la *vahine*, dont les caractéristiques évoquent soumission, passivité et corporalité.

Un des conjoints 'métropolitains' compare par exemple les 'Polynésiennes', qu'il caractérise comme « très zen, très cool », aux 'Françaises', qui seraient trop « speed » mais aussi... trop féministes. Puisque les premières seraient « plus timides, réservées », il se dit avoir de « la chance de ne pas avoir une femme qui soit en train de parler d'égalité des sexes, comme j'ai déjà pu en avoir ». Les femmes ethnicisées seraient, en d'autres mots, plus soumises, plus prêtes à accepter une inégalité de sexe, qui correspondrait donc en même temps à une inégalité interethnique. A l'inverse le féminisme, dévalorisé, est vu comme un 'mal' occidental ; en creux, la domination masculine est mise en valeur. Cependant, paradoxalement, la femme de ce locuteur n'a pas les qualités pour lesquelles il dit avoir choisi une femme de sa 'catégorie'. En effet, il attribue son état « zen » aux seuls moments où elle est en vacances: moment où elle serait plus « elle-même », plus dans son état « naturel ». Ce type de procédé permet d'essentialiser les représentations ethniques genrées en dépit des paradoxes.

La plupart des conjoints 'métropolitains' interviewés insistent sur le coté « agréable » et « doux » des 'Polynésiennes', qu'ils opposent aux luttes de pouvoir avec des 'Françaises', qualifiées de « pénibles » ou de « dures ». Ils soulignent l'exotisme de leur femme 'polynésienne', ce qui est parfois explicitement source de fierté en public. A l'inverse des couples dont l'homme est 'polynésien', leur couple bénéficie d'un regard social bienveillant.

3.4 *Le mythe du matriarcat polynésien*

Parallèlement au mythe de la *vahine* coexiste le mythe bien plus récent du matriarcat dans la société polynésienne. Patrick Cerf (2007: 269) retrace les débuts de ce mythe et les situe dans les années 1980, quand interviennent de nouvelles représentations et interprétations de l'histoire¹⁴. Si elles visaient à décoloniser l'histoire et à rendre les femmes actrices de leur propre histoire, certaines réinterprétations occidentales de l'histoire vont jusqu'à attribuer aux *vahine* une manipulation des hommes occidentaux (Margueron 1989: 159). De telles interprétations auraient laissé leur trace, car aujourd'hui en Polynésie française « il y a une quasi unanimité pour reconnaître un matriarcat de fait », que l'on définit comme « une société où le pouvoir serait détenu par les femmes, à l'exclusion des hommes »¹⁵. Comme des féministes américaines telles que Patricia Hill Collins (1990) l'ont démontré à propos de la figure des femmes 'noires' aux Etats-Unis, le mythe du matriarcat s'insère dans des rapports de domination imbriquant pouvoir social, 'race' et genre. En faisant référence au mythe du matriarcat dans le contexte américain, Elsa Dorlin (2007) écrit que cette forme d'organisation sociale est généralement perçue comme « littéralement monstrueuse » en raison de l'inversion qu'elle opère de « l'ordre 'naturel' des sexes ». En d'autres termes, le mythe du matriarcat – qui inverse les liens normatifs entre pouvoir et genre – conforte les rapports de pouvoir qui positionnent les hommes ethnicisés, dévalorisés, en bas d'une échelle de pouvoir, et qui octroient aux femmes ethnicisées le seul choix d'un conjoint au sein du groupe dominant.

Certaines femmes 'métropolitaines' interviewées confortent l'image d'une société polynésienne matriarcale. On entend par exemple que dans beaucoup de sociétés « il y a la femme soumise, alors qu'à Tahiti pas du tout, au contraire. Elle a tendance à être une société matriarcale ». Une autre femme 'métropolitaine' avance explicitement que « les hommes polynésiens sont un peu infantiles » alors que « dans la société polynésienne, les femmes sont très fortes, et c'est souvent elles qui travaillent, qui assurent l'éducation des enfants ». Si les hommes 'polynésiens' sont dépeints comme « infantiles » et « immatures », les femmes 'polynésiennes' sont décrites comme « mûres » et responsables.

Les femmes 'polynésiennes' apparaissent ainsi, au sein de la société polynésienne, comme dominantes, responsables, bosseuses et plus mûres ou plus évoluées que les

14 Il s'agit d'une période de 'renouveau culturel' qui, notamment pendant les années 70, coïncide avec des protestations anticoloniales. Ces dernières prennent la forme de protestations sociales anti nucléaires (l'expérimentation nucléaire en Polynésie française perdure entre 1964 et 1995), de mouvements politiques pro-indépendance, et de renouveau culturel (autour de la langue et des arts polynésiens multiples).

15 Interprétation de Bernard Rigo (1997). In: Morvan, 2000, p.38.

hommes ‘polynésiens’, tout en paraissant dociles et exotiques dans la perspective de la vie de couple avec les hommes ‘métropolitains’. En revanche, la catégorie des hommes ‘polynésiens’ se trouve en bas de l’échelle de la valorisation sociale, des statuts socioéconomiques et des rapports de pouvoir, aux antipodes de la représentation des hommes ‘métropolitains’. Quant à la représentation des ‘Métropolitaines’, elle est en position intermédiaire dans cette matrice des rapports de pouvoir, puisque celles-ci sont vues comme une conquête ‘chanceuse’ pour des conjoints ‘polynésiens’, tout en étant critiquées par les hommes ‘métropolitains’ comme trop revendicatrices en termes de pouvoir domestique.

4. Conclusion: catégories imbriquées, interconnectées et hiérarchisées

On peut déceler une matrice de catégories imbriquées, interconnectées et hiérarchisées, dont l’interconnexion place les hommes ethnisés en bas d’une échelle de désirabilité et de statut social, et fait des femmes ethnisées des enjeux symboliques pour le pouvoir masculin métropolitain. Les usages discursifs dévoilent notamment le croisement entre ethnitité, genre et statut socioéconomique. D’une part, tandis que l’‘évolution’ ou la ‘modernité’ servent à différencier et à hiérarchiser les différentes catégories de ‘Polynésien-ne-s’, la catégorie de ‘Métropolitain-e-s’ échappe à ces classements. Ces distinctions révèlent la façon dont les catégories ethniques sont plus ou moins valorisées en termes de statut social. D’autre part, le genre et le statut socioéconomique traversent ces différenciations et ces hiérarchisations. L’‘évolution’ ou la ‘modernité’, employées comme des euphémismes du statut socioéconomique, tracent des frontières entre les catégories de ‘Polynésien-ne-s’. Selon le statut socioéconomique qu’on leur prête, les ‘Polynésien-ne-s’, notamment les hommes, peuvent basculer dans l’une ou l’autre des catégories ethniques de ‘Polynésiens’ ou de ‘Demis’. Ces procédés discursifs garantissent le maintien de la représentation des hommes ‘polynésiens’ aux antipodes de la ‘modernité’, de l’‘évolution’ ou d’un statut social valorisé.

Les représentations qui procèdent des découpages par appartenance ethnique et genre s’articulent de manière oppositionnelle. En particulier, les femmes ‘polynésiennes’, que les défaillances attribuées aux hommes font passer par contraste pour supérieures, sont également dépeintes comme des vecteurs de ‘modernité’ notamment à travers le choix d’un conjoint ‘métropolitain’. Face à ce dernier, elles sont représentées comme l’exotique et docile *vahine* du mythe légendaire, image à son tour opposée à celle des femmes ‘métropolitaines’ « pénibles » et « dures ». La catégorie ethnique genrée des ‘femmes polynésiennes’ est, selon ces schémas, discursive-ment située dans une position intermédiaire dans un système de pouvoir hiérarchi-

sé appuyé sur l’‘évolution’ et la ‘modernité’, où les hommes se trouvent aux pôles opposés.

La représentation bivalente des femmes ‘polynésiennes’ établit leur position d’enjeu symbolique du pouvoir entre catégories imbriquées, tout en confortant l’état des rapports de pouvoir. Tandis que le mythe du matriarcat s’applique lorsque les femmes ‘polynésiennes’ sont situées par rapport à un conjoint ‘polynésien’, le mythe de la *vahine* s’applique lorsqu’elles sont situées par rapport aux hommes ‘métropolitains’. Leur représentation biface, d’un côté douces et soumises (mythe de la *vahine*), dominantes de l’autre (mythe du matriarcat), varie selon l’appartenance ethnique du conjoint et participe ainsi à maintenir une hiérarchie raciste. En bas de celle-ci se trouve une représentation polynésienne masculine, et à ses antipodes une représentation métropolitaine masculine, elle-même représentée comme un choix préférable de conjoint. Les facteurs de domination – l’appartenance ethnique, le genre et le statut socioéconomique – s’avèrent ainsi inextricablement liés les uns aux autres, autant dans l’établissement des catégories de la différence que dans leur hiérarchisation par confrontation.

Mise en œuvre à travers l’étude croisée des témoignages, des discours et des représentations des individus qui se trouvent aux carrefours de tous ces rapports de pouvoir à Tahiti et à Moorea, l’approche intersectionnelle a pu dévoiler des mécanismes de (re)production des rapports de pouvoir. Cette approche permet, d’une part, de conforter les modèles théoriques dans le champ de l’intersectionnalité à travers une étude de cas empirique. Car les travaux théoriques en France sont actuellement bien plus abondants que les travaux empiriques, en dépit de la nécessité de ces derniers dans la validation ou la remise en question de ces premiers. Plus précisément, cet article conforte les théories dynamiques proposées par Danièle Kergoat (2009) concernant la nature « coextensive » et « consubstantielle » des différents rapports de pouvoir: le fait que ceux-ci se (re)produisent et se coproduisent mutuellement.

D’autre part, l’approche intersectionnelle permet de mieux cerner la manière dont les inégalités sociales multiples forment des systèmes qui sont inextricables les uns aux autres, dans le contexte particulier de Tahiti postcolonial. Ce travail vise ainsi à compléter et à complémenter les études en Polynésie française sur les inégalités socioéconomiques qui, déjà rares, considèrent plus souvent seul le genre (Langevin 1990) ou alors seule l’appartenance ethnique (Poirine 1992). Par le même biais, il s’agit d’éviter les dichotomies classiques en montrant que les représentations sur les hommes et les femmes ‘polynésien-ne-s’ et ‘métropolitain-e-s’, tout comme leur vécu des discriminations dans les interactions sociales et au sein des institutions, sont foncièrement imbriquées.

Si les discours, les actions et les choix individuels sont en partie un reflet des systèmes de pouvoir postcoloniaux imbriqués – qui existent à échelle institutionnelle et macrosociale, les interactions et les discours à échelle interindividuelle participent, à leur tour, à (re)produire et à coproduire ces systèmes. De cette manière, les systèmes d'inégalités coloniales, traversés par des distinctions de genre, d'appartenances ethniques et de statuts socioéconomiques, se déclinent dans la vie sociale de tous les jours, et ce jusqu'aux sphères privées, familiales et intimes.

Bibliographie

- Barth, Frederik (1969): Les groupes ethniques et leurs frontières, dans: Poutignat, Philippe et Streiff-Fenart, Jocelyne (1996): Théories de l'ethnicité. Paris: Presses Universitaires de France.
- Boulay, Roger (2000): Kannibals et Vahinés: imagerie des Mers du Sud. La Tour d'Aigues: Editions de l'Aube.
- Butler, Judith (2005): Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion. Paris: Découverte.
- Cerf, Patrick (2007): La domination des femmes à Tahiti. Des violences envers les femmes au discours du matriarcat. Papeete: Au Vent des Iles.
- Clancy-Smith, Julia (2006): Le regard colonial: Islam, genre et identités dans la fabrication de l'Algérie française, 1830-1962, dans: Nouvelles questions féministes, 25/1, p. 25-40.
- Collet, Beate et Philippe, Claudine avec la participation de Varro, Gabrielle (dir.) (2008): Mixité(s). Variations autour d'une notion transversale. Paris: L'Harmattan.
- Collins, Patricia Hill (1990): Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment. Boston: Unwin Hyman.
- Crenshaw, Kimberle (2005): Cartographies des marges: intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur, dans: Cahiers du Genre, 39, p. 51-82.
- Danielsson, Bengt (1956): Love in the South Seas. New York: Reynal & Company.
- Davis, Angela (1982): Women, Race and Class. New York: Random House.
- Delphy, Christine (2001): L'ENNEMI PRINCIPAL, Tome II: Penser le genre. Paris: Ed. Syllepse.
- Delphy, Christine (2006): Antisexisme ou antiracisme ? Un faux dilemme, dans: Nouvelles questions féministes, 25/1, p. 84-107.
- Dorlin, Elsa (dir.) (2009): Sexe, Race, Classe, pour une épistémologie de la domination. Paris: Presses Universitaires de France.

- Dorlin, Elsa (2007): 'Performe ton genre: Performe ta race !' Repenser l'articulation entre sexismes et racisme à l'ère de la postcolonie. Les soirées de Sophia – Antisexisme ou antiracisme: un faux dilemme ?, <http://www.sophia.be/index.php/fr/pages/view/1167> (consulté le 7.7.2010).
- Dorlin, Elsa (2006): *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*. Paris: La Découverte.
- Elias, Norbert (1991): *La Société des individus*. Paris: Fayard.
- Essed, Philomena (1995): *Understanding Everyday Racism. An interdisciplinary Theory*. London: Sage publications.
- Faessel, Sonia (1996): *La Femme. Entre tradition et modernité dans le Pacifique Sud*. Paris: Harmattan.
- Fanon, Frantz (1952): *Peau noire masques blancs*. Paris: Seuil.
- Fassin, Eric (2009): Les frontières de la violence sexuelle, dans: Dorlin, Elsa (dir.): *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*. Paris: PUF, p. 289-307.
- Goffman, Erving (1988): *Les moments et leurs hommes. Textes recueillis et présentés par Yves Winkin*. Paris: Seuil & Minuit.
- Guenif-Souilamas, Nacira et Macé, Eric (2004): *Les féministes et le garçon arabe*. Paris: L'Aube.
- Hall, Stuart (2002): *Race, Articulation, and Societies Structured in Dominance*, dans: Essed, Philomena et Goldberg, David Theo (dir.): *Race Critical Theories. Text and Context*. Oxford: Blackwell Publishing, p. 38-68.
- ITSTAT (Institut Territorial de la Statistique de la Polynésie Française) (1988, 1996, 2002): Résultats du recensement général de la population, <http://www.ispf.pf>.
- Kergoat, Danièle (2009): Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux, dans: Dorlin, Elsa (dir.): *Sexe, Race, Classe, pour une épistémologie de la domination*. Paris: PUF, p. 111-126.
- Langevin, Christine (1990): *Tahitiennes. De la tradition à l'intégration culturelle*. Paris: Harmattan.
- Manier, Marion (2010): Le traitement social de la question des 'femmes de l'immigration' dans l'action sociale. Les enjeux d'une catégorisation intersectionnelle – ethnique, de genre et de classe – et de ses effets sociaux. Thèse de doctorat, Université de Nice-Sophia Antipolis.
- Margueron, Daniel (1989): *Tahiti dans toute sa littérature*. Paris: Harmattan.
- Morvan, Dominique (2000): *Radioscopie de la Polynésie. Regards et paroles d'aujourd'hui*, dans: *Dixit. Revue économique, sociale et culturelle de Polynésie française*, p. 25-41.
- Nader, Laura (2006): Orientalisme, occidentalisme et contrôle des femmes, dans: *Nouvelles questions féministes*, 25/1, p. 12-24.

- Panoff, Michel (1989): *Tahiti Métisse*. Paris: Denoël.
- Paris, Myriam (2006): *La page blanche. Genre, esclavage et métissage dans la construction de la trame coloniale (La Réunion XVIIIe-XIXe siècle)*, dans: Falquet, Jules et al. (coord.): (Ré)Articulation des rapports sociaux de sexe, classe et 'race', Mémoires du séminaire du CEDREF 2005-2006. Paris: Université de Paris7, p. 31-51.
- Poiret, Christian (2005): *Articuler les rapports de sexe, de classe et interethniques: quelques enseignements du débat nord-américain*, dans: *Revue européenne des migrations internationales*, 21/1, p. 195-226.
- Rigo, Bernard (1997): *Lieux-Dits d'un Malentendu Culturel*. Pirae: Au Vent des Iles.
- Schuft, Laura (sous presse): *Les Concours de beauté à Tahiti. La fabrication médiatisée d'appartenances territoriale, ethnique et de genre*, dans: Crenn, Chantal et Tersigni, Simona (coord.): *Corps*, numéro spécial 'Corps en relations interethniques: migrations, identifications et hiérarchisations'.
- Schuft, Laura (2010): *Couples 'métropolitain' – 'polynésien' à Tahiti. Enjeux de l'ethnicité, du genre et du statut socioéconomique dans un contexte postcolonial*. Thèse de doctorat, Université de Nice-Sophia Antipolis, <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00537762/fr/>.
- Schuft, Laura (2007): *Attitudes et intégration sociale des fonctionnaires métropolitains à Tahiti*, dans: *Bulletin de la Société des Etudes Océaniennes*, 309, p. 75-104, <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00454154/fr/>.
- Stoler, Ann Laura (2002): *Carnal Knowledge and Imperial Power: Race and the Intimate in Colonial Rule*. Berkeley: University of California Press.
- Toullelan, Pierre-Yves (1987): *Tahiti Colonial (1860-1914)*. Paris: Publications de la Sorbonne.
- Varro, Gabrielle (1995): *Les couples interethniques*. Paris: Armand Colin.
- West, Candace et Zimmerman, Don H. (1987): *Doing Gender*, dans: *Gender and Society*, 1/2, p. 125-151.

Why Should We Account for Intersectionality in Quantitative Analysis of Survey Data?¹

Joshua Dubrow (Warsaw)

While in the social sciences most of the empirically-based research on intersectionality employs qualitative techniques such as in-depth interviewing and archival work, there is a small, but steadily growing, literature that employs quantitative statistical techniques on national and cross-national survey data. This issue raises two main questions: (1) *why* should social scientists place intersectionality at the heart of their theory-driven quantitative endeavors? and (2) *how* can we account for intersectionality in quantitative analysis of survey data? These questions have been addressed elsewhere (Choo and Ferree 2010; Dubrow 2008; Hancock 2007; McCall 2005; Walby 2007; Weldon 2006). Rare, however, is the discussion of why quantitative-oriented social scientists should account for intersectionality that also provides an empirical example of its potentially revolutionary insights. My contribution is to place the *why* and *how* arguments in the context of quantitatively-oriented – and thus, mainstream – social stratification research, which frequently uses survey data to explore structured differences between demographic groups. My goal is to advocate for the scientific exploration of intersectionality using survey data to test its theoretical propositions and improve its capacity for explaining human social life.

This chapter proceeds in three steps. First, given the theoretical and methodological assumptions social scientists have about the analysis of society, and the way social stratification researchers are trained in leading universities, I argue that intersectionality is a valid and important concept for social scientists to use in social stratification research. Second, I provide an empirical illustration of how intersectionality can redefine how we think about the relationships between demographics and inequality. For the empirical illustration, I use European Social Survey data 2002 – 2006 to compare France and Germany, focusing on the major demographic intersections consisting of gender, ethnicity, and social class. Third, I conclude with a discussion of the special challenges involved in the adoption of intersectionality by quantitative-oriented social stratification researchers.

¹ A previous version of this paper was presented at the conference: Race, Class, Gender as Categories of Difference and Inequality: Which Perspectives arise from the Concept of 'Intersectionality' for Human and Cultural Sciences? in Paris, France, September 2009. The author thanks the participants of the conference for their helpful comments.

I begin by defining some of the main terms I use in this chapter. By social science, I mean the rigorous application of scientific techniques, taken largely from the natural sciences, to the study of human social life in all its aspects. To view sociology as a science, for example, is to identify and explain thoughts and behaviors through the development of theory-driven hypotheses, to devise precise measurements of concepts, and to test hypotheses via repeated observation. There is a long literature on bias in the social sciences (see Blumberg 2007 for consequences of bias); the issue is important, but should not render the attempt at objectivity moot. By social inequality, I mean structured differences in the access and acquisition of scarce and valued resources. By intersectionality, I mean the following: individuals consist of multiple demographic categories including gender, ethnicity, and social class position, among others, and, depending on the particular context, some categories provide advantages and some disadvantages, with each having roots in social stratification structure. Each of these intersections influence thoughts and actions.

1. Incorporating Intersectionality into Quantitative-Oriented Social Stratification Research

Inequality is at the heart of the social sciences and one would be hard-pressed to find an aspect of human social life that social inequality does not touch. Social scientists are determined to rigorously examine the circumstances in which people are unequal, and why some inequalities endure. Acceptance or rejection of social stratification theories and hypotheses based on empirical observation begins with how we theorize and measure inequality.

Through their training at universities, the majority of social stratification researchers are sympathetic to intersectionality. I offer one major example on this point. While Walby (2007) argues that intersectionality has its roots in dual systems theory of the 1980s, one can trace the idea back much farther to Max Weber's multidimensional view of social stratification². Weber's (1946) essay "Class, Status, Party" is standard text across sociology departments in the United States and Europe. In that essay, Weber criticized Marx's reductionist view that all stratification emanates from the economic order. In contrast to Marx, Weber argued that social class, social status, and power (expressed through political organizations, i.e. "parties") are ana-

² I credit this insight to Christopher Chase-Dunn in his criticism of Walby's book, *Globalization and Inequalities: Complexity and Contested Modernities* (2009), expressed in the session "Authors Meet Critics" at the International Sociological Association XVII World Congress of Sociology, in 2010, Goteborg, Sweden. Weber is sometimes talked about in the intersectionality literature, but mostly for his discussion of status honor, and rarely for his larger point about multidimensional view of stratification.

lytically distinct dimensions of social inequality, yet combine within the same individual in various ways according to the social context. The beginnings of intersectionality emerge from his writings, but are not explicit. For example,

In any individual case, parties may represent interests determined through 'class situation' or 'status situation,' and may recruit their following respectively from one or the other. But they need be neither purely 'class' nor 'purely 'status' parties. *In most cases they are partly class parties and partly status parties, but sometimes they are neither* (Weber 1946: 194) [emphasis mine].

Because Weber argues for the possibility of "pure" class or status-based parties, and that parties could be neither class nor status based, he is at odds with contemporary intersectionality theorists. Yet, if we take Weber's ideas at base – that class, status and party are separate, but combinable, dimensions – we see the basis of intersectionality. Methodologically, the inclusion of demographics is as old as survey research itself. Quantitatively-oriented social stratification researchers analyzing survey data look for appropriate measures of their concepts. Moreover, there is increasing advocacy for the (proper) use of interaction terms (Brambor et al 2006; Braumoeller 2004). The step from demographics and interaction terms to accounting for intersectionality in the quantitative analysis of survey data using interaction terms consisting of demographic intersections is, on the surface, not that large.

What remains is a translation of sympathy to action. I discuss some of the barriers to action in the final section of this chapter. Suffice to say at this juncture that, theoretically and methodologically, there is great potential for quantitative-oriented social stratification researchers to incorporate intersectionality in their work, but a host of barriers remain (see Choo and Ferree 2010 on this point).

2. How Intersectionality Matters: Employing Quantitative Analysis to Cross-National Survey Data

Another major barrier is that there are few empirical studies on the use of quantitative techniques in accounting for intersectionality that show the relevance of intersectionality for social stratification research (Dubrow 2008). To help remove this barrier, this section provides a brief empirical illustration of how intersectionality can be applied to classic questions in social stratification. The purpose is to provide a practical guide and some suggestive results, but not a definitive test of the theories. I begin with a brief overview of the methodological concerns, and then move to positing theories that link intersectionality with the allocation of socioeconomic resources across demographic groups. I then explain my methodology and present the results.

2.1 Accounting for Intersectionality in Quantitative Analysis of Cross-National Survey Data

All methodological tools have limits: qualitative methods generate results which provide valuable insights into social stratification processes, but it is difficult to generalize these results to populations other than those covered in the qualitative study; quantitative methods generate results which are generalizable to larger populations, but fail to illuminate fine-grained processes. Both methods are needed to produce a full and complete portrait of intersectionality, and to test its main assumptions.

How can we account for intersectionality in the quantitative analysis of survey data? It is important to match the methodology with the theory. To properly test intersectionality, we must consider its various strands, and whether the available methodological tools are appropriate to testing them. The research agenda – applying quantitative analytical techniques to survey data with the goal of testing hypotheses derived from intersectionality literature – has two main components: methodologically, the project seeks to faithfully apply the measurement of intersections with survey data. Substantively, the project tests various theoretical strands related to intersectionality, given existing survey data and statistical tools.

Applying intersectionality to quantitative analysis of survey data poses several challenges (Dubrow 2008). Some argue that surveys are inherently unable to capture intersections. They argue that variable oriented analyses impose “within-case independence of categories” (Hancock 2007: 66; see also Blumer 1956), when it could be argued that for each case – e.g. survey respondent – these categories are interdependent. While survey data usually have demographic categories, combinations of categories can be constructed in the form of interaction terms so that categories are not independent of each other. Still another challenge is how to choose among demographic items. Cross-national research has demonstrated that gender, ethnicity and class have profound consequences for a wide array of attitudes and behaviors and these variables should be tried first³.

A problem with testing intersectionality with survey data consisting of representative samples is the ‘small number of cases’ problem. For statistical techniques such as multivariate regression, the more intersections included in the model, the lower the number of cases (N) that vary across the response variable. A useful way to increase the N for intersectional groups while keeping a relatively homogenous overall dataset is to pool successive rounds of the data. For example, the European Social Survey (ESS) currently has four rounds that occurred every two years from 2002 to

3 Note, however, that as the intersectionality paradigm progresses, the focus on “master” categories – demographics that are theorized to encompass all aspects of a person’s identity, such as gender – may give way to other, “emergent” – particularized and contextually contingent – categories of heretofore undiscovered but nonetheless salient social cleavages (Warner 2008: 457-9).

2008. It is tempting to throw as many countries together as possible to boost the N. Yet, country contexts matter, and care should be taken in their selection. France and Germany have different histories, but both are solidly Western Europe, with similar levels of ethnic heterogeneity and class structure and thus comparable with regard to demographics and socioeconomic resources (see also Duru-Bellat et al 2008). For France and Germany, ESS data can be safely pooled between 2002 and 2006, reflecting a period of time in which there was homogeneity of social, political and economic context.

2.2 Theories and Hypotheses

Theories that explain the relationship between intersectionality and socioeconomic disadvantage argue that level of disadvantage depends on the combination of disadvantaged demographics. However, they differ in how they weight the constituent categories in calculating level of disadvantage. I examine two theories: cumulative disadvantage and group-specific disadvantage.

Cumulative Disadvantage

Cumulative disadvantage argues that groups can be ranked according to some resource scale, such as socioeconomic status, and the groups with the least are at the bottom. In short, this theory says that the more disadvantaged demographics represented by the individual, the more disadvantaged they are in socioeconomic resources. Other names for this theory include double jeopardy, the additive model, and the interactive model⁴.

Cumulative disadvantage, while a social stratification subfield (though with a different meaning; see DiPrete and Eirich 2006), has been criticized by various intersectionality scholars. For example, Purdie-Vaughns and Eibach (2008) call the cumulative disadvantage approach the “score-keeping” or “whose group is most oppressed,” competition. Walby (2007) argues that, “Adding up the disadvantages... does not fully account for the intersection; they may often, at least partially, mutually constitute each other” (451). These scholars argue we must move past the idea of cumulative disadvantage, and instead examine the specific contexts in which disadvantages arise.

However, I argue that cumulative disadvantage has yet to be tested properly. I start with the assumption that gender and ethnicity are equal in their propensity for

⁴ Double jeopardy is not a desirable term, because the name excludes possibility of adding a third demographic.

disadvantage. This is, at the outset, a problematic assertion. To say who would be the most disadvantaged, I rely on the empirical literature that shows the relative disadvantages of being male versus being female, of being in an ethnic minority or not, and of membership in disadvantaged classes⁵.

A straightforward way of testing cumulative disadvantage is counting the number of historically disadvantaged categories: the greater the number, the greater the disadvantage (Figure 1). In Figure 1, the number of disadvantaged categories represented by the individual is expressed in the first column, and the discrete demographic categories⁶ are in the second column. For example, MAN refers to men who belong to the ethnic majority and a relatively advantaged social class, while MAN and ETHNIC minority refers to a man from an ethnic minority, but is not a member of a disadvantaged social class. WOMAN from ETHNIC minority and low social CLASS is exactly as described in its title.

Figure 1. Cumulative Disadvantage Theory as Applied to Gender, Ethnicity and Class

Number of Disadvantaged Categories	Discrete Demographic Category
0	MAN
1	WOMAN
	MAN and ETHNIC minority
	MAN and lower CLASS
2	MAN and ETHNIC minority and lower CLASS
	WOMAN and ETHNIC minority
	WOMAN and lower CLASS
3	WOMAN and ETHNIC minority and lower CLASS

- 5 An absolute 'oppression' ranking of demographic groups would require some dubious assumptions, a true score-keeping approach. For example, how would one rank women versus ethnic minority men? One could argue that advantage and disadvantage cancel each other out, while being woman is always disadvantaged: Men 1, Women 0. Without placing these cases into context, this is not a defensible assertion.
- 6 A linguistic problem is the referencing of these 'categories' as distinct groups. If the universe of possible intersections is potentially very, very large, then at the finest, granular level, every single individual constitutes their own unique group. This is obviously untenable from a scientific point of view, where some meaningful level of aggregation is necessary to generalize about social processes and effects. Thus, I find the term 'discrete demographic category' or 'group' to be problematic, but more feasible than the anarchic alternative of no categories or groups whatsoever.

Cumulative Disadvantage Hypothesis: The more disadvantaged demographics represented by the individual, the more disadvantaged they are in socioeconomic resources.

Group-Specific Disadvantage

Like cumulative disadvantage, this theory says that some combinations of demographics – i.e. intersections – have higher socioeconomic resources than others. According to group-specific disadvantage, however, resource allocation depends on the specific combination of demographics and allows for the possibility that disadvantage is not necessarily cumulative. In this theory, “group” means the specific intersection of demographics; for example, gender is not a group, but gender-ethnicity-class is a group.

Some mechanisms as to why disadvantage is not necessarily cumulative are posited by ‘intersectional invisibility’ theory (Purdie-Vaughns and Eibach 2008). Examining interpersonal dynamics, Purdie-Vaughns and Eibach (2008) define intersectional invisibility as “the general failure to fully recognize people with intersecting identities as members of their constituent groups” (381). The key aspect is the degree to which the intersecting group is targeted by dominant groups. In some situations women are socially invisible because of their particular combination of demographics, providing them a shield from being a direct target of prejudice and discrimination. Or, “ethnic minority women and white lesbian women, by virtue of their non-prototypicality, may escape the more active forms of discrimination ethnic minority men and gay men face” (Purdie-Vaughns and Eibach 2008: 382). In intersectional invisibility the context in which demographic groups operate influence their level of disadvantage: in some contexts men are more disadvantaged, in other contexts, women (Purdie-Vaughns and Eibach 2008; see also Sidanius and Pratto 1999; Sidanius et al 2004). Micro-level processes of this type can be replicated in labor markets and other contexts that influence the acquisition of socioeconomic resources. Those with historically marginalized characteristics will have lower socioeconomic resources, but because advantages and disadvantages are context dependent, there is no direct relationship between number of disadvantaged characteristics and level of socioeconomic resources.

Group-specific Disadvantage Hypothesis: Socioeconomic resource allocation depends on the specific combination of demographics within particular social contexts.

Theoretical Problems

There are problems with these theories. First and foremost, none properly discuss the role of class in weighting the level of disadvantage. Because class is more firmly connected to economic and human capital measures of stratification, class, more so than gender or ethnicity, is expected to be a millstone demographic, dragging down

socioeconomic resources. Second, the group-specific disadvantage theory fails to say exactly why, in some contexts, women as part of a particular combination of demographics would be more advantaged than women with other combining demographics. In this, the group-specific disadvantage theory is little more than a default: if cumulative disadvantage fails its empirical test, group-specific disadvantage is the only theory left, an intellectually unsatisfying situation. Third, theories and the empirical literature on intersectionality say little about cross-national variation in socio-economic disadvantage. Cross-national variation in social, political, economic and cultural contexts matter, but exactly how these contexts influence intersectional outcomes is relatively unknown.

2.3 Data, Variables and Methods

Data come from the European Social Survey (ESS). ESS is a cross-national, cross-sectional data set with individuals as the units of analysis. I pooled the ESS data for France and Germany, such that my data set consists of rounds 1 (2002), 2 (2004) and 3 (2006) for these countries.

Measuring Intersections

I apply McCall's (2005) intercategorical approach, in which the relationship between the person and the attitude or behavior is conditional upon intersecting identities. In measurement terms, I created a series of interaction variables that form discrete demographic categories reflecting the intersections of gender, ethnicity and class. The final analyses are based only on intersections of these three. Gender is based on the respondent's self-description. Ethnicity is constructed from the combination of (a) respondents answering "yes" to the question, *Do you belong to a minority ethnic group in [respondent's country]?* and (b) positive answers to the question, *On what grounds is your group discriminated against?* in terms of at least one of the following: the color or race, nationality, language and ethnic group. Thus, ethnicity is coded with self-report of minority status and/or discrimination based on ethnicity. I constructed lower class by dividing the lower end of the Erikson and Goldthorpe (1992) class schema – unskilled workers, agricultural laborers, and self-employed farmers – from the rest, as members of these class categories typically have the least access to and amount of socioeconomic resources. Professionals, administrators, and managers, routine non-manual employees, small proprietors and employers, the self-employed, lower level technicians and supervisors of manual workers, and skilled manual workers are the reference category (see Erikson and Goldthorpe 1992 for details).

Measuring Socioeconomic Resources

To measure socioeconomic resources, I use the international socioeconomic index (ISEI). ISEI is a combination of income and level of education attached to occupation (so-called ISCO, or international standardized classification of occupation) scores, where the higher the number, the greater the ISEI (see Ganzeboom et al 1992). In other words, the higher the number, the more socioeconomic resources that demographic group has, on average. In the analyses, I calculate the ISEI mean and standard deviation (S.D.) for each discrete demographic intersection. Theoretically, ISEI could range from 1 – 100, but in these data, the range is from 16 to 90.

Because I measure socioeconomic resources with ISEI, cases in my dataset are those who have an occupational score. Therefore, those who report never having had a paying job, or are otherwise not classified as having an occupation recognized by ISCO, are excluded. In these data, women from an ethnic minority (but not a disadvantaged social class) are the most likely to be “missing cases.” The potential bias this introduces is an over-estimation of the socioeconomic resources of this group, as only those women from an ethnic minority and have a paying job (or, at least, classified as having one) are included; these women may have better access to socioeconomic resources than those of their group that are not classified as having an occupation.

However, we should not exaggerate the potential overestimation. To determine the extent of this bias, I approximated ISEI with a socioeconomic resources variable that combines age, years of education and household income. Since, due to a quirk in ESS 2002 France has a different household income variable than Germany, I analyze only Germany, 2002 – 2006. Table 1 presents the distribution of its components. The variable ranges from -3,83 to 4,30, where the higher the score, the greater the socioeconomic resources. Women from an ethnic minority with no ISEI score have an SES of -0,33 (S.D. = 0,86), as compared to 0,05 (S.D. = 0,89) for ethnic

Table 1. Alternative Measurement of Socioeconomic Resources and Distribution of Its Components for Germany

Items	Mean	Standard deviation	Factor Loadings ^a
Age	48,87	17,87	-0,55
Years of Education	12,96	3,39	0,79
Household Income	6,82	2,06	0,67

a) Eigenvalue = 1,38; explained variance = 45,99%

minority women who have an ISEI score. The difference is statistically significant at the 0,05 level, but cannot reasonably said to have a large, substantive difference.

2.4 Analytical Strategy

Cumulative disadvantage would have empirical support if those with more disadvantaged categories have a lower mean ISEI than those with fewer disadvantaged categories, and that the difference between them is statistically significant. To test this, I calculate the statistical differences between discrete demographic categories, comparing each with that below it.⁷

2.5 Results

Table 2 presents means and standard deviations of ISEI scores for each discrete demographic category. There are several noteworthy findings. First, class is part of all of the most disadvantaged intersections. Test of mean differences between intersections with class and those without are statistically significant. This shows that of the disadvantaged demographics, class has the strongest relationship to socioeconomic resources. Second, there is some empirical support for cumulative disadvantage: considering the extent to which class increases disadvantage, and that those who represent the most disadvantaged intersections occupy the lowest rungs on the disadvantage scale. Providing further support is that men are at the top and women from a low class, whether they are in an ethnic minority or not, are at the lowest level of disadvantage. Women from low social class are far worse off than men from low social class.

However, a strict test of cumulative disadvantage would show that woman from an ethnic minority would be more disadvantaged than a man with any single form of disadvantage, and this is not the case. The difference in means between men from disadvantaged class and women from ethnic minority is statistically significant: ethnic minority women are, in terms of ISEI, better off than the lower class men. Moreover, women without class disadvantage and are not part of an ethnic minority have a statistically significant difference with ethnic minority men.

Table 3 presents the results of the same type of analysis, but for each country separately. The results are largely the same, but with visible cross-national differences.

⁷ Note that this part of the analysis has the property of the Principle of Transfers, which states that if $A > B$, and $B > C$, then $A > C$.

In both Germany and France, class acts as a millstone variable. However, the positioning of the demographic intersections – ranked based on ISEI for each country – are slightly different. For example, contrary to Germany, ethnic minority French men have a higher ISEI than ethnic minority French women, though the difference is not significant at the 0,05 level. Unlike in France, German lower class men from

Table 2. Mean International Socioeconomic Index (ISEI) by Intersections of Gender, Ethnicity and Class for France and Germany, 2002 – 2006

Discrete Demographic Category	Mean	Standard Deviation	N	Is Difference Statistically Significant from Category Immediately Below? ^{a)}
MAN	49,75	15,01	4545	Yes
WOMAN	47,61	13,19	5097	Yes
WOMAN and ETHNIC minority	44,80	13,50	225	No
MAN and ETHNIC minority	44,27	14,73	225	Yes
MAN and lower CLASS	26,95	5,31	1179	No
MAN and ETHNIC minority and lower CLASS	25,88	5,31	102	Yes
WOMAN and lower CLASS	21,37	6,00	1028	No
WOMAN and ETHNIC minority and lower CLASS	20,75	6,51	80	

Source: Author's calculations based on pooled European Social Survey (ESS), consisting of rounds 1 (2002), 2 (2004) and 3 (2006). ISEI is a combination of income and level of education attached to ISCO occupation scores, where the higher the number, the greater the ISEI (see Ganzeboom et al 1992). ISEI means and standard deviations are calculated for each discrete demographic category. N refers to number of cases in the pooled ESS data for each discrete demographic category.

a) Based on unpaired t-test of statistical significance. Statistical significance is a situation in which the difference between two groups is not due to just chance, or luck. "Yes" means that the statistically significant difference between the row category and the one immediately below has a p value < 0,05. "No" means that difference is not statistically significant at the 0,05 threshold. Note that this part of the analysis has the property of the Principle of Transfers, which states that if A > B, and B > C, then A > C. For example, MAN refers to men who do not belong to an ethnic minority or a disadvantaged social class; their mean ISEI is 49,75, which is statistically different (not due to chance alone) from women who do not belong to an ethnic minority or a disadvantaged social class (47,61), and is statistically significant (not due to chance alone) from women who do belong to an ethnic minority but not a disadvantaged social class (44,80).

Table 3. Mean International Socioeconomic Index (ISEI) by Intersections of Gender, Ethnicity and Class by Country for France and Germany, 2002 – 2006

Germany				
Discrete Demographic Category	Mean	Standard Deviation	N	Is Difference Statistically Significant from Category Immediately Below? ^{a)}
MAN	49,26	15,23	2832	Yes
WOMAN	47,86	12,34	3164	No
WOMAN and ETHNIC minority	46,15	12,45	119	Yes
MAN and ETHNIC minority	43,06	13,80	128	Yes
MAN and lower CLASS	27,28	5,09	739	Yes
MAN and ETHNIC minority and lower CLASS	25,41	5,49	67	Yes
WOMAN and lower CLASS	22,27	6,09	596	No
WOMAN and ETHNIC minority and lower CLASS	21,48	6,83	53	
France				
Discrete Demographic Category	Mean	Standard Deviation	N	Is Difference Statistically Significant from Category Immediately Below? ^{a)}
MAN	50,56	14,62	1713	Yes
WOMAN	47,29	14,47	1932	No
MAN and ETHNIC minority	45,88	13,55	96	No
WOMAN and ETHNIC minority	43,27	14,51	105	Yes
MAN and ETHNIC minority and lower CLASS	26,77	4,91	35	No
MAN and lower CLASS	26,40	5,63	440	Yes
WOMAN and lower CLASS	20,14	5,65	433	No
WOMAN and ETHNIC minority and lower CLASS	19,30	5,66	27	

an ethnic minority are in a worse socioeconomic position than similar men without ethnic minority membership.

In sum, there is evidence for both the group-specific disadvantage and cumulative disadvantage hypotheses. Group-specific disadvantage has empirical support because there is no direct relationship between number of disadvantaged categories and level of socioeconomic disadvantage. Support for cumulative disadvantage is dependent on how disadvantaged is measured and whether class is included. In this study, class is clearly the heaviest millstone around the necks of the disadvantaged, where the lowest socioeconomic strata are largely comprised of men and women from disadvantaged social class. Thus, cumulative disadvantage should not be wholly abandoned, but rather it should be modified to allow for situations in which disadvantage is not piled up so neatly. Language matters, and disadvantage is relative: to say that women from an ethnic minority are better off than women from a low social class should not hide the low social position of both, especially in reference to intersections higher-up the stratification ladder.

3. Discussion

The quantitative literature analyzing intersectionality suggests a radical rethinking of how mainstream social scientists should approach their research. Such change is difficult to achieve. From a data collection standpoint, we would have to get more cases per survey and potentially ask new kinds of survey questions (Bowleg 2008). For example, survey questions such as “are you male or female?” are phrased in such a way

Source: Author's calculations based on pooled European Social Survey (ESS), consisting of rounds 1 (2002), 2 (2004) and 3 (2006). ISEI is a combination of income and level of education attached to ISCO occupation scores, where the higher the number, the greater the ISEI (see Ganzeboom et al 1992). ISEI means and standard deviations are calculated for each discrete demographic category. N refers to number of cases in the pooled ESS data for each discrete demographic category in each country.

a) Based on unpaired t-test of statistical significance. Statistical significance is a situation in which the difference between two groups is not due to just chance, or luck. “Yes” means that the statistically significant difference between the row category and the one immediately below has a p value < 0,05. “No” means that difference is not statistically significant at the 0,05 threshold. Note that this part of the analysis has the property of the Principle of Transfers, which states that if $A > B$, and $B > C$, then $A > C$. For example, MAN refers to men who do not belong to an ethnic minority or a disadvantaged social class; for German MAN, the mean ISEI is 49,26, which is statistically different from German women who do not belong to an ethnic minority or a disadvantaged social class (47,86) and is statistically significant (not due to chance alone) from German women who do belong to an ethnic minority but not a disadvantaged social class (46,15).

as to divorce the categories from their institutional contexts, an idea contrary to the intersectionality paradigm (Hancock 2007: 66). From a data analysis standpoint, we would have to develop a variety of analytical techniques not commonly employed, such as consistently measuring demographics with interaction terms (Weldon 2006). From a publishing standpoint, journals would have to allow space for longer articles filled with more nuanced analysis (see McCall 2005 on this point).

If quantitative-oriented social scientists working in the field of social stratification are predisposed to the ideas of intersectionality, why do they not engage in it now? There are multiple reasons for this. First, intersectionality remains at the margins of graduate student training in the top social science programs. Getting its start in women's studies, intersectional research is an interdisciplinary project. Despite that interdisciplinary endeavors are prized in the modern university, the path of ideas from one discipline to another is littered with disciplinary boundaries and other ideological obstacles (Jacobs and Frickel 2009). Second, the social stratification literature is dominated by older, established scholars for whom the intersectionality revolution occurred late in their careers. Given their past research programs and the commitments they have made to current and future ones, these scholars are not likely to steer their research ship in a completely new direction any time soon. The quantitative literature will have to be taken up by younger scholars who are exposed both to the classic theoretical and methodological currents in the social sciences and the new directions charted by an emergent group of intersectionality scholars. Third, if asked about intersectionality, most social stratification researchers would say that it is obvious. In this, however, they are merely positing the cumulative disadvantage theory, "adding-up" disadvantage and declaring the whole enterprise unsurprising. To be obvious is to be uninteresting, and therefore to be ignored (M. Davis 1971; see also K. Davis 2008). Yet, as the empirical illustration I provide suggests, intersectionality is much more complicated – and much more interesting – than they realize.

Taken together, I offer a rather downcast view of progress toward my stated goal of greater numbers of scholars engaged in the scientific exploration of intersectionality using quantitative techniques on survey data. The prospect of intersectionality being taken into the mainstream of quantitative-oriented social stratification research any time soon is dim. The history of "gender" as a variable in survey research offers an object lesson. In the mainstream social stratification literature, only in the 1980s did gender become routinely considered as an important explanatory variable, decades after the feminist movement emerged as a powerful movement in America. Social stratification research featuring the influence of gender on a variety of outcomes is vast, and much of it improves our understanding of how societies work. Nowadays, sociologists must include gender (male and female dichotomized) in their quantitative models, or face rejection by the top journals. Yet, most of these

scholars do not follow Walby's (2009) suggestion to place gender at the heart of their theory. Often, among the other "standard demographics" (age, education and race/ethnicity, among them), gender is "thrown in" with little explanation as to how or why it should matter, and its effects – large, small or not at all – are but briefly noted. The step from the current situation to one in which gender is conceived as part of an intersection is much too large to happen within the next decade, and possibly much longer.

Yet, the project is now. To answer the question, *Why should social scientists account for intersectionality in quantitative analysis of survey data?*, the answer is: because it matters for classic issues in social inequality. What quantitative social science does best is rigorously test theories with valid and reliable data and generalize to populations; to realize the potential of intersectionality, we need more statistically-oriented studies to understand the contexts in which intersectionality relates to disadvantage. Without more research in this area, intersectionality will remain at the margins of the social sciences and ignored by the top journals, where new questions are left unaddressed and intersectionality's revolutionary promise remains unfulfilled.

Bibliography

- Blumberg, Rae Lesser. 2007. Gender Bias in Textbooks: A Hidden Obstacle on the Road to Gender Equality in Education. Background paper prepared for the Education for All Global Monitoring Report 2008 Education for All by 2015: will we make it? <http://unesdoc.unesco.org/images/0015/001555/155509e.pdf> Accessed July 4, 2010.
- Blumer, Herbert. 1956. Sociological Analysis and the ,Variable. In: American Sociological Review 21(6): 683-690.
- Bowleg, Lisa. 2008. When Black + Lesbian + Woman ≠ Black Lesbian Woman: The Methodological Challenges of Qualitative and Quantitative Intersectionality Research. In: Sex Roles 59: 312- 325.
- Brambor, Thomas; Clark, William Roberts, and Golder, Matt. 2006. Understanding Interaction Models: Improving Empirical Analyses. In: Political Analysis 14: 63-82.
- Braumoeller, Bear F. 2004. Hypothesis Testing and Multiplicative Interaction Terms. In: International Organization 58: 807-820.
- Choo, H, and Myra Ferree. 2010. Practicing Intersectionality in Sociological Research: A Critical Analysis of Inclusions, Interactions, and Institutions in the Study of Inequalities. In: Sociological Theory 28(2): 129-149.

- Davis, Kathy. 2008. Intersectionality as Buzzword: A Sociology of Science Perspective on What Makes a Feminist Theory Successful. In: *Feminist Theory* 9(1): 67-85.
- Davis, Murray S. 1971. That's Interesting! Towards a Phenomenology of Sociology and a Sociology of Phenomenology. In: *Philosophy of the Social Sciences* 1: 309-344.
- DiPrete, Thomas A., and Eirich, Gregory M. 2006. Cumulative Advantage as a Mechanism for Inequality: A Review of Theoretical and Empirical Developments. In: *Annual Review of Sociology* 32: 271-297.
- Dubrow, Joshua Kjerulf. 2008. How Can We Account for Intersectionality in Quantitative Analysis of Survey Data? Empirical Illustration of Central and Eastern Europe. In: *ASK: Society, Research, Methods* 17: 85-102.
- Duru-Bellat, Marie; Kieffer, Annick, and Reimer, David. 2008. Patterns of Social Inequalities in Access to Higher Education in France and Germany. In: *International Journal of Comparative Sociology* 49(4-5): 347-368.
- Ganzeboom, Harry B.G.; De Graaf, Paul, and Treiman, Donald J. (with De Leeuw, Jan) 1992. A Standard International Socio-Economic Index of Occupational Status. In: *Social Science Research* 21(1): 1-56.
- Hancock, Ange-Marie. 2007. When Multiplication Doesn't Equal Quick Addition: Examining Intersectionality as a Research Paradigm. In: *Perspectives on Politics* 5(1): 63-79.
- Heyns, Barbara. 2005. Emerging Inequalities in Central and Eastern Europe. In: *Annual Review of Sociology* 31: 163-197.
- Jacobs, Jerry A. and Scott Frickel. 2009. Interdisciplinarity: A Critical Assessment. In: *Annual Review of Sociology* 35:43-65.
- McCall, Leslie. 2005. The Complexity of Intersectionality. In: *Journal of Women in Culture and Society* 30(3): 1771 – 1800.
- Purdie-Vaughns, Valerie, and Eibach, Richard P. 2008. Intersectional Invisibility: The Distinctive Advantages and Disadvantages of Multiple Subordinate-Group Identities. In: *Sex Roles* 59: 377-391.
- Sidanis, Jim, and Pratto, Felicia. 1999. Social Dominance. Cambridge: Cambridge University Press.
- Sidanis, Jim, and Pratto, Felicia; van Laar, Colette; Levin Shana. 2004. Social Dominance Theory: Its Agenda and Method. In: *Political Psychology* 25(6): 845-880.
- Walby, Sylvia. 2007. Complexity Theory, Systems Theory, and Multiple Intersecting Social Inequalities. In: *Philosophy of the Social Sciences* 37(4): 449-470.
- Walby, Sylvia. 2009. Globalization and Inequalities: Complexity and Contested Modernities. Sage Publications.

- Warner, Leah R. 2008. A Best Practices Guide to Intersectional Approaches in Psychological Research. In: *Sex Roles* 59: 454-463.
- Weber, Max. 1946. Class, Status, Party. In: Gerth, Hans, and Mills, Wright C. (eds). *From Max Weber*. Oxford: Oxford University Press: 180–195
- Weldon, S. Laurel. 2006. The Structure of Intersectionality: A Comparative Politics of Gender. In: *Politics & Gender* 2(2): 235-248.

III. Intersectionality as a Critical Tool for Thinking Society and History

Intersectionnalité et théorie française des rapports de pouvoir: une relation critique ?

Thomas Beaubreuil (Paris)

Si ‘l’immigration des idées’, comme dit Marx, se fait rarement sans dommage, c’est qu’elle sépare les productions culturelles du système de repères théoriques par rapport auxquels elles se sont définies, consciemment ou inconsciemment, c’est-à-dire du champ de production balisé par des noms propres ou des concepts en *-isme* qu’elles contribuent toujours moins à définir qu’il ne les définit. (Pierre Bourdieu, ‘Sur le pouvoir symbolique’, dans: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations, 3.)

Ce texte aurait pu s’intituler « l’intersectionnalité au prisme de la recherche critique en France ». Son objectif est de présenter schématiquement le débat sur ‘l’articulation des variables sociales’ tel qu’il s’est développé dans le champ des sciences sociales françaises et plus particulièrement dans le cadre des études critiques. Les recherches se centrant sur la dimension ‘ethnique’ ou encore ‘raciale’ des rapports sociaux se sont considérablement développées en France, au cours des années 1990 et 2000¹. Cette ‘arrivée’ progressive dans le paysage des sciences sociales hexagonales a été perçue comme une ‘rupture’ que cela soit du côté de ses partisan-e-s ou de ses opposant-e-s et l’on a pu assister à une mise en confrontation de ces ‘nouvelles variables’² avec les ‘variables historiques’ de la discipline: les classes sociales, le genre, la nation, la modernité. En répondant au souci d’analyser conjointement ‘nouvelles’ et ‘anciennes variables’ et donc à la nécessité d’envisager leur enchevêtrement et leurs *interactions réciproques* tels qu’ils se manifestent à l’état pratique et cela indépendamment des catégories de classement imposées par les sens communs, l’approche intersectionnelle est apparue dans un premier temps comme un moyen de dépasser ces nouveaux clivages. Néanmoins, la notion, issue du débat étasunien et importée en France

1 L’ouvrage *De la question sociale à la question raciale* dirigé par Eric et Didier Fassin a beaucoup fait parler de lui et incarne cette évolution désormais formalisée du débat (même si les contributions qui composent cet ouvrage collectif ont des positions parfois très divergentes sur la question) ; Fassin D., Fassin É. (2006). Un panorama des débats suscités par l’usage des catégories ‘ethniques’ au sein de la sociologie française a été effectué par la *Revue française de sociologie* en 2008, sous la direction de Georges Felouzis ; Felouzis G. (2008). La même année, *Sociétés contemporaines* consacre un numéro thématique à la question de l’‘ethnicisation’ des rapports sociaux, coordonné par Nicolas Jounin, Elise Palomares et Aude Rabaud ; Jounin N., Palomares E., Rabaud A. (2008). Toujours la même année, l’ouvrage *La Condition noire* de l’historien Pap Ndiaye a également accompagné cette dynamique ; Ndiaye P. (2008).

2 Les variables ‘ethnie’ et ‘race’ ne sont pas exactement ‘nouvelles’. Ce qui est nouveau, c’est la mise en concurrence de la ‘classe’ et de la ‘race’ pour lire la ‘société française’ actuelle.

dans le courant des années 2000, n'a pas été reçue telle quelle et a soulevé plusieurs discussions qui restent encore largement ouvertes. En l'état actuel, force est de constater que les études empiriques l'ayant mise en œuvre restent rares.

1. De la concurrence entre les ‘variables’...

Le ‘problème’ suscité par l’arrivée des ‘nouvelles variables’ en France a été à peu près posé dans les termes suivants: la ‘dimension ethnique’ (ou ‘raciale’) est-elle demeurée inaperçue en raison de la ‘cécité’ de l’idéologie républicaine à l’encontre des ‘minorités’ et du primat accordé à la catégorie ‘classe’ chez les marxistes ? Ou bien au contraire contribue-t-elle à masquer la continuité des structures populaires, sous les apparences de la ‘nouveauté’ ? Ces appréhensions possibles des mondes populaires opposent entre elles plusieurs types de ‘solidarités’: il y a d’un côté l’idée que la forme pertinente d’agrégation des catégories subalternes est celle du ‘communautarisme culturel’ (thèse culturaliste) et de l’autre, l’idée que la classe socioéconomique transcende les ‘cultures communautaires’ (thèse marxiste) ou encore que la ‘communauté nationale’ dépasse les ‘particularismes culturels’ (thèse ‘républicaine’).

La thèse marxiste avance l’idée que dans une certaine mesure ce sont les ‘cultures’ elles-mêmes qui masquent la continuité des ‘structures profondes’ ou ‘élémentaires’ de la condition populaire: dans ce cas, la condition populaire est avant tout *une position économique et matérielle* qui génère ensuite une ‘culture de classe’, elle-même déterminée par la ‘culture dominante’ et plus ou moins ajustée à la ‘culture de masse’. La thèse ‘républicaine’ est une thèse intégrationniste de type égalitariste, moderniste et universaliste: les ‘structures ethniques’ sont des agrégats de la ‘tradition’ par définition antinomiques avec le ‘progrès’ et la ‘nation’, dans lesquels elles doivent se dissoudre. La thèse ‘culturaliste’ considère que les positions marxistes et ‘républicaines’ conduisent à dénier³ la réalité des ‘cultures ethniques’: la condition subalterne est avant tout *une position culturellement et symboliquement disqualifiée ou minoritaire*, à laquelle peut ou non venir se greffer la différenciation socioéconomique. Politiquement, ces deux thèses induisent également deux options possibles: d’une part la légitimation des ‘minorités stigmatisées’ (*position relativiste*), d’autre part l’assimilation égalitaire de toutes les composantes du corps social (*position universaliste* dans laquelle se retrouvent en partie marxistes et républicains). Dans les deux cas, les questions sont posées de manière presque axiomatiques sans que l’on cherche vraiment ni à s’interroger, d’un côté, sur la réalité de l’autonomie des dites ‘structures ethniques’ ou ‘raciales’ vis-à-vis des ‘structures économiques’ et ‘culturelles’ populaires ; ni, d’un autre côté, à analyser ce

³ Lagrange H. (2010).

qu'il reste de spécifique aux groupes ethniquement désignés lorsqu'on les a replacés dans leur dimension 'populaire'...

On peut également observer que ces deux 'systèmes d'analyse' se réfèrent plus ou moins directement à deux interprétations possibles du sens actuel de l'histoire: ou bien la société française se normalise au sein du système occidental dominant et entre, avec un temps de décalage, dans la réalité des conflits de 'races', de la ghettoïsation des 'minorités ethniques' et de leur discrimination (ségrégation) symbolique et matérielle. Ou bien, la continuité des structures populaires est elle-même masquée par cette nouvelle vision de la question sociale ainsi plaquée sur une réalité qui ne lui correspond pas (cependant, il faut alors reconnaître à tout le moins les effets performatifs du nouveau langage). Voilà en partie les raisons qui m'ont poussé à réaliser cette étude sur la réception de la notion d'intersectionnalité en France. Tout d'abord, la notion d' 'ethnie' en elle-même n'était pas réellement opérante sur mes terrains d'étude (les cités HLM, les quartiers populaires⁴). Ensuite, il me semblait impossible d'évacuer la question de l'assignation/identification dite 'raciale' du groupe d'une part ('racisme vécu'), et la réalité des cultures de la migration d'autre part.

J'ai choisi de présenter le débat suscité en France par la notion d'intersectionnalité à partir de deux textes. Ces deux textes convergent vers un certain nombre d'éléments communs qui dessinent une approche 'française' de la réalité empirique désignée par la notion. Le premier texte⁵ est un article de la sociologue Céline Bessière. A partir d'une étude de l'historiographie américaine consacrée aux 'femmes du sud', l'auteure y dresse une cartographie assez complète des approches conceptuelles avec lesquelles sont actuellement pensées les interactions entre la position socioéconomique, le genre et la 'race'. Le deuxième texte⁶ est de la philosophe Elsa Dorlin. Il initie un travail de construction épistémologique et critique de l'intersectionnalité qui lui aussi nous a paru révélateur d'une certaine approche convergente de la question. Elsa Dorlin observe pour commencer que la principale discussion théorique soulevée en France par l'approche intersectionnelle a été celle de l'articulation des différents régimes de domination entre eux: comment penser les catégories de classe, de genre et de 'race' sans les isoler les unes des autres ? Autrement dit, comment articuler les 'variables' sans en effacer une au profit de l'autre, sans, par exemple, opposer la 'classe' et la 'race' mais en restituant, au contraire, la complexité de leurs interactions réciproques telle qu'elle se réalise dans la pratique ?

4 L'auteur effectue actuellement une thèse sur les usages de l'espace domestique et public dans les quartiers populaires au Centre européen de sociologie et de science politique (CNRS, Paris 1, EHESS).

5 Bessière C. (2003).

6 Dorlin E. (2005).

2. Consubstantialité, imbrication, articulation: faire dialoguer les variables entre elles

Le premier travail opéré en quelque sorte par l'approche intersectionnelle serait donc un travail de décloisonnement: il ne s'agit plus d'appréhender les 'variables' séparément comme des entités clairement distinctes, mais au contraire de penser leurs interrelations. Jusque dans les années 1990, les dominations auraient été pensées en France à partir d'une logique de l'encastrement⁷ qui hiérarchisait et subordonnait les dominations entre elles de manière artificielle⁸. L'idée d'une prédominance des variables les unes sur les autres, issue des luttes politiques et de la division du travail scientifique, aurait conduit à une impasse épistémologique qui sévirait encore dans un certaine mesure aujourd'hui (comme tendraient à le montrer actuellement les questionnements du type « est-ce le genre ? », « est-ce la classe ? », « est-ce racial ? »).

Les deux textes convergent également sur la nécessité de déconstruire les différentes approches qui continuent à penser les catégories comme des entités 'statiques' décontextualisées de leur matérialisation historique et sociologique ('noirs', 'blancs', 'ouvriers', 'femmes', 'hommes' etc.). Pour Elsa Dorlin, le but est alors de construire une approche critique des outils conceptuels développés par le *black feminism*. Ces outils se séparent selon elle en deux catégories d'approches qui correspondent à deux temps de l'histoire du mouvement. Premièrement, une approche qu'elle qualifie de « mathématique » et qui correspond à la thèse du cumul ou « somme » des dominations (*double burden*). Une des premières manières de décrire la position des femmes noires aux Etats-Unis fut en effet de postuler que la classe, le genre et la 'race', s'additionnent. Les 'oppressions' que les femmes noires subissent s'ajouteraient les unes aux autres. Dit autrement, les dominations se renforcent mutuellement. Or Céline Bessière, dans son article consacré aux débats historiographiques sur les 'femmes du sud', montre que l'on a pu aussi avancer la thèse que les dominations s'atténuent entre elles ou que leur croisement peut neutraliser l'une ou l'autre d'entre elles. L'histoire de l'esclavage révèle que ce dernier a parfois tempéré le pouvoir des hommes noirs sur les femmes noires ou que le genre a pu atténuer la pression de l'esclavage sur les femmes noires. Dans ce cas, les dominations peuvent se cumuler ou s'atténuer entre elles. Pour Elsa Dorlin et Céline Bessière cette théorie n'est pas valide dans le sens où l'addition/soustraction des oppressions presuppose une homologie entre elles et permet de dresser des équivalences: « Elle isole chaque rapport de domination et définit leur relation de manière arithmétique »⁸. Le mouvement qui d'abord dissocie les dominations puis les réarticule sous le mode de l'addition/soustraction

7 Bessière C. (2003).

8 Dorlin E. (2005 : 91).

est en fait un artefact de la pensée qui sépare les dominations de manière artificielle: ‘hommes’ et ‘femmes’ ne sont pas des catégories autonomes séparables de la classe ou de la ‘race’. L’analyse ‘additive’ passe à côté des modalités historiques des dominations. Autrement dit, les rapports de domination ne sont pas séparés et cumulatifs mais simultanés, il est donc impossible de les dissocier. Les dominations ne sont pas déconnectées mais s’entrecroisent.

C’est ici qu’intervient le concept d’intersectionnalité qui correspondrait en quelque sorte à un second âge de la pensée des articulations dans le *black feminism*. Elsa Dorlin qualifie l’approche intersectionnelle de ‘géométrique’. Le concept formé par Kimberlé Crenshaw⁹ cherche à comprendre l’‘entrecroisement’ ou ‘intersection’ des rapports de pouvoir dans lesquels s’inscrivent les ‘femmes noires’. La ‘cartographie’ de leur position montre qu’elles se situent en-dehors des mobilisations anti-racistes et féministes. Cette position d’entre-deux remettrait donc en question les fondements mêmes de ces mobilisations. Pour Crenshaw l’intersectionnalité des rapports de pouvoir est donc elle-même une structure de la domination qui disqualifierait les luttes contre le sexism et le racisme¹⁰. Selon Elsa Dorlin, cette approche, pour opératoire qu’elle soit dans un contexte socio-historique précis, présente néanmoins le problème de définir les rapports sociaux en terme de « secteurs d’intervention ». Cela implique que les femmes qui subissent plusieurs types de domination se retrouvent dans des secteurs isolés: les marges, les angles morts des grandes luttes. Or, cette définition isole et tend à rendre cohérentes des positions socialement disparates. Elle contribue ainsi une fois de plus à réifier de nouvelles catégories comme les ‘femmes noires’, alors même que leur définition est mouvante et dépendante des conditions historiques dans lesquelles elle se concrétise. En d’autres termes, l’intersectionnalité version Crenshaw tendrait à produire une représentation statique des relations de pouvoir et des positions dominées. Elle conduirait à « sectoriser » les oppressions, de la même manière que le discours dominant enferme les catégories dominées dans des identités stigmatisées et fabrique de l’Autre, de la différence.

Aussi bien dans le cas de l’approche ‘mathématique’ que de l’approche ‘géométrique’, on reste, selon Elsa Dorlin, dans une conception « formaliste » et « fixiste » des catégories dominées qui empêchent de les saisir dans leur configuration historique, telle qu’elles s’effectuent concrètement et non de manière abstraite. C’est à ce moment qu’entre en scène la notion de « rapports sociaux consubstantiels » travaillée par la sociologue Danièle Kergoat¹¹ afin de penser justement de manière « non for-

9 Crenshaw K. W. (2005).

10 Cette critique des mouvements féministes et antiracistes a été à l’origine du développement de la *Critical Race Theory* « qui entend montrer comment les dispositifs législatifs de lutte contre les discriminations réfient des catégories exclusives, telles que le sexe, la race ou la classe » (Dorlin, 2009).

11 Kergoat D. (2005).

melle l'entremêlement des rapports de pouvoir »¹². Conçu au départ pour l'analyse des rapports entre genre et classe, le concept va être réutilisé et étendu aux rapports de genre, de classe et de 'race'. La notion de 'rapport social' renvoie chez la sociologue à l'idée que les positions dominées ne sont pas fixées une fois pour toutes mais issues d'une dynamique permanente de rapports de force. Ces rapports de force traverseraient tout l'espace social et se cristalliseraient progressivement en « enjeux » autours desquels « les êtres humains sont en confrontation permanente pour produire de la société, pour la reproduire ou pour inventer de nouvelles façons de penser et d'agir »¹³. Ces « enjeux » sont, selon elle, constitutifs des catégories de la différence. Autrement dit, les catégories ne peuvent être saisies comme telles, c'est le processus historique et culturel des rapports de forces dont elles sont issues qui permet de les rendre intelligibles. Dans cette perspective ce n'est pas la domination qui crée des tensions à partir de catégories qui lui sont préexistantes, et dont elle se saisit, mais c'est le jeu de pouvoir lui-même qui crée les catégories. Il n'est par conséquent pas possible d'isoler chaque rapport de pouvoir de cette dynamique d'ensemble: « les rapports sociaux sont multiples et aucun d'entre eux ne détermine la totalité du champ qu'il structure »¹⁴. Ils sont donc au contraire « consubstantiels », dans le sens où ce n'est qu'en les envisageant ensemble que l'on peut appréhender la dynamique de leur « engendrement » spécifique.

Cette définition de l'articulation des variables en termes d' 'imbrication' (ou d' 'intrication') « consubstantielle », fait aujourd'hui, et pour le moment, l'objet d'un certain consensus en France. Là où l'intersectionnalité cherche à saisir la pluralité des interactions catégorielles, la notion de consubstantialité se penche davantage sur la genèse et les conditions de possibilité des catégories. Avec elle, la problématique théorique se déplace: les dominations deviennent le produit de configurations spécifiques, historiques et concrètes ; ce que Kergoat nomme des « systèmes intégrés ». Céline Bessière propose également d'avoir recours à la notion de « configuration », développée par Norbert Elias¹⁵. Pour Elsa Dorlin, la question devient alors: comment penser les dominations dans la diversité de leurs matérialisations historiques et sociologiques ? Et cela dans une perspective 'critique' ; c'est-à-dire en tenant compte des *conditions de possibilité* pratiques et théoriques d'une telle pensée...

12 Dorlin E. (2005 : 92, note 1).

13 Kergoat D. (2005 : 95).

14 Ibid.

15 Elias N. (1991).

3. Les conditions d'une approche critique des variables

L'un des premiers 'effets' de l'approche 'intersectionnelle' sur le débat en France a été par conséquent de mettre en avant des catégories jusqu'ici impensées par les taxinomies traditionnelles ('femmes', 'de couleur', des 'classes populaires'). Néanmoins, la réflexion sur ces figures presque paradigmatisques de la domination semble avoir ouvert (ou rouvert) ensuite une discussion plus générale sur les rapports de pouvoir ainsi que sur les usages et la fabrique des catégories altérées. Dans le premier mouvement de la réflexion, l'objectif était de montrer que certaines catégories ne rentraient complètement dans aucune des variables institutionnelles mais appartaient pourtant à chacune d'entre elles. Les 'femmes noires des classes populaires' ne se retrouvaient ni dans le féminisme blanc des classes moyennes et supérieures, ni dans le mouvement noir masculin et pourtant elles étaient bien à la fois 'femmes' et 'noires'. Les risques politiques du premier mouvement, étaient alors de procéder à une fragmentation des luttes, déjà elles-mêmes compartimentées, en confortant ainsi la critique récurrente de la « désunion », systématiquement adressée aux acteurs de l'émergence des 'nouvelles variables'.

Elsa Dorlin observe par ailleurs que l'approche 'intersectionnelle' ou 'géométrique' revient en quelque sorte à « renaturaliser » le genre à partir de sa racialisation. La racialisation du genre à laquelle procède le *black feminism* contribue en effet à produire de nouvelles catégories qui mettent à mal le 'sujet' même du féminisme fondé sur une représentation universaliste 'des femmes'. Néanmoins, en voulant ainsi dé/essentialiser le sujet du féminisme il le « *re/naturalise* » en une multitude de sous-catégories réifiées: 'femmes noires', 'femmes voilées', 'femmes migrantes'... Or, ces nouvelles catégories ne peuvent être envisagées sans les liens qu'elles entretiennent avec les taxinomies dominantes, puisque leur définition même est construite par rapport à la norme de référence. Autrement dit, les instruments d'affirmation mis à la disposition des catégories dominées constituent des instruments de domination et d'aliénation. Ils les enferment dans une définition d'elles-mêmes qu'elles ne peuvent que difficilement contrôler (songeons par exemple aux 'filles voilées'). Elsa Dorlin parle, en reprenant une terminologie foucaldienne, de « ruse de la raison dominante » qui impose aux « dominés » les termes mêmes par lesquels ils se pensent comme sujets politiques: « la domination fonctionne comme un monde historiquement déformé dans lequel ces derniers sont contraints de se réfléchir »¹⁶, elle impose aux dominés « les modalités pratiques et discursives de leur émancipation »¹⁷.

16 Dorlin E. (2005 : 96).

17 Ibid.

Nous rejoignons ici une interrogation désormais classique dans la sociologie française, celle de la définition des catégories subalternes ; analysée notamment par les sociologues Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, dans l'ouvrage *Le Savant et le Populaire*¹⁸. Le pouvoir normatif du point de vue dominant induit, dans le même temps, une 'héteronomie' des catégories dominées, soit le fait qu'elles se définissent à partir d'une norme qui leur est étrangère (aliénation). Norme à partir de laquelle elles tentent justement de s'émanciper afin de construire leur 'autonomie' vis-à-vis de la culture dominante. Dans le même registre d'idée, Elsa Dorlin observe que la réappropriation par les dominés des catégories de la domination est elle-même déterminée par la dissymétrie des rapports de force et par la capacité inégale des différentes parties à imposer leur propre définition. Suffit-il dès lors de déconstruire les catégories pour enrayer cette logique ? Elsa Dorlin et Céline Bessière semblent diverger sur ce point. Pour Céline Bessière l'approche déconstructiviste permet de dé/essentialiser et dé/naturaliser les catégories et de montrer en quoi elles forment des constructions sociales, historiques, arbitraires et instables, c'est-à-dire des « outils de polarisation de la domination et du pouvoir »¹⁹, comme l'explique Jacques Derrida dans *De la grammatologie*²⁰. Elsa Dorlin pense également que les « effets contradictoires » produits par la binarité des termes sont la condition de possibilité de leur exploitation. Cependant, elle note que si l'objet même du déconstructivisme est de défaire l'approche fixiste et naturaliste des construits sociaux, il ne parvient pas à sortir de cette impasse puisque déconstruire les catégories dominées revient à les utiliser sans proposer d'autre langage ou « cadre d'intelligibilité » (ce que tendraient à montrer les effets paradoxaux de l'usage des catégories raciales). L'approche post-structuraliste contribuerait ainsi à perpétuer et maintenir la logique de la domination en lieu de prendre pour objet cette même logique.

C'est sous cet angle qu'il faut, semble-t-il, saisir la réticence de nombre de chercheur-e-s français-es vis-à-vis de la catégorie 'race'. Pour Céline Bessière et Elsa Dorlin, la catégorie ne peut être importée en France sans être adaptée. En invitant à sortir des approches catégorielles statiques, réifiées et déconnectées entre elles, l'approche en termes de 'consubstantialité' pose la question de la validité de la catégorie 'race' comme outil d'analyse des rapports sociaux. Dans quelle mesure peut-elle être dissociée de l'« identité idéologique » à laquelle elle renvoie, se demande Elsa Dorlin ? Dit autrement, son utilisation est-elle en mesure de déconstruire la racialisation des rapports sociaux ? Pour la philosophe, l'influence des travaux anglophones sur la recherche francophone d'une part, l'influence de la culture « made in US » sur les représentations collectives d'autre part ont contribué à la circulation d'un lexique

18 Grignon C., Passeron J. C. (1989).

19 Bessière C. (2003 : paragraphe n°5).

20 Derrida J. (1967).

de la ‘race’, y compris chez les jeunes victimes du racisme. Les expressions même de la révolte en sont affectées et l’ont assisté à un déclin de la catégorie ‘bourgeois’ au profit de la catégorie ‘blanc’ (et pourrait-on ajouter ‘Français’), alors même que la société française n’a historiquement pas vécu une situation d’*apartheid* et ne connaît pas, du moins pour le moment, de stricts équivalents des ghettos noirs et latinos aux Etats-Unis²¹. Certes, la ‘République’ s’est construite en partie sur une conception racialisée de la société, puisqu’il s’agissait d’assimiler les différences en un seul modèle racial jugé de fait comme supérieur et donc d’imposer sa norme ‘raciale’ (celle de l’‘homme blanc’). Néanmoins, l’on ne peut transposer telle quelle l’histoire raciale des Etats-Unis dans le cadre français, sans risquer de plaquer une modèle enchassé dans une histoire particulière sur une situation tout à fait différente. Pour le dire différemment, nous sommes pris entre deux effets d’imposition: d’une part un processus endogène à la société française dans lequel la construction sociale du groupe national s’est effectuée indépendamment de la catégorie ‘race’, même si elle reposait sur une conception notamment racialisée ou mieux ‘racialo-centrique’ de la norme de référence²²; d’autre part, l’influence exogène de catégories issues de la culture anglophone, transposées de manière dé/historicisées dans les représentations nationales et contribuant à produire du racial ou du moins des représentations racialisées.

Au niveau de la recherche, ce processus a contribué au développement d’études consacrées au racisme soit, comme le note Elsa Dorlin, à la ‘race’ définie comme « catégorie d’analyse d’un rapport de pouvoir »²³. Cette attention aux « modalités de racialisation des différences sociales »²⁴ aurait, selon la philosophe, participé à la réintroduction ou importation dans le débat du terme de ‘race’ et au développement de ce qu’elle nomme « une nouvelle forme de raciologie ». Deux postures principales se dégageraient de ce processus. Premièrement, nous trouverions « les partisans d’une utilisation descriptive du terme ‘race’ pour désigner un type particulier de rapports sociaux »²⁵: le racisme. Auquel cas la ‘race’ est considérée comme une catégorie au même titre que la classe ou le genre. Deuxièmement, il y auraient « ceux qui critiquent la banalisation d’une catégorie de la domination »²⁶ et pensent que sa sociologisation en catégorie sociale et construite n’est pas suffisante pour justifier son emploi. Nous serions donc, pour le moment, confrontés à deux choix possibles: ou bien accepter les termes de la dialectique « imposition stigmatisante/réappropriation subversive » des catégories altérées, c’est-à-dire des termes dans lesquels s’accom-

21 Wacquant L. (2006).

22 Voir à ce sujet: Dorlin E. (2004); ainsi que l’ouvrage tiré de cette recherche: *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française* (2006).

23 Dorlin E. (2005 : 96).

24 Ibid.

25 Dorlin E. (2005 : 97).

26 Ibid.

plissent les rapports de pouvoir ; ou bien déconstruire les mécanismes de la domination en élaborant un autre langage que celui de la domination. Pour Elsa Dorlin il s'agit alors « d'élaborer un dispositif d'analyse qui saisisse les modalités par lesquelles le rapport de domination utilise le 'sexe' et la 'race' comme des opérateurs, des instruments par lesquels ce rapport se perpétue et se maintient »²⁷. Au-delà, c'est donc la question du pouvoir qui est posée.

4. L'approche intersectionnelle et la théorie française des rapports de pouvoir

Les 'nouvelles variables' ont chacune émergé tour à tour au sein d'un univers de représentation dont elles étaient absentes et qui les masquait: d'abord le genre, puis la 'race', puis l'intersection du genre, de la classe et de la 'race'. Ce n'est pas un hasard si la genèse de l'intersectionnalité s'accomplit dans la réunion du genre, de la classe et de la 'race' à laquelle procède le *black feminism*. L'analyse de l'articulation des dominations arrive après les différents cycles d'émergence des nouvelles variables. Elle implique, de fait, de chercher à nouer ou renouer les fils des différentes sources de domination compartimentées ou arbitrairement divisées et mises en concurrence par leur histoire politique et scientifique. La systématisation ou mise en système des inégalités à laquelle elle procède opère d'elle-même, et c'est là peut être le fait le plus intéressant, à un changement notable de point de vue. Il ne s'agit plus d'une logique d'étude du 'fait minoritaire' (*minority studies*) ou des « marges » pour reprendre l'expression de Crenshaw mais de chercher à objectiver ce que l'on pourrait appeler la « matrice des dominations », soit les processus complexes qui sont à l'œuvre dans les rapports de pouvoir tels qu'ils se manifestent dans les relations sociales de tout un chacun.

Désormais, nous n'avons donc plus affaire à des régimes de domination comparables et opposés mais plutôt à des rapports de pouvoir qui structurent et hiérarchisent les interactions sociales, et, à travers elles, les catégories de classements²⁸. A un premier niveau, la 'condition noire' ne peut être envisagée indépendamment de la 'condition blanche', le féminin sans le masculin, les classes dominées sans les classes dominantes... A un deuxième niveau, on peut également observer, comme l'invite à le faire l'approche intersectionnelle, que les variables peuvent être également croisées entre elles. Ainsi, la prise de conscience de l'« intersectionnalité » des inégalités est née des effets de la division (et du compartimentage) de ces relations, c'est-à-dire des

27 Dorlin E. (2005 : 98).

28 Nous retombons donc ainsi sur la représentation bourdieusienne de l'« espace social » (voir *infra*). Bourdieu P. (1979).

catégories qui ne pouvaient rentrer exclusivement dans l'un ou l'autre de ces classements. Cependant, sa conceptualisation a dépassé ce cadre pour montrer comment la conjonction des dominations est active à chaque point de l'espace social, compris entre les 'pôles extrêmes' que forment par exemple d'un côté les 'femmes', 'racialisées', des 'classes populaires' et d'un autre les 'hommes', 'blancs', des 'classes supérieures'. Pour le dire clairement, l'on ne peut plus considérer que la 'race' et le genre se manifestent indépendamment de la condition socioéconomique et inversement. Le 'racial' n'est qu'une modalité du social et ne peut-être abordé indépendamment de la position de classe et du genre, du moins tant que l'on souhaite inscrire sa démarche dans la réalité empirique des catégories, telle qu'elle se matérialise dans le cadre des interactions quotidiennes.

Dès lors, l'on ne pourrait plus exclusivement envisager les réticences de la recherche française vis-à-vis de la notion de 'race' à partir de l'universalisme républicain et du 'classisme' marxiste. Aujourd'hui, le débat sur la place des catégories 'ethniques' dans la société française ne renvoie pas qu'au 'déni' républicain et marxiste de la 'particularité' mais également à la manière dont le 'racial' est arbitrairement instrumentalisé pour asseoir le pouvoir du discours dominant, qu'il soit d'ailleurs occulté ou mis sur le devant de la scène²⁹. Dans cette perspective, il devient difficile de parler d'une 'question raciale' sans la situer dans une problématique plus vaste de la domination. On ne peut opposer ou substituer le 'racial' au 'social'. Le racisme est un processus social et le social ne se limite pas à la hiérarchisation des classes et à la stratification socio-économique. 'Race', 'classe' et 'genre' apparaissent davantage comme les variables d'ajustement d'un seul et même mécanisme de pouvoir qui peut d'ailleurs s'engouffrer dans d'autres variables souvent un peu oubliées comme par exemple les coordonnées spatio-temporelles des agents sociaux: l'âge, la génération, la situation dans l'espace physique ou géographique.

L'approche intersectionnelle permet de rappeler que les 'variables' ne sont presque que les manifestations extérieures ou visibles du vaste système de 'pouvoir' qui structure les classements sociaux. Deux auteurs majeurs ont en France apporté des éléments significatifs à la compréhension du rôle joué par le 'pouvoir' dans la construction des rapports sociaux: Pierre Bourdieu et Michel Foucault. Leurs travaux constituent aujourd'hui les grilles de lecture privilégiées avec lesquelles les chercheur-e-s lisent la question du pouvoir. Les analyses de Céline Bessière et d'Elsa Dorlin se situent, en partie, dans le prolongement de l'approche foucaldienne. Céline Bessière observe que la définition du pouvoir donnée par Michel Foucault se révèle particulièrement opératoire dans l'analyse des 'articulations', car elle permet

29 Pour une analyse approfondie des usages sociaux des catégories disqualifiées voir notamment la notion de « classe objet » développée par Pierre Bourdieu ; Bourdieu P. (1977/1).

« d'étudier au niveau local des constellations de pouvoir dispersées, des configurations de relations inégalitaires constituées dans des champs de forces spécifiques »³⁰. Pour Michel Foucault la ‘domination’ n'est pas en effet un système unifié, cohérent et centralisé³¹. Il n'y pas d'opposition strictement binaire et globale entre ‘dominants’ et ‘dominés’ et il n'existe pas une source unique et continue de ‘domination’. Les manifestations les plus visibles et les plus verticales de la ‘domination’ ne sont que les « formes terminales » des mécanismes de pouvoir. Au contraire, le pouvoir, « se produit à chaque instant, en tout point, ou plutôt dans toutes relations d'un point à un autre »³². Autrement dit, les grands régimes de domination que forment la classe, le genre et la ‘race’ doivent être compris à partir de l'ensemble des rapports de pouvoirs qui traversent le corps social, soit de la multiplicité des rapports de force qui sont « immanents au domaine où ils s'exercent, et sont constitutifs de leur organisation »³³. Il faut par conséquent envisager le « jeu qui par voie de luttes et d'affrontements incessants » transforme ces rapports de force « les renforce, les inverse » ainsi que les appuis que ces rapports « trouvent les uns dans les autres, de manière à former une chaîne, un système, ou, au contraire, les décalages, les contradictions qui les isolent les uns des autres »³⁴.

L'approche du ‘pouvoir’ développée par Pierre Bourdieu comporte un certain nombre de points communs avec la thèse de Foucault, bien que les différences soient par ailleurs sensibles. Pour Bourdieu: « la domination n'est pas l'effet direct et simple de l'action exercée par un ensemble d'agents (‘la classe dominante’) investis de pouvoir de coercition mais l'effet indirect d'un ensemble complexe d'actions qui s'engendrent dans le réseau des contraintes croisées que chacun des dominants, ainsi dominé par la structure du champ à travers lequel s'exerce la domination, subit de la part de tous les autres »³⁵. La ‘domination’ ne doit pas se comprendre comme une action qui serait exercée de manière verticale, à partir d'un centre (l'Etat, la classe dominante) mais plutôt comme le résultat d'un rapport de force intrinsèque à chaque champ, dans lesquels se recomposent les luttes et positionnements, en fonction des enjeux soulevés par l'appropriation des différents types de capitaux et à l'échelle des relations interindividuelles. Ces enjeux sont eux-mêmes déterminés par la spécification de chaque champ autour de l'une des espèces de capital et cela dans un rapport de force permanent avec les autres champs, eux-mêmes déterminés par d'autres types de capitaux. Les interactions trouvent leur signification symbolique dans les rapports

30 Bessière C. (2003 : paragraphe n°5).

31 Foucault M. (1976).

32 Foucault M. (1976 : 122).

33 Ibid.

34 Ibid.

35 Bourdieu P. (1994).

de force liés à la maîtrise des différentes catégories de capital (économique, culturel, social) et des formes de classements qui leur sont afférentes. Chaque individu est amené à éprouver sa propre valeur à l'intérieur des systèmes normatifs avec lesquels il est confronté et à l'occasion de chacune de ses interactions. En retour, il est également évalué selon les mêmes modalités par les personnes avec lesquelles il est mis en contact directement ou indirectement. L'individu se positionne ainsi à l'intérieur de l'« espace social » par l'exclusion ou l'inclusion des normes et des valeurs avec lesquelles il interagit.

Dit autrement, les rapports de pouvoir naissent de manière décentrée à l'intérieur de chaque champ de l'espace social et tels qu'ils se matérialisent au cours d'interactions issues de combinaisons ou configurations sociales spécifiques. Néanmoins, ils sont pliés par la contrainte extérieure exercée par le rapport conflictuel entre les différents champs (c'est la *juxta*/position des champs et des individus dans les champs qui crée l'« espace social »³⁶). Le « champ du pouvoir » est donc conçu comme le mécanisme des rapports de force qui constitue et transcende les autres champs, en s'appuyant sur la rivalité et l'opposition entre les différentes sources de capital. Cette dynamique structure les pratiques et représentations individuelles et collectives (*habitus*) puisque les classements sociaux, et les classes qu'ils fabriquent, sont le produit des luttes symboliques pour l'appropriation/désappropriation des capitaux et de l'intériorisation/incorporation par l'individu de sa propre situation au sein de ce processus. Enfin, ces luttes symboliques forment le « pouvoir symbolique », soit le résultat des rapports de force pour maîtriser la définition des catégories de classement. Ce processus permet au dominant de légitimer et d'universaliser ses intérêts particuliers sous l'apparence de la neutralité voire du naturel³⁷. Chaque catégorie cherche à en faire de même mais la différence se situe au niveau de la capacité à imposer son propre *sens*, ce qui détermine la stabilité du système symbolique dans lequel l'on s'inscrit.

Objectiver les interactions entre les 'dominations' revient donc à étudier ce mécanisme de pouvoir dont le principal effet est de naturaliser la différenciation sociale et les catégories qu'elle produit. Il ne s'agit pas de chercher à savoir ce qui 'discrimine' les agents (la 'race', la classe ou le genre) mais de tenter de saisir les dynamiques com-

36 « L'espace social est défini par l'exclusion, ou la distinction, des positions qui le constituent, c'est-à-dire comme structure de juxtaposition de positions sociales » ; Bourdieu P. (1997). Pierre Bourdieu et Michel Foucault s'inscrivent dans la filiation commune de l'« espace Leibnizien » qui sous-tend la représentation du pouvoir chez Foucault ou encore de l'« espace social » chez Bourdieu et Halbwachs. Il s'agit d'un 'espace relationnel' composé d'unités (les monades) qui se définissent les unes par rapport aux autres en se réfléchissant mutuellement.

37 Cette entreprise de naturalisation est ce que Bourdieu nomme la « fonction de sociodidacée » ; Bourdieu P. (1977/2) ; en se référant d'ailleurs à Max Weber pour qui les dominants ont toujours besoin d'une « théodidacée de leur privilège », c'est-à-dire d'une « justification théorique du fait qu'ils sont privilégiés » ; Bourdieu P. (1998).

plexes qui sont au principe de la production de ces catégories et du pouvoir qu'elles permettent d'exercer au sein même des interactions quotidiennes. L'entreprise d'articulation des dominations ne revient pas à postuler ou chercher le foyer central de la domination ou encore à opposer de manière dichotomique un groupe de dominants à un groupe de dominés. Le pouvoir est partout et « s'exerce à partir de points innombrables, et dans le jeu de relations inégalitaires et mobiles »³⁸. Dit autrement, les formes de domination se reconfigurent et se recomposent en permanence selon une infinité de combinaisons déterminées par les contextes et rapports de forces spécifiques à chaque situation. Il n'y pas une mais des dominations qui sont inextricables mais elles sont régies par un seul et même mécanisme de pouvoir qui s'exécute et se perpétue, de manière plus ou moins visible, dans chacune des plus petites et des plus fondamentales interactions auxquelles les individus sont confrontés.

Bibliographie

- Bessière, Céline (2003): « Race, classe, genre. Parcours dans l'historiographie américaine des femmes du Sud autour de la guerre de Sécession », dans: Clio, 17, p. 231-258.
- Bourdieu, Pierre (1977/1): « Une classe objet », dans: Actes de la recherche en sciences sociales, 17-18, p. 2-5.
- Bourdieu, Pierre, (1977/2): « Sur le pouvoir symbolique », dans: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations, 3, p. 405-411.
- Bourdieu, Pierre (1979): *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Paris: Editions de Minuit.
- Bourdieu, Pierre (1994): *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*. Paris: Seuil.
- Bourdieu, Pierre (1997): *Méditations pascaliennes*. Paris: Seuil.
- Bourdieu, Pierre (1998): *Contre-feux*. Paris: Raisons d'agir.
- Crenshaw, Kimberle W. (2005): « Cartographies des marges: intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », dans: Cahiers du genre, 39, p. 51-82.
- Derrida, Jacques (1967): *De la grammatologie*. Paris: Editions de Minuit.
- Dorlin, Elsa (2004): *Au Chevet de la Nation. Sexe, race et médecine, XVIIe-XVIIIe s.*, Thèse en Philosophie – dir. Pierre-François Moreau, Université de Paris IV – Sorbonne, 2 décembre 2004.
- Dorlin, Elsa (2005): « De l'usage épistémologique et politique des catégories de sexe et de race dans les études sur le genre », dans: *Les Cahiers du Genre*, 39, p. 85-107.

38 Foucault M. (1976 : 123).

- Dorlin, Elsa (2006): *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*. Paris: La Découverte.
- Dorlin, Elsa (dir.) (2009): *Sexe, race et classe: Pour une épistémologie de la domination*. Paris: PUF.
- Dorlin, Elsa (2009): « Vers une épistémologie des résistances », dans: *Sexe, race et classe: Pour une épistémologie de la domination*. Paris: PUF.
- Elias, Norbert (1991): *La Société des individus*. Paris: Fayard.
- Fassin, Didier et Fassin, Eric (dir.) (2006): *De la question sociale à la question raciale: représenter la société française*. Paris: La Découverte.
- Felouzis, Georges (coord.) (2008): « L'usage des catégories ethniques en sociologie », dans: *Revue française de sociologie*, 49/1, p. 127-167.
- Foucault, Michel (1976): *Histoire de la Sexualité 1: La volonté de savoir*. Paris: Gallimard.
- Grignon, Claude et Passeron, Jean-Claude (1989): *Le Savant et le populaire, misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris: Seuil – Gallimard.
- Jounin, Nicolas, Palomares, Elise et Rabaud, Aude (2008): « Ethnicisations ordinaires, voix minoritaires », dans: *Sociétés Contemporaines*, 70, p. 7-23.
- Kergoat, Danièle (2005): « Penser la différence des sexes: rapports sociaux et division du travail entre les sexes », dans: Maruani, Margaret (dir.): *Femmes, genre et sociétés*. Paris: La Découverte, p. 94-101.
- Lagrange, Hugues (2010): *Le Déni des cultures*. Paris: Seuil.
- Ndiaye, Pap (2008): *La Condition noire*. Paris: Calmann-Lévy.
- Poiret, Christian (2005): « Articuler les rapports de sexe, de classe et interethniques: quelques enseignements du débat nordaméricain », dans: *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 21/1, p. 195-226.
- Wacquant, Loïc (2006): *Parias urbains. Ghetto, banlieues, État*. Paris: La Découverte.

Intersektionalität, Macht und Herrschaft. Eine Diskussion der Ansätze von Amy Allen und Gudrun-Axeli Knapp

Christine Kley (Berlin)

Insofar as feminists are interested in studying power, it is because we have an interest in understanding, criticizing, challenging, subverting, and ultimately overturning the multiple axes of stratification affecting women in contemporary Western societies, including (but not limited to) sexism, racism, heterosexism and class oppression. (Allen 1999: 2)

Macht und Herrschaft spielen in feministischen Auseinandersetzungen um eine adäquate Erfassung von Differenzen und sozialen (Un-)Gleichheiten eine zentrale Rolle. Im deutschsprachigen Kontext wird die Debatte um den Zusammenhang bzw. die Verschränkung sozialer Ungleichheiten und Differenzen in der Frauen- und Geschlechterforschung gegenwärtig unter dem Stichwort Intersektionalität unter veränderten gesellschafts- und wissenschaftspolitischen Bedingungen geführt.¹ Hier steht sie laut den Philosophinnen Patricia Purtschert und Katrin Meyer für eines „der aktuellsten und interessantesten Forschungsgebiete“, in dem „untersucht [wird], wie soziale Positionen, Praktiken und Identitäten am Schnittpunkt unterschiedlicher Macht- und Ungleichheitsstrukturen zu verorten sind“ (Purtschert/Meyer 2010: 130). „Intersektionalität“, so fassen es die feministischen Soziologinnen Nina Degele und Gabriele Winkler zusammen, „bezeichnet die Analyse der Verwobenheit und des Zusammenwirkens verschiedener Differenzkategorien sowie unterschiedlicher Dimensionen sozialer Ungleichheit und Herrschaft“ (Degele/Winkler 2007). Geprägt wurde der Neologismus Intersektionalität 1989 von der amerikanischen Rechtstheoretikerin Kimberle Crenshaw (Crenshaw 1989). Vor dem Hintergrund des Black feminism machte sie damals auf die Marginalisierung der „intersection“ von ‚race‘ und ‚sex‘ aufmerksam, womit sie in kritischer Absicht auf Diskriminie-

1 Verändert hat sich dabei die Debatte darüber, wie Differenzen und soziale Ungleichheiten empirisch und theoretisch adäquat unter Einbeziehung von mehreren Dimensionen und Ebenen zugleich erfasst werden können. So wurden im Laufe der letzten Jahrzehnte nicht nur die Differenzen zwischen den Genus-Gruppen, sondern zunehmend auch die unter Frauen thematisiert und sichtbar gemacht (Knapp 2005: 253f., Knapp 2008: 35, 40, Walgenbach 2007: 27–40). Gleichzeitig wurde damit auch deutlich, dass die Benachteiligung entlang der Kategorie Geschlecht nicht isoliert von anderen Kategorien wie Klasse oder ‚Rasse‘ untersucht und verstanden werden kann (Knapp 2008: 44f.). Zudem wurde für eine De-Naturalisierung von Geschlecht in der Sex/Gender-Debatte plädiert, und schließlich änderte sich der wissenschaftliche Diskurs hinsichtlich der Geschlechterfrage auch unter dem Eindruck postmoderner Kritiken (vgl. Knapp 2008: 40, Knapp 2005: 253f.).

rungserfahrungen schwarzer Frauen hinwies, die weder vom Antidiskriminierungsgesetz noch in feministischer Theoriebildung oder antirassistischer Politik erfasst wurden, weil „race and gender as mutually exclusive categories of experience and analysis“ in „single-axes-framework[s]“ behandelt wurden. So rückten nur entweder Schwarze oder Frauen ins Blickfeld während schwarze Frauen marginalisiert und ausgeschlossen wurden (Crenshaw 1989: 139).

Eine Lösung für dieses Problem sieht Crenshaw in der Reformulierung der theoretischen Grundlagen feministischer Theorie und des antirassistischen Diskurses, denn

[t]hese problems of exclusion cannot be solved simply by including Black women within an already established analytical structure. Because the intersectional experience is greater than the sum of racism and sexism, any analysis that does not take intersectionality into account cannot sufficiently address the particular manner in which black women are subordinated. Thus [...] the entire framework [...] must be rethought and recast. (Crenshaw 1989: 140)²

Auch wenn das Problem der Marginalisierung bestimmter Personen(gruppen) in der Vergangenheit von mehreren Feministinnen aufgegriffen wurde, wie sich historisch an verschiedenen feministischen Politiken zeigt, hat sich schließlich Crenshaws Terminus der Intersektionalität/Intersectionality „als einfaches Label für eine weitreichende Programmatik“ in der Forschung durchgesetzt und wurde in verschiedene Kontexte übersetzt (Knapp 2008: 43).³ Dabei weist der Terminus Intersektionalität einerseits auf das Problem und die empirische sowie theoretische Herausforderung einer hinreichenden Erfassung komplexer gesellschaftlicher Verhältnisse hin, lässt andererseits aber offen, was genau gemeint ist, wenn von Intersektionalität die Rede ist bzw. was sich wie und wo überschneidet (Kelle 2008: 56, Kerner 2009: 345). Intersektionale Analysen setzen entsprechend der Offenheit des Konzepts auf den unterschiedlichsten theoretischen wie empirischen Ebenen an und fragen nach ineinander greifenden sozialen (Herrschafts-)Strukturen (Klinger 2008), Interdependenzen von Differenzkategorien (Walgenbach 2007) oder Überkreuzungen von Klasse, „Rasse“ und Geschlecht auf mehreren Ebenen wie sozialen Positionierungen, symbolischen Repräsentationen, Praktiken und Identitätsbildungsprozessen (Degele/

2 Crenshaw prägte zwar den Begriff Intersectionality, die Auseinandersetzung um Differenzen und Ungleichheiten zwischen Frauen ist aber älter und geht in den USA auf den Black feminism zurück, in dem sich auch Crenshaw verortet. Feministinnen wie Angela Davis, bell hooks oder die Mitglieder des Combahee River Collective aus Boston haben bereits in den 1970er Jahren auf diesen Komplex aufmerksam gemacht (vgl. Kerner 2009: 345–348, Walgenbach 2007: 27f., Knapp 2008: 37).

3 So gab es auch im deutschsprachigen Raum Interventionen von schwarzen Deutschen, Frauen mit Behinderungen, Migrantinnen und Jüdinnen, wie Katharina Walgenbach (2007: 30–38) aufzeigt. Auch Ina Kerner weist auf verschiedene Modelle wie den Triple-Oppression-Ansatz hin, die gewissermaßen als Vorläufer und Wegbereiter der heutigen Intersektionalitätsdebatte gedeutet werden können (Kerner 2009: 348ff.).

Winker 2007, 2009).⁴ Die Soziologin und feministische Gesellschaftstheoretikerin Gudrun-Axeli Knapp fasst den weitreichenden Anspruch vor dem Hintergrund der vielfältigen Zugänge und Perspektiven der Intersektionalitätsforschung folgendermaßen zusammen:

Während *intersectionality* im Politiknahen Bereich einen analytischen Fokus bezeichnet, der auf Formen multipler Diskriminierung und Benachteiligung zielt, steht der Begriff im wissenschaftlichen Kontext für eine weitergehende Programmatik. In diesem Horizont geht es darum, die Erforschung großräumiger gesellschaftlicher Herrschaftsverhältnisse, historische und kontextspezifische Machtstrukturen, institutionelle Arrangements und Formen der *governance* auf einer Meso-Ebene zu verbinden mit der Analyse von Interaktionen zwischen Individuen und Gruppen sowie individuellen Erfahrungen, einschließlich der damit verbundenen symbolischen Prozesse der Repräsentation, Legitimation und Sinngebung. (Knapp 2005: 71)

Damit ergeben sich für Intersektionalitätsforscher_innen zwei Interventionsfelder: Der Terminus Intersektionalität trifft einerseits auf eine vielschichtige und fächerübergreifende feministische Diskussion und Theoriebildung, in die das Konzept übersetzt werden muss, und andererseits auf die in der Soziologie etablierte gesellschaftstheoretische Erforschung sozialer Ungleichheit (dazu klassisch z.B. Kreckel 2004)⁵, die lange Zeit hauptsächlich von einem klassentheoretischen Standpunkt aus arbeitete und Fragen nach dem Verhältnis von Geschlecht, Sexualität und ‚Rasse‘ außer Acht ließ.⁶ Erst in „den letzten Jahrzehnten wurden zunehmend mehr Formen sozialer Ungleichheit in den Mittelpunkt ihres Interesses gerückt“ (Schwinn 2008: 20). Dabei kommt es in der deutschsprachigen Debatte um Intersektionalität und soziale Ungleichheit zu Bedeutungsverschiebungen, da Begriffe wie ‚class‘ und ‚race‘

4 Dabei kann die Ebene spezifischer Diskriminierungserfahrungen Einzelter und von Gruppen eine besondere Berücksichtigung finden. Gefordert wird daher auch eine Offenheit gegenüber der Anzahl der zu analysierenden Kategorien, die gerade als Stärke des Konzepts gedeutet wird, und darüber hinaus, dass der Forschungsgegenstand nicht abschließend auf Klasse, „Rasse“/Ethnizität und Geschlecht/Sexualität eingeengt wird (vgl. z.B. Purtschert/Meyer 2010: 131). Die feministische Gesellschaftstheoretikerin und Philosophin Cornelia Klinger steht dieser Offenheit auf makrostruktureller Ebene hinsichtlich der Anzahl von Herrschaftssystemen kritisch gegenüber – stellt doch nicht jede Benachteiligung auf der Ebene der Erfahrung Einzelter eine systematische und herrschaftsförmige Benachteiligung dar – und plädiert für eine genauere Terminologie in der Intersektionalitätsforschung (Klinger 2008: 41ff).

5 Kreckel definiert soziale Ungleichheit in seiner zum Standartwerk gewordenen Monografie „Politische Soziologie der sozialen Ungleichheit“ (2004 [1992]) dabei wie folgt: „Soziale Ungleichheit liegt überall dort vor, wo die Möglichkeiten des Zuganges zu allgemein verfügbaren und erstrebenswerten sozialen Gütern und/oder zu sozialen Positionen, die mit ungleichen Macht- und/oder Interaktionsmöglichkeiten ausgestattet sind, dauerhafte Einschränkungen erfahren und dadurch die Lebenschancen der betroffenen Individuen, Gruppen oder Gesellschaften beeinträchtigt bzw. begünstigt werden.“ (Kreckel 2004: 17)

6 Kreckel (1983) weist darauf hin, dass es das Verdienst grundlegender feministischer Kritik war, auf blinde Flecken und Eindimensionalitäten der Ungleichheitsforschung hinzuweisen und kritische Impulse zu setzen.

auf einen von der amerikanischen Debatte zu unterscheidenden historischen und wissenschaftspolitischen Kontext stoßen (Knapp 2005: 71f.). Knapp betont, dass der Klassenbegriff im deutschsprachigen Kontext „deutlicher an im weiten Sinne marxistische Traditionen der Ungleichheitsforschung und Gesellschaftstheorie gebunden“ ist, die manchen, etwa Ulrich Beck, als überholte „Zombie-Kategorie“ gilt.⁷ „Class“ ist demgegenüber begrifflich offener und wird „zur Bezeichnung von Unterschieden in der gesellschaftlichen Positionierung, sei es im Rahmen struktur-funktionalistischer, weberianischer, marxistischer oder berufsklassifikatorischer Ansätze“ verwendet (Knapp 2005: 72).⁸ Auch der Begriff „race“, der in den USA als Grundlage der Selbstbeschreibung dient, kann nicht in den deutschsprachigen Kontext übertragen werden, steht der Begriff „Rasse“ doch im Kontext der rassistischen nationalsozialistischen Vernichtungspolitik (Knapp 2005: 73).

Bei der weitreichenden Programmatik von Intersektionalität, bei der nicht nur vielfältige Analyseebenen zusammenlaufen, ergeben sich auch grundsätzliche Spannungen hinsichtlich machttheoretischer Fragen. In diesem Artikel möchte ich daher, ausgehend von der Gesellschaftstheoretikerin Gudrun-Axeli Knapp und mit der feministischen Philosophin Amy Allen, darauf aufmerksam machen, dass die theoretischen Bezugnahmen auf Macht und Herrschaft in der Intersektionalitätsforschung oftmals eher implizit und zuweilen inkohärent sind.⁹ Obwohl Begriffe von Macht und Herrschaft für die Debatte zentral sind und im Zusammenhang mit der Kritik an sozialer Ungleichheit, Diskriminierung und Unterdrückung die Notwendigkeit einer macht- und herrschaftskritischen Perspektive häufig betont wird, wird das, was unter Macht und Herrschaft jeweils verstanden wird, kaum bzw. nicht hinreichend expliziert.¹⁰ Die Begriffe von Macht und Herrschaft variieren in ihrer Bedeutung ent-

7 „Wir leben in Zombie-Institutionen und forschen in Zombie-Kategorien; in lebend-toten Kategorien, die uns blind machen für die sich rasant verändernde Realität“, so Ulrich Beck im Zeit-Interview „Freiheit statt Kapitalismus“ im April 2000; kritisch dazu Knapp 2005: 72.

8 Der Klassenbegriff ist in der deutschsprachigen Debatte seit Jahren umstritten und wird in der Ungleichheitsforschung „durch Begriffe wie horizontale Disparitäten, Milieus und Lebensstile oder, in der systemtheoretischen Diskussion, durch das Begriffspaar Inklusion und Exklusion“ ersetzt (Knapp 2005: 72). Ungleichheit wird dabei über Herkunft, Bildung und Beruf analysiert. Thomas Schwinn stellt vor diesem Hintergrund fest, dass es der Ungleichheitsforschung bislang an einer zufriedenstellenden Theorie sozialer Ungleichheit fehle. Er stellt die These auf – und dieser folgt prinzipiell auch Knapp (Klinger/Knapp 2007: 28) –, dass eine umfassende Analyse sozialer Ungleichheit der Integration zweier Theoriestrände bedürfe, die einerseits die „Differenzierung von Menschen nach Kriterien sozialer Ungleichheit“, andererseits die „Differenzierung von Ordnungen oder Teilsystemen nach bestimmten Leitkriterien“ verbindet. (Schwinn 2007: 6).

9 Hier beziehe ich mich auf die Kritik von Amy Allen in ihrem Aufsatz „Gender and Power“ (2009: 293, 305), die auf die Inkompatibilität verschiedener theoretischer Ansätze in (intersektionalen) feministischen Theorien im angloamerikanischen Kontext referiert.

10 So fragen z.B. Degele und Winker in ihrer Einleitung zu „Intersektionalität. Zur Analyse sozialer Ungleichheiten“ im Zusammenhang des historischen, feministischen Entstehungskontextes der Intersektionalitätsdebatte nicht nur, ob sich zum „Frausein die Klassenzugehörigkeit als add on“ gesellt

sprechend den vielfältigen theoretischen Ansätzen, mit denen soziale Ungleichheit und Differenz begriffen werden. Damit bleibt oft undeutlich, wodurch sich ein herrschaftskritischer Zugang zum Komplex von Differenz und Ungleichheit auszeichnet bzw. was kritisiert wird, wenn Herrschaft kritisiert wird.

Die von der soziologischen Ungleichheitsforscherin Leslie McCall vorgenommene Strukturierung der Debatte in den USA in inter-, intra- und antikategoriale Ansätze, die auf die deutsche Debatte übertragen werden kann, weist daher entsprechende machttheoretische Spannungen auf. Während die antikategoriale Herangehensweise dekonstruktivistische und poststrukturalistische Zugänge repräsentiert und die intrakategoriale Perspektive Differenzen und Ungleichheiten innerhalb einer Kategorie beleuchtet, untersucht der interkategoriale Ansatz Wechselwirkungen und Verhältnisse zwischen Kategorien (McCall 2005). Dabei ist poststrukturalistisch motivierte Kritik am Feminismus von der Kritik am weißen bürgerlichen Feminismus von nicht-weißen Frauen, die mit der Forderung einer intersektionalen Perspektive einhergeht, zu unterscheiden, da diese unterschiedliche theoretische Ansprüche in feministische Debatten hineinragen. Während poststrukturalistische Feminist_innen Kategorisierungen als Machteffekte, die Ausschlüsse produzieren, an sich kritisieren, werden Kategorisierungen von nicht-weißen Feminist_innen laut McCall nicht gänzlich verworfen, sondern einerseits feinere Unterscheidungen und andererseits intersektionale intra- und interkategoriale Analysen eingefordert, die der sozialen Realität wirksamer rassistischer Differenzkategorien Rechnung tragen sollen. Poststrukturalistische Positionen werden vor diesem Hintergrund insofern kritisiert, als sie Macht- und Herrschaftsverhältnisse im Spannungsverhältnis der Differenzen von Klasse, ‚Rasse‘ und Geschlecht durch deren Dekonstruktion eher verschleierten und verschwinden ließen, als diese zu untersuchen (McCall 2005: 1779f).¹¹

An diese Gliederung der Intersektionalitätsdebatte anschließend, formuliert Gudrun-Axeli Knapp schließlich eine Position, mit der sie einen inter- wie intrakategorialen Ansatz verfolgt.¹² Dabei zeichnet sich die feministische Theoretikerin im

oder ob „die Existenz verschiedener Unterdrückungsformen in anderer Weise, nämlich als Herrschaftsverhältnisse, zu fassen“ seien, sondern im Folgenden vor allem nach der Handlungsfähigkeit in strukturellen Herrschaftsverhältnissen in der intersektionalen Analyse sozialer Ungleichheiten (Degele/Winker: 12, 127). Auch Cornelia Klinger bindet die Fragen nach sozialer Ungleichheit und Differenz direkt an Fragen von Herrschaft zurück (Klinger 2008) und verfolgt in diesem Zusammenhang gemeinsam mit Gudrun-Axeli Knapp ein explizit herrschaftskritisches Projekt (Klinger/Knapp 2007: 30f).

11 Allen hält den Vorwurf der Verschleierung von Machtbeziehungen nicht für zutreffend, da poststrukturalistische Ansätze ihrer Ansicht nach gerade Machtbeziehungen auf der Mikroebene in den Blick nehmen. Schwierigkeiten tauchen vor allem hinsichtlich makrostruktureller Belange auf (Allen 2009: 304f).

12 „Ich gehe davon aus und darin liegt auch meine Betonung einer gesellschaftstheoretischen Perspektive begründet, dass man intra-kategoriale Fragen nach Ungleichheit und Differenz innerhalb der Genus-

Feld der Intersektionalitätsdebatte im deutschsprachigen Raum dadurch aus, dass sie diesen Komplex aus gesellschaftstheoretischer und explizit herrschaftskritischer Perspektive unter Bezugnahme auf die frühe Kritische Theorie nach Theodor W. Adorno und Max Horkheimer problematisiert. Was dies bei ihr auf machttheoretischer Ebene bedeutet und mit welchen Annahmen Knapp arbeitet, werde ich im folgenden Abschnitt vorstellen. Meine Hypothese ist, dass sie Macht und Herrschaft begrifflich nur bis zu einem gewissen Grad in ihrem umfassenden feministischen gesellschaftstheoretischen Programm ausgearbeitet hat. Demgegenüber legt die Philosophin Amy Allen ein feministisches Machtkonzept vor, mit dem meines Erachtens hinsichtlich machttheoretischer Fragen ein fruchtbarer Beitrag zur gesellschaftstheoretischen „Baustelle“ (Knapp) geleistet werden könnte und dem ich mich im Anschluss widmen werde. Während sich Knapp im Zuge ihrer gesellschaftstheoretischen Prämissen stark auf herrschaftsähnlich organisierte Strukturen sozialer Ungleichheit konzentriert und Fragen von Solidarität und Widerstand in diesem Zusammenhang vernachlässigt, betont Allen die Seite von Solidarität und Widerstand trotz Herrschaft aus einer feministischen Perspektive. Im Unterschied zu Knapp werden bei Allen jedoch strukturelle Herrschaftszusammenhänge vergleichsweise schwach beleuchtet. Meine Frage ist daher, ob eine Verbindung beider Ansätze die Schwachstellen der jeweils anderen Autorin bis zu einem gewissen Grad aufwiegeln kann. Damit könnte auch der machttheoretische Zusammenhang von herrschaftlich organisierten Ungleichheitsstrukturen und Intersektionen dahingehend präzisiert werden, dass nicht nur die strukturelle Ebene der Herrschaft und die von ihr hervorgebrachten sozialen Ungleichheiten sichtbar werden, sondern auch – in herrschaftskritischer Absicht – die Frage nach der Möglichkeit der Transformation sozialer Ungleichheit und Herrschaft theoretisch aufgegriffen werden kann.

1. Intersektionalität, Macht und Herrschaft bei Gudrun-Axeli Knapp

In ihrem kürzlich erschienenen Aufsatz „Intersectional Invisibility“ weist auch Knapp auf die noch zu füllende machttheoretische Forschungslücke in der Intersektionalitätsdebatte hin und konstatiert, dass

[e]ine klarere Differenzierung zwischen Phänomenen der Machtdisparität und Machtkonflikten, Herrschaftsformen, Formen der Gouvernementalität, Strukturen der Ungleichheit und Formen der Diskriminierung [...] der Diskussion zweifellos gut tun [würde]. (Knapp 2010: 229)

Ohne auf Fragen der Differenzierung von Gouvernementalitätsformen¹³, Strukturen der Ungleichheit oder Diskriminierungsformen konkret eingehen und die macht-theoretischen Implikationen ausreichend einholen zu können, soll hier ein erster Versuch unternommen werden, unterschiedliche Macht- und Herrschaftsformen in Zusammenhang mit sozialer Ungleichheit zu differenzieren und zu erläutern. Dazu stelle ich Knapps Überlegungen zur Machtproblematik vor, die sie – wenngleich skizzenhaft – programmatisch bereits 1992 in ihrem Artikel „Macht und Geschlecht. Neuere Entwicklungen in der feministischen Macht- und Herrschaftsdiskussion“ formuliert hat. So gehören diese Überlegungen, trotz der Engführung auf die Kategorie Geschlecht, bis heute zu ihren genauesten Ausführungen, was die Definition von Macht- und Herrschaft angeht.¹⁴ In „Macht und Geschlecht“ diskutiert sie unter kritisch-theoretischen Prämissen Fragen zur Konzeptualisierung von Macht und Herrschaft in einer Auseinandersetzung mit materialistisch-feministischen und post-strukturalistischen Zugängen, wobei sie bezogen auf letztere insbesondere Foucaults Ansatz diskutiert. In den theoretischen Entwicklungen vermisste Knapp bereits Anfang der 1990er Jahre sozialstrukturelle Analysen zum Geschlechterverhältnis wie gesellschaftstheoretische Reflexionen zur Vergesellschaftung von Frauen. Die Infragestellung des feministischen Referenzsubjekts „Frau“, bei der die Machtfrage einen zentralen Angel punkt darstellt, hält sie zwar für richtig; sie kritisiert jedoch die damit einhergehende Verdrängung des Herrschaftsbegriffs, was sie schließlich bis heute dazu veranlasst, die sozialstrukturelle Seite stark zu machen:

Obwohl ich den dekonstruktivistischen Impetus dieser Kritik unterstütze, erscheinen mir die soziologischen Prämissen dieser Argumentation fragwürdig, wenn sie darauf hinauslaufen, soziale Strukturzusammenhänge von Frauenunterdrückung aus dem Blick zu verlieren. Demgegenüber halte ich an der in den 70er Jahren von der Kulturanthropologin Gayle Rubin formulierten doppelten Aufgabe feministischer Theoriebildung fest, die Unterdrückung von Frauen in ihrer endlosen Varietät und monotonen Ähnlichkeit zu analysieren. Dies beinhaltet Fragen nach verobjektivierten gesellschaftlichen Herrschaftszusammenhängen ebenso wie die Frage, wie sie Frauen unterschiedlicher Herkunft

-
- 13 Knapp bezieht sich hier aller Wahrscheinlichkeit nach auf Foucault, der den Begriff der Gouvernementalität geprägt hat. Unter Gouvernementalität versteht er eine komplexe, historisch spezifische Macht- und Regierungsform, die sich aus vorangegangenen Regierungsformen wie der souveränen Macht oder der Disziplinarmacht heraus entwickelte. Diese werden nicht im strengen Sinne abgelöst, sondern bleiben in Elementen erhalten. Das, was Foucault unter Gouvernementalität versteht, bildet sich schließlich aus dem Zusammenschluss von historisch spezifisch eingerichteten Institutionen und bestimmten Verfahren, Taktiken, Analysen und Reflexionen heraus, die sich auf die Regierung der Bevölkerung richten. Sie operiert über diverse Sicherheitstechnologien, und ihre „Hauptwissenschaft“ ist „die politische Ökonomie“ (Foucault 2003: 820).
- 14 Die folgenden Überlegungen entnehme ich in gekürzter Fassung meiner im Oktober 2010 eingereichten und unveröffentlichten Magisterarbeit „Macht und Herrschaft in gegenwärtiger feministischer Theorie. Eine Diskussion der Ansätze von Amy Allen, Cornelia Klinger und Gudrun-Axeli Knapp“.

betreffen, wie diese sie erfahren und interpretieren. Und es impliziert die Reflexion auf den räumlich-zeitlichen Geltungsbereich der vorgelegten Erklärungen. (Knapp 1992: 291)

Das hier aufgeworfene Spannungsverhältnis zwischen Sozialstruktur, sozialer Ungleichheit und Differenz ist auf macht- und herrschaftstheoretischer Ebene keineswegs gelöst und wird von Knapp gegenwärtig unter dem Stichwort Intersektionalität im Rahmen ihrer wissenschaftlichen Agenda neu verhandelt:

Ausgehend vom Programm einer intersektionellen Analyse unterschiedlicher Achsen gesellschaftlicher Strukturierung, Herrschaft und Ungleichheit muss man jedoch sagen, dass bisher der *status quo ante* sowohl theoretisch als auch empirisch nicht zufriedenstellend begriffen wurde. (Knapp 2008: 141)

Dabei kritisiert sie in ihren aktuellen Publikationen die „Konzentration auf mikro- bis mesotheoretische Aspekte von Identität und Diskriminierung“ und die häufig auf die Erfahrungen Betroffener reduzierte Betrachtungsweise, die mit der Ausblendung makrostruktureller Aspekte einhergeht (Klinger/Knapp 2007: 36, Knapp 2008: 142). Obwohl deutlich wird, dass für Knapp eine herrschaftskritische Stoßrichtung in der Diskussion nach wie vor zentral ist, expliziert sie die Begriffe von Macht und Herrschaft in ihren gegenwärtigen Texten nicht mit Bezug auf intersektionale Analysen. Im Unterschied dazu geht sie in ihren machttheoretischen Überlegungen zu „Macht und Geschlecht“ von der Frage aus, welche Erklärungskraft Macht- und Herrschaftskonzepte aufweisen müssten, „wenn sie der komplexen Realität sozialer Verhältnisse gerecht werden und einen Orientierungsrahmen für politisches Handeln abgeben wollen“ (Knapp 1992: 292). Auch wenn hier eine Engführung auf das Geschlechterverhältnis stattfindet, soll ihre skizzenhafte Definition von Macht und Herrschaft zitiert werden, die den machttheoretischer Ausgangspunkt ihrer Auseinandersetzung bildet und, wie sie selbst betont, als vorläufige und diskussionsbedürftige „begrifflichen Hilfsmittel“ (ebd.: 289) zu verstehen ist:

Während Macht gemeinhin als polymorphes Phänomen in sozialen Beziehungen betrachtet wird, bezeichnet der Herrschaftsbegriff im engeren Sinne Formen institutionalisierter und systematisierter Machtausübung. Herrschaftssysteme – so die in der soziologischen Literatur weitgehend geteilte, aber auch noch recht unspezifische Annahme – sind immer Zwangszusammenhang und Ordnungsphänomen zugleich. Herrschaft regelt die ‚Organisation von Raum und Zeit‘ (Negt 1984), die Verteilung und Kontrolle ökonomischer, politischer, symbolisch-kultureller Ressourcen und Prozesse sowie die Monopolisierung von Gewalt. Plastisch, wenn auch etwas verdinglicht, ist Offes Metapher von staatlicher Herrschaft als ‚Gleisanlagen des gesellschaftlichen Verkehrs‘. (ebd.: 292)

Dieses schlaglichtartige Macht- und Herrschaftsverständnis bezieht sie auf fünf Analyseebenen:

1. Herrschaftssystem, objektive Verflechtungen der ‚differenten Sphären‘ bzw. gesellschaftlichen Subsysteme. Darin insbesondere: Vergesellschaftungsformen von Arbeit, Generativität/Sexualität;
2. Symbolische Ordnung (Sprache), Legitimationssysteme, Ideologien kulturelle Repräsentation des Geschlechterverhältnisses und der Geschlechterdifferenz;
3. Institutionen, klassen- und geschlechterdifferenzierte Trägergruppen ökonomischer und politischer Macht, Regelungsmechanismen der Machtdistribution (z.B. rechtliche und andere Normierungen sowie Zugangsregelungen);
4. Interaktionen zwischen Frauen und Männern in ihrer mehrfachen Bestimmtheit durch subjektive Motive, Interessen sowie verobjektivierte Handlungs- und Deutungskontexte;
5. Sozialpsychologie des Geschlechterverhältnisses, Geschlechtersozialisation (verstanden als widersprüchlicher Prozeß von Individuation und Vergesellschaftung), innerpsychische Repräsentanzen des Geschlechterverhältnisses und der Geschlechterdifferenz, Psychodynamik von Motiven/Begehrten. (ebd.: 295f.)

Abschließend hält Knapp fest, dass ein auf Geschlechterverhältnisse bezogenes Macht- und Herrschaftskonzept im heuristischen Sinn nach zwei Seiten hin offen sein müsste: Die eine Seite ist die der gesellschaftlich-historischen Strukturanalyse – das heißt die Analyse des Herrschaftssystems, welche die Distribution machtrelevanten Ressourcen, Verteilungsmechanismen und Modalitäten sowie ihre Legitimation behandelt –, die andere ist die der handelnden Subjekte. Letztere umfasst deren Interessen und Motive, wobei Knapp hier besonders das Spannungsverhältnis „zwischen subjektiven Motiven und Selbstverständnissen, kulturell-normativen Interpretationen, objektivierten Handlungsvorgaben und deren Interpretationen sowie den Handlungsresultaten“ interessiert (ebd.). Damit folgt sie dem Anspruch einer kritischen Subjekt- und Gesellschaftstheorie, in deren Traditionslinie sie sich selbst verortet. Im Rahmen der Herrschaftsdiskussion ist sich Knapp ferner der feministischen Kritik an reduktionistischen Herrschafts- und Machtbegriffen bewusst, die, ob im Weberschen oder im Marxschen Sinn, nur „auf Überordnungs-, Unterordnungs- und Gehorsamsverhältnisse ausgerichtet“ seien „und tendenziell den Blick auf subtilere Machtbeziehungen, die auch über Konsens gestiftet sein können“, verstellt (ebd.: 301). Indem sie die Möglichkeit der Machtausübung über Konsens in feministischen Machtdebatten betont, erklärt Knapp denn auch das zunehmende Interesse und die Rezeption von Arendts Machtkonzept.¹⁵ So entstehe Macht bei Arendt erst im Rahmen einer „kommunikativ-konsensualen Praxis“, die entschieden von Gewalt und Zwang abgegrenzt ist (ebd.).¹⁶ Gleichzeitig stellt Knapp fest, dass vor allem feministisch-materialistische Strukturkonzepte eine nicht zu unterschätzende

15 Zu nennen wären hier z.B. Seyla Benhabib (1996), „The Reluctant Modernism of Hannah Arendt“, oder Bonnie Honig, deren Band „Feminist Interpretations of Hannah Arendt“ von 1995 einen guten Überblick über die feministischen Bezüge auf Arendts politische Theorie und Philosophie gibt, auf die Knapp auch anzuspielen scheint.

16 Im Gegensatz zu Allen – wie im Anschluß deutlich werden wird – führt Knapp die Bezugnahme auf Arendt machttheoretisch allerdings nicht weiter aus und integriert sie weder in diesem noch in späteren Texten in ihre Überlegungen zu „Macht und Geschlecht“.

Erklärungskraft hinsichtlich gesellschaftlicher Herrschaftsstrukturen haben, der jedoch aufgrund ihres strukturanalytischen Kategorienapparates deutliche Grenzen gesetzt sind. So wird zum Beispiel die Bedeutung symbolischer Ordnungen nicht berücksichtigt, was sich wiederum auf die Integration einer handlungstheoretischen Perspektive auswirkt (ebd.: 300). Trotz und im Bewusstsein dieses Mangels verteidigt Knapp diese Traditionslinie aber insofern, als es auch ihr um das Festhalten an der gesamtgesellschaftlichen Perspektive, um die Thematisierung der Vergesellschaftung von „Frauenarbeit“ sowie um den Anspruch geht, zusammenhängende Herrschaftsverhältnisse von Kapitalismus und Patriarchalismus zu ergründen (ebd.: 297f.).

Während materialistische Ansätze symbolische Ordnungen und die subjektive Seite vernachlässigen, grenzen sich poststrukturalistisch motivierte feministische Ansätze, so Knapp, insbesondere gegenüber soziostruktuell geprägten Begriffen von Herrschaft und Unterdrückung ab. Der theoretische Schwerpunkt poststrukturalistischer Theoretikerinnen liegt dabei einerseits, wie zum Beispiel bei Luce Irigaray, auf der Radikalisierung von Fragen der Differenz zwischen den Geschlechtern; diese soll durch die Analyse der Machtbeziehungen, die die sexuelle Differenz in symbolische Ordnungen einschreiben, ausgeleuchtet werden. Andererseits liegt er auf der Betonung der Differenzen innerhalb der Geschlechter, die ebenfalls im Zusammenhang mit Macht analysiert werden und sich auf diskursive Mechanismen konzentrieren, die Differenzen erst erzeugen. So kritisiert etwa Judith Butler die Norm weiblicher heterosexueller Geschlechtsidentität, bei der jede Differenz als abnormale Abweichung erscheint und unterdrückt werden muss (ebd.: 303). Indes scheinen in diesen Diskussionen unterschiedlichste Perspektiven auf Macht auf, die sich im Kontext poststrukturalistischer Theorie gebildet haben. Dabei stellt Foucaults Ansatz für Knapp aufgrund der Nähe zu historischen und sozialwissenschaftlichen Thematisierungen von Macht und Herrschaft den fruchtbarsten dar. Sie interpretiert Foucaults Machtbegriff als einen Begriff, über den sowohl Unterwerfung als auch Handlungsfähigkeit erfasst werden kann, und konzentriert sich auf seine „Kritik statischer und etatistischer Konzepte von Herrschaft, die von einem klaren ‚Oben‘-Unten‘-Modell ausgehen. Macht ist allgegenwärtig und polymorph, sie ist nicht (oder nicht per se) repressiv, sondern produktiv“ (ebd.: 304). Die Stärke des Ansatzes sieht sie im Untersuchungsfeld der Mikrophysik der Macht, deren Gegenstand die alltäglichen Strategien der Macht sind, der Diskurse, Regeln, Normen und Kontrollpraxen, womit alltagspraktische Phänomene anders in den Blick genommen werden können. Hier setzt jedoch auch einer von Knapps Kritikpunkten an Foucault ein, denn dessen diskursanalytische Methode tendiere dazu, auf reine Aussagensysteme beschränkt zu bleiben:

Ein Hauptproblem diskursanalytischer Ansätze [...] besteht darin, daß ihnen der Begriff gesellschaftlicher Objektivität zu entgleiten droht. Dies geschieht in dem Maße, in dem das primäre Interesse sich nicht auf die Beziehung zwischen diskursiven Aussagesystemen und subjektiver wie objektiver Realität richtet, sondern auf Beziehungen (Verbindungen und Konflikte) zwischen Aussagen beschränkt bleiben. (Knapp 1992: 305)

Foucaults Dispositivbegriff¹⁷ eröffne dennoch die Möglichkeit, dieses Problem zu überwinden, indem er nicht nur Wissen sondern auch materielle Praktiken, sprich: nicht-diskursive Praktiken thematisiere. Dies ersetze zwar nicht die Analyse von Sozialstrukturen, könne „aber dahin führen“ (ebd.: 306).

Der zweite Kritikpunkt betrifft das Kritikpotenzial des Foucaultschen Ansatzes. Knapp bleibt diesbezüglich verhalten, denn unter Kritik versteht sie Ideologiekritik, die normativ an immanenten Kriterien ausgerichtet ist. Darum geht es Foucault aber nicht in gleicher Weise, weil er seine Methode der Genealogie – so muss hier zu Knapp ergänzend hinzugefügt werden – als eine zur Ideologiekritik konträre Herangehensweise versteht. Nancy Fraser weist diesbezüglich in kritischer Absicht darauf hin, dass Foucaults Verständnis von Ideologiekritik „etwas grob“ sei (Fraser 1994: 34). Das liege daran, so Fraser, dass Foucault selbst der Auffassung sei, dass die genealogische Untersuchungsmethode im Unterschied zur Ideologiekritik gerade nicht damit verbunden sei, wissenschaftliche Inhalte, Wissens- oder Überzeugungssysteme zu beurteilen. Im Gegenteil zeige die genealogische Methode, wie Prozesse, Prozeduren und Apparate Wahrheit, Wissen und Überzeugungen hervorbringen (ebd.: 34). Liest man Foucaults Aufsatz „Was ist Kritik?“ (1992), so wird noch klarer, was das heißt, denn Foucault definiert Kritik als „die Kunst, nicht dermaßen regiert zu werden“ (Foucault 1992: 12). Darunter versteht er eine „kritische Haltung“ gegen die Regierungskünste, die sich durch eine „Weise, ihnen zu misstrauen, sie abzulehnen, sie zu begrenzen und sie auf ihr Maß zurückzuführen, sie zu transformieren, ihnen zu entwischen oder sie immerhin zu verschieben“, auszeichnet. An Äußerungen wie diesen zeigt sich nicht nur, dass es hier nicht um Ideologiekritik wie bei Knapp geht, sondern zudem, dass Foucaults Aussagen normativ gehaltvoll sind, auch wenn er auf diesen Gehalt bewusst nicht weiter eingeht. Das stellt insofern ein Problem dar – darauf weist Knapp mit Fraser hin –, als durch das Fehlen normativer Begründungen des Foucaultschen Kritikbegriffs auch die Grundlage zur Kritik an bestimm-

17 Unter einem Dispositiv versteht Foucault die Gesamtheit architektonischer Einrichtungen und Institutionen, von Diskursen und Praktiken, wissenschaftlicher Aussagen, moralischer, philanthropischer und philosophischer Lehrsätze sowie administrativer Maßnahmen, Gesetze und reglementierender Entscheidungen, die sich je nach historischer Situation in unterschiedlicher Weise zu einem Dispositiv zusammenfügen, welches sich schließlich für einen bestimmten historischen Kontext als funktional erweise (Ruoff 2009: 101f.).

ten Machtformen fehlt. Das machttheoretische Resultat, so Fraser, sei eine normative Eindimensionalität (Fraser 1994: 53).

Eine weitere Schwierigkeit sieht Knapp, drittens, in der Mehrdeutigkeit von Foucaults Machtkonzept bezogen auf seine Ablehnung ressourcentheoretischer Ansätze.¹⁸ Sie weist darauf hin, dass Foucault Macht handlungstheoretisch auf die produktive, relationale Seite hin konzentriere, dies jedoch nicht konsequent durchhalte. An einigen Stellen, so ihr Argument, formuliere Foucault implizit ressourcentheoretische Annahmen. So spreche er beispielsweise

vom ‚System der Differenzierungen‘, das dem Einwirken auf das Handeln anderer zugrunde liegt, und [führt, C.K.] darunter u.a. ökonomische Unterschiede in der Stellung innerhalb des Produktionsprozesses oder Unterschiede im Können und den Kompetenzen an [...]. (ebd.: 307)

Gerade für eine feministische Analyse der Gegenwartsgesellschaft hält Knapp diese nicht zu Ende gedachten Andeutungen für unzureichend und daher die Verknüpfung mit Sozialstrukturanalysen für unumgänglich.

Der vierte Kritikpunkt bezieht sich auf das Problem, das mit Foucaults Ignoranz gegenüber der Genese von Machtmotiven einhergehe, die subjekttheoretische Annahmen voraussetzen:

Er macht keine Aussagen über Probleme der Konstitution von Subjektivität etwa im Sinne sozialisationstheoretischer oder psychoanalytischer Forschung, sondern begreift das Subjekt als diskursiven Effekt auf der Achse Wissen/Macht durch die Explikation bestimmter Begriffe, die in der gemeinsamen Geschichte der Diskurse um Subjektivität und Wahrheit eine wichtige Rolle gespielt haben. (ebd.: 308)

Diese Kritik scheint Knapp inzwischen relativiert zu haben, hält sie doch mit Klinger fest, dass es das autonome, universale Subjekt nicht mehr gibt (Klinger/Knapp 2007: 30). Welchen Subjektbegriff sie unter dem Eindruck der Kritik am Subjekt jedoch selbst zugrunde legt, wird nicht weiter expliziert. Damit relativiert sich auch Knapps letzter Kritikpunkt, demzufolge das Verhältnis von Erfahrung und normalisierenden Diskursen bei Foucault unzureichend aufgehellt ist, denn in der Frauenforschung

¹⁸ Unter ressourcentheoretischen Ansätzen werden Ansätze verstanden, die Macht als Ressource begreifen und Machtausübung zentral über Fragen des Besitzes bzw. der Verteilung materieller Ressourcen und Güter sowie der Teilhabe an der Gesellschaft über politische und institutionelle Partizipation oder Erwerbsarbeit verhandeln. So verstehen Feministinnen wie zum Beispiel Susan Moller Okin innerhalb eines liberalen feministischen Modells Macht als Ressource, die Personen besitzen und die dementsprechend (um)verteilt werden kann (Allen 2005). Diese Position zeichnet sich u.a. durch die Forderung nach einer Beseitigung von Zugangssperren zu Berufen oder politischer Partizipation und politischen Karrieren auf formaler und rechtlicher Grundlage aus. Über Forderungen und Einführungen z.B. der Quotenregelung wird auf dieser Ebene Gleichheit zwischen den Geschlechtern angestrebt (Krause 2003: 29). Einige Ideen reichen dabei bis zu den Ursprüngen feministischer Bewegung zurück, wie z.B. zur Forderung nach einem Wahlrecht für Frauen.

spielle die Selbstwahrnehmung der Individuen und ihre Reflexion auf Diskrepanzen zwischen Erfahrung und normalisierenden Diskursen eine wichtige Rolle. Auch wenn laut Knapp an dieser Stelle erst die Konflikte deutlich würden, die in der Vermittlung heterogener (un)gleichzeitiger Diskurse entstünden, bleibt die Frage offen, was „Erfahrung“ auf der Grundlage eines zwar revidierten, aber letztlich unklaren Subjektbegriffs, der an das autonome, universale Subjektverständnis angelehnt ist, für Knapp heute heißen könnte.

Trotz der hier aufgeführten Kritik, die Knapp an Foucault formuliert, verwirft sie seinen Ansatz nicht gänzlich. In vier Punkten hält sie fest, in welcher Weise Foucaults Machtkonzept für den Komplex von Macht und Herrschaft im Geschlechterverhältnis fruchtbar gemacht werden kann: Erstens befinden wir uns nie außerhalb von Macht und sind damit selbst immer verschiedentlich in Machtverhältnisse eingebunden und verstrickt. In einem zweiten Punkt würdigt sie Foucaults Einsicht der historisch sich verändernden Bedeutung des Zusammenhangs von „Allianzdispositiv“ und „Sexualitätsdispositiv“, da er zeigen könne, wie Ersteres, sprich: das Regelsystem der Geschlechterbeziehungen, das Letztgenannte, welches über polymorphe, mobile Machttechniken funktioniere, zwar überlagere, aber nicht ablöse (ebd.: 309).¹⁹ Drittens hält sie Foucaults Kritik gerade deshalb für fruchtbar, weil er „die Rationalisierung der Gesellschaft und Kultur global [betrachtet, C.K.], wie dies auch in der Kritischen Theorie und der feministischen Kritik instrumenteller Rationalität geschieht“ (ebd.: 309f.). Zudem, so ihr letzter Punkt, sei Foucaults Feststellung, dass Analysen institutioneller Machtverhältnisse sich nicht ausschließlich auf die „Innenansicht“ konzentrieren, sondern auch inter-institutionelle Machtverhältnisse betrachten sollten, ein wichtiger Ansatz (ebd.: 310). Auf diese Weise bekomme man nicht nur institutionell reproduktive Funktionen, sondern auch ihren Zusammenhang in den Blick, was ein relevanter Reflexionspunkt für feministische Theorie sei. Im Anschluss an Toril Moi vertritt Knapp nach ihren machttheoretischen Über-

19 Foucault unterscheidet in seiner Untersuchung der Geschichte der Sexualität in „Der Wille zum Wissen. Sexualität und Wahrheit I“ (1983) zwischen dem Allianz- und dem Sexualitätsdispositiv (zum Dispositiv vgl. Fußnote 18): Unter dem Allianzdispositiv versteht er ein „System des Heiratens, der Festlegung und Entwicklung der Verwandtschaften, der Übermittlung der Namen und der Güter“, das über ein bestimmtes Regelwerk von Verbotenem und Erlaubtem sowie über bestimmte Mechanismen des Zwanges funktioniere und dadurch gesellschaftliche, ökonomische Strukturen stabilisiere. Mit der Veränderung ökonomischer, gesellschaftlicher Verhältnisse bildet sich im 18. Jahrhundert schließlich das Sexualitätsdispositiv heraus, welches das Allianzdispositiv jedoch nicht ablöst, sondern seine Bedeutung verblassen lässt und es überlagert. Sexualität wird nun über andere „polymorphe und konjunkturelle Machttechniken“ (Foucault 1983: 106) reguliert, die sich durch neue Formen und Techniken der Kontrolle auszeichnen. Dabei wird der Körper selbst zum zentralen Wissensobjekt, das untersucht und vermessen und zu einem wesentlichen Element von Machtverhältnissen wird. Auf diese Weise wird der Körper immer feiner durchdrungen und der Kontrollbereich über die Individuen ausgeweitet (ebd.: 105–113).

legungen schließlich die Position der gleichzeitigen – wenngleich inkompatiblen – strategischen Besetzung der „„drei Räume“ (Gleichheit, Differenz, Dekonstruktion)“ im Feminismus (ebd.: 320). Die Spannung der Besetzung dieser „„drei Räume“ bleibt Knapp zufolge dabei bis heute bestehen:

Last but not least intensiviert sich die Diskussion um Differenzen unter Frauen. Eine besondere Dynamik entsteht in diesem Feld durch den Zusammenstoß strukturtheoretischer argumentierender Ansätze, die Race, Class, Gender in Termini von Macht, Herrschaft und Ungleichheit fokussieren (z.B. Patricia Hill Collins' „matrix of dominance“) mit dekonstruktivistischen Ansätzen, die eine radikale grundlagenkritische Infragestellung des Referenzsubjektes feministischer Kritik formulieren [...] und dabei in der berechtigten Kritik identitätspolitischer Fundierungen theoretisch auch den Rahmen unterminieren, in welchem überhaupt Aussagen über strukturelle Probleme im Geschlechterverhältnis gemacht werden können. Die produktiven Einsichten der neueren Intersektionalitätsdiskussion, die die dekonstruktivistischen Einwände ernst nehmen und dennoch an der Notwendigkeit und Möglichkeit feministischer Kritik festhalten, entstehen nach meiner Wahrnehmung mitten im Feld dieses Zusammenstoßes. (Knapp 2008: 40).

2. Amy Allens Machtkonzept

Einen solchen Zusammenstoß im Sinne Knapps verkörpert Allens Ansatz, der versucht, „„dekonstruktivistische Einwände““ in ein feministisches Machtkonzept einzubinden. Einerseits geht es für Allen in der feministischen Theoriebildung nach wie vor um die intersektionale Analyse und Kritik von komplexen Macht- und Herrschaftsverhältnissen sowie um die Thematisierung individuellen wie kollektiven Widerstands gegen Unterordnung und Unterdrückung:

[...] much work in feminist theory is devoted to the tasks of critiquing women's subordination, analyzing the intersections between sexism and other forms of subordination such as racism, heterosexism, and class oppression, and envisioning the possibilities for both individual and collective resistance to such subordination. (Allen 2005)

Andererseits hält sie – wie Fraser – Butlers Ansatz in diesem Unternehmen für die Theoretisierung von Interaktionen auf der Mikroebene für besonders geeignet, obwohl man mit ihm keine makrostrukturellen Herrschaftsverhältnisse wie „class oppression“ begreifen kann, was nach Allens Ansicht problematisch ist (Allen 2009: 304). Daran anknüpfend entwickelt Allen ein Machtkonzept, mit dem Macht weder ausschließlich als Unterdrückungs- und Herrschaftsverhältnis noch allein als individuelle oder kollektive ‚Frauenmacht‘ bzw. Widerstand und Solidarität begriffen wird. Denn mit einseitigen Konzepten, die jeweils andere Formen der Macht ausblenden, können Allen zufolge keine komplexen Machtbeziehungen erfasst werden, in denen Personen im Kontext derselben Institution, Norm oder Praxis zugleich beherrscht und *empowered* sein können (Allen 1999: 25). Ein umfassendes Machtkonzept muss

für sie daher folgende drei (lediglich analytisch trennbare) Dimensionen der Macht²⁰ umfassen:

- 1) *Power-over*, definiert als „the ability of an actor or set of actors to constrain the choices available to another actor or set of actors in a nontrivial way“ (Allen 1999: 123) und als besondere, anhand eines normativen Kriteriums unterschiedene Form von *Herrschaft*, definiert als „the ability of an actor or set of actors to constrain the choices of another actor or set of actors in a nontrivial way and in a way that works to the others' disadvantage“ (ebd.: 125);
- 2) *power-to/empowerment*, definiert als „ability of an individual actor to attain an end or series of ends“ und – wiederum entlang eines normativen Merkmals unterschieden – als gegen Herrschaft gerichteten *Widerstand*, bestimmt als „the ability of an individual actor to attain an end or series of ends that serve to challenge and/or subvert domination“, sowie
- 3) *power-with*, definiert als „the ability of a collectivity to act together for the attainment of an agreed-upon end or series of ends“ (Allen 1999: 126f.) bzw. als *Solidarität*, die als kollektive, gegen Herrschaft gerichtete Handlungsfähigkeit, als „the ability of a collectivity to act together for the agreed-upon end of challenging, subverting, and, ultimately, overturning a system of domination“, begriffen wird (Allen 1999: 126f.).

Im Anschluss an diese Definitionen geht es Allen darum, im Rahmen ihres Konzepts zugleich sowohl die produktive, ermögliche Seite in Form von individueller wie kollektiver Handlungsfähigkeit und Widerständigkeit (*power-to/power-with*) als auch die restringierende und herrschaftliche Seite der Macht (*power-over*) erfassen zu können. Dieser Anforderung kommt bis zu einem gewissen Grad Foucaults in der feministischen Theorie vielfach aufgegriffener Ansatz entgegen, der – hier interpretiert Allen Foucault wie Knapp – in sein Subjektivationskonzept Macht sowohl als *power-over* als auch als *power-to* integriert:

[He] highlights the ways in which power both constrains individuals by subjecting them to regulation, control, and normalization and, at the same time, enables or empowers individuals by positioning them as subjects who are endowed with the capacity to act. (Allen 1999: 51)

Gleichzeitig reicht sein Konzept für Allens Vorhaben nicht weit genug, weil eine Konzeptualisierung von Widerstand mit Foucaults Ansatz lediglich bis zur Feststellung reicht: „Wo es Macht gibt, gibt es Widerstand.“ (Allen 1999: 53 und Foucault

20 Macht definiert Allen vorab sehr weit „simply as the ability or capacity of an actor or set of actors to act“, womit sie alle drei Dimensionen einschließen kann (Allen 1999: 127).

1983: 96). Darüber hinaus kritisiert auch Allen im Anschluss an Fraser Foucaults fehlende „normative Nuancen“ (Fraser 1994: 53):

He fails to make normative distinctions between different uses of power and, as a result, ends up painting power as the night in which all cows are black; he neglects to make good on his aim of integrating a genealogical analysis of power with a genealogy of resistance; and he views power in solely strategic terms, the result of which is a blindness to relations of solidarity. (Allen 1999: 119)

Zur Lösung dieses Problems schlägt Allen eine Ergänzung um normativ gehaltvolle Konzepte wie Herrschaft, Gerechtigkeit oder Reziprozität vor, die allerdings nicht in eklatantem Widerspruch zu Foucault stehen dürften. Eine Integration kann ihrer Ansicht nach aber dann gelingen, wenn sie als historisch konstruiert und daher als „contingent and essentially contestable concepts“ verstanden werden (ebd.: 57). Ein weiteres, noch grundlegenderes Problem resultiert, bei allen Vorteilen, aus Foucaults Subjektivationsbegriff. Dieser führt zum „paradox of agency“ zwischen Determination durch Unterwerfung einerseits und Voluntarismus hinsichtlich der durch die Subjektivierung erlangten Fähigkeit zum Handeln („capacity to act“) andererseits:

If we are always subjects in the sense of being subjected to myriad repressive power relations, then in what sense can we be said to have a capacity to act at all? And, on the flip side, if we are always subjects in the sense of having the capacity to act, then in what sense can we be said to be constrained by social forces? (ebd.: 119)

Auch die konzeptuelle Erfassbarkeit von Solidarität stellt laut Allen ein weiteres Defizit in Foucaults Machtkonzept dar. Da Foucault Macht nur strategisch fasst, als „means by which individuals try to conduct, to determine the behaviour of others“, bieten seine Überlegungen keinen Ausgangspunkt für die Möglichkeit einer Machtausübung auf der Grundlage einer reziproken, kollektiven Übereinkunft zwischen Akteuren (ebd.: 56). Dem „paradox of agency“ (ebd.: 119) und der Widerstandsproblematik einerseits begegnet Allen mit Butlers „Foucaultian-feminist conception of power“ (ebd.: 120), dem Solidaritätsproblem andererseits mit Hannah Arendts Machtbegriff, der an kollektive Handlungsfähigkeit geknüpft ist. An Foucault anschließend, konzeptualisiert Butler Subjekte als Effekte der Macht. Ausgehend von Foucaults Subjektivationstheorie erweitert sie diese jedoch um ihr Konzept der Performativität in Anlehnung an John L. Austins Sprechaktheorie, die sie wiederum mit Jacques Derridas Idee der Iterabilität – das heißt der Annahme, dass jedes sprachliche oder gesprochene Element als Zeichen wiederhol- und zitierbar sein muss – kombiniert.²¹ Gerade diese Kombination macht es Allen zufolge mög-

21 Derrida selbst dehnt seinen Gedanken der Iterabilität selbst nicht auf das Handlungsvermögen von Subjekten aus. Butler hingegen unternimmt genau diesen Versuch: „Die performative Macht der Sprache ist nicht in der Intentionalität oder Willenskraft eines Individuums begründet; vielmehr ist

lich, dass Butler mit Foucault über diesen hinaus das *Agency*-Problem lösen kann, denn jede Wiederholung und Zitation des Diskurses, über den Geschlecht hergestellt wird, bietet dabei die Möglichkeit der performativen Verschiebung, da die Wiederholung nicht identisch mit dem zu wiederholenden Zeichen sein muss (ebd.: 67). So ist nach Butler zwar jedes Subjekt dazu gezwungen, einschränkende Sex/Gender-Normen zu zitieren, zugleich wird es durch diese aber nicht determiniert, wodurch sich nicht nur Handlungs-, sondern auch Widerstandsmöglichkeiten im Verhältnis zu repressiven Geschlechternormen ergeben (ebd.: 67, 120). Allerdings teilt Butler mit Foucault das Normativitäts- und Solidaritätsproblem. Solidarität ist in Butlers Augen aufgrund des Essentialismus, welcher der Kategorie „Frau“ in traditioneller feministischer Theorie und Praxis zugrunde liegt, problematisch. Dazu kommt, im Unterschied zu Foucault, Butlers spezieller „linguistischer Monismus“ (ebd.: 77), sprich: die Engführung auf sprachliche Diskurse. Dieses Problem lässt sich Allen zufolge mit einem Rückgriff auf Foucaults nichtdiskursive Praktiken lösen:

It strikes me that this limitation can be addressed by pushing Butler back toward her Foucaultian roots and reemphasizing the role that nondiscursive, bodily practices play alongside discursive practices in the Foucaultian analysis of power on which her theory of performativity is based. (ebd.: 82)

Allen zufolge kann dem Normativitätsproblem mit dem Aufgreifen der bereits impliziten normativen Forderungen begegnet werden, ohne dass Butlers theoretischer Rahmen überstrapaziert wird (ebd.: 81).²² Das Solidaritätsproblem kann jedoch nicht so einfach beseitigt werden. Wie bereits erwähnt, versucht Allen, dies mit Bezug auf Hannah Arendts Machtdefinition als der „human ability to act in concert“ zu lösen.²³ In Anlehnung an Arendt lässt sich Solidarität laut Allen „as something that

sie der Effekt der historisch sedimentierten Bedeutungen und Konventionen, die in jedem Sprechakt angerufen, zitiert und wiederholt werden. Dies ist kein einmaliger Prozess, sondern ein zeitlicher Vorgang, eine reiterative und zitathafte Praxis, die für Umdeutungen und Resignifikationen offen ist. Die Handlungsfähigkeit des Subjekts lokalisiert Butler in den Möglichkeiten der Resignifikation, die durch den Diskurs eröffnet werden.“ (Posselt 2003)

- 22 „[I]t is a matter of owning up to the normative demands that are already implicit in her analysis and offering defences of those demands, while still viewing the demands themselves as contingent and essentially contested.“ (Allen 1999: 81).
- 23 Allen ist sich dabei wohl bewusst, dass Arendt und ihr Bezug zur feministischen Bewegung keineswegs unproblematisch sind, da Arendt feministischen Ideen eher abgewandt war. Auch ihre Haltung gegenüber der schwarzen Studierendenbewegung und der Rassendiskriminierung lässt ihre politische Theorie nicht gerade progressiv erscheinen („Reflections on Little Rock“, 1959). Sexualpolitisch bieten Arendts theoretische Überlegungen ebenfalls nicht viel, da der Körper und seine Bedürfnisse bei ihr kein Teil der Auseinandersetzung im öffentlichen Raum sind, sondern dem privaten Bereich des tätigen Lebens zugehören. Diese Punkte stellen für Allens Vorhaben allerdings insofern kein Problem dar, als es ihm nicht um die theoretischen Implikationen von Arendts Denken hinsichtlich feministischer oder queerer Theorie geht. Allens zentrales Interesse gilt den theoretischen Ressourcen, die ihre politische Theorie zu einer feministischen Machtkonzeption der Solidarität beitragen kann

is achieved through action in concert, rather than as the sister-feeling that automatically results from the sharing of a pre-given, fixed, and hence, repressive, identity“ reformulieren (ebd.: 104). Denn Arendts Konzept baut wesentlich auf der Pluralität zwischen den Akteuren auf, die auf kommunikativem Wege Vereinbarungen für gemeinsame Handlungen treffen. Diese müssen dabei streit- und veränderbar bleiben, um ihren verbindlichen politischen Charakter aufrecht zu erhalten. Wäre dies nicht der Fall, dann würde Macht in Arendts Vorstellung verschwinden. Auf diese Weise kann Allen Solidarität so konzeptualisieren, dass Solidaritätsbeziehungen zwischen „unique, distinct women (and men) of different races, classes, ethnicities, and sexual orientations, who are, as a result of their differences, differently empowered“ möglich werden (ebd.: 110). Dabei geht es Allen darum, mit Arendt einen Ausweg aus der falschen Antithese feministischer Politik zu finden, die entweder auf essentialistischen Voraussetzungen im Rahmen des ‚Sisterhood‘-Modells beruht oder auf einer Dekonstruktion, in der die Kategorie ‚Frau‘ radikal zurückgewiesen wird, womit gerade die Möglichkeit der Theoretisierung dessen, was Frauen verbindet und damit Grundlage gemeinsamer Politik sein kann, verunmöglich wird (ebd.: 104). Mit Arendts Politikbegriff findet Allen einen Ausweg aus dem Dilemma von Differenz und Gleichheit:

For Arendt action in the political sphere always involves both appearing before our equals and revealing ourselves as unique, distinct persons. For Arendt, action both individuates and establishes relationships; it sets us apart and binds us together. Thus, it seems clear that Arendt would have refused to accept the terms of the identity politics debate, opting instead for an account that stresses the dialectical relationship between identity/noidentity, commonality/difference, and equality/distinction. (ebd.: 105)²⁴

Darauf aufbauend zieht Allen den Schluss, dass sich mit Arendts machttheoretischen Überlegungen die Solidaritätslücke bei Foucault, aber auch bei Butler, schließen lässt (ebd.: 88).

Die Entwicklung ihres Machtkonzepts rundet Allen schließlich durch methodologische Erwägungen bezüglich verschiedener gesellschaftlicher Ebenen ab, die zugleich Momente von *Herrschaft*, *Widerstand* und *Solidarität* aufweisen können. Allen unterscheidet dabei zwischen der Vordergrund- und der Hintergrundperspektive. Unter der Vordergrundperspektive versteht sie konkrete Machtbeziehungen zwischen Individuen oder Gruppen. Aus dieser Perspektive kann z.B. eine bestimmte Herrschaftsbeziehung zwischen zwei Personen untersucht werden, aber auch *Widerstand* oder *Solidarität* (ebd.: 130). Um Machtbeziehungen in ihrer Komplexität jedoch

(Allen 1999: 87).

24 Mit dieser Interpretation richtet sich Allen gegen den Trend, Arendts Ansatz als dekonstruktivistische Kritik an Identität zu lesen (ebd.: 116).

hinreichend zu erfassen, müssen sie vor dem Hintergrund sozialer Bedingungen, vor dem sie sich entwickeln und gestalten – aus der Hintergrundperspektive also –, verstanden werden. Hier geht es um Subjektpositionen, kulturelle Bedeutungen und Zuschreibungspraktiken, soziale Praktiken und Institutionen/Organisationen wie gesellschaftliche Strukturen, die soziale Ungleichheit und Ungerechtigkeit hervorbringen. Die Hintergrundperspektive kann dabei nicht ohne die Vordergrundperspektive auskommen, denn die konkreten Beziehungen tragen wiederum dazu bei, die sozialen Bedingungen zu gestalten: „[I]n fact, in some sense, these social relations are just the accumulated or sedimented effects of a bunch of particular power relations.“ (ebd.: 131)

3. Ausblick

Wie Knapp vertritt auch Allen den Anspruch, Macht und Herrschaft in herrschaftskritischer Absicht fassbar zu machen. Beiden geht es nicht nur darum, verschiedene Verhältnisse herrschaftlicher Über- und Unterordnung entlang den Kategorien ‚class‘, ‚race‘, ‚gender‘ und ‚sexuality‘ zu beschreiben, sondern auch darum, deren Veränderbarkeit und das Potenzial der Transformation (theoretisch) aufzuzeigen. Allens Machtkonzept weist dabei in Bezug auf Fragen von Herrschaft und Widerstand eine umfassendere Erklärungskraft auf als Knapps Macht- und Herrschaftsverständnis, da Knapp nicht eigens die Möglichkeit von Widerstand in gesellschaftlichen Herrschaftszusammenhängen theoretisiert, sondern strukturtheoretische Elemente betont. Gleichzeitig gibt es produktive Anschlusspunkte, die es erlauben, die Einsichten, Stärken und Schwächen beider Ansätze zu integrieren. So teilen beide die kritische Würdigung Foucaults im Anschluss an Fraser. Beide kritisieren zudem die Schwierigkeit, mit Butler makrostrukturelle Phänomene zu erfassen, wenngleich Allen Butlers mikrostrukturelle Einsichten und Argumentation positiver bewertet. Zudem teilen sie in weiten Teilen die Auffassung darüber, welche gesellschaftlichen Analyseebenen hinsichtlich einer umfassenden Machtanalyse relevant sind. Damit können die Stärken und Schwächen der beiden Autorinnen als komplementär betrachtet werden, was eine Verbindung ihrer Ansätze vielversprechend macht.

Ergänzt man die handlungstheoretische Stärke von Allens Machtkonzept mit der sozialstrukturellen Stärke Knapps, ließe sich ein Konzept entwerfen, das der mikro- wie makrostrukturellen Ebene in intersektionalen Analysen aus machttheoretischer Perspektive gerechter werden könnte. Denn ein Machtkonzept, mit dem sowohl die Ebene der Handlungsfähigkeit als auch die der Sozialstruktur besser umfasst werden kann, könnte für die Intersektionalitätsforschung insofern produktiv sein, als der Zusammenhang von beiden besser ausgeleuchtet und begriffen werden könnte. Für

dieses Vorhaben bestünde die Aufgabe einer zukünftigen Forschung darin, die jeweiligen Macht- und Herrschaftsbegriffe aufgrund ihrer definitorischen Schlagseiten zu Struktur oder Handlung jeweils zu modifizieren und davon ausgehend die Frage des Verhältnisses von Struktur und Handlung, Macht und Subjekt neu zu stellen. In diesem Zusammenhang müsste auch noch einmal der Kritikbegriff unter die Lupe genommen werden, der in einer Verbindung zwischen der Ideologiekritik einerseits und der Foucaultschen Genealogie bzw. seinem Kritikverständnis andererseits in der Schwebe hängt. Erst die Klärung dieser Punkte würde es auf theoretischer Ebene letztlich ermöglichen, die Stärken in kohärenter Weise zu einer Gesellschaftstheorie zu verbinden.

Gleichzeitig stellt das Konzept von Allen allein schon ein Angebot dar, die in der Intersektionalitätsforschung eher impliziten als expliziten Begriffe von Macht und Herrschaft dahingehend zu präzisieren, dass zwischen der herrschaftsähnlichen, einschränkenden und der ermöglichen Seite der Macht in intersektionalen Analysen unterschieden werden kann. So stellt nicht jede Machtbeziehung, Hierarchie oder Differenz zugleich auch einen Fall von Herrschaft dar. Allens normativ begründetes Instrumentarium ermöglicht es, gesellschaftlich generierte Ungleichheiten und Differenzen entlang von ‚class‘, ‚race‘, ‚gender‘ und ‚sexuality‘ auf verschiedenen Ebenen zu analysieren. Mit ihrem Machtkonzept können Interaktionen und Praktiken, symbolischen Ordnungen, Institutionen und gesellschaftlichen Strukturen machttheoretisch differenzierter untersucht, begriffen und fassbar gemacht werden. Zudem kann die Frage von Transformationsmöglichkeiten innerhalb von Herrschaftsbeziehungen in den Blick genommen werden. Insgesamt kann mit Allens ‚Werkzeugkasten‘, so meine Annahme, schließlich nicht nur die Basis der Kritik an sozialer Ungleichheit, an Strukturen der Über- und Unterordnung entlang von Differenzen für die Intersektionalitätsforschung in machttheoretisch differenzierter Weise fundiert und erweitert, sondern auch ein fruchtbarer Beitrag zur Arbeit an der gesellschaftstheoretischen ‚Baustelle‘ geleistet werden.

Literatur

- Allen, Amy (1998): Rethinking Power. In: *Hypatia*, 13/1: 21–40.
- Allen, Amy (1999): *The Power of Feminist Theory. Domination, Resistance, Solidarity*. Boulder, Colorado.
- Allen, Amy (2005): Feminist Perspectives on Power. Stanford Encyclopedia of Philosophy. <http://plato.stanford.edu>, Eintrag am 19.10.2005.
- Allen, Amy (2009): Gender and Power. In: Clegg, Stewart, R./Haugard, Mark (Hg.): *The SAGE Handbook of Power*. Thousand Oaks, California: 293–309.

- Beck, Ulrich/Sennett, Richard (2000): Freiheit statt Kapitalismus. Was bedeuten heute noch Begriffe wie Klasse, Familie, Arbeit, Betrieb? Die Sozialwissenschaftler Ulrich Beck und Richard Sennett über die Schwierigkeiten des modernen Individuums, eine neue Orientierung zu finden. Interview. http://www.zeit.de/2000/15/200015.beck_sennett_.xml (07.01.2011).
- Becker-Schmidt, Regina/Knapp, Gudrun-Axeli (2007): Feministische Theorien zur Einführung. Hamburg.
- Crenshaw, Kimberle (1989): Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics. In: Feminism in the Law: Theory, Practice and Criticism. University of Chicago Legal Forum: 139–167.
- Degele, Nina/Winker, Gabriele (2007): Intersektionalität als Mehrebenenanalyse. Online-Artikel. <http://www.feministisches-institut.de/intersektionalitaet> (02.03.2011).
- Degele, Nina/Winker, Gabriele (2007a): Intersektionalität als Mehrebenenanalyse. Online-Manuskript. <http://doku.b.tu-harburg.de/volltexte/2008/455> (02.03.2011).
- Foucault, Michel (1983): Der Wille zum Wissen. Sexualität und Wahrheit 1. Frankfurt am Main.
- Foucault, Michel (1992): Was ist Kritik? Berlin.
- Foucault, Michel (2003): Die Gouvernementalität. Vortrag. In: ders.: Schriften in vier Bänden. Dits et Ecrits III, 1976–1979. Frankfurt am Main: 796–823.
- Fraser, Nancy (1994): Foucault über die moderne Macht: Empirische Einsichten und normative Unklarheiten. In: dies.: Widerspenstige Praktiken. Macht, Diskurs, Geschlecht. Frankfurt am Main: 31–55.
- Hradil, Stefan (2005): Soziale Ungleichheit in Deutschland. Wiesbaden.
- Jaeggi, Rahel (2009): Was ist Ideologiekritik? In: dies./Wesche, Tilo (Hg.) (2009): Was ist Kritik? Frankfurt am Main
- Kelle, Helga (2008): Kommentar zum Beitrag „Intersectionality“ – ein neues Paradigma in der Geschlechterforschung“. In: Casale, Rita/Rendtorff, Barbara (Hg.): Was kommt nach der Genderforschung? Zur Zukunft der feministischen Theoriebildung. Bielefeld: 55–58.
- Kerner, Ina (2009): Differenzen und Macht. Frankfurt am Main.
- Klinger, Cornelia (2008): Überkreuzende Identitäten – Ineinandergreifende Strukturen. Plädoyer für einen Kurswechsel in der Intersektionalitätsdebatte. In: dies./Knapp, Gudrun-Axeli (Hg.): ÜberKreuzungen. Fremdheit, Ungleichheit, Differenz. Münster: 38–67.
- Knapp, Gudrun-Axeli (1992): Macht und Geschlecht. Neuere Entwicklungen in der feministischen Macht- und Herrschaftsdiskussion. In: dies./Wetterer, Angelika (Hg.): TraditionenBrüche. Entwicklungen feministischer Theorie. Freiburg im Breisgau: 287–325.

- Knapp, Gudrun-Axeli (2005): „Intersectionality“ – ein neues Paradigma feministischer Theorie? In: *Feministische Studien*, 01/05.
- Knapp, Gudrun-Axeli (2005a): Race, Class, Gender: Reclaiming Baggage in Fast Travelling Theories. In: *European Journal of Women's Studies*, 12/3: 249–265.
- Knapp, Gudrun-Axeli (2008): „Intersectionality“ – ein neues Paradigma in der Geschlechterforschung? In: Casale, Rita/Rendtorff, Barbara (Hg.): *Was kommt nach der Genderforschung? Zur Zukunft der feministischen Theoriebildung*. Bielefeld: 33–53.
- Krause, Ellen (2003): *Einführung in die politikwissenschaftliche Geschlechterforschung*. Opladen.
- Kreckel, Reinhard (2004): *Politische Soziologie der sozialen Ungleichheit*. Frankfurt am Main.
- Kreckel, Reinhard (1983): Theorie sozialer Ungleichheiten im Übergang. In: ders. (Hg.): *Soziale Ungleichheiten*. Göttingen: 3–12.
- McCall, Leslie (2005): The Complexity of Intersectionality. In: *Signs. Journal of Women in Culture and Society*, 30/3: 1771–1799.
- Posselt, Gerald (2003): Iterabilität. <http://differenzen.univie.ac.at/glossar.php?sp=36> (Stand: 06.10.2003).
- Putzschert, Patricia/Meyer, Katrin (2010): Die Macht der Kategorien. Kritische Überlegungen zur Intersektionalität. In: *Feministische Studien*, 01/10.
- Ruoff, Michael (2009): *Foucault-Lexikon. Entwicklungen – Kernbegriffe – Zusammenhänge*. Stuttgart.
- Schwinn, Thomas (2007): *Soziale Ungleichheit*. Bielefeld.
- Schwinn, Thomas (2008): Zur Analyse multidimensionaler Ungleichheitsverhältnisse. In: *Österreichische Zeitschrift für Soziologie*, 33/1: 20–42.
- Walgenbach, Katharina (2007): Gender als interdependente Kategorie: In: dies./ Dietze, Gabriele/Hornscheidt, Antje/Palm, Kerstin (Hg.): *Gender als interdependente Kategorie. Neue Perspektiven auf Intersektionalität, Diversität und Heterogenität*. Opladen: 23–64.
- Wartenberg, Thomas (1990): *Forms of Power. From Domination to Transformation*. Philadelphia.

„Conditioning is not determinism“ – Margaret S. Archers Agency-Theorie und die herrschaftsformige Einschränkung von Handlungsfähigkeit durch Geschlecht und Klasse

Dimitri Mader (Berlin)

In den Debatten um Intersektionalität spielt die Frage, wie sich Überkreuzungen sozialer Ungleichheits- und Herrschaftsverhältnisse auf die Handlungsfähigkeit der unterschiedlich situierten Akteure auswirken, eine entscheidende Rolle.¹ Gleichwohl bleibt die zugrunde liegende sozialtheoretische Frage nach der konzeptionellen Bestimmung von Handlungsfähigkeit im Verhältnis zur sozialen Bedingtheit des Handelns weitgehend unterbelichtet. Vor diesem Hintergrund möchte ich das *Agency*-Konzept der britischen Soziologin Margaret S. Archer vorstellen. Mein Ziel ist es dabei, eine bestimmte sozialtheoretische Perspektive auf Intersektionalität in „westlichen“ Gegenwartsgesellschaften zu eröffnen, mit der sich die Frage der Handlungsfähigkeit näher beleuchten lässt. Dabei möchte ich meinen Blick auf eine bestimmte Analyseebene fokussieren. Häufig werden drei Ebenen unterschieden, auf denen sich Überkreuzungen von Herrschaftsverhältnissen untersuchen lassen: *Subjektivität*, das heißt die spezifischen Effekte von mehrfachen Diskriminierungen auf der Ebene subjektiver Erfahrungen und individueller Identitätsbildung, *kulturelle Struktur*, das heißt die wechselseitige Konstitution sozialer Differenzkategorien auf der Ebene von Diskursen, sowie *Sozialstruktur*, das heißt das Zustandekommen komplexer Ungleichheitslagen auf der Ebene gesellschaftlicher Verteilung von Ressourcen und Teilung von Arbeit.²

Für die Frage nach dem Verhältnis von Herrschaft und Handlungsfähigkeit scheint eine weitere Analyseebene, nämlich *soziale Praxis*, vielversprechend zu sein. Praktiken bilden die Schnittstelle zwischen (kultureller und sozialer) Struktur und Subjektivität und sind zugleich der Dreh- und Angelpunkt, an dem die verschiedenen Herrschaftsverhältnisse in ihren je konkreten Überschneidungen individuelles Handeln bedingen und durch dieses reproduziert bzw. transformiert werden. Der Prozess des alltäglichen Tuns der Menschen – sei es in Interaktionen mit anderen

1 Häufig wird die Frage nach dem Verhältnis von Struktur und Handlungsfähigkeit auch als Frage nach dem Verhältnis von Makro- und Mikroebene verhandelt, so zum Beispiel bei Collins 1995 oder Klinger 2008.

2 Ähnliche analytische Unterscheidungen im Kontext von Feminismus und Intersektionalität finden sich bei Knapp 1995, New 1998, Jackson 2001 und 2006, McCall 2008 sowie Lenz 2007.

Menschen, in Bezug zu Natur und Artefakten oder dem eigenen Körper – ist, wie es West und Fenstermaker in ihrem Aufsatz „Doing Difference“ ausdrücken, der „mechanism whereby situated social action contributes to the reproduction of social structure“ (West/Fenstermaker 1995: 21). Nun gibt es unterschiedliche theoretische Zugangsweisen zum Bereich sozialer Praxis. West/Fenstermakers interaktionistischer Ansatz ist einer der bekannteren. Ihm zufolge ist Geschlecht, Klasse und ‚Rasse‘ ein praktisches Tun, etwas, das (mehr oder weniger simultan) im Prozess sozialer Interaktionen ständig aufs Neue hervorgebracht wird. Geschlecht zum Beispiel entsteht demnach durch die Zuschreibung männlicher/weiblicher Attribute in sozialen Interaktionen, also indem das Verhalten eines Individuums von einem anderen als männlich/weiblich interpretiert und auf entsprechende *praktische* Weise (durch Mimik, Gesten, Worte, Handlungsabläufe usw.) beantwortet wird (vgl. ebd.: 21). Da die Praktiken, die Geschlecht generieren, *zugleich* auch diejenigen sind, in denen Klasse und ‚Rasse‘ entsteht, ist die Praxis auch der ideale Ort, an dem die Verschränkungen der unterschiedlichen Herrschaftsweisen untersucht werden können (ebd.: 30).

Allerdings erweist sich dieser Ansatz als enttäuschend, wenn man Antworten darauf sucht, wodurch genau sich das Herrschaftsähnliche an Praktiken auszeichnet und warum Individuen in ihrem Tun Herrschaft reproduzieren. Die oben angedeuteten Ebenen Subjektivität, kulturelle Struktur und Sozialstruktur scheinen bei West/Fenstermaker im Begriff der Praxis bzw. Interaktion zusammengezogen zu werden, wodurch ihre Erklärung tautologische Züge annimmt: Geschlecht, Klasse und ‚Rasse‘ werden reproduziert, weil Individuen in ihrem Tun Geschlecht, Klasse und ‚Rasse‘ reproduzieren.³ Das Anliegen meiner folgenden Ausführungen ist es, mit Bezug auf Archers *Agency*-Theorie ein alternatives Verständnis von Praxis vorzustellen, das analytisch zwischen den sozialen Dimensionen unterscheidet und Praxis als den Ort ihrer Vermittlung begreift. Dadurch kann die strukturelle Einbettung von Praktiken ebenso erfasst werden, wie es mit den subjektiven Potenzialen zu kreativem und veränderndem Handeln möglich ist. Warum und auf welche Weise Menschen in ihrem Tun Herrschaft reproduzieren, wird dann mit dem Aufeinandertreffen von (strukturell geformter) *Handlungssituation* und (biografisch entstandener) *Subjektivität* erklärt.

Der Schwerpunkt in diesem Artikel liegt allerdings auf der Seite der Handlungssituation: Wie formen soziale Strukturen die Handlungssituation, in der sich Individuen finden und vor deren Hintergrund ihre Praktiken stattfinden? Inwiefern sind diese situativen Kontexte herrschaftsähnlich konstituiert? Diese allgemeinen sozial-theoretischen Überlegungen, denen ich mich in den ersten beiden Abschnitten dieses Artikels widme, sollen dann im Folgenden ein Stück weit konkretisiert und

3 Vgl. zu dieser Kritik Villa 2001 sowie Collins 1995.

auf bestimmte Herrschaftsverhältnisse und deren Überkreuzungen bezogen werden. Aus Platzgründen werde ich mich hierbei auf Klasse und Geschlecht beschränken und Rassismus sowie andere Herrschaftsverhältnisse ausklammern, auch wenn diese für eine Analyse konkreter Praktiken einbezogen werden müssten. Ich gehe davon aus, dass sich geschlechts- und klassenspezifische Aspekte von Handlungssituationen *analytisch* unterscheiden lassen, insofern sie jeweils spezifische herrschaftsförmige Einschränkungen von Handlungsmöglichkeiten darstellen. Allerdings sind die jeweils konkreten Situationen, in denen sich Akteure finden, stets durch beide (bzw. auch weitere) Herrschaftsverhältnisse bestimmt. Die Frage, die sich hier anschließt, ist, wie sich die klassen- und geschlechtsspezifischen Aspekte einer Handlungssituation wechselseitig modifizieren und welche Bedeutung dies für die Handlungsmöglichkeiten der mehrfach positionierten Akteure hat. Je nach strukturellem Kontext und sozialer Positionierung darin können solche Überschneidungen sich wechselseitig verstärken oder auch durch ihre Widersprüchlichkeit neue, unvorhergesehene Handlungsräume eröffnen.

1. Archers Konzept von Praxis und Agency

Mit ihrem programmatischen Aufsatz „Morphogenesis versus Structuration: on combining structure and action“ von 1982 hat Margaret S. Archer ihre Sozialtheorie entworfen, die sie seither in mehreren Monografien weiterentwickelt und ausgebaut hat.⁴ Im Zentrum ihrer Überlegungen steht das Problem von *Agency*. Unter *Agency* bzw. Handlungsfähigkeit kann allgemein das Vermögen menschlicher Individuen verstanden werden, Veränderungen in der Welt herbeizuführen und dabei bis zu einem gewissen Grad selbst Ursache ihrer Handlungen zu sein. Grundsätzlich kann zwischen einer äußeren Seite von *Agency*, den natürlichen und sozialen Handlungsbedingungen, und einer inneren Seite, dem subjektiven Handlungsvermögen, unterschieden werden. Das Problem von *Agency* aus sozialtheoretischer Perspektive besteht in einem adäquaten Erfassen des Verhältnisses der beiden Seiten: Wie können die Bedingtheit des Handelns durch soziale Verhältnisse einerseits und die Kreativitäts- und Gestaltungspotenziale auf Seiten der Handelnden andererseits konzeptuell zusammengebracht werden?

Der Grundimpetus von Archers Theorie besteht darin, die von ihr so genannte *fallacy of conflation*, das heißt die theoretische Vermischung oder Amalgamierung von sozialer Struktur und Subjektivität, zu vermeiden. Eine solche Vermischung liegt Archer zufolge vielen praxistheoretischen Ansätzen zugrunde, wozu ich auch West/

4 Vor allem Archer 1995, 2000, 2003 und 2007.

Fenstermakers interaktionistischen Ansatz zählen würde. Denn diesem zufolge sind soziale Verhältnisse wie Geschlecht, Klasse und ‚Rasse‘ nur im Moment ihrer Instanziierung, im Prozess des interaktiven *Doing*, existent. Eine solche Sichtweise verschließt nach Archer eine differenzierte Analyse sowohl der Eigendynamik und des objektiven Zwanges sozialer und kultureller Strukturen, die den jeweiligen Praktiken vorausgehen, als auch der subjektiven Fähigkeiten, die ein eigenlogisches und kreatives Verhalten zu diesen Bedingungen ermöglichen. Stattdessen versteht Archer soziale Praxis als einen räumlich-zeitlichen Prozess, der einerseits immer unter bereits vorgefundenen natürlichen, sozialen und kulturellen Strukturbedingungen steht und der andererseits Effekte mit relativer Beharrungskraft hervorbringt. Die sozialen Umstände, die selbst aus zeitlich vorangegangenen Praktiken resultieren, sind die äußerlichen Voraussetzungen der je aktuellen Praktiken und stehen den einzelnen Handelnden als zunächst unfreiwillige und objektive Möglichkeiten und Zwänge gegenüber. Die Praktiken können nun, innerhalb des strukturell bedingten Möglichkeitsraums, zur Reproduktion der vorgefundenen Strukturen führen oder auch zu deren Transformation. Ihr Ergebnis ist wiederum die Voraussetzung anschließender Praktiken. Entscheidend für diese Perspektive ist die analytische Unterscheidung zwischen sozialen Strukturen und handelnden Subjekten. Zwar sind beide Seiten über den Praxisprozess eng miteinander verzahnt, sie lassen sich jedoch nicht aufeinander reduzieren, sondern besitzen jeweils eine gewisse Eigenlogik und Wirkmacht. Der Strom sozialer Praktiken lässt sich dann in folgende Sequenz unterteilen: strukturelle Bedingung – (subjektiv vermittelter) Interaktions- und Praxisprozess – strukturelle Reproduktion bzw. Transformation.⁵ Dabei ist die strukturelle *Bedingung* von Handlungen nicht als *Determinierung* zu verstehen, weil sie durch die Subjektivität der Akteure *vermittelt* ist:

To condition entails the existence of something that is conditioned and, since conditioning is not determinism, this process necessarily involves the interplay between two different kinds of causal powers: those pertaining to structures and those belonging to subjects. (Archer 2007: 10)

Menschen können sich zu ihren Umweltbedingungen verhalten. Entscheidend hierfür ist einerseits die Herausbildung einer subjektinternen Struktur von Bedürfnissen und Belangen, vor deren Hintergrund soziale Anforderungen bewertet werden. Die Wirkungen sozialer Bedingungen sind daher immer ‚gebrochen‘ durch eine intrasubjektive Eigenlogik, die auch Körperlichkeit und Emotionalität mit einschließt. Andererseits entwickeln Menschen das Vermögen zu gedanklicher Reflexion auf sich selbst und ihre Umweltbedingungen. In unseren ständig ablaufenden internen Selbstgesprächen können wir uns unsere Gedanken, Wünsche und Umweltbedin-

5 Vgl. dazu Archers Grafik in Archer 1995: 157 oder dies. 2003: 3.

gungen vergegenwärtigen und so ein distanzierendes und kritisches Verhältnis dazu einnehmen. Soziale Strukturen wirken daher als objektive Möglichkeitsräume und Nahelegungen, keineswegs als hydraulische Kausalkräfte. *Agency* ist somit immer auf doppelte Weise bedingt: objektiv durch strukturelle Möglichkeiten und Zwänge und subjektiv durch eine (biografisch erworbene) Bedürfnisstruktur und das Vermögen zu Reflexivität. Archer fasst dies in ihrem Drei-Stufen-Modell der Vermittlung von Struktur und *Agency* zusammen:

1. Structural and cultural properties *objectively* shape the situations that agents confront involuntarily, and *inter alia* possess generative powers of constraint and enablement in relation to
2. Subjects' own constellations of concerns, as subjectively defined [...].
3. Courses of action are produced through the *reflexive deliberations* of agents who *subjectively* determine their practical projects in relation to their *objective* circumstances. (ebd.: 17)

Für meine folgenden Ausführungen zu Geschlecht und Klasse als herrschafts-förmige Formung der Handlungssituation ist besonders der erste Punkt relevant. Bei der strukturellen Bedingtheit von Praktiken unterscheidet Archer zwischen sozialen Strukturen im engeren Sinne und kulturellen Strukturen. Erstere sind Relationsgefüge, die primär materielle Ressourcen und Menschen miteinander verbinden wie die Struktur gesellschaftlicher Arbeitsteilung und Ressourcenverteilung, während Letztere als Zusammenhang ideationaler (logischer und symbolischer) Relationen wie wissenschaftliche Theorien oder kulturelle Wertemuster verstanden werden können (vgl. dies. 1995: 172–183). Archer betont, dass soziale und kulturelle Strukturen nicht unmittelbar auf die Akteure wirken, sondern sich vermittelt über die *Formung der Handlungssituation* geltend machen: „*[A]ll structural influences [...] are mediated to people by shaping the situations in which they find themselves*“, „*by moulding their circumstances, which were not of their making*“ (dies. 1995: 196 und 131)

Wie kann man sich die strukturelle Formung einer Handlungssituation vorstellen? Zunächst ist es wichtig, zwei Aspekte voneinander zu unterscheiden: Eine Handlungssituation besteht erstens aus einem Set objektiv gegebener Handlungsalternativen und zweitens aus einer bestimmten Interpretation und Bewertung der Alternativen durch die Akteure. „*Soziales Handeln*“, formuliert Rainhard Kreckel, „findet stets unter den Bedingungen einer Handlungssituation statt, in der und an der die Handelnden sich sinnhaft orientieren. Handlungssituationen setzen sich stets aus materiellen und symbolischen Situationskomponenten zusammen.“ (Kreckel 2004: 76)⁶ Die materielle Komponente besteht einerseits in der Verfügung über materielle Ressourcen und andererseits in den erwartbaren Handlungen anderer Menschen. Beides bedingt, welche Handlungen objektiv möglich sind und welche nicht. Diese

6 Das Konzept der Handlungssituation hat große Ähnlichkeit mit dem von Jürgen Mackert in Anlehnung an Robert K. Merton herausgearbeiteten Konzept der Opportunitätsstruktur (Mackert 2010).

objektiven Handlungsmöglichkeiten, die ein Akteur in einer gegebenen Situation hat, hängen von seiner Position in der sozialen Struktur ab. Dazu gehört die Position in der gesamtgesellschaftlichen Ressourcenverteilung ebenso wie die eingenommenen Rollen in bestimmten sozialen Institutionen, welche ihre Inhaber_innen mit bestimmten Befugnissen und Pflichten ausstatten.

Entscheidend ist hier, dass mit bestimmten sozialen Positionen und Rollen bestimmte *objektive Möglichkeiten und Zwänge* verbunden sind. *Objektiv* bedeutet in diesem Zusammenhang, dass das Set von Alternativen in einer gegebenen Handlungssituation unabhängig vom Wissen und Wollen der betreffenden Akteure ist. Es bedeutet aber nicht, dass daraus automatisch konkrete Handlungen folgen, da die Bedingungen durch die Subjektivität der Akteure vermittelt sind. Die Art und Weise, wie Akteure ihre Situation interpretieren und bewerten, ist wiederum *bedingt* durch die in einer Gesellschaft existenten kulturellen Strukturen sowie den Zugang dazu, der von den jeweiligen sozialen Positionen aus sehr unterschiedlich sein kann.⁷ Auch Kultur kann als eine objektive Handlungsbedingung verstanden werden. Analog zu sozialen Strukturen, die einen Raum des tatsächlich Möglichen vorgeben, konstituieren kulturelle Deutungs- und Wertemuster einen Raum des Denkbaren, ohne jedoch konkrete Urteile zu enthalten. Diskurse, in die Akteure eingebettet sind, legen Interpretationsmöglichkeiten nahe, die jeweiligen Deliberationen, Schlussfolgerungen und Handlungsentscheidungen müssen jedoch Menschen treffen, die über emotionale und reflexive Urteilskraft verfügen (vgl. auch Jackson 2006: 109). Zusammenfassend schreibt Archer:

Given their pre-existence, structural and cultural emergents shape the social environment to be inhabited. These results of past actions are deposited in the form of current situations. They account for what there is (structurally and culturally) to be distributed and also for the shape of distributions; for the nature of the extant role array, the proportion of positions available at any time and the advantages/disadvantages associated with them; [...]. In these ways, situations are objectively defined for their subsequent incumbents. (Archer 1995: 201)

Der Einsatz, der mit dem Konzept des „Handelns in Situationen“ (R. Kreckel 2004: 90) verbunden ist, besteht darin, den Einfluss sozialer Verhältnisse auch als einen äußerlichen und objektiven bestimmen zu können.

However, for such social factors to be influential, they *do not first have to become internalised as part of a subject's disposition*. Indeed, some of the ways in which they work – such as giving (situational) encouragement or discouragement – are incompatible with the notion of prior internalisation. (Archer 2007: 19)

⁷ Auch der Zugang zu Wissen kann höchst ungleich verteilt sein (Vgl. Kreckel 2004: 79f.).

Sicherlich beruht vieles von dem, was Menschen tun, auf verinnerlichten Wertemustern und Handlungsroutinen. Eine soziale Theorie sollte jedoch in der Lage sein, zwischen Handeln aus verinnerlichten Prinzipien und Handeln aus äußerer Zwänge zu differenzieren.⁸ Um konkrete Praktiken zu verstehen, muss die Handlungssituation, in der sie stattfinden, aufgeschlüsselt werden, und dies wiederum impliziert eine Analyse der sozialen und kulturellen Kontexte. Das gilt insbesondere für das Verständnis von herrschaftsförmig strukturierten Praktiken, ihrer inneren Logik sowie ihrer jeweiligen Stabilität bzw. Brüchigkeit. In den Worten Theodor W. Adornos: „In den faktischen sozialen Situationen erscheint die Gesellschaft. Konflikte wie die typischen zwischen Vorgesetzten und Abhängigen sind nicht ein Letztes und Irreduzibles an dem Ort, an dem sie sich zutragen.“ (Adorno 1998: 10) Um im Folgenden der Frage nachzugehen zu können, welche Aspekte der Handlungssituation herrschaftsförmige Interaktionen zwischen Angehörigen von Genusgruppen und zwischen solchen unterschiedlicher Klassen bedingen, ist noch zu klären, was überhaupt unter herrschaftsförmigen Interaktionen zu verstehen ist.

2. Zur herrschaftsförmigen Einschränkung von Handlungsfähigkeit

Es geht im Folgenden darum, erstens, benennen zu können, inwiefern eine konkrete soziale Beziehung, wie die zwischen einer Vorgesetzten und einer beschäftigten Lohnarbeiterin oder zwischen Mann und Frau in einer Ehe, herrschaftsförmig ist und, zweitens, wie diese Herrschaft durch die sozial geformte Handlungssituation der beteiligten Akteure bedingt wird. Geschlecht und Klasse sollen damit als hierarchische soziale und kulturelle Strukturen gedacht werden, die, vermittelt über die Formung der Handlungssituation, zu herrschaftsförmigen Praktiken zwischen Akteuren führen. Herrschaft kann allgemein verstanden werden als dauerhafte Macht, die ein (individueller oder kollektiver) Akteur über einen anderen hat.⁹ Dies muss keinesfalls die Form eines einfachen Herr/Knecht-Verhältnisses haben. Kritisiert wurde ein solches verkürztes Verständnis von Herrschaft, in dem etwa Herrschaft im Geschlechterverhältnis als direkte Unterwerfung einer Frau unter die Befehlsgewalt eines einzelnen Mannes erscheint, beispielsweise von Nancy Fraser (Fraser 2001)¹⁰:

- 8 Auf der Grundlage dieser Unterscheidung können dann die Wechselbezüge untersucht werden, wie die Anpassung von Wünschen, Vorstellungen und Identitäten an soziale Zwänge, aber auch Widersprüche und Reibungen zwischen beiden Seiten.
- 9 Zur genaueren Unterscheidung von Macht und Herrschaft siehe den Beitrag von Kley in diesem Band, außerdem Koch 2009.
- 10 Frasers Kritik richtet sich in erster Linie gegen Carole Patemans Auffassung von Herrschaft im Geschlechterverhältnis. Ich denke, ihren Ausführungen zu Patemans verkürztem Herrschaftskonzept kommt allgemeinere Bedeutung zu, so auch Allen 1998: 29.

„Die männliche Dominanz ist demzufolge ein dyadisches Machtverhältnis, in dem ein männlicher Übergeordneter eine weibliche Untergebene befehligt.“ (ebd.: 322) Ein solches Herr/Knecht-Modell ist nach Fraser aus zwei Gründen ungeeignet, um moderne Herrschaftsformen, wie sie mit Geschlecht oder Klasse verbunden sind, zu fassen: Erstens beschränkt sich Herrschaft keinesfalls auf Befehl-Gehorsam-Beziehungen, die sich durch direkte Weisungsbefugnis der Herrschenden und personale Abhängigkeit der Beherrschten auszeichnen; zweitens ist Herrschaft häufig nicht in der Dyade zwischen zwei Akteuren begründet, sondern hat strukturelle Voraussetzungen. In Anschluss an Thomas Wartenberg soll hier ein komplexes Herrschaftskonzept vorgeschlagen werden, das diese Kritik aufnimmt und Herrschaft als über die Formung der Handlungssituation vermittelt denkt. Zentral sind dabei zwei Aspekte von Wartenbergs Theorie, die sich mit den Stichworten *Feldtheorie der Macht* und *sozial situierter Konzept der Macht* auf den Punkt bringen lassen.¹¹

Der Feldtheorie der Macht entsprechend lässt sich die Macht eines dominanten Akteurs über einen untergeordneten Akteur als ein Kraftfeld verstehen, das die Struktur der Handlungssituation des beherrschten Akteurs einschränkt:

An agent who acts in a context in which someone else has power over her is not able to do as she wishes, but faces a situation in which the structure of her action-environment is in the control of someone else. (Wartenberg 1990: 86)

Ähnlich wie ein Magnetfeld den Raum um den Magneten für alle magnetisch anfälligen Teile strukturiert, so strukturiert auch die Macht des dominanten Akteurs den Handlungsräum des untergeordneten Akteurs. Die Macht des ersten besteht darin, *Kontrolle über die Handlungssituation* des letzteren zu haben. Hierzu sind weder beobachtbare Machtanwendungen noch direkte Befehle nötig. Grundsätzlich kann sich die Herrschaft auf beide Aspekte der Handlungssituation richten: Sie kann entweder in einer Kontrolle der äußeren Handlungsmöglichkeiten bestehen oder in einer Kontrolle der subjektiven Interpretation und Bewertung gegebener Alternativen.¹² Ersteres kann wiederum auf zwei Weisen geschehen: Bestimmte Handlungen können direkt durch physische Gewalt verunmöglicht werden (wie zum Beispiel durch Verletzen oder Einsperren). Es kann aber auch indirekt Einfluss auf Handlungen genommen werden, indem das Set von Handlungsalternativen verändert wird. Dies kann durch (physische oder psychische) *Gewaltandrohung* geschehen, aber auch subtiler, indem bestimmte Handlungspfade mit erwartbaren negativen Konsequenzen belegt und/oder indem für bestimmte Handlungspfade positive Anreize in Aussicht gestellt werden.

11 Vgl. zur *field theory of power* Wartenberg 1990: 71ff. und zur *situated conception of power* ebd.: 141ff.

12 Vgl. Wartenberg 1990, Kapitel 4, *Power-Over as Constraint*. Sehr ähnlich auch Lovett 2010: 74–78.

Um Herrschaft über jemanden auszuüben, muss ein dominanter Akteur also keineswegs direkte, auf Gewaltandrohung gestützte Befehle aussprechen, sondern es genügt, dass er die Kontrolle über die Struktur der Handlungsmöglichkeiten und -beschränkungen des beherrschten Akteurs hat. Herrschaft kann sich zudem auf den symbolischen Aspekt der Handlungssituation beziehen. In diesem Fall kann ein dominanter Akteur Macht über die Handlungen eines anderen ausüben, indem er dessen Interpretation und Bewertung seiner sozialen Handlungsbedingungen beeinflusst. Dies kann sich zum einen auf kurzfristige Zeitakte beziehen, durch eine gezielte Manipulation von Informationen oder des subjektiven Urteilsprozesses (wie Suggestion oder emotionale Manipulation), zum anderen auf Prozesse von langer Dauer angelegt sein, indem auf den Sozialisationsprozess Einfluss genommen wird, um so eine dauerhafte Formung der subjektiven Struktur von Vorstellungen und Wünschen zu erreichen. Ein Akteur, über den in einer der hier angedeuteten Weisen Macht ausgeübt wird, hat keine Verfügung über seine Handlungssituation. Er ist insofern beherrscht, als er aufgrund dieser Beschränkung nicht nach eigenen Vorstellungen und Wünschen handeln bzw. auch seine Vorstellungen und Wünsche nicht frei entwickeln kann. In beiden Fällen ist ihm, mehr oder weniger direkt und mehr oder weniger tiefgreifend, die Möglichkeit zu selbstbestimmtem Handeln verwehrt.¹³

Allerdings ist die Kontrolle der Handlungssituation von beherrschten Akteuren oftmals nicht vollständig der Willkür eines oder mehrerer herrschender Akteure unterworfen. Erstens können Akteure mehr oder weniger Verfügungsmacht über ihre Situation haben, sodass Herrschaft als ein Kontinuum mit graduellen Unterschieden verstanden werden kann. Zweitens ist das Handeln der beiden Akteure, die in einer Herrschaftsrelation zueinander stehen, in weiterreichende soziale Verhältnisse eingebettet, die in vielen Fällen diese Beziehung erst ermöglichen und stützen. Das Handeln *beider* Akteure findet innerhalb bestimmter Handlungsspielräume statt, die von sozialen und kulturellen Hintergrundstrukturen bedingt sind. Damit sind der Willkür des dominanten Akteurs strukturelle Grenzen gesetzt. Hier setzt Wartenbergs situiertes Konzept sozialer Macht ein. Es besagt, dass die Macht, die ein Akteur über einen anderen hat, durch das soziale Feld konstituiert ist, in das die Interaktion eingebettet ist: „Only in the context of a social field constituted by agents external to the power dyad is that dyad itself constituted as a power dyad.“ (Wartenberg 1990: 142) Das soziale Feld besteht aus sozial und kulturell positionierten Akteuren und deren (erwartbaren) Handlungen, die auf die Handlungen der Akteure der Herrschaftsdyade strategisch bezogen sind und so die Handlungssituation beider bedingen. Oft

13 Dabei betrachte ich Handlungsfreiheit und Willensfreiheit als zwei Seiten von Selbstbestimmung. So auch Koch 2009. Zur Willensfreiheit vgl. Frankfurt 1988.

sind es erst die (erwartbaren) Handlungen der Akteure aus diesem Feld, die einem dominanten Akteur seine Macht über den anderen verleihen. So stützt sich beispielsweise die Macht einer Lehrerin oder eines Lehrers über ihre bzw. seine Schüler_innen u.a. auf die Drohung mit schlechten Noten. Diese kann jedoch nur funktionieren, wenn andere Akteure der Institution Schule oder auch potenzielle Arbeitgeber_innen ihr Handeln an der Benotung der Lehrerin bzw. des Lehrers ausrichten.

Mit Archer kann man also sagen, dass bestimmte soziale Positionen und Rollen durch ihre Verortung innerhalb sozialer und kultureller Strukturen eine bestimmte Macht zum Handeln verleihen. Diese Macht kann höchst ungleich verteilt sein. Mit dem Herrschaftskonzept, das ich hier in Anlehnung an Wartenberg vorschlage, lässt sich darüber hinaus zeigen, dass hierarchische Strukturen bestimmte Akteure in die Lage versetzen, dauerhaft Macht über andere Akteure ausüben zu können. Damit lässt sich eine Einschränkung von Handlungsfähigkeit nicht nur relativ im Verhältnis zur Handlungsfähigkeit anderer bestimmen, sondern als qualitatives Merkmal der Beziehung zwischen Subjekten. Herrschaft wird damit als etwas gedacht, das in weiteren sozialen Strukturen gründet, sich aber, vermittelt über die Formung der Handlungssituation, in konkreten Interaktionen zwischen Menschen realisiert. Dies gilt es im Folgenden hinsichtlich Klasse und Geschlecht weiter zu konkretisieren.

3. Die Formung der Handlungssituation durch Klasse und Geschlecht als Grundlage für herrschaftsförmige Praktiken

Klasse und Geschlecht verstehe ich in diesem Zusammenhang als *Strukturmöglichkeiten*, das heißt als Zusammenhänge von Relationen zwischen sozialen Positionen.¹⁴ Je nach Position in der Klassenstruktur und im Geschlechterverhältnis stehen einem Akteur bestimmte Möglichkeitsräume offen. Die jeweils konkrete Handlungssituation, das heißt die spezifische Struktur von Möglichkeiten und Zwängen zu einem bestimmten Zeitpunkt, ergibt sich stets aus der Kombination der Positionierungen innerhalb beider (bzw. auch noch weiterer) Herrschaftsverhältnisse. Um diese komplexe Struktur zu entschlüsseln, halte ich es für sinnvoll, die unterschiedlichen Weisen, in denen Klasse und Geschlecht die Handlungssituation bedingen, zunächst getrennt voneinander zu betrachten. Daran schließen dann Überlegungen dazu an, welche Bedeutung die simultane Formung der Handlungssituation durch Klasse und Geschlecht für die Handlungsfähigkeit der Akteure hat. Die folgenden Ausführungen zu Klasse und Geschlecht haben einen konzeptionellen Charakter, das heißt, sie sollen zei-

14 Zu Geschlecht als Strukturmöglichkeit vgl. Becker-Schmidt/Knapp 2000: 35, zu Klasse als Strukturmöglichkeit vgl. Kreckel 1990: 59.

gen, inwiefern Herrschaft in Bezug zu Klasse und Geschlecht grundsätzlich gedacht werden kann. Sie sind weder erschöpfend, was klassen- und geschlechtsspezifische Herrschaft betrifft, noch beinhalten sie empirische Aussagen über aktuelle Trends.

3.1 Klasse

Bekanntermaßen gibt es, je nach theoretischem Ansatz, national-kulturellem Kontext und politischer Orientierung, eine Vielzahl von Vorstellungen und Konzepten davon, was Klasse eigentlich ist – ein Umstand, der auch die Debatte um Intersektionalität nicht gerade erleichtert.¹⁵ Da eine angemessene Auseinandersetzung damit den Rahmen dieses Artikels bei weitem sprengen würde, möchte ich nur einige kurze Bemerkungen vorweg stellen, die mein Verständnis von Klasse umreißen. Zunächst halte ich es für sinnvoll, einen symbolischen von einem materiellen Aspekt von Klasse zu unterscheiden, die beide eng zusammenhängen, aber nicht aufeinander reduzierbar sind. Unter der symbolischen Seite können die Deutungsmuster verstanden werden, mit denen Menschen sich auf sich selbst und andere hinsichtlich der Klassenzugehörigkeit wertend beziehen. Fraser spricht von einer hierarchischen Anerkennungsordnung, die den Wertungen – dazu gehören auch Abwertungen und Diskriminierungen – hinsichtlich der Klassenzugehörigkeit zugrunde liegt.¹⁶ Das, worauf sich diese Wertungen beziehen, nämlich die Zugehörigkeit zu einer bestimmten sozialen Klasse selbst, würde ich als den materiellen Aspekt von Klasse bezeichnen. Um diesen geht es mir im Folgenden. Ich verstehe darunter, in Anschluss an die Klassiker der Klassentheorie Karl Marx und Max Weber, die *Verfügung über produktive Ressourcen*, die mit einer bestimmten Stellung in der ökonomischen Struktur einer Gesellschaft einhergeht. Damit ist Klasse, im Unterschied zum soziologischen Schichtbegriff, nicht einfach mit der Position innerhalb einer empirischen Verteilungsstruktur sozialer Güter gleichzusetzen. Klasse bezeichnet vielmehr eine strategische Position, von der aus die Aneignung von bzw. die Verfügung über eine bestimmte Menge des gesellschaftlich produzierten Reichtums möglich ist.

Marx bestimmt nun Klasse näher als Stellung im Produktionsprozess, mit der außer der unterschiedlichen Verfügung über ökonomische Ressourcen auch eine unterschiedliche Kontrolle über die Arbeit verknüpft ist.¹⁷ Damit sind Klassenunter-

15 Vgl. Knapp 2005. Einen Ansatz, der Klasse im Kontext von Intersektionalität reformuliert, bietet Acker 2003 (siehe auch den Text von Garske in diesem Band). Ich werde im Folgenden von einem sehr vereinfachten Klassenmodell ausgehen, das für die Analyse konkreter Praktiken weiter differenziert werden müsste.

16 Vgl. Fraser 2003. Interessante Überlegungen zum Verhältnis der materiellen und symbolischen Seite von Klasse finden sich in Sayer 2005.

17 Im Unterschied zu Marx bestimmt Weber Klasse nicht im Bezug zum Produktionsprozess, sondern

schiede für Marx nicht nur eine Frage von Ungleichheit, sondern sie begründen auch Herrschaftsrelationen. Dies macht den Marxschen Ansatz für meine Betrachtungen interessant. Allgemein konstituiert sich Klasse nach Marx als ein antagonistisches Verhältnis zwischen Kapital und Lohnarbeit, das heißt zwischen denjenigen, die über Produktionsmittel (wie Werkzeuge, Maschinen, Wissen) verfügen, und denjenigen, die von dieser Verfügung ausgeschlossen sind. Das Kriterium Verfügung über/Ausschluss von der Verfügung über Produktionsmittel ist dabei nicht im formalen juristischen Sinne, sondern im Sinne effektiver Kontrolle gemeint. Entscheidend ist, ob ein Akteur über Produktionsmittel und damit über gesellschaftlichen Reichtum und die Arbeit anderer verfügen kann oder ob er von dieser Verfügung ausgeschlossen und dadurch existenziell abhängig von seiner eigenen Lohnarbeit ist.¹⁸

Kapitalist_innen haben innerhalb des Arbeitsverhältnisses die direkte Kontrolle über den Handlungsräum ihrer Beschäftigten: Sie können über den Inhalt, Umfang und die Art und Weise der zu leistenden Arbeit ihrer Beschäftigten bestimmen. Marx spricht hier vom Kommando des Kapitals über die Arbeit (Marx 1960b: 328). Worauf aber gründet die Herrschaft der Kapitalist_innen? Marx betont, dass sie nicht, wie bei einer Herr/Knecht-Beziehung, auf einem persönlichen Abhängigkeitsverhältnis und auch nicht (primär) auf Gewalt oder Gewaltandrohung basiert. Die Lohnarbeiter_innen sind formal frei und können tun, was sie wollen. Die Herrschaft innerhalb des Arbeitsverhältnisses hängt von den sozialen Rahmenbedingungen ab, die die Handlungssituation der beiden Akteure formen und die den Kapitalist_innen Macht über die Lohnarbeiter_innen verleihen. Dabei lassen sich grob drei Ebenen unterscheiden: 1. Eine hierarchische Arbeitsorganisation, also die Struktur von Positionen innerhalb eines Unternehmens, die als soziales Feld fungiert, das den Unternehmer_innen Macht über ihre Beschäftigten verleiht. 2. Begrenzte Möglichkeiten, aus einem bestimmten Arbeitsverhältnis durch einen Wechsel in ein anderes Arbeitsverhältnis aussteigen zu können. Dies hängt unter anderem von den (ungleichen) Chancen auf dem Arbeitsmarkt ab. 3. Der Zwang, überhaupt eine Lohnarbeit einzugehen zu müssen.¹⁹ Dieser *Zwang zur Lohnarbeit* ist grundlegend für das Herrschafts-

als Chancen auf Märkten. Zur vergleichenden Diskussion von Webers und Marxens Klassenbegriff siehe Ritsert 1998 und Wright 2000: 27–34.

18 Zur Kapitalsseite gehören daher nur diejenigen, die aufgrund ihres Eigentums an Produktionsmitteln andere für sich arbeiten lassen und selbst nicht arbeiten müssen. Der Besitz von einigen Aktienanteilen macht niemand zur Kapitalistin bzw. zum Kapitalisten. Einzelne Selbstständige und Besitzer_innen von Kleinbetrieben, die selbst mitarbeiten müssen, sind demnach auch keine Kapitalist_innen im engeren Sinne. Sie werden häufig zum Kleinbürgertum gezählt (vgl. Wright 2000: 14). Leitende Manager_innen wiederum, die zwar formal für Lohn arbeiten, aber in Stellvertretung der Eigentümer_innen Exekutivgewalt über den Arbeitsprozess ausüben, können in gewisser Hinsicht zur Kapitalsseite gerechnet werden (vgl. Wright 2000: 16f.).

19 Eine tiefergehende Analyse was es heißt, zur Lohnarbeit gezwungen zu sein, liefert G.A. Cohen 1982.

verhältnis in einem bestimmten Arbeitsverhältnis. Er ergibt sich daraus, dass die Arbeiter_innen keine guten Alternativen zur Lohnarbeit haben.

Entscheidend ist hierfür, dass die Arbeiter_innen durch den Ausschluss von der Verfügung über die Produktionsmittel zugleich der Mittel beraubt sind, die notwendig sind, um ihre eigene Existenz und ihr Wohlergehen zu reproduzieren. Dadurch sind sie existenziell abhängig davon, in ein Lohnarbeitsverhältnis einzuwilligen. Die (institutionell abgesicherte) kapitalistische Eigentumsordnung und weitere gesellschaftliche Rahmenbedingungen sorgen dafür, dass dies dauerhaft so bleibt. Erstere besagt unter anderem, dass den Käufer_innen von Arbeitskraft auch die Produkte dieser Arbeit (abzüglich des Arbeitslohns) gehören. Dadurch „kommt der Arbeiter beständig aus dem Prozeß heraus, wie er in ihn eintrat“ (Marx 1960b: 595f.) – nämlich als abhängiger Lohnarbeiter, während seine Mehrarbeit – das heißt das, was er mehr produziert, als zum eigenen Leben notwendig ist – vom Kapitalisten angeeignet wird. Der Zwang zur Lohnarbeit existiert zweitens nur in dem Maße, in dem keine anderen Möglichkeiten existieren, seinen Lebensunterhalt zu bestreiten bzw. diese anderen Möglichkeiten eine wesentliche Verschlechterung der Lebenssituation darstellen. Je mehr die Arbeiter_innen auf anderem Wege ihr Leben auf dem gleichen Niveau wie durch Lohnarbeit reproduzieren können – zum Beispiel durch Selbstversorgung oder durch staatliche Transferleistungen –, desto mehr nimmt der Zwang zur Lohnarbeit und damit auch die Grundlage des Herrschaftsverhältnisses in der Lohnarbeit ab.

Ausschlaggebend für die Herrschaftsrelation im Arbeitsverhältnis ist die relative Verhandlungsmacht und die Ausstiegsoptionen aus dem Lohnarbeitsverhältnis, die die Lohnarbeiter_innen haben. Archers Formulierung, dass die soziale Position einen bedingenden Einfluss auf das Handeln in Relation zu subjektiv definierten Handlungsprojekten hat, kann nun in Bezug zu Klasse konkretisiert werden: Klasse bezeichnet die Stellung im ökonomischen Produktionsprozess und die damit verknüpfte Verfügung über produktive Ressourcen und über Arbeit. Das primäre Machtgefälle verläuft zwischen den Klassenpositionen „Fähigkeit über Produktionsmittel“ und „Ausschluss von dieser Fähigkeit“. Sekundäre Machtgefälle verlaufen entlang der Trennung von leitenden/ausführenden und qualifizierten/unqualifizierten Tätigkeiten im Arbeitsprozess.²⁰ Die damit verbundenen Positionierungen haben weitreichende Konsequenzen; eine davon ist, dass sie Herrschaft im Arbeitsverhältnis begründen. Sie tun dies, indem sie die Akteure mit einem bestimmten Set an Handlungsalternativen ausstatten, die zu ungleicher Handlungsmacht und Abhängigkeitsverhältnissen führen. Die Klassenposition ist für diejenigen subjek-

20 Ich folge hier Erik Olin Wrights Vorschlag zur Differenzierung der Kategorie der Lohnarbeit, vgl. ders. 2000: 15–21.

tiven Handlungsprojekte relevant, die sich auf die materielle Reproduktion der individuellen Existenz und des individuellen Wohlergehens beziehen. Denn sie entscheidet indirekt darüber, über welche Mittel zur individuellen Reproduktion ein Akteur verfügen kann.²¹ Die Kapitalist_innen können keineswegs souverän über die Handlungssituation der Arbeiter_innen verfügen. Der Einsatz der Produktionsmittel, die Art und Weise der Anwendung der Arbeitskraft ihrer Beschäftigten, die Höhe des Arbeitslohns und neue Einstellungen oder Entlassungen sind auch durch systemische Zwänge der kapitalistischen Ökonomie bedingt. Ganz wesentlich sind hier Konkurrenz und Profitzwang. Die Handlungssituation beider Klassenpositionen ist folglich strukturell bedingt, jedoch auf höchst asymmetrische Weise, die die Kapitalist_innen in die Lage versetzt, Herrschaft über Lohnarbeiter_innen im Bereich der Arbeitsverhältnisse auszuüben.

Die Reichweite und Relevanz des Klassenverhältnisses geht weit über den Bereich des Lohnarbeitsverhältnisses hinaus. Zum einen sind auch andere Praxisbereiche wie Familie, Politik, mediale Öffentlichkeit, in unterschiedlichen Graden von den Klassenpositionen der beteiligten Akteure betroffen (vgl. Kreckel 1990: 68ff.). Zum anderen können auch Akteure, die nicht selbst in Erwerbsarbeit eingebunden sind, indirekt (etwa über familiale Beziehungen) in einer Klassenposition verortet sein (vgl. Wright 2000: 22). Das heißt jedoch nicht, dass Klasse der einzige relevante Faktor für Fragen der Ungleichheit und Herrschaft ist. Die Klassenposition beschreibt nur einen Aspekt der Handlungssituation der Akteure. Ein anderer wesentlicher Aspekt wird durch die Geschlechtszugehörigkeit bestimmt.

3.2 Geschlecht

Seine innere Komplexität macht es schwierig, das moderne Geschlechterverhältnis auf den Begriff zu bringen. Es durchzieht praktisch alle sozialen Felder der Gesellschaft und betrifft alle sozialen Akteure. Dabei gestaltet es sich je nach Feld unterschiedlich aus und betrifft die Akteure, je nach sozialer Positionierung und Herkunft, sehr unterschiedlich. In der feministischen Diskussion und besonders in der Intersektionalitätsdebatte führte dies dazu, die Sinnhaftigkeit der Kategorien „Frau“ und „Mann“ mit dem Verweis auf deren innere Differenziertheit entlang anderer Kategorien sozialer Division in Frage zu stellen.²² Das moderne Geschlechterverhältnis lässt

21 E. O. Wright spricht hier von „strategic alternatives people face in pursuing their material well-being: *what you have determines what you get, and what you have determines what you have to do to get what you get.*“ (Wright 2000: 28)

22 Vgl. zu einer nicht-essentialistischen und nicht-identitären Verteidigung der Kategorien ‚Frau‘/ ‚Mann‘, der ich mich hier anschließe, Young 1994, New 1998, Gunnarsson 2011, Knapp 2009.

sich in der Tat nicht als hermetisches System mit homogenen sozialen Relationen verstehen, sondern ist voller Ambivalenzen und Ungleichzeitigkeiten. Dennoch lassen sich auf einer bestimmten Abstraktionsebene Gemeinsamkeiten in den kulturellen und sozialen Positionen ausmachen, die den als Frau/Mann positionierten Akteuren in Form *strukturell ähnlicher Aspekte ihrer Handlungssituation* entgegentreten. Damit ist auch gesagt, dass das Gemeinsame, das alle Frauen bzw. Männer verbindet, nicht auf der Ebene subjektiver Eigenschaften wie gemeinsamen Erfahrungen, Fähigkeiten oder der persönlichen Identität zu suchen ist, sondern auf der Ebene sozialer Positionierungen und damit geteilter strukturähnlicher Handlungssituationen.²³

In sozialen Interaktionen werden den als weiblich oder männlich identifizierten Akteuren von den Interaktionspartner_innen unterschiedliche Eigenschaften und Kompetenzen zugeschrieben. Diese geschlechtsspezifischen Erwartungen der jeweils anderen strukturieren deren Handlungen und Reaktionen und bilden somit einen Aspekt der Handlungssituation, mit dem ein Akteur rechnen muss. Sie folgen einer symbolischen Geschlechterordnung, die als soziales Klassifikations- und Divisionsprinzip funktioniert und durch Reihen *familienähnlicher* oder *homologer Gegensätze* (vgl. Bourdieu 2005) strukturiert ist. Die Gegensatzpaare männlicher und weiblicher Attribute wie aktiv/passiv, organisierend/ausführend, produktiv/reproduktiv, rational/emotional, öffentlich/privat usw. beinhalten zumeist eine Höherwertigkeit und Vorrangigkeit der jeweils männlichen Position (vgl. Haraway 1990) und bilden dadurch eine der Grundlagen, die zu herrschaftsförmigen Interaktionen zwischen Frauen und Männern führen. Die durch kulturelle Muster strukturierten Erwartungen anderer in je konkreten Interaktionen bilden einen Aspekt der Handlungssituation, keinesfalls aber den einzigen. Entscheidend ist zudem die relative Positionierung der interagierenden Akteure innerhalb geschlechterhierarchischer Strukturen der Arbeitsteilung, Ressourcenverteilung und institutionellen Positionen.²⁴

Die Einbettung in diesen weiteren gesellschaftlichen Kontext hat einen bedingenden Einfluss auf die je konkreten Interaktionen, indem Frauen und Männer *ungleiche Handlungsoptionen* und dadurch *ungleiche Handlungsmacht in der Interaktion* haben. Geschlecht funktioniert wie Klasse als strategische Position, die unterschiedlichen

23 Wie Lena Gunnarsson bemerkt, geht mit einer strukturähnlichen Handlungssituation eine *Tendenz* einher, ähnliche Erfahrungen zu machen und entsprechend ähnliche Fähigkeiten oder Identitäten herauszubilden: „Indeed there is a general tendency for women to have *similar* attributes, experiences and personal identities, but this comes only *indirectly* from their social position as women.“ (Gunnarsson 2008: 5) Diese Tendenz kann aber auch durch andere soziale Einfüsse überlagert und überschrieben werden, soweit, dass die Unterschiede in der Subjektivität die Gemeinsamkeiten überwiegen.

24 Auf diese doppelte Verankerung von Geschlecht in Kultur und Struktur verweist zum Beispiel Regina Becker-Schmidt mit den Begriffen *Attribuierung* (Verhaltenszuschreibungen) und *Allokation* (Zuweisung sozialer Positionen): dies. 2007: 61–65; Nancy Fraser spricht von Geschlecht als „*zweidimensionale soziale Unterscheidung*“ (Fraser 2000: 32), die sowohl in der kulturellen Statushierarchie als auch in der ökonomischen Struktur verankert ist.

Zugang zu bestimmten Tätigkeitsfeldern, bestimmten Positionen in einem Tätigkeitsfeld und, darüber vermittelt, sozial wertvollen Gütern ermöglicht. Das heißt nicht, dass die Handlungssituation für alle Frauen (bzw. Männer) dieselbe ist, also dass alle Frauen (bzw. Männer) mit denselben sozialen Möglichkeiten und Zwängen konfrontiert sind. Vielmehr sind die Handlungsalternativen, die allen als Frau/Mann klassifizierten Akteuren offen stehen, als *strukturell ähnlich* zu verstehen. Relativ unabhängig davon, um welchen gesellschaftlichen Bereich es geht (Familie, Politik, Wirtschaft oder Universität), und relativ unabhängig von der klassenmäßigen Positionierung sind es in der Regel die entsprechend der Geschlechterdichotomie als eher weiblich bestimmten Tätigkeitsfelder und Positionen – also eher die repräsentativen, reproduktiven, ausführenden usw. –, die für Frauen objektiv leichter zu erreichen sind (Vgl. zum Beispiel Gottschall 1995 und Frerichs/Steinrücke 1995).²⁵ Diese Verortung im weiteren sozialen Kontext formt die Handlungssituation interagierender Akteure unabhängig von ihren persönlichen geschlechterstereotypen Deutungsmustern und ist ein wichtiges Element zum Verständnis herrschaftsförderiger Beziehungen zwischen Männern und Frauen.

Paradigmatisch lässt sich dies an heterosexuellen Partnerschaften zwischen Männern und Frauen verdeutlichen, besonders in ihrer institutionalisierten Form der Ehe. Abstrahiert man zunächst von der Interferenz weiterer Herrschaftsverhältnisse, zum Beispiel indem man von einer geteilten Klassenposition und Herkunft der beiden Ehepartner_innen ausgeht, dann kann man sagen, dass sich die heterosexuelle Ehe als ein Herrschaftsverhältnis des Mannes über die Frau konstituiert.²⁶ Das bedeutet nicht, dass es in jeder Ehe zu Herrschaftsausübungen durch den Mann kommen muss, also dass der Mann von seiner herrschaftlichen Position aktiv Gebrauch macht, indem er *absichtlich* Herrschaft ausübt. Es bedeutet aber, dass objektiv ein Herrschaftsverhältnis besteht, insofern Mann und Frau ungleiche Handlungsmöglichkeiten hinsichtlich des weiteren sozialen Kontextes offen stehen, sodass die Frau weniger Verhandlungsmacht hat. Besonders deutlich zeigt sich dies beim klassischen Modell der „Versorgerehe“, bei dem der Mann einer Erwerbsarbeit nachgeht und die Familie versorgt, während die Frau für die häusliche, emotionale und generative Reproduktionsarbeit zuständig ist. In diesem Setting hat der Ehemann durch seine Position als ‚Ernährer‘ Macht über den Handlungsräum der Ehefrau und kann ihre Möglichkeiten zu selbstbestimmtem Handeln einschränken. Eine solche Einschränkung kann sich auf die Entwicklung und Verwirklichung von Handlungsprojekten

25 Dies ist zumindest die implizite Behauptung, wenn man von Geschlecht als Strukturkategorie spricht. Im letzten Abschnitt werde ich nochmals darauf zurückkommen.

26 Wenn ich im Folgenden von ‚Mann‘ und ‚Frau‘ spreche, dann sind damit die sozialen Positionen in der Institution Ehe gemeint, in Absehung von allen Differenzen zwischen empirischen Männern und Frauen.

in unterschiedlichen Bereichen beziehen wie Sexualität, innerfamiliale Arbeitsteilung oder die Lebensgestaltung als Ganzes.

Feministische Untersuchungen zeigen, dass auch in Partnerschaften, in der beide ein explizit egalitäres Beziehungsverständnis haben, ungleiche Arbeitsteilung und damit Machtasymmetrien entstehen (vgl. Oechsle 1998). Dies lässt sich zum einen über Verinnerlichung geschlechtsspezifischer Deutungs- und Verhaltensmuster erklären, die sich auch jenseits bewusster Intentionen auswirken. Zum anderen lässt sich anhand der ungleichen Handlungssituation der beiden Akteure verdeutlichen, warum sie in ihrer Beziehung Herrschaft reproduzieren, ohne dies zu wollen. Entscheidend sind hier die ungleichen Zugangschancen zu Positionen und sozialen Gütern, die Ehefrau und Ehemann außerhalb der Ehe haben. Da Frauen gegenüber Männern auf dem Arbeitsmarkt und bei der Entlohnung benachteiligt sind, ist es für die Ehefrau im Vergleich zu ihrem Mann schwieriger, sozial als wertvoll geschätzte Güter zu erlangen. Dadurch hat sie schlechtere Ausstiegsmöglichkeiten aus der Ehe als ihr Mann und steht in einem Abhängigkeitsverhältnis zu ihm. Diese Situation legt eine geschlechterhierarchische Arbeitsteilung in der Ehe nahe, die das Herrschaftsverhältnis weiter verfestigt. Treten Mann und Frau also schon mit unterschiedlicher Verhandlungsmacht in die Ehe ein, so wird diese durch die Ehe noch erheblich verstärkt. Denn mit der Zeit erwirbt der Mann durch seine Lohnarbeit Qualifikationen und kann Karriere machen, während die Frau auf dem Arbeitsmarkt immer mehr „abgehängt“ wird.²⁷ Die Macht, die der Ehemann objektiv hat, wird ihm also durch das soziale Feld verliehen, in das die Ehe eingebettet ist:

The power that husbands have is not the result of their own particular intentions, though they may choose to use their power to enhance their status in the family; that power is the result of the situated nature of the marriage relationship itself. The general social disposition to treat women differently from men [...] functions as an alignment that constitutes the husband's power over his wife [...]. (Wartenberg 1990: 156f.)

Die objektive Machtasymmetrie in der Beziehung zwischen Mann und Frau versetzt den Mann in die Lage, Herrschaft über seine Frau ausüben zu können. Sie kann daher ein Stück weit erklären, warum es tatsächlich in vielen Ehen zu Herrschaftsausübungen kommt, und auch, warum viele Frauen diese Herrschaft ertragen, ohne notwendigerweise von einer Verinnerlichung dieser Herrschaft ausgehen zu müssen (vgl. Fraser 2001: 327).

27 Susan Okin, auf die sich auch Fraser in ihrer Diskussion männlicher Herrschaft bezieht, spricht hier von einem „Kreislauf gesellschaftlich verursachter und entschieden asymmetrischer Verletzbarkeit durch die Ehe“ (Okin, zitiert nach Fraser 2001: 326), bei dem die untergeordnete Position der Frau in der Ehe und in der Wirtschaft sich wechselseitig stützen.

Aber diese Erklärung hat auch klare Grenzen. Wie Archer betont, sind strukturelle Zwänge als Nahelegungen zu verstehen und nicht als Determinierungen von Handlungen. Subjekte beziehen sich wertend und reflexiv auf ihre Handlungssituation und können sich unterschiedlich zu gegebenen Zwängen verhalten. Wie weit die Ehepartner_innen die Zwänge ihrer Handlungssituation selbst verinnerlicht haben oder in ein kritisches und distanzierendes Verhältnis dazu treten und wie sie dementsprechend ihre konkrete Beziehung ausgestalten, ist eine offene Frage. Zudem bin ich bisher von einem recht vereinfachten Modell ausgegangen, das von anderen Herrschaftsverhältnissen abstrahiert hat. Bezieht man diese mit ein, dann entsteht ein wesentlich komplexeres Bild der Struktur von Handlungsmöglichkeiten. Die Frage ist nun, welche Effekte unterschiedliche Überkreuzungen von Klasse und Geschlecht bei der Formung des Sets von Handlungsmöglichkeiten haben.

3.3 Effekte der Überkreuzung von Klasse und Geschlecht

Bisher bin ich davon ausgegangen, dass bestimmte Aspekte der Handlungssituation durch Geschlecht respektive Klasse bedingt werden, und zwar in Absehung vom jeweils anderen Herrschaftsverhältnis (sowie von Rassismus und weiteren Herrschaftsverhältnissen). Dies ist als eine Abstraktion von konkreten Praktiken zu verstehen, die deutlich machen sollte, dass es bestimmte strukturelle Handlungszwänge gibt, mit denen ein Akteur *qua Klassenposition* und *qua Geschlechtszugehörigkeit* konfrontiert ist. In den tatsächlichen Alltagspraktiken wirken die Handlungsbedingungen aber nicht isoliert voneinander. Da Akteure zugleich sowohl geschlechtlich als auch klassenmäßig positioniert sind, sind auch die Handlungssituationen, die ihre sozialen Praktiken einrahmen, simultan durch beide Herrschaftsverhältnisse bestimmt.

Welche Folgen hat dies für die Struktur der Handlungsmöglichkeiten? Stützen sich die simultane Positionierung in der Klassenstruktur und im Geschlechterverhältnis wechselseitig, untergraben sie sich, oder sind sie die Grundlage ganz neuartiger Herrschaftsbeziehungen? In der Debatte um Intersektionalität lag der Schwerpunkt von Anfang an auf den Handlungsmöglichkeiten *einschränkenden* Effekten, die beim Zusammenwirken mehrfacher Benachteiligungen entstehen.²⁸ Der Blick sollte aber nicht darauf verengt werden. Ich möchte vier grundsätzliche Weisen unter-

28 So ging es Kimberlé Crenshaw beispielsweise um eine besondere Qualität der sozialen Verletzbarkeit, die entsteht, wenn Akteure sowohl sexistischer als auch rassistischer Benachteiligung ausgesetzt sind (vgl. den Beitrag von Kley in diesem Band). Darauf, dass Intersektionen nicht nur vielfältige Verletzbarkeit, sondern auch strategische Vorteile mit sich bringen können, verweist u.a. Kathy Davis, allerdings nicht in Bezug zu Handlungskontexten, sondern hinsichtlich konvergierender Identitäten (Davis 2008: 26f.).

scheiden, in denen Überkreuzungen von Klasse und Geschlecht die Handlungssituation formen können. Welche davon unter welchen Bedingungen auftreten, ist eine Frage soziologischer Untersuchungen.

1. Es besteht *keine* wechselseitige Beeinflussung der klassenspezifischen und geschlechtsspezifischen Handlungszwänge. Nicht in jedem sozialen Feld und nicht für die Verwirklichung aller Handlungsprojekte sind Klasse und Geschlecht gleich relevant. Da soziale Strukturen immer nur in Relation zu subjektiven Handlungsprojekten als Möglichkeiten oder Zwänge wirken, hängt die Antwort auf die Frage, ob sich die mit Klasse und Geschlecht verbundenen Zwänge wechselseitig beeinflussen, davon ab, ob sie auf die gleichen Handlungsprojekte wirken. Es ist möglich, dass in einem bestimmten Kontext und in Bezug auf bestimmte Typen von Handlungsprojekten wie zum Beispiel die Erlangung von Gütern zur Reproduktion des materiellen Wohlergehens oder die Verwirklichung sexuellen Begehrens nur eines der beiden Herrschaftsverhältnisse relevante Einschränkungen darstellt.

2. Die mit Klasse und Geschlecht verbundenen Handlungszwänge *verstärken* sich wechselseitig. In diesem Fall sind die Zwänge, die mit der geschlechtlichen Positionierung verbunden sind, „auf einer Linie“ mit den Zwängen der klassenmäßigen Positionierung. In den Worten von Wartenberg kann man sagen: Das „gender alignment“ (Wartenberg 1990: 156), das heißt die Strukturen und Handlungen, welche die Herrschaft von Männern über Frauen stützen, und das „capitalist alignment“ (ebd.: 158), mithin die Strukturen und Handlungen, welche die Herrschaft von Kapitalist_innen über Arbeiter_innen stützen, verbinden sich zu einem übergeordneten *Gender-Capitalist-Alignment*.²⁹ Das klassische Beispiel hierfür ist das bereits erwähnte Familiennährermodell, bei dem durch den Zuschnitt des Erwerbsarbeitsverhältnisses auf den männlichen ‚Familiennährer‘ das Geschlechterverhältnis gewissermaßen in das Klassenverhältnis eingelassen ist.

3. Die unterschiedlichen Handlungszwänge sind *gegenläufig*, und es entstehen widersprüchliche und unbestimmte Handlungssituationen. In diesem Fall sind das *Gender-Alignment* und das *Capitalist-Alignment* asynchron und erzeugen uneindeutige und widersprüchliche Handlungssituationen, wodurch sich *neue Handlungsräume* eröffnen können. So kann ein Aufbrechen des fordistischen Klassenarrangements größere Spielräume hinsichtlich des Geschlechterverhältnisses mit sich bringen.³⁰ Die „schlechte Aufhebung“ des fordistischen Arrangements – ehemals gesicherte Erwerbsarbeitsverhältnisse werden prekär, das Lohnniveau fällt (relativ zum Geldwert) bei gleichzeitiger Öffnung der Arbeitsmärkte für Frauen – unterhöhlt das herkömm-

29 Mit *social alignment* bezeichnet Wartenberg die Bezogenheit und Gleichgerichtetheit von Handlungen, sodass diese in eine Richtung wirken; vgl. Wartenberg 1990: 149–153.

30 Zum Zusammenhang von Geschlechterverhältnis und Wandel in den Arbeitsverhältnissen vgl. Kurz-Scherf u.a. 2006.

liche Geschlechterarrangement in der Familie. Einerseits führt dies zu einer Situation, in der nun beide Partner_innen, also auch die Frauen, *gezwungen* sind, einer Erwerbsarbeit nachzugehen; andererseits *ermöglicht* es den Frauen, aus der Abhängigkeit ihrer Männer zu treten.³¹ Uneindeutige und widersprüchliche Handlungssituationen ergeben sich besonders bei einer Umkehrung der traditionellen klassenmäßigen Positionierung der Ehepartner_innen, also wenn die Frau eine höherwertige und besser bezahlte Lohnarbeitsstelle hat als ihr Mann bzw. dieser keiner Lohnarbeit nachgeht. In dieser Situation kann die Umkehrung des Abhängigkeitsverhältnis und der Verantwortlichkeiten in einen Widerspruch zu geschlechterhierarchischen Wertemustern geraten, die nicht nur die Vorstellungen der beiden Ehepartner_innen, sondern auch jene von deren sozialem Umfeld prägen. Dadurch können widersprüchliche Anforderungen an die Praktiken in der Familie gestellt werden, die neue Interaktionsformen erfordern und in besonderem Maße die Handlungsfähigkeit der Akteure fordern.³²

4. Die unterschiedlichen Handlungszwänge *modifizieren* sich wechselseitig, und es emergiert ein neuartiges Herrschaftsverhältnis. Während bei der wechselseitigen Verstärkung oder Gegenläufigkeit von Klasse und Geschlecht durch deren Zusammenwirken neuartige *Effekte* hinsichtlich der Handlungssituation entstehen, bedeutet eine wechselseitige Modifikation eine Beeinflussung auf der Ebene der *Wirkmechanismen*. Das heißt, dass hier die Wirkungen von Klasse und Geschlecht sich nicht mehr durch Abstraktion isolieren lassen (so wie ich es oben versucht habe), weil sie sich wechselseitig verändern. Bestimmte Zwänge würden sich demnach nur durch eine spezifische Kombination der Positionierung im Geschlechterverhältnis und in der Klassenstruktur ergeben und ein neuartiges Herrschaftsverhältnis begründen.³³ Das würde bedeuten, dass die Handlungssituation eines so positionierten Akteurs *keine Strukturähnlichkeit* mehr mit Akteuren desselben Geschlechts bzw. derselben Klasse aufweist. Denkbar wäre zum Beispiel, dass für eine bestimmte Klassenposition, etwa „qualifizierte leitende Lohnarbeiterin“, geschlechtsspezifische Kompetenzzuschreibungen und strukturelle Benachteiligungen völlig außer Kraft gesetzt sind bzw. überhaupt keine Ähnlichkeit mehr mit den Benachteiligungen von Frau-

31 Für Paare in höheren Klassenlagen zeichnet sich hier ein Trend zur bezahlten Hausarbeit ab, die wesentlich auf Arbeitsmigration angewiesen ist. Das macht deutlich, dass für ein volles Verständnis der Praktiken auch Herrschaft aufgrund der Herkunft einbezogen werden muss. Vgl. Young 1999, Rerich 2001, Lutz 2007.

32 Vgl. hierzu den sehr inspirierenden Text von Susanne Völker (2008), in dem sie die „Situationen sozialer Unbestimmtheit“ (ebd.: 79) in den Praktiken von ostdeutschen Paaren herausarbeitet. Zu widersprüchlichen Leitbildern und Anforderungen, die sich weiblicher Lebensführung stellen, siehe Oechsle 1998.

33 Möglicherweise ist dies der Punkt, den Crenshaw mit ihrer Bestimmung von Intersektionalität im Sinn hat: Eigenständige Formen von Diskriminierungen emergieren aus einem spezifischen Zusammenwirken von Klasse, Geschlecht und ‚Rasse‘.

en in anderen Klassenpositionen aufweisen. Die Handlungsoptionen dieses Akteurs wären nicht mehr durch die homologen Gegensätze produktiv/reproduktiv, rational/emotional, produzierend/präsentierend usw. strukturiert, sondern durch ganz neuartige. Es ist eine offene empirische Frage, ob sich solche Fälle der völligen Modifikation von Geschlecht durch Klasse (und ggf. rassistischer Zuschreibung) ausmachen lassen. Wären sie der Normalfall, dann würde dies in der Tat die Strukturkategorie Geschlecht in Frage stellen.

Die Bedeutung von sich überkreuzenden Herrschaftsverhältnissen für die Handlungsfähigkeit der Akteure ergibt sich in Anlehnung an Archer also aus der spezifischen Struktur des sozialen Kontextes, dem Set von Möglichkeiten und Zwängen, die durch mehrfache Positionierung entsteht. Damit ist allerdings noch nichts über die Verfasstheit der Handelnden selbst ausgesagt, über ihre innere Struktur von Bedürfnissen und Wünschen sowie über ihre personale Identität. Für ein vollständiges Bild sozialer Praktiken bedarf diese Seite ihrerseits einer eingehenden Analyse. Die Subjektivität und die Handlungssituationen, in die diese eingebettet ist und in denen sie sich entwickelt, stehen in engem Zusammenhang, fallen jedoch nicht zusammen. Wie weit Individuen sich mit ihrem herrschaftlichen Handeln identifizieren, sieht man ihren Praktiken von außen nicht an. Es kann sein, dass, wie beim „paradox of the hated dictator“ (Lovett 2010: 78), herrschaftliches Handeln allein auf Angst oder mangelnden Alternativen gründet.³⁴

Dieser Ansatz ermöglicht es einerseits, die Handlungs- und Gestaltungsräume herauszuarbeiten, die Akteure tatsächlich haben. Besonders wenn soziokulturelle Zwänge wegfallen, sich verschieben oder in sich widersprüchlich sind, zeigt sich, wie groß die Lücke zwischen sozialem Kontext sowie subjektiven Wünschen und Potenzialen ist. Überschneidungen unterschiedlicher Herrschaftsverhältnisse in den Alltagspraktiken können dabei eine Ursache für das Entstehen von Unbestimmtheitszonen sein, die von reflexiven und eigensinnigen Akteuren unterschiedlich genutzt werden können. Andererseits lässt sich mit dieser Perspektive die sozialstrukturelle „Tiefe“ der situativen Handlungskontexte ermessen. Die Tatsache, dass (herrschaftsförmige) Praktiken sozialstrukturell gerahmt sind, verweist auf die Grenzen individueller Handlungsfähigkeit. Das interaktive *Undoing* von Herrschaft in einzelnen Handlungssituationen, wie es beispielsweise von West und Fenstermaker verstanden wird, kommt nicht an die sozialen Strukturen heran, die die relative Verhandlungsmacht bedingen, mit der die Akteure in diese Interaktion eintreten. *Undoing Gender* oder *Undoing Class* kann daher nur bedeuten, diesen strukturellen Kontext selbst zu transformieren. Dies allerdings kann nur durch kollektives Handeln erreicht werden.

34 Tatsächlich dürfte sich soziale Herrschaft wohl in den meisten Fällen auf eine Mischung aus Angst und Identifizierung stützen.

Eine Erweiterung individueller Handlungsfähigkeit ist insofern auf die Etablierung kollektiver Handlungsfähigkeit angewiesen.

Literatur

- Acker, Joan (2003): The Continuing Necessity of „Class“ in Feminist Thinking. In: Knapp, Gudrun-Axeli/ Wetterer, Angelika (Hg): Achsen der Differenz. Gesellschaftstheorie und feministische Kritik II. Münster: 49–72.
- Adorno, Theodor W. (1998): Gesellschaft. In: ders.: Gesammelte Schriften, Bd. 8. Darmstadt: 9–19.
- Adorno, Theodor W. (1998): Gesammelte Schriften, Bd. 8. Darmstadt.
- Allen, Amy (1998): Rethinking Power. In: Hypatia, 13/1: 19–40.
- Archer, Margaret S. (1982): Morphogenesis versus structuration: on combining structure and action. In: The British Journal of Sociology, 33/4: 455–483.
- Archer, Margaret S. (1995): Realist social theory: The morphogenetic approach. Cambridge.
- Archer, Margaret S. (2000): Being Human. The Problem of Agency. Cambridge.
- Archer, Margaret S. (2003): Structure, Agency and the Internal Conversation. Cambridge.
- Archer, Margaret S. (2007): Making our Way through the World. Human Reflexivity and Social Mobility. Cambridge.
- Becker-Schmidt, Regina (2007): „Class“, „gender“, „ethnicity“, „race“: Logiken der Differenzsetzung, Verschränkungen von Ungleichheitslagen und gesellschaftliche Strukturierung. In: Klinger, Cornelia/Knapp, Gudrun-Axeli u.a. (Hg): Achsen der Ungleichheit. Zum Verhältnis von Klasse, Geschlecht und Ethnizität. Frankfurt am Main: 56–83.
- Becker-Schmidt, Regina/Knapp, Gudrun-Axeli (Hg) (1995): Das Geschlechterverhältnis als Gegenstand der Sozialwissenschaften. Frankfurt am Main/New York.
- Bourdieu, Pierre (2005): Die männliche Herrschaft. Frankfurt am Main.
- Casale, Rita/Rendtorff, Bargara (Hg.) (2008): Was kommt nach der Geschlechterforschung? Zur Zukunft der feministischen Theoriebildung. Bielefeld.
- Cohen, Gerald Allan (1983): The Structure of Proletarian Unfreedom. In: Philosophy and Public Affairs, 12/1: 3.33.
- Collins, Patricia H. (1995): Symposium on West and Fenstermaker’s „Doing Difference“. In: Gender and Society, 9/4: 491–494.
- Davis, Kathy (2008): Intersectionality in Transatlantic Perspective. In: Klinger, Cornelia/Knapp, Gudrun-Axeli (Hg): Überkreuzungen. Fremdheit, Ungleichheit, Differenz. Münster: 19–35.

- Frankfurt, Harry G. (1988): Freedom of the will and the concept of a person. In: ders.: The importance of what we care about. Philosophical essays. Cambridge: 11–25.
- Frankfurt, Harry G. (1988): The importance of what we care about. Philosophical essays. Cambridge.
- Fraser, Nancy (2001): Jenseits des Herr/Knecht-Modells. Über Carole Patemans The Sexual Contract. In: dies: Die halbierte Gerechtigkeit. Schlüsselbegriffe des postindustriellen Sozialstaats. Frankfurt am Main: 322–337.
- Fraser, Nancy (2001): Die halbierte Gerechtigkeit. Schlüsselbegriffe des postindustriellen Sozialstaats. Frankfurt am Main.
- Fraser, Nancy/Honneth, Axel (2003): Umverteilung oder Anerkennung. Frankfurt am Main.
- Frerichs, Petra/Steinrücke, Margarete (1995): Klasse und Geschlecht. Anerkennungschancen von Frauen im System gesellschaftlicher Arbeitsteilung. In: Aus Politik und Zeitgeschichte. Beilage zur Wochenzeitung Das Parlament B 36–37: 13–22.
- Gather, Claudia et. al. (2002): Weltmarkt Privathaushalt – Bezahlte Haushaltssarbeit im globalen Wandel. Forum Frauenforschung, Band 15. Münster.
- Gottschall, Karin (1995): Geschlechterverhältnis und Arbeitsmarktsegregation. In: Becker-Schmidt, Regina/Knapp, Gudrun-Axeli (Hg): Das Geschlechterverhältnis als Gegenstand der Sozialwissenschaften. Frankfurt am Main/New York: 125–162.
- Gunnarsson, Lena (2008): What do we mean by „women as women“? Contemporary feminist impasses and the nature of abstraction. Paper to be presented at the Annual Conference of the International Association for Critical Realism, King's College (unveröffentlicht, zitiert mit freundlicher Genehmigung der Autorin).
- Gunnarsson, Lena (2011): A defence of the category „women“. In: Feminist Theory, 12 (1): 23–37.
- Haraway, D. (1990): A manifesto for cyborgs: science, technology and socialist feminism in the 1980s. In: Nicholson, Linda (Hg): Feminism/Postmodernism. London/New York: 190–233.
- Hark, Sabine (Hg) (2001): Dis/Kontinuitäten: Feministische Theorie. Opladen.
- Jackson, Stevi (2001): Why a materialist feminism is (still) possible – and necessary. In: Women's Studies International Forum. 24/3-4: 283–293.
- Jackson, Stevi (2006): Gender, sexuality and heterosexuality. The complexity (and limits) of heteronormativity. In: Feminist Theory, 7: 105–121.
- Klinger, Cornelia (2008). Überkreuzende Identitäten – Ineinander greifende Strukturen. Plädoyer für einen Kurswechsel in der Intersektionalitätsdebatte. In: dies./Knapp, Gudrun-Axeli (Hg): Überkreuzungen. Fremdheit, Ungleichheit, Differenz. Münster: 38–67.

- Klinger, Cornelia/Knapp, Gudrun-Axeli u.a. (Hg) (2007): Achsen der Ungleichheit. Zum Verhältnis von Klasse, Geschlecht und Ethnizität. Frankfurt am Main.
- Klinger, Cornelia/Knapp, Gudrun-Axeli (Hg) (2008): Überkreuzungen. Fremdheit, Ungleichheit, Differenz. Münster.
- Knapp, Gudrun-Axeli (1995): Macht und Geschlecht. Neuere Entwicklungen in der feministischen Macht- und Herrschaftsdiskussion. In: dies./Wetterer, Angelika (Hg): Traditionen Brüche. Entwicklungen feministischer Theorie. Freiburg im Breisgau: 287–325.
- Knapp, Gudrun-Axeli (2008): „Intersectionality“ – ein neues Paradigma der Geschlechterforschung? In: Casale, Rita/Rendtorff, Bargara (Hg) (2008): Was kommt nach der Geschlechterforschung? Zur Zukunft der feministischen Theoriebildung. Bielefeld: 33–53.
- Knapp, Gudrun-Axeli (2009): Dezentriert und viel riskiert: Anmerkungen zur These vom Bedeutungsverlust der Kategorie Geschlecht. In: dies./Wetterer, Angelika (Hg): Soziale Verortung der Geschlechter. Gesellschaftstheorie und feministische Kritik. Münster: 15–62.
- Knapp, Gudrun-Axeli/Wetterer, Angelika (Hg) (1995): Traditionen Brüche. Entwicklungen feministischer Theorie. Freiburg im Breisgau.
- Knapp, Gudrun-Axeli/Wetterer, Angelika (Hg) (2003): Achsen der Differenz. Gesellschaftstheorie und feministische Kritik II. Münster.
- Knapp, Gudrun-Axeli/Wetterer, Angelika (Hg) (2009): Soziale Verortung der Geschlechter. Gesellschaftstheorie und feministische Kritik. Münster.
- Koch, Heiner (2009): Probleme des Herrschaftsbegriffs. Magisterarbeit im Fachbereich Philosophie der FU Berlin.
- Kreckel, Reinhard (1990): Klassenbegriff und Ungleichheitsforschung. In: Soziale Welt, Sonderband 7: 51–79.
- Kreckel, Reinhard (2004): Politische Soziologie der sozialen Ungleichheit, 3. Auflage. Frankfurt am Main.
- Kurz-Scherf, Ingrid u.a. (2006): Arbeit und Geschlecht im Wandel: Kontinuitäten, Brüche und Perspektiven für Wissenschaft und Politik. In: Gender... politik...online. http://web.fu-berlin.de/gpo/kurzscherf_lepperhoff_scheele.htm (09.04.2011).
- Lenz, Ilse (2007): Power People, Working People, Shadow People ... Gender, Migration, Class and Practices of (In)Equality. In: Lenz, Ilse/Ullrich, Charlotte u.a. (Hg): Gender Orders Unbound: Globalisation, Restructuring and Reciprocity. Opladen: 99–119.
- Lenz, Ilse/Ullrich, Charlotte u.a. (Hg) (2007): Gender Orders Unbound: Globalisation, Restructuring and Reciprocity. Opladen.
- Lovett, Frank (2010): A General theory of domination and justice. Oxford.

- Lutz, Helma (2007): Intime Fremde – Migrantinnen als Hausarbeiterinnen in Westeuropa. In: L'Homme. Europäische Zeitschrift für Feministische Geschichtswissenschaft. Dienstbotinnen (Sonderdruck), 18/1: 61–77.
- Mackert, Jürgen (2010): Opportunitätsstruktur und Lebenschancen. In: Berliner Journal für Soziologie, 20: 401–420.
- Marx, Karl (1960b): Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie. Bd. 1: Der Produktionsprozess des Kapitals. In: MEW, Bd. 23. Berlin.
- McCall, Leslie (2005): The Complexity of Intersectionality. In: Journal of Women in Culture and Society, 30/3: 1771–1800.
- Nicholson, Linda (Hg.) (1990): Feminism/Postmodernism. London/New York.
- Oechsle, Mechthild (1998): Ungelöste Widersprüche: Leitbilder für die Lebensführung junger Frauen. In: dies./Geissler Birgit (Hg.): Die ungleiche Gleichheit. Opladen: 185–216.
- Oechsle, Mechthild/Geissler Birgit (Hg.) (1998): Die ungleiche Gleichheit. Opladen.
- Rerrich, Maria S. (2002): Von der Utopie der partnerschaftlichen Gleichverteilung zur Realität der Globalisierung von Hausarbeit. In: Gather, Claudia et. al.: Weltmarkt Privathaushalt – Bezahlte Haushaltsarbeit im globalen Wandel. Forum Frauenforschung, Band 15. Münster: 16–29.
- Ritser, Jürgen (1998): Soziale Klassen. Münster.
- Sayer, Andrew (2005): The Moral Significance of Class. Cambridge.
- Villa, Irene (2001): Soziale Konstruktion: Wie Geschlecht gemacht wird. In: Hark, Sabine (Hg.): Dis/Kontinuitäten: Feministische Theorie. Opladen: 17–22.
- Völker, Susanne (2008): Soziologie und Geschlechterforschung in entsicherten Verhältnissen – Plädoyer für eine praxeologische Öffnung. In: Österreichische Zeitschrift für Soziologie, 33/4: 79–96.
- Wartenberg, Thomas E. (1990): The Forms of Power. From Domination to Transformation. Philadelphia.
- West, Candace/Fenstermaker, Sarah (1995): Doing Difference. In: Gender and Society, 9/1: 8–37.
- Wright, Erik O. (2000): Class Counts. Student edition. Cambridge.
- Young, Brigitte. (1999): Die „Herrin“ und die „Magd“: Globalisierung und die neue internationale Arbeitsteilung. In: Frauen-Dok, Renner Institut Wien. 99/1: 39–48. <http://www.renner-institut.at/download/texte/young.pdf> (09.04.2011).
- Young, Iris M. (1994): Thinking about Women as a Social Collective. In: Signs, 19/3: 713–738.

Intersektionalität als Herrschaftskritik? Die Kategorie ‚Klasse‘ und das gesellschaftskritische Potenzial der Intersektionalitäts-Debatte

Pia Garske (Berlin)

1. Zur ‚doppelten Leerstelle‘ in der Debatte um Intersektionalität

Die Juristin Kimberlé Crenshaw belegte 1989 anhand einer Diskussion über drei Gerichtsfälle zur Diskriminierung Schwarzer Frauen am Arbeitsplatz, dass Gleichstellungsinstrumente, die entweder ‚Frauen‘ oder ‚Schwarze¹ vor Diskriminierung schützen sollten, für diese Frauen nicht griffen. Sie waren so gestaltet, dass sie entweder die Belange weißer Frauen oder aber diejenigen Schwarzer Männer berücksichtigten, aber sie versagten dabei, Schwarze Frauen zu repräsentieren und zu schützen (Crenshaw 1998: 316ff.). Crenshaw prägte als Bezeichnung dieser Verschmelzung von Rassismus und Sexismus den Begriff Intersectionality und bewirkte damit zwei Dinge: Zum einen begründete sie damit den Ausgangspunkt der heutigen Debatte um Intersektionalität, die seitdem vor allem in der feministischen Theoriebildung der Sozial-, Geschichts-, Rechts- und Erziehungswissenschaften stark an Einfluss gewinnt. Zum anderen rief sie Kernfragen politischer Konflikte auf, die die Frauenbewegungen, aber auch andere emanzipatorische Bewegungen schon seit Mitte des 19. Jahrhunderts beschäftigten. Diese Fragen sind mit der Entwicklungsgeschichte moderner und postmoderner politischer Theorie eng verbunden. Es geht darin um Möglichkeiten und Fallstricke von Identitätspolitik² und, damit verbunden,

-
- 1 Zur Klein- bzw. Großschreibung der Begriffe ‚weiß‘ und ‚Schwarz‘ siehe Eggars u.a. 2005: 13. Ebenfalls werden in diesem Text die Begriffe ‚Rasse‘, ‚Klasse‘ und ‚Geschlecht‘ verwendet und immer in Anführungszeichen gesetzt. Dadurch soll deutlich werden, dass sie nicht als essentialistische Bezeichnungen, sondern als kategoriale Begriffe zur Analyse von unter anderem Rassismus, ungleichen Geschlechterverhältnissen und Heteronormativität sowie von kapitalistischen bzw. Klassenverhältnissen verwendet werden. Die Beziehungen dieser Kategorien untereinander sowie zu den mit ihnen beschreibbaren sozialen Verhältnissen sollen dabei nicht als analog oder gleichförmig verlaufend verstanden werden, sondern sind gerade Gegenstand der Debatte um Intersektionalität und müssen jeweils historisch-spezifisch und konkret beschrieben werden.
 - 2 Meines Erachtens tendiert der Begriff der ‚Identität‘ dazu, Vorgänge (diskursiver und materieller) sozialer Positionierungen in den Hintergrund treten zu lassen und deren Ergebnisse als ‚Eigenschaften‘ oder ‚Wesenhaftigkeit‘ von Subjekten (Individuen und Gruppen, vgl. dazu Fußnote 7) erscheinen zu lassen. So werden gesellschaftliche Verhältnisse individualisiert, und ‚Identität‘ bekommt einen essentialistischen Beigeschmack, was in der Debatte um Intersektionalität zu Recht kritisiert wird (vgl.

um die Bedingungen und die Sinnhaftigkeit angemessener Repräsentation.³ Ein weiterer Gegenstand ist die Frage, wie gesellschaftliche Strukturen mit der Handlungsfähigkeit kollektiver und individueller Subjekte zusammenhängen. Von Bedeutung für die Debatte ist zudem der *cultural turn* in den Geistes- und Sozialwissenschaften, in dessen Verlauf materialistische Theorien an Bedeutung verloren, während sich Dekonstruktionstheorien zunehmend etablieren konnten. Schließlich handelt es sich um die fortgesetzte Auseinandersetzung zwischen Kritischer Theorie und Poststrukturalismus bzw. postmoderner Dekonstruktion. Hinzu kommen unterschiedliche oder sich gegenseitig ausschließende theoretische und praktische Fokussierungen auf Gemeinwesen, Gruppen oder Individuen bzw. deren jeweilige ‚Identität‘.

Ich gehe davon aus, dass in den Auseinandersetzungen, die innerhalb der Wissenschaftstraditionen, Schulen und Bewegungen sowie zwischen ihnen geführt wurden und aus denen sich die heutigen intersektionalen Fragestellungen entwickelt haben (vgl. Klinger/Knapp 2005, Davis 2008), die Kategorie ‚Klasse‘ immer mit im Brennpunkt stand – oft als explizit benannte, aber auch als offensichtlich abwesende Kategorie. Umso erstaunlicher ist es, dass in verschiedenen Beiträgen der aktuellen Intersektionalitätsdebatte die theoretische Ausarbeitung der Kategorie ‚Klasse‘ zwar häufig als Desiderat mit herausragender Bedeutung formuliert wird, diese Ausarbeitung

Soiland 2008). Gleichzeitig ist es mir wichtig, eine deterministische Vorstellung von Subjekten als einfaches ‚Ausdruck objektiver Gegebenheiten‘ zu vermeiden. Ich gehe mit Cooper davon aus, dass einerseits das (gesellschaftliche) Dasein einer Person nicht deckungsgleich bzw. ‚identisch‘ mit einer sozialen Positionierung ist (vgl. Cooper 2004: 70), dass also auch dann, wenn ich alle gesellschaftlichen Positionierungen eines Subjekts zu benennen versuche, aus verschiedenen Gründen immer noch nicht alles über dieses gesagt ist. Subjekt-Sein (z.B. ‚ich‘) sagen zu können, sich als handlungsfähig zu erleben) entwickelt sich andererseits in einem engen Wechselverhältnis zu der Situation, in der Menschen leben – als zugleich passiver und aktiver Vorgang (vgl. Hall 2008). Der Begriff der ‚Identität‘ müsste beide Dimensionen abdecken und auf deren Verbindungen verweisen; meines Erachtens tut er das aber meist nicht, sondern er wird oft essentialisierend verwendet. Das aus dieser Problematik entstehende politische Feld zwischen (identitätspolitischen) Anerkennungsbestrebungen von marginalisierten sozialen Subjekten einerseits (vgl. Benhabib 1993, Jain 2006) und Hinweisen auf die Notwendigkeit einer ‚Selbst-Abschaffung‘ im Rahmen einer Kritik von Verhältnissen (vgl. Fraser 2003: 29) bzw. einer Dekonstruktion von ‚Identität‘ andererseits könnte in der Debatte um Intersektionalität genauer bestimmt werden. Um die damit verbundene Problematik deutlich zu machen, steht ‚Identität‘ im Text vorzugsweise in Anführungszeichen oder wird provisorisch durch ‚soziale Positionierung‘ oder ‚Subjekt-Sein‘ ergänzt.

3 Im Zusammenhang mit Repräsentationsfragen gerät immer wieder die Position der Autorin bzw. des Autors in den Fokus intersektionaler Befragung. Der vorliegende Text stellt einen Ausschnitt meiner Auseinandersetzung mit der Kategorie ‚Klasse‘ in Theorien zur Intersektionalität dar, die ich im Rahmen meiner Dissertation führe, und ist damit *work in progress*. In der Beschäftigung mit feministischer Theorie und Praxis und *Entwicklungspolitik*, die ich als meine theoretische Herkunft begreife, bin ich darauf gestoßen (worden), dass es mehr gibt, mit dem ich mich auseinandersetzen muss, um das, was ich tue, weiterhin ‚feministisch‘ nennen zu können. ‚Intersektionalität‘ habe ich deshalb zunächst als Möglichkeit wahrgenommen, eine gleichzeitig queer-feministische und kritisch-ökonomische, durch kritische Weißseinsforschung sowie postkoloniale Kritik informierte Perspektive auf gesellschaftliche Ungleichheit überhaupt denkbar zu machen.

aber immer noch aussteht: „[C]lass is invariably named but rarely theorized or developed in the multiculturalist mantra, ‚race, class, gender, sexuality‘.“ (Brown 1995, S. 61, zit. nach: Klinger/Knapp 2005) Dies stimmt besonders deshalb nachdenklich, weil seit Beginn des Eintritts der Intersektionalitätsdebatte in den deutschen Wissenschaftsbetrieb (Knapp 2000: 103–123) immer wieder gefordert wird, *gesellschaftliche Strukturen* stärker in die intersektionale Analyse einzubeziehen. So kritisieren Knapp und Klinger eine

in der amerikanischen Diskussion [...] starke Konzentration auf mikro- bis mesotheoretische Aspekte von Identität und Diskriminierung [...], während die auf der programmatischen Ebene vorausgesetzten gesellschafts- bzw. makrotheoretischen Perspektiven auf Achsen der Ungleichheit eher selten in den Blick rücken (Klinger/Knapp 2005).

Ihre Feststellung, dass in den Debatten „um die Triade Klasse, ‚Rasse‘/Ethnizität und Geschlecht [...] die Begriffe [...] in erster Linie als Identitätskategorien aufgefasst, also auf der Subjektebene angesiedelt werden“ (ebd.), widerspricht in Bezug auf die Kategorie ‚Klasse‘ derjenigen Joan Ackers. Acker stellt dar, dass ‚Klasse‘ im Gegensatz zu ‚Geschlecht‘ und ‚Rasse‘/Ethnizität häufig direkt als an die Strukturbene gebunden gedacht werde: „While different conceptualizations exist, class is frequently seen as macrostructural, while race and gender are, at least implicitly, analysed as meso or micro structural.“ (Acker 2003: 53) Intersektionalitätstheorien, darin sind sich viele Autor_innen wieder einig, würden bisher jedoch vor allem und mit Erfolg zur Untersuchung der Mikro- und der Mesoebene verwendet, also für die Ebene von handelnden Individuen sowie deren ‚Identitäten‘ und Differenzierungspraktiken (vgl. K. Davis 2008).

Es gibt also eine doppelte Leerstelle in der theoretischen Konzeption von Intersektionalitätstheorie, die sowohl die Kategorie ‚Klasse‘ betrifft als auch die Ausdehnung von Intersektionalitätstheorie auf die Strukturbene – und insgesamt eine Klärung dessen, was dort untersucht werden soll. Zwar gibt es Versuche, die Kategorie ‚Klasse‘ in intersektionale Ansätze einzubeziehen; diese beschäftigten sich jedoch, so beklagt Tove Soiland, mit ‚Klasse‘ ebenfalls vor allem auf der Mikroebene oder versuchten, ‚Klasse‘ zu dekonstruieren (z.B. Gibson-Graham 2000: 1–22). Eine Folge davon sei, dass ein Begriff wie

„working classness“ (Yuval-Davis 2006, S. 195), [...] ein Wort, das offenbar ganz im Sinne von intersextionality in Anlehnung an Blackness und womenhood gebildet wurde, zu uns als ‚Klassismus‘ zurückkehrt (Soiland 2008).

Aus einem Begriff, der ursprünglich einen Funktionszusammenhang bezeichnen sollte, werde dadurch eine persönliche Eigenschaft bzw. ein „Wesenszug“, der eine „bestimmte Personengruppe“ betreffen solle (ebd.). Dadurch wird jedoch auch

Klassenzugehörigkeit primär als ‚Identität‘ eines Individuums und nicht als *Ausdruck gesellschaftlicher Produktions- und Herrschaftsverhältnisse* – also unter Einbeziehung der Strukturebene – analysiert.⁴

Die fehlende Theoretisierung der Strukturebene hängt offenbar mit der fehlenden Theoretisierung der Kategorie ‚Klasse‘ zusammen. Um besser nachvollziehen zu können, woher diese doppelte Leerstelle kommt und welche Möglichkeiten bestehen, sie zu füllen, halte ich es in Anlehnung an Gudrun-Axeli Knapp für aufschlussreich, sich noch einmal umzuwenden und zu betrachten, auf den Trümmern und mit dem Gepäck welcher Theorien und Auseinandersetzungen (vgl. Knapp 2005: 249–265) sich das *Erkenntnisinteresse*, für das der Begriff der Intersektionalität steht (vgl. Vorrink/Garske: i.V.) entwickelt hat.⁵

2. Die Frage danach, was fehlt: Ursprünge intersektionaler Politik

Wird der Kern von Intersektionalität darin gesehen, in jeder Emanzipationsbewegung und in jeder Theorie der Befreiung die Frage danach zu stellen, was noch fehlt⁶, so können Ursprünge der Debatte bereits in Olympe de Gouges‘ „Erklärung der Rechte der Frau und Bürgerin“ von 1791 gesehen werden. De Gouges stellte diese Frage an die bürgerlich-männliche „Erklärung der Menschen- und Bürgerrechte“

4 Zu den Versuchen, ‚Klasse‘ stärker einzubeziehen, zählt eben jenes Plädoyer von Acker (2003) sowie „Intersektionalität als Mehrebenenanalyse“ von Degele und Winkler (2009), das sich konzeptionell stark an Klinger 2003 anlehnt. Bei Acker lässt sich jedoch ebenfalls die von Soiland kritisierte Tendenz beobachten, ‚Klasse‘ analytisch eher einseitig auf der Mikroebene zu erschließen, als umgekehrt zugleich auch ‚Rasse‘ und ‚Geschlecht‘ makrostrukturell zu untersuchen. Es findet mithin eine einseitige Integration statt. Anders bei Degele/Winkler: Dort werden vier Kategorien jeweils auf der Mikro-, der Meso- und der Makroebene untersucht. Allerdings bleibt hier, ähnlich wie bei Klinger, die strukturelle Analyse von ‚Geschlecht‘, ‚Körper‘ und ‚Rasse‘ sehr stark auf deren Bedeutung für den Arbeitsmarkt beschränkt; zudem wird ‚Rasse‘ nur im Hinblick auf Nationalität und Migration verhandelt, wodurch andere strukturelle Rassismuskontexte unerschlossen bleiben. Die Diskussion ist von einer gelungenen Einbindung von Klasse also noch entfernt.

5 Gerade der Stand der Diskussion in Frankreich entzieht sich bisher meiner Kenntnis; ich hoffe, dass der Tagungsband hier einen Beitrag zur Vernetzung leisten kann.

6 Ich möchte mich hier den Herausgeber_innen in ihrer Definition von Intersektionalität als „Konstitution von Differenz und Ungleichheit in spezifischen historischen Konstellationen und Verhältnissen als Ergebnis [...] verwobener, oft widersprüchlicher, sozialer, ökonomischer, rechtlicher, politischer und kultureller (Transformations-)Prozesse bzw. interagierender sozialer wie normativer und symbolischer Praktiken“ anschließen (www.intersectionality.org). Dabei begreife ich ‚Intersektionalität‘ nicht als Paradigma oder in sich geschlossene Theorie, sondern als Platzhalterbegriff für ein *Erkenntnisinteresse* (Vorrink 2009, Vorrink/Garske i.V.), dem es darum geht „immer auch noch die andere Frage zu stellen“ (Matsuda 1991: 1189), also als Frage nach den nicht gestellten Fragen. Als solches Erkenntnisinteresse hat Intersektionalität für mich zunächst einen genuin herrschaftskritischen und politischen Hintergrund, der bei weitem älter ist als der Begriff selbst (vgl. Hull et. al. 1982, Combahee River Collective 1982, überblickhaft dazu Walgenbach 2007: 25).

(1789) und damit an die Ideen der Aufklärung und der französischen Revolution mit ihrer ausformulierten Kritik an Feudalismus und Absolutismus. Etwas mehr als 100 Jahre später sah Clara Zetkin durch die Anhänger_innen der „Gleichberechtigung für beide Geschlechter“ (Zetkin 1958: 18) vor allem die Belange *bürgerlicher* Frauen vertreten. Sie kritisierte, dass es nicht genüge, „Frauenrechte“ einzufordern, wenn es eigentlich um die Veränderung der Gesellschaft und die Überwindung sozialer Ungleichheit gehe. In ihrer Schrift „Zur Geschichte der proletarischen Frauenbewegung Deutschlands“ (1928) differenzierte sie folgerichtig zwischen unterschiedlichen politischen Interessen von Frauen. Diese Unterschiede zwischen Frauen führte sie auf deren unterschiedliche soziale Positionen im Produktionsprozess und in der Gesellschaft – also auf ihre Klassenzugehörigkeit – zurück. Mit den uns heute zur Verfügung stehenden Begrifflichkeiten ausgedrückt könnten wir sagen, dass Zetkin die Kategorie „Frau“ als identitäre Grundlage für emanzipatorische Forderungen ablehnte und auf Unterschiede zwischen Frauen verwies, die sie unmittelbar in deren sonstiger sozialer Existenz begründet sah. Sie fragte nach der Kategorie ‚Klasse‘ in den sich entwickelnden Frauenbewegungen und nach der Kategorie ‚Geschlecht‘ in der Arbeiter_innenbewegung (vgl. Zetkin 1894: 14ff.). Zetkin leistete damit einen Beitrag zur Integration von Frauen in die sich entwickelnden sozialistischen und kommunistischen Bewegungen in Europa. Sie beharrte auf der Wichtigkeit, sich mit den Bedürfnissen und Überzeugungen von Frauen, die aus deren konkreter sozialer Lage erwachsen, zu beschäftigen und kritisierte die bürgerliche Frauenbewegung für die Verallgemeinerung ihres Standpunktes und ihr unsolidarisches, den Kapitalismus stützendes Verhalten.

In den USA griff Sojourner Truth 1851 in ihrer Rede „Ain’t I a Woman“ den gleichen Konflikt unter anderen Vorzeichen auf. Bei der Frauenversammlung in Akron, Ohio griff sie die von anwesenden Männern vorgebrachte Begründung an, Frauen stehe kein Wahlrecht zu, weil sie auch in anderen Belangen auf die Hilfe von Männern angewiesen seien. Truth wies die verbreiteten Vorstellungen – mit denen Frauen das Wahlrecht verweigert wurde – von einem „weiblichen Wesen“, das weich, hilfsbedürftig und unselbstständig sei, zurück. Sie bewies dabei, dass diese Vorstellungen sich – selbst noch als Stereotyp – zugleich ausschließlich auf die Lebenswelt weißer Frauen bezog (Truth 1851). In der US-amerikanischen Gesellschaft des 19. Jahrhunderts, die auf Sklaverei, Segregation und Rassismus gründete, befanden sich weiße und Schwarze Frauen *als Gruppen*⁷ in grundsätzlich verschiedenen sozialen

7 Ich gehe davon aus, dass die Erfahrung, eine gesellschaftliche Positionierung zu teilen, Grundlage der Konstitution gesellschaftlicher Gruppen ist. Diesem Gruppenbegriff lege ich das an Marx’ Klassenbegriff orientierte Verständnis von „Gruppen“ bei Collins sowie den von Sartre entlehnten Begriff der „Seriellen Kollektivität“ von Young zugrunde (vgl. Collins 1998: 201–228, Young 1994: 713–738).

Positionen. Truth entlarnte die rassistischen Vorannahmen in der sexistischen Verweigerung des Frauenwahlrechts und zeigte gleichzeitig, wie unterschiedliche soziale Positionierungen *jenseits* der Kategorie ‚Geschlecht‘ mit unterschiedlichen Interessen und Standpunkten *innerhalb* einer durch ‚Geschlecht‘ strukturierten Gruppe zusammenhingen. Angela Davis sieht in Truths Rede einen Höhepunkt in der aufeinander bezogenen (bereits intersektionalen?) Entwicklung der abolitionistischen und der Frauenrechtsbewegungen in den USA: Zusätzlich zur Selbstermächtigung Schwarzer Menschen in den Südstaaten hätten viele vor allem bürgerliche Frauen, befreit von der Pflicht zur Lohnarbeit und zeitlich und finanziell in der Lage, sich politisch zu betätigen, die abolitionistische Bewegung unterstützt. Dabei seien sie notwendigerweise in die Lage geraten, auch für sich selbst Sprech- und Repräsentationsrechte einzufordern (Davis 1982: 42, 61ff.). Die entstehende Frauenbewegung zur Erlangung des Wahlrechts habe sich in Formen und Inhalten zwar stark an der abolitionistischen Bewegung orientiert und sei von deren Vertretern unterstützt worden. Weder die Positionen Schwarzer Frauen noch die der Arbeiter_innen in den Fabriken des Nordens wurden aber in der weiteren Entwicklung der entstehenden Frauenbewegung vertreten. Trotz der gemeinsamen Kämpfe gegen Abolitionismus und Frauenunterdrückung sei eine „radikale Theorie und Praxis“ in einem „Bündnis von Arbeitern, Schwarzen und Frauen“ (ebd.: 68) nicht realisiert worden. In den 1970er Jahren setzten radikale Kritiken Schwarzer Feministinnen genau an diesem Punkt an (u. a. Combahee River Collective 1982, Lorde 2004, hooks 1984). In ihren Einsprüchen sehen Autor_innen den Beginn der heutigen Debatte um die Verbindungen von Herrschaftsverhältnissen (vgl. Walgenbach 2007).⁸

Ich verstehe die Argumentationen von Davis und auch die von Zetkin hier so, dass sie von der Notwendigkeit ausgehen, ‚Geschlecht‘ als Strukturkategorie wahrzunehmen, das heißt, sie verstehen ‚Geschlecht‘ als Platzanweiser für die soziale Position. Hingegen verweigern sie sich einem Denken, das von einer Ausschließlichkeit dieser Kategorie bzw. der Unteilbarkeit ‚der Erfahrung‘ ‚der Frauen‘ ausgeht. Gleichzeitig denken Zetkin und Davis mehrere Kategorien sozialer Ungleichheit zusammen⁹, und zwar sowohl auf der Ebene von Subjekten als auch auf der Ebene von

-
- 8 Mir ist bewusst, dass ich hier politische Interventionen retrospektiv als intersektional einordne, die deutlich vor der Begriffsprägung durch Crenshaw stattgefunden haben und insofern nicht zur Intersektionalitätsdebatte *im engeren Sinn* gehören (vgl. Vorrink/Garske i.V.). Mit anderen Autor_innen (vgl. Collins 1990, überblickend Walgenbach 2007) gehe ich aber davon aus, dass diese Interventionen den Weg für die Debatte bereitet haben. Zugleich haben sie vielen Themen, die als scheinbar neue theoretische Erkenntnisse in der Intersektionalitätsdebatte auftauchen, schon vorgegriffen. Auf die Ursprünge der Debatte in politischen Bewegungen hinzuweisen, soll nicht bedeuten, eine vereinheitlichende Erzählung etablieren zu wollen, aber es soll eine Genealogie von politischen Praxen und kritischen Theorien ermöglichen.
- 9 Zetkin thematisiert Klassenzugehörigkeit und Geschlechterverhältnis(se), Davis die Wechselwirkungen von Rassismus, Kapitalismus und Sexismus.

Repräsentation und sozialen Strukturen. Sie tun dies, indem sie einerseits die Inhalte, Ziele und Interessen emanzipatorischer Bewegungen identifizieren und andererseits auf die Verbindung dieser Interessen mit den sozialen Positionierungen ihrer Repräsentant_innen (bzw. auch derer, die dort *nicht* vertreten sind) hinweisen. Auch wenn Zetkin dafür kritisiert werden kann, dass sie Klassenzugehörigkeit letztlich doch als determinierend für die Interessenlage von Frauen begreift, führen sie und Davis eine Analyse politischer Bewegungen durch, die das darin verhandelte Wissen *situiert* (vgl. Haraway 1988), und zwar sowohl materialistisch als auch repräsentationstheoretisch. Die Ursprünge der Debatte um Intersektionalität legen somit weder eine Ausblendung der Kategorie ‚Klasse‘ nahe noch beschränken sie sich auf die Thematisierung *entweder* der Subjekt- *oder* der Strukturebene.¹⁰ Woher kommen also die vielbeklagten Leerstellen von ‚Klasse‘ und Strukturebene in der Debatte um Intersektionalität?

3. Postmoderne Verunsicherungen

Für die europäische und die US-amerikanische Debatte um Intersektionalität gaben vor allem die historischen Entwicklungen seit dem Zweiten Weltkrieg wichtige Impulse. Das formelle Ende des Kolonialismus in Asien und Afrika, die entstehenden Bürgerrechtsbewegungen, die zweite Welle der Feminismen – vor allem die kritischen Interventionen Schwarzer Frauen – und die Herausbildung einer Linken, deren Politik nicht mehr um den „männlichen Industriearbeiter“ zentriert war (Eley 2002: viii), sowie schließlich der Zusammenbruch des kommunistischen Blocks standen in enger Wechselwirkung mit der Entwicklung der theoretischen ‚Post‘-Ansätze (Postfordismus, Postmoderne, Poststrukturalismus, Postkolonialismus) und der Debatte um die Entwicklung des Neoliberalismus. Ein zentraler Bestandteil dieser Entwicklungen, der sowohl die politisch-praktische Ebene als auch den Bereich der Theorieentwicklung berührt, ist die Infragestellung universalistischer Theorien oder ‚großer Erzählungen‘, an deren Stelle eine Vielzahl nicht-universalistischer bzw. partikularer Geschichten treten. Damit verbunden ist zudem die Infragestellung der Idee einer Geschichte, die das Wesen des Menschen darstellt, sowie die Infragestellung der Idee eines Subjekts, das seine Umwelt gedanklich durchdringen (transzendieren) kann und autonom handelnd im Zentrum der (seiner) Geschichte steht (vgl. Benhabib 1993: 10f.). Ich betrachte die Debatte um ‚Intersektionalität‘ als eine direkte Erbin dieses postmodernen Streits um Universalismus, der darüber hinaus

10 Am Rande sei erwähnt, dass Zetkin und Davis gemeinsam haben, dass ihre theoretischen Überlegungen in eine politische Praxis eingebunden sind. Es würde den Rahmen des Artikels sprengen, wollte man untersuchen, ob es hier einen Zusammenhang zwischen der Verwurzelung von Theorien in politischen Praxen und deren Einbezug von Strukturen und der Kategorie ‚Klasse‘ gibt.

noch lange nicht beigelegt ist. Darin wird meines Erachtens auch verhandelt, mit welcher Legitimität über ‚gesellschaftliche Strukturen‘, also *Ordnungssysteme jenseits der Ebene konkret beobachtbarer individueller Handlungen*, überhaupt gesprochen werden kann. Deshalb ist dieser Streit für die Frage nach der Verhandlung von ‚Klasse‘ und Strukturen in der Intersektionalitätsdebatte von Bedeutung.

3.1 Kritik ohne Philosophie – Kritik ohne Zähne?

Im Bereich feministischer Theorieentwicklung hat an prominenter Stelle Nancy Fraser Aspekte dieses Streits bearbeitet. Gemeinsam mit Linda Nicholson geht sie in „Social Criticism without Philosophy“ (veröffentlicht 1988) mit Jean Francois Lyotard, den sie als Stellvertreter postmodernen Denkens bemüht, hart ins Gericht: Seine vor allem gegen den Marxismus gerichtete Argumentation zielt darauf, eine Sozialkritik zu denken, die ohne *master narratives*, ohne einen übergreifenden (Lyotard würde sagen „totalitären“) Begriff von Gerechtigkeit auskommt. Philosophische Metadiskurse, ob historisch oder „foundational“, seien nicht privilegiert, sondern Diskurse unter vielen und deshalb als Legitimation politischen Handelns unbrauchbar (vgl. Fraser/Nicholson 1990: 22). Einzig zulässig sei eine „justice of multiplicities“ (Lyotard 1984: 4–14, zit. nach Fraser/Nicholson 1990: 23), die in einem sozialen Feld angesiedelt sein müsse, das heterogen und untotalisierbar sei. Fraser und Nicholson fragen daraufhin, anhand welcher normativen Grundlagen diese „dezentralisierte Pluralität demokratischer, selbst-regulierender Gruppen, deren Mitglieder die Normen ihrer Praxen selbstständig problematisieren“ (ebd.: 23, Übersetzung P.G.), ihre Entscheidungen trifft. Denn Lyotard schließt jede übergreifende normative Theorie aus, die Grundlage einer solchen Vision sein könnte. Fraser und Nicholson schlussfolgern, dass in Lyotards Version der Postmoderne kein Platz ist für „sich durchdringende Achsen der Stratifikation, für eine Kritik von umfassenden Verhältnissen der Dominanz und Subordination entlang von Linien wie *gender*, *race* und *class*“ (ebd.: 23, Übersetzung P.G.). Ihrer Kritik zufolge schließt Lyotards Version postmodernen Denkens die gesellschaftstheoretische Verhandlung von Makrostrukturen aus, die Ungleichheit institutionalisieren (ebd.: 24).¹¹ Dieser Version der Postmoderne stellen sie einen postmodernen Feminismus entgegen, der „plural und

11 Fraser und Nicholson meinen gerade nicht, dass Postmoderne und Feminismus sich ausschließen, sondern ihre Kritik an Lyotards Version der Postmoderne führt sie zur Entwicklung ihrer Version einer „Sozialkritik ohne Philosophie“ (ebd.). Damit suchen sie einen Mittelweg zwischen Theorien, die den Anspruch haben, universalisierbar zu sein, und solchen, die quasi ohne normative Anbindung nur noch Einzelhandlungen und spezifische Situationen untersuchen. Bemerkenswert ist hier, dass Fraser und Nicholson nicht ausschließlich ‚Klasse‘ mit einer makrostrukturellen Analyse verknüpfen, sondern auch ‚Rasse‘ und ‚Geschlecht‘.

komplex konstruierte Konzeptionen sozialer Identität“ umfasst, wobei Gender als ein relevanter Strang unter anderen gefasst wird, neben „*class, race, ethnicity, age* und *sexual orientation*“ (Fraser/Nicholson 1990: 35). Was sie hier skizzieren, ist im Prinzip ein Begriff von Intersektionalität, der sich mit der vielschichtigen Konstruktion von „Identität“ (soziale Positionierung und Subjekt-Sein) befasst, sodass eine Orientierung auf die Makrostrukturanalyse beibehalten werden kann.

3.2 Der Streit um Differenz

Es bleibt hier bei einer Skizze, mit der Fraser jedoch ein paar Jahre später in den „Streit um Differenz“ intervenierte (Fraser 1993: 59–79). In dieser Diskussion suchte sie eine Position zwischen Seyla Benhabib als Vertreterin kritischer Theorie¹² und Judith Butler als Vertreterin eines poststrukturalistischen Feminismus. Benhabib sieht die Grundlagen feministischer Gesellschaftskritik durch postmodernes Denken gefährdet (Benhabib 1993: 9–30), während Butler auf die permanenten Ausschlüsse eines universalisierenden Denkens hinweist, das ein identitäres Subjekt als Ausgangspunkt benötigt (Butler 1993: 31–58). Fraser bezeichnet diese Auseinandersetzung als den Aufbau „falscher Gegensätze“ (Fraser 1993: 60). Ihnen entgegen stellt sie die Ansicht, dass „Thesen über ‚die Frau‘ unumgänglich“ seien,

aber immer der Revision ausgesetzt; sie sollten in einer nicht auf normative Grundlagen gestützten (non-foundationalist) und fallibilistischen Einstellung vorgebracht werden. Des Weiteren sollten die Annahmen, die solchen Thesen zugrunde liegen, genealogisiert, von kontextualisierenden Erzählungen eingefasst sowie kulturell und historisch spezifiziert werden (ebd.: 74).¹³

Damit beschreibt Fraser aus philosophischer bzw. theoretischer Perspektive im Grunde das, was von Kimberlé Crenshaw als strukturelle, politische und repräsentative Intersektionalität gefasst wird (Crenshaw 1991). Fraser grenzt sich zwar von einer spezifischen Art postmodernen Denkens ab, ihr Versuch einer Aufhebung der „falschen Gegensätze“ gelingt jedoch nicht ganz. Sie findet keine Position „in der Mitte“ zwischen Spezifik und Partikularismus einerseits sowie normativen Theorien und Universalismus andererseits, sondern treibt die Entwicklung eines tatsächlich postmodernen Feminismus voran. Dabei leugnet sie nicht das Paradox einer Gesellschaftskritik ohne Normen, das sich aus Sicht einer kritischen Theorie auftut, sondern baut auf ihm auf. Sie plädiert für die Vorstellung einer „Kritik als gleichzeitig

12 So liest Fraser die Auseinandersetzung als eine „Debatte über die jeweiligen Vorzüge der kritischen Theorie und des Poststrukturalismus“ (Fraser 1993: 59).

13 Fraser favorisiert hier also eine philosophische Vorstellung, nach der es keine unfehlbare, überhistorische Erkenntnisinstanz gibt.

situiert *und* der Selbstreflexion zugänglich, als potenziell radikal *und* als abhängig von Verbürgtheiten“ (Fraser 1993: 76). Fraser will von „einer Beziehung zur Geschichte ausgehen, die *anti-foundationalist* und politisch in einem ist und die ein Feld vielfältiger Geschichtsschreibung fördert, das *sowohl* kontextualisiert *als auch* vorläufig totalisierend ist“. Ihr Ziel ist es,

von kollektiven Identitäten eine Auffassung (zu) entwickeln, nach der diese zugleich diskursiv konstruiert und komplex sind, nach der sie das kollektive Handeln ermöglichen und für Mystifizierungen empfänglich sind und derzufolge sie sowohl der Dekonstruktion als auch der Rekonstruktion bedürfen (Fraser 1993: 76f.).

Benhabib und Butler arbeiten sich sowohl an Theorien als auch an der jeweils anderen als Stellvertreterin dieser Theorien ab. Da Butler bzw. ihre Argumente in dieser Debatte für eine Kritik an der von Benhabib verteidigten Kritischen Theorie stehen, geht es im ‚Streit um Differenz‘ nicht nur um unterschiedlicher Auffassungen, die nebeneinander existieren. Vielmehr geht es auch um theoretische Gegensätze: Entweder gibt es universalisierbare Normen für Emanzipation und Freiheit, oder es gibt sie nicht bzw. diese Normen schaffen wiederum Ausschlüsse und widersprechen damit ihren Zwecken. Nancy Fraser versucht dennoch, die Orientierung auf emanzipatorische Normen nicht aufzugeben und zugleich dem darin steckenden Universalismus durch Strategien der *historischen Spezifizierung und Kontextualisierung* kritisch zu begegnen: Sie wagt den ‚Ritt auf zwei Pferden‘.

3.3 Historischer Reitunterricht – der Streit um universelle Befreiungserzählungen

In der Debatte um Intersektionalität wird häufig die Notwendigkeit betont, der historischen Spezifik und ‚Gewordenheit‘ von Unterdrückungsverhältnissen, ‚Identitäten‘ und gesellschaftlichen Strukturen Rechnung zu tragen (neben Fraser z.B. auch Brah/Phoenix 2004: 76). Allerdings wird dabei selten geklärt, wer diese Geschichte schreibt, was darunter verstanden wird und welcher Geschichtsbegriff diesem Wunsch nach Historisierung zugrunde liegt. Die Forderungen nach historischer Kontextualisierung erfolgen vor allem durch Nicht-Historiker_innen, es kann sogar von einer bisher weitgehenden Abwesenheit von Historiker_innen in der Debatte um Intersektionalität gesprochen werden.¹⁴ Auch wenn ich damit Gefahr laufe, mich oberflächlich von der Frage nach ‚Klasse‘ in Intersektionalitätsansätzen zu entfernen,

14 Ich danke Vera Kallenberg für diese Anmerkung. Die Debatte könnte als ahistorisch wahrgenommen werden, wenn darin Intersektionalität vor allem auf einer *synchronen* Ebene untersucht wird und nicht auch auf einer *diachronen* bzw. ohne eine Historisierung der synchronen Ebene (zu den Begriffen *diachron* und *synchron* in Bezug auf intersektionale Positionierungen vgl. auch Mecheril 2008).

möchte ich hier exemplarisch auf eine der vielfältigen Debatten zum Thema aus dem Bereich der Geschichtsschreibung, namentlich der Subaltern Studies eingehen. Diese Debatte zeigt meines Erachtens, dass alleine die Forderung nach historischer Kontextualisierung von ‚Identitäten‘ (Subjekt-Sein) und ‚Strukturen‘ noch keine einfache Lösung bereithält, denn dort, in den Debatten über Geschichtsschreibung, tun sich Probleme auf, die denen ähneln, die Fraser im Bereich feministischer Theoriebildung verhandelt.

Der Historiker Gyan Prakash, Mitglied der Subaltern Studies Group, formulierte 1988 ein Plädoyer für eine indische Geschichtsschreibung ohne teleologische Entwicklungserzählungen. Diese solle ‚post-foundationalist‘ sein, indem sie mit universellen, vor allem marxistischen und soziohistorischen ‚großen Erzählungen‘ bricht, die ein Subjekt der Geschichte, sei es Individuum, Klasse oder Struktur, voraussetzen (Prakash 2003: 177). Sie solle stattdessen eine – der Intersektionalitätsdebatte ganz ähnliche – „politics of difference“ – racial, class, gender, ethnic, national and so forth“ ermöglichen. Er verteidigt eine Geschichtsschreibung der „kleinen Erzählungen“, immer unter der Voraussetzung, dass diese „Identitäten“ als vorläufig und konstruiert betrachtet werden (ebd.: 185). Gleichzeitig solle sie auch „post-orientalist“ sein, indem sie sich der erneuten Kolonialisierung der „Dritten Welt“ als „idealem“ Ort, von dem aus „westliche Tradition“ besonders gut kritisch dekonstruiert werden könne, widersetzt (ebd.: 186).

Diesem Statement folgte ein Schlagabtausch zwischen Prakash sowie Rosalind O’Hanlon und David Washbrook, die Prakash das „Reiten auf zwei Pferden“ vorwarfen (O’Hanlon/Washbrook 2000: 216). Die Argumente in diesem Disput sind für die Intersektionalitätsdebatte nicht uninteressant. Sie beschäftigen sich mit Repräsentation und der Handlungsfähigkeit des Subjekts in Strukturen, berühren aber auch eine Frage, die von einem universalistischen Standpunkt aus gesehen äußerst kompliziert ist: Wann und für wen ist es bedeutsam, die Entwicklung von Heterogenität und ‚Identität‘ (Positionierung und Subjekt-Sein) sowie ‚partikularer‘ Normen- bzw. Erzählsysteme jenseits der ‚großen Erzählungen‘ zu denken? Wie kann die Positionierung von Subjekten in Verhältnissen sozialer Ungleichheit analysiert und kritisiert werden, ohne dabei ein Sprechen von Subjekten aus marginalisierten Positionen unhörbar zu machen? Wie können solche marginalisierten Positionen als Handlungsorte mit eigenem Recht begriffen werden, die eine Emanzipation aus totalisierenden Erzählungen und Verhältnissen sozialer Ungleichheit trotz Marginalisierung überhaupt erst ermöglichen?¹⁵

15 Auch diese Frage ist natürlich nicht neu. Eine materialistische Verhandlung findet sich z.B. bei Althusser, deren psychoanalytisch-feministische Weiterentwicklung bei Butler (2001) sowie speziell in Bezug auf die Bedeutung und Entwicklung von ‚Identität‘ bei Hall (2008).

O'Hanlon und Washbrook argumentierten, Prakashs Vision einer multiplen Geschichtsschreibung, 'von unten' beinhaltet gleichzeitig die Vorstellung, dass historische Ereignisse quasi aus sich selbst heraus erklärbar sind und keiner gesellschaftlichen Deutung (damit beziehen sie sich v. a. auf die marxistische Geschichtsschreibung) bedürfen (O'Hanlon/Washbrook 2000: 198). Damit werde einem Essentialismus der Repräsentation Vorschub geleistet und ein „possessiver Exklusivismus“ befördert, in dem die einzige akzeptable Form der (historischen) Repräsentation die „Selbstrepräsentation“ von „Insidern“ sei (ebd.: 206). Angesichts ihrer Diagnose, dass

postmodernist approaches desperately lack a sense of history, a capacity for that labour of remembrance and understanding through which agents become able to experience history in an active way, to orient themselves individually and collectively in the present, and so to act“ (ebd.: 202),

werfen sie Prakash vor, trotz kritischer Intention mit seiner „postmodernen Theorie“ in eine gefährlich unpolitische Richtung zu steuern. Die Ansätze, an denen er sich orientiere, lieferten eine „Epistemologie, die sich der Untersuchung ihrer eigenen Entstehung hartnäckig verweigert“ (ebd.: 214). Demgegenüber verweisen O'Hanlon und Washbrook auf eine „transatlantische Reise“¹⁶ postmodernen Denkens, beginnend in Frankreich. Ab den 1960er Jahren seien diese Theorien in den USA verstärkt rezipiert worden, wobei vor allem die Aspekte der Selbst-Repräsentation auf den fruchtbaren Boden einer „self-consciously multi-minority academic culture“ und deren intensiver Beschäftigung mit multiplen und konfigrierenden „Identitäten“ gefallen seien (ebd.: 214).¹⁷ Die gewachsene Popularität sei jedoch mit einer textuellen „Gentrifizierung“ (ebd.) einhergegangen, die die Theorien stark ihres vormals radikal politischen Charakters entkleidet und sie in der amerikanischen Kultur des Liberalismus domestiziert habe. Auffällig besonders an den postmodernen Debatten um „Identitäten“ sei jedoch, dass darin *class* bzw. materielle Verhältnisse und Beziehungen oft unter den Tisch fielen:

16 Vgl. Knapp (2005) zur „transatlantischen Reise“ intersektionaler Debatten in umgekehrter Richtung, von den USA nach Europa.

17 O'Hanlon und Washbrook geht es weniger darum, die Beschäftigung mit Individuen und ‚Identitäten‘ abzuwerten. Sie sehen aber in postmodernem Denken die Gefahr, ganz mit der Analyse gesellschaftlicher Strukturen zu brechen. Deshalb betonen sie den „flexiblen“ Charakter einer Struktur- bzw. Systemanalyse, der ebenfalls Raum für die Untersuchung widerständiger Praxen lasse: „[I]t is unclear why a system or process should by definition be incapable of generating differences or raising resistances. Capitalism as most contemporary Marxist historians see it indeed constitutes a system or process but one inherently conflictual and changeful, incapable of realizing or of stabilizing itself. It produces and operates through a wide variety of social relations of production and exploitation, which are themselves in constant transformation. Although its forces may shape forms of resistance, they do not predetermine its outcomes, for no hegemonic system can pervade and exhaust all social experience, least of all one which fails to meet so many human and social needs.“ (O'Hanlon/Washbrook: 199).

Not only do participants on these debates frequently ignore questions of class, but they see themselves also as having to challenge the larger intellectual tradition of historical materialism that establishes those questions as central. (O'Hanlon/Washbrook: 214)

Mit dieser Kritik werde jedoch wenig zur Weiterentwicklung kritischer Geschichtsschreibung beigetragen, im Gegenteil:

What all this begins to look very like, in fact, is a new form of [...] Western capitalist and imperialist culture: the bad conscience of liberalism, still struggling with the continuing paradox between an ideology of liberty at home and the reality of profoundly exploitative political relations abroad, and now striving to salve and re-equip itself in a postcolonial world with new arguments and better camouflaged forms of moral authority. (ebd.: 215)

Ein Resultat der Verbreitung postmodernen Denkens in Diskursen zu Minorität sei die Verstärkung der „wellknown hostility of American political culture to any kind of materialist or class analysis“ (ebd.).

O'Hanlon und Washbrook verknüpfen dieses Fehlen der Kategorie ‚Klasse‘ und materialistischer Analyse argumentativ mit drei Faktoren: Sie begreifen es als direkten Effekt der Verschmelzung postmodernen Denkens mit den Ideen des US-amerikanischen liberalen Individualismus vor dem Hintergrund einer „akademischen Kultur multipler Minoritäten“. In ihrer Kritik an Letzterer blenden sie jedoch aus, dass diese Kultur ein Bestandteil einer auch akademischen Institutionalisierung der jahrzehntelangen Anstrengungen und Kämpfe der feministischen und antirassistischen Bürgerrechtsbewegungen war. Die Akademie, frei mit Poulantzas verstanden als ein Ort der „Verdichtung gesellschaftlicher Kräfteverhältnisse“ (Poulantzas 2002: 159), ist trotz ihrer Einbindung in die kapitalistische Verwertung von Wissen ein Ort, an dem um Bedeutungen, Definitionen und gesellschaftliche Normen gerungen wird, an dem Machtverhältnisse verschoben und/oder festgeschrieben werden können. Aus der emanzipatorischen Kritik an tradierten Inhalten und Formen etablierten sich dabei auch neue Normen des akademischen Forschens und der Generierung von Wissen, beispielsweise Gender- und/oder Diversity Studies, die ihrerseits einer kritischen Revision unterzogen werden können. Die Bewegungen, denen die – nicht unproblematische – Etablierung minoritärer Forschungsperspektiven an den Universitäten ihre Existenz verdankt, teilen dabei mit O'Hanlon und Washbrook die Vorstellung, dass es zumindest *möglich* sein müsse „that there may be some forms of knowledge which are emancipatory rather than tainted and complicit“ (ebd.: 203). Dies schließt allerdings weder ‚Klasse‘ als Kategorie noch Strukturanalyse als Methode aus.

Aus einer anderen Perspektive stellt Myra Marx Ferree die Bedeutung des US-amerikanischen Liberalismus für die geringe Thematisierung von ‚Klasse‘ in Intersektionalitätstheorien heraus. Als wichtigen Faktor benennt sie das historische Fehlen einer starken sozialistischen Bewegung in den USA. Bedingt durch die amerikanische

Geschichte würden Fragen sozialer Ungleichheit in den USA eher in Begriffen und Analogien zur Kategorie ‚race‘ und nicht zu ‚class‘ thematisiert (Ferree 2009: 92). In Europa, namentlich in Deutschland, sei dies umgekehrt: Hier sei historisch die Problematisierung sozialer Ungleichheit viel stärker in Begriffen von ‚Klasse‘ geschehen, dafür finde ein Zugang zu und über ‚race‘ jedoch sehr viel weniger statt. Ob diese Analyse zutreffend und haltbar ist, ist umstritten (vgl. Kallenberg 2012). Für die Debatte um Intersektionalität lässt sich aus diesen Überlegungen allerdings der – vielleicht wenig revolutionäre – Schluss ziehen, dass es unerlässlich ist, Entstehungszusammenhänge von Theorien, aber auch deren Wandlungen, beispielsweise durch „Reisebewegungen“ (vgl. Knapp 2005) genau zu untersuchen. Auch die Debatte um Intersektionalität ist *situiert*. Das bedeutet hingegen nicht, sich mit dem Status Quo hinsichtlich der doppelten Leerstelle von Klasse und Struktur abfinden zu müssen.

4. Intersektionalität als Wiedereinsetzung von ‚Klasse‘ in ein Projekt kritischer Sozialanalyse

Als Verlustrechnung gelesen geht es in den Debatten zwischen Benhabib und Butler sowie zwischen Prakash und O’Hanlon/Washbrook um den politisch problematischen Verlust historisch-materialistischer Theorie als emanzipatorisches Werkzeug und erkenntnisleitende Praxis und um die Leerstelle der Kategorie ‚Klasse‘. Aus einer anderen Perspektive gelesen geht es hingegen nicht um einen Verlust, sondern um die postmoderne und postkoloniale *Erweiterung* und Legitimierung von kritischem Wissen *zusätzlich* zu dem, was sich mit den Instrumenten historisch-materialistischer bzw. Kritischer Theorie gewinnen lässt. Das setzt die Erweiterung des Kreises derer voraus, die an der Generierung von Wissen beteiligt sind, und nimmt die *Frage danach, was fehlt* (vgl. Matsuda 1991), ernst. Angenommen, ‚Klasse‘ und materialistische Theorie sind – in den Augen ‚der Postmoderne‘, wie sie O’Hanlon und Washbrook sehen – nur eine Kategorie bzw. eine Theorie unter anderen. Weiter angenommen, es gilt das ‚Versprechen‘ der Postmoderne, die Geschichten zu hören, die von den ‚großen‘ Erzählungen nicht erzählt werden. Darüber hinaus gälte die Maßgabe, alle diese Geschichten sowohl auf ihren Entstehungskontext hin zu befragen als auch im Hinblick auf die Position, von der aus sie ‚erzählt‘ werden. Dann wäre tatsächlich eine Möglichkeit denkbar, „auf zwei Pferden gleichzeitig zu reiten“ und ‚Klasse‘, ebenso wie Perspektiven auf gesellschaftliche Strukturen, als notwendige und relevante Analysekategorien wieder einzuführen. Damit wäre es möglich, normative herrschaftskritische Begriffe von Befreiung und Emanzipation zu entwickeln und politisch mit ihnen zu arbeiten sowie gleichzeitig deren Genealogie offenzulegen. Dies wäre eine Genealogie, die sich nicht mit einer historischen und lokalen

Spezifikation der Begriffe zufrieden gibt, sondern auch deren diskursive, materielle und machtpolitischen Entstehungsbedingungen untersucht, sie also *situier*t und nicht relativiert.

Intersektionalität als heuristisches Instrument birgt die Möglichkeit in sich, gleichzeitig sehr viele unterschiedliche Ebenen, Kategorien und Erzählungen berücksichtigen zu können, ohne sie hierarchisieren zu müssen. Es hat das Potenzial, eine Situierung von Wissen, Subjektpositionen und der Analyse gesellschaftlicher Strukturen leisten zu können. Die bisher weit verbreitete absichtliche oder unbewusste Trennung der Mikroebene und der daran gekoppelten Analyse von ‚Rasse‘/ ‚Ethnizität‘ und ‚Geschlecht‘ sowie der Strukturebene mit einer Beschränkung auf die Analyse von Klasse ließe sich mit einer ‚interaktiven‘ Konzeption von Intersektionalität (Ferree 2009: 85) überwinden. Ferree formuliert dies so: „In einem solchermaßen komplexen System ist *gender* keine Dimension mehr, die auf die Organisation von Reproduktion und Familie beschränkt ist, *class* wird nicht mehr nur mit Ökonomie gleichgesetzt, und die Kategorie *race* wird nicht mehr vorrangig auf Ethnizitäten, Nationen und Grenzen reduziert, sondern alle Prozesse, die systematisch Familien, Ökonomien und Nationen organisieren, sind gemeinsam/gleichzeitig mit den Bedeutungen von *gender*, *race* und *class* konstruiert (co-constructed), die darin ausgedrückt und verfestigt werden, einzeln oder miteinander verbunden.“ (ebd., Übersetzung und Kursivsetzung P.G.).

Zuletzt nähern wir uns also wieder dem Ausgangspunkt. Erneut stehen am Ende zwei Desiderate: zum einen, die Kategorie ‚Klasse‘ wieder bzw. stärker in intersektionale Analysen zu integrieren und umfassender auszuarbeiten. Zum anderen, Kategorien nicht nur als Differenzkategorien, sondern auch als *Kategorien sozialer Verhältnisse* zu fassen, um gesellschaftliche Strukturen sozialer Ungleichheit besser analysieren zu können. Es konnte gezeigt werden, dass diese Leerstellen keine Zwangsläufigkeit besitzen, sich nicht logisch auf die historischen Wurzeln der Debatte und den Verlauf ihrer Entwicklung zurückführen lassen. Stattdessen finden sich an verschiedenen Punkten immer wieder Einschlüsse, Auseinandersetzungen um ‚Klasse‘ und damit die Möglichkeiten einer integrierten, komplexen Kritik von Verhältnissen sozialer Ungleichheit. Für die weitere Entwicklung der Intersektionalitätsdebatte ist zu hoffen, dass die darin angebotenen Chancen, ‚Klasse‘ in eine gesellschaftstheoretische Analyse sozialer Ungleichheitsverhältnisse zu (re-)integrieren, genutzt werden.

Literatur

Um eine bessere historische Einordnung der Debattenentwicklung zu ermöglichen, wird bei Beiträgen, die schon früher oder zuerst an anderem Ort veröffentlicht wurden, das Jahr der Erstveröffentlichung dem Jahr der zitierten Ausgabe vorangestellt.

- Acker, Joan (2003): The Continuing Necessity of ‘Class’ in Feminist Thinking. In: Knapp, Gudrun-Axeli/Wetterer, Angelika (Hg.): Achsen der Differenz. Gesellschaftstheorie und feministische Kritik. Münster: 49–72.
- Althusser, Luis (1977): Ideologie und ideologische Staatsapparate. Hamburg/Berlin (West).
- Becker-Schmidt, Regina/Knapp, Gudrun-Axeli (2000): Feministische Theorien zur Einführung. Hamburg.
- Benhabib, Seyla (1991) (1993): Feminismus und Postmoderne. Ein prekäres Bündnis. In: Benhabib u.a. (Hg.) (1993): 9–30.
- Benhabib, Seyla/Butler, Judith/Cornell, Drucilla/Fraser, Nancy (Hg.) (1993): Der Streit um Differenz: Feminismus und Postmoderne in der Gegenwart. Frankfurt am Main
- Brah, Avtar/Phoenix, Ann (2004): Ain’t I a Woman? Revisiting Intersectionality. In: Journal of International Women’s Studies. 2004/5/3: 75–86.
- Butler, Judith (1991) (1993): Kontingente Grundlagen: Der Feminismus und die Frage der „Postmoderne“. In: Benhabib u.a. (Hg.) (1993): 31–58.
- Butler, Judith (2001): Psyche der Macht. Das Subjekt der Unterwerfung, Frankfurt am Main.
- Chaturvedi, Vinayak (Hg.) (2000): Mapping Subaltern Studies and the Postcolonial. London/New York.
- Collins, Patricia H. (1990): Black Feminist Thought. Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment. Cambridge, MA/London.
- Collins, Patricia H. (1998): Some Group Matters. Intersectionality, Situated Standpoints, and Black Feminist Thought. In: dies.: Fighting words. Black women and the search for justice. Minneapolis: 201–228.
- Combahee River Collective (1977) (1982): A Black Feminist Statement. In: Hull u.a. (Hg.) (1982): 13–22.
- Cooper, Davina (2004): Challenging Diversity. Rethinking Equality and the Value of Difference. Cambridge.
- Crenshaw, Kimberlé (1989) (1998): Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory, and Antiracist Politics. In: Phillips, Anne (Hg.): Feminism and Politics. Oxford/New York: 314–343.

- Crenshaw, Kimberlé (1991): Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence Against Women of Color. In: The Board of Trustees of Leland Stanford Junior University. Stanford Law Review 1991, Juli.
- Davis, Angela (1981) (1982): Rassismus und Sexismus. Schwarze Frauen und Klassenkampf in den USA. Berlin (West).
- Davis, Kathy (2008): Intersectionality as buzzword: A sociology of science perspective on what makes a feminist theory successful. In: Feminist Theory, 2008/9: 67–85.
- Degele, Nina/Winker, Gabriele (2009): Intersektionalität. Zur Analyse sozialer Ungleichheit. Bielefeld.
- de Gouges, Olympe (1791): Deklaration der Rechte der Frau und Bürgerin. In: Schröder, H. (Hg.) (1979): Die Frau ist frei geboren. Texte zur Frauenemanzipation, Bd. I: 1789–1870. München: 36–49.
- Eggers, Maureen Maisha/Kilomba, Grada/Piesche, Peggy/Arndt, Susan (Hg.) (2005): Mythen, Masken und Subjekte. Kritische Weißseinsforschung in Deutschland. Münster.
- Eley, Geoff (2002): Forging Democracy. The History of the Left in Europe, 1850–2000. Oxford/New York.
- Ferree, M. M. (2009): Inequality, intersectionality and the Politics of Discourse: Framing Feminist Alliances. In: Lombardo u.a. (Hg.): The Discursive Politics of Gender Equality: Stretching, Bending and Policy-Making. Unveröffentlichte Korrekturfassung: <http://www.ssc.wisc.edu/~mferree/documents/Intersectionality-0209-clean.pdf> (28.03.2010).
- Fraser, Nancy (1991) (1993): Falsche Gegensätze. In: Benhabib u.a. (Hg.) (1993): 59–79.
- Fraser, Nancy (2003): Soziale Gerechtigkeit im Zeitalter der Identitätspolitik. Umverteilung, Anerkennung und Beteiligung. In: dies./Honneth, A.: Umverteilung oder Anerkennung? Eine politisch-philosophische Kontroverse. Frankfurt am Main: 14–128.
- Fraser, Nancy/Nicholson, Linda J. (1988) (1990): Social Criticism without Philosophy: An Encounter between Feminism and Postmodernism. In: Nicholson, Linda (Hg.): Feminism/postmodernism (Thinking Gender). New York/London: 19–38.
- Garske, Pia/Vorrink, Andrea (i.V.): Intersektionalität. In: <http://docupedia.de>, Online-Lexikoneintrag in Vorbereitung.
- Gibson-Graham, J.K./Resnick, Stephen A./Wolff, Richard D. (2000): Introduction. Class in a Poststructuralist Frame. In: dies. (Hg.): Class and its Others. Minneapolis: 1–22.

- Gibson-Graham, J.K./Resnick, Stephen A./Wolff, Richard D. (Hg) (2000): *Class and its Others*. Minneapolis.
- Hall, Stuart (1994) (2008): Alte und neue Identitäten, alte und neue Ethnizitäten. In: ders. (1994): 66–88.
- Hall, Stuart (1994) (2008): *Ausgewählte Schriften 2. Rassismus und kulturelle Identität*. Hamburg.
- Haraway, Donna (1988): *Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective*. In: *Feminist Studies*, 1988/14/3: 575–599.
- hooks, bell (1984): *Feminist Theory from Margin to Center*. Cambridge, MA.
- Hornung, E./Günther-Saeed, M. (Hg) (im Erscheinen): *Zwischenbestimmungen. Geschlecht und Identität jenseits der Fixierbarkeit?* Frankfurt am Main.
- Hull, Gloria/Scott, Patricia B./Smith, Barbara (Hg) (1982): *But some of us are brave. All the Women are White, All the Blacks are Men. Black Women's Studies*. Old Westbury.
- Jain, Anil (2002) (2006): Differenzen der Differenz. Umbrüche in der Landschaft der Alterität. <http://differenzenderdifferenz.pdf> (28.04.2011).
- Kallenberg, Vera (2012): „Intersektionalität“ als „histoire croisée“: zum Verhältnis von „Intersektionalität“, Geschlechterforschung und Geschichtswissenschaften. In: Hornung, E./Günther-Saeed, M. (Hg): *Zwischenbestimmungen. Geschlecht und Identität jenseits der Fixierbarkeit?* Würzburg, S. 75–118.
- Knapp, Gudrun-Axeli/Wetterer, Angelika (Hg) (2003): *Achsen der Differenz. Gesellschaftstheorie und feministische Kritik*. Münster.
- Knapp, Gudrun-Axeli/Klinger, Cornelia (2005): Achsen der Ungleichheit – Achsen der Differenz. Verhältnisbestimmungen von Klasse, Geschlecht, ‚Rasse‘/Ethnizität. In: *Transit – Europäische Revue*, 2005/29. http://www.iwm.at/index.php?option=com_content&task=view&id=333&Itemid=340 (03.10.2010).
- Knapp, Gudrun-Axeli (2000): Achsen der Differenz – Strukturen der Ungleichheit“. In: dies./Becker-Schmidt, Regina: *Feministische Theorien zur Einführung*. Hamburg: 103–123.
- Knapp, Gudrun-Axeli (2005): Race, Class, Gender: Reclaiming Baggage in Fast Traveling Theories. In: *European Journal of Women's Studies*, 2005/12: 249–265.
- Lorde, Audre (1980) (2004): Age, Race, Class, and Sex: Women Redefining Difference. In: McClintock, Anne/Shohat, Ella/Mufti, Aamir R. (Hg): *Dangerous Liaisons: gender, nation, and postcolonial perspectives*. Minneapolis: 374–380.
- Matsuda, Mari (1991): Beside My Sister, Facing the Enemy: Legal Theory out of Coalition. In: *Stanford Law Review*, 43/6: 1183–1192.
- McClintock, Anne/Shohat, Ella/Mufti, Aamir R. (Hg) (1997) (2004): *Dangerous Liaisons: gender, nation, and postcolonial perspectives*. Minneapolis.

- Mecheril, Paul (2008): „Diversity“. Differenzordnungen und Modi ihrer Verknüpfung. In: Heinrich Böll Stiftung: Dossier: Politics of Diversity. http://www.migration-boell.de/web/diversity/48_1761.asp (13.12.2010).
- Nicholson, Linda (Hg.) (1990): Feminism/postmodernism (Thinking Gender). New York/London.
- O’Hanlon, Rosalind/Washbrook, David (1992) (2000): After Orientalism: Culture, Criticism and Politics in the Third World. In: Chaturvedi, Vinayak (Hg): Mapping Subaltern Studies and the Postcolonial. London/New York: 191–219.
- Phillips, Anne (Hg.) (1998): Feminism and Politics. Oxford/New York.
- Poulantzas, Nicos (1977) (2002): Staatstheorie. Politischer Überbau, Ideologie, Autoritärer Etatismus. Hamburg.
- Prakash, Gyan (1988) (2000): Writing Post-Orientalist Histories of the Third World: Perspectives from Indian Historiography. In: Chaturvedi, Vinayak (Hg): Mapping Subaltern Studies and the Postcolonial. London/New York: 163–190.
- Soiland, Tove (2008): Die Verhältnisse gingen und die Kategorien kamen. Intersektionality oder Vom Unbehagen an der amerikanischen Theorie. In: querelles.net, 2008/26. <http://www.querelles-net.de/index.php/qn/article/view/694/702> (23.03.2010).
- Truth, Sojourner (1851): Ain’t I a Woman? <http://www.feminist.com/resources/artspeech/genwom/sojour.htm> (03.10.2010).
- Vorrink, Andrea (2009): Interdependente Differenzverhältnisse. Eine machttheoretische Perspektive zwischen Theorie und politischer Praxis. Bielefeld (unveröffentlichte Diplomarbeit).
- Walgenbach, Katharina (2007): Gender als interdependente Kategorie. In: dies./Dietze, Gabriele/Hornscheidt, Antje/Palm, Kerstin (Hg): Gender als interdependente Kategorie. Neue Perspektiven auf Intersektionality, Diversität und Heterogenität. Opladen/Farmington Hills: 23–64.
- Walgenbach, Katharina/Dietze, Gabriele/Hornscheidt, Antje/Palm, Kerstin (Hg) (2007): Gender als interdependente Kategorie. Neue Perspektiven auf Intersektionality, Diversität und Heterogenität. Opladen/Farmington Hills.
- Young, Iris Marion (1994): Gender as Seriality: Thinking about Women as a Social Collective. In: Signs, 19:3, 1994: 713–738.
- Zetkin, Clara (1894): Die Arbeiterinnen- und Frauenfrage der Gegenwart. Berlin.
- Zetkin, Clara (1928) (1958): Zur Geschichte der proletarischen Frauenbewegung Deutschlands. Berlin.

Intersectionality, Feminist Theory, and Global History

Jana Tschurenev (Zürich)

This demand to think contemporary power in its complexity and interarticulations remains incontrovertibly important even in its impossibility. (Butler 1993: 19)

1. Introduction

Post-structuralism, it seems, is currently sharing the fate of the grand narratives which the cultural turn set out to bury. Reduced to its gaps and inconsistencies, it appears now as feminism's impasse (Alaimo/Hekman 2008: 1). In their volume "Material Feminisms", Stacy Alaimo and Susan Hekman thus called for a "material turn" in feminist theory. Instead of taking refuge from a dangerous biology in discourse and language, feminism should again try to grasp the full materiality of the human body and the natural environment. Within the diverse cluster of debates emerging around the "buzzword intersectionality" (Davis 2005), Cornelia Klinger and Gudrun Axeli Knapp (2008) at the same time called for a "social re-turn." Intersectionality would be a perspective to revive the (feminist) Critical Theory tradition that has been in crisis due to the historical constellation which Fraser (1997) summarized as "the post-socialist condition" – most prominently the crisis of Marxism and the cultural turn's challenge to societal macro-narratives. At the same time, they suggest, the debates on intersectionality would profit from a social theory which looks at the history and interrelations between modern structures of domination. Cultural analysis, Knapp and Klinger argue, the study of complex identities and experiences, needs to be complemented with structural accounts of inequality. The "social re-turn" they propose seeks to take seriously and at the same time go beyond the reflexivity achieved by the cultural turn. Knapp thus invites researchers to the 'construction site' of critical social theory. The aim is nothing less than a fundamental "re-vision" of European modernity. "European societies", she argues, "historically emerged as simultaneously modern, expansive-capitalist, bourgeois-patriarchal, nationalist and – in different degrees – imperial ones." (Knapp 2008a: 56-7; transl. JT). And it is the critical heuristic device of intersectionality which can offer orientation for this project of revising the fundamental patterns of societal organization as well as domination in modern European societies, and which, moreover, would help bridging the gap between critical social theory and the politics of deconstruction (Knapp 2008a,b; Klinger/Knapp 2008: 12).

In this paper¹, I contrast Klinger's and Knapp's project with another current of research which aims at re-visioning modernity, the emergent field of global history. After a short review of how some earlier feminist theories have dealt with the core problem of intersectionality, i.e., the problem of different "vectors of power require[ing] and deploy[ing] each other" (Butler 1993: 18) in complex modern societies, I argue that a current feminist social theory should take seriously the interventions of post-colonial studies – one of the 'post'-currents often associated with the 'cultural turn' – and the new approaches to writing global history inspired by it. I particularly refer to their efforts to overcome Eurocentric models of world historical development which can be found in different versions of classical social theory, including Weberian accounts of rationalization and modernization theories, as well as some Marxist or historical materialist approaches. I suggest that the development of modern technologies and institutions of control and domination in Europe cannot be studied in isolation from the framework or a global modernity. I will conclude with some remarks on the question of how to deal with the infinite complexity of the global "informatics of domination" (Haraway 1991) when analyzing particular historical constellations of power and difference.

2. Linking Systems of Oppression

Generations of feminists and other critical scholars have already "bit their teeth off" (Winker/Degele 2008: 194) trying to conceptualize structural relations between different forms of domination.² The tricky question of how to theoretically grasp the relation between capitalism and patriarchy has been a major preoccupation of Marxist and materialist versions of feminism. In his "Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staates" (orig. 1884), Friedrich Engels identified the invention of private property as the common source of class domination, state power and patriarchy (for a critique, see Lerner 1987). Engels' implicit expectation that, with the removal of the common source, all domination would disappear haunted the left for a long time. Moreover, Engels' formulation of the materialist conception of history was both fundamentally challenged and further elaborated on in materialist feminist thought. On one hand, his assumption of the "production of means of subsistence"

1 Some of the issues raised here have been previously discussed with my friend and colleague Urs Lindner. I want to thank Patricia Purtschert and Christine Whyte for their comments on this paper.

2 Within the more or less orthodox Marxist framework deployed by many critical theorists of the 1970s, the debates were often centered on capitalism, i.e. the relation between capitalism and patriarchy, capitalism and racism. Significantly less attention was paid to the intersection of racism, class, and gender (Davis 1982).

and the “production of people” as determining force of history³, was critically reformulated as the need to give equal explanatory weight to ‘material reproduction’ and ‘generative reproduction’ when it comes to understanding the dynamics and patterns of societal development (Beer 1990, 1993). More recent accounts usually add a third form that can be summarized as ‘symbolic reproduction’ (Jackson 2001, 2006). On the other hand, Engels’ dichotomous contrasting of labor and family, though heavily criticized, could be associated with ‘dual systems theories’.⁴ Feminist accounts which applied such a dual systems framework (for instance: Hartmann 1981), often associated one mode of reproduction with one gendered social space: material reproduction taking place in the male-gendered capitalist economy; generative reproduction in the female-gendered household.

Within such a framework, the question was how to grasp the relation between the two systems, capitalism and patriarchy. The argument developed and contested within a broad international debate on the productivity of domestic labor (connected to the ‘wages for housework’ movement) was the notion of a functional necessity of women’s unpaid domestic labor for capitalist economy, or at least, an enhancement of capitalists’ profit rate by their indirect (and within the family: direct) oppression of women (Dalla Costa/James 1973). These debates stimulated feminist research and produced important insights, for instance on the historical emergence and contingent coupling of modern forms of domestic labor and the rise of capitalist labor markets (Bock/Duden 1977). However, as Angela Davis critically pointed out, with their concentration on the figure of the housewife, they took the normative femininity of white and/or middle class women of the second half of the 20th century as the paradigm of female experience in general. Pointing at a policies aiming at the “deliberate dissolution of [black] family life” in Apartheid South Africa, she argues that “domestic life” could actually “be dispensed with by the South African version of capitalism,” a fact disproving the assumption “that the services performed by women in the home are an essential constituent of wage labour under capitalism.” (Davis 1981). As Beer (1996: 24) suggested, feminist theory’s inability to prove the productive character of women’s domestic labor was not so much seen

3 „Nach der materialistischen Auffassung ist das in letzter Instanz bestimmende Moment in der Geschichte: die Produktion und Reproduktion des unmittelbaren Lebens. Diese ist aber selbst wieder doppelter Art. Einseits die Erzeugung von Lebensmitteln, von Gegenständen der Nahrung, Kleidung, Wohnung und den dazu erforderlichen Werkzeugen; anderseits die Erzeugung von Menschen selbst, die Fortpflanzung der Gattung. Die gesellschaftlichen Einrichtungen, unter denen die Menschen einer bestimmten Geschichtsepoke und eines bestimmten Landes leben, werden bedingt durch beide Arten der Produktion: durch die Entwicklungsstufe einerseits der Arbeit, anderseits der Familie.“ (Engels 1892: 27-28)

4 Another factor for the development of dual systems theories might be a Victorian preoccupation with women’s ‘separate sphere’ which found its way into feminism (Bock 2006: 53).

as a positive result of social scientific research, but rather as a failure of feminist social theory itself.

Other feminists suggested breaking free from the theoretical (and political) union with Marxism. They stressed that there was no necessary connection, but a political alliance of patriarchy and capitalism. Sexism, in this view, appeared as an instrument for creating fission in the labor class and for buying laboring men's consent by means of gender privileges (Hartmann 1981). This was an important argument for feminist empowerment within the left – it was not feminism that destroyed the unity of the proletarian subject, but, on the contrary, sexism. Moreover, it contained an important insight in the gender politics inherent in some of the labor struggles in the late 19th and 20th centuries. However, racism could not be adequately theorized within this approach (Joseph 1981).⁵

I want to conclude this section with a short discussion of Klinger's recent suggestions for theoretically linking "intersecting identities" with "interlocking structures of oppression." (Klinger 2008) In order to "reconstruct the meaning of the three structural categories" class, gender, and ethnicity, as she puts it, Klinger goes back to their "point of origin" in the *Sattelzeit*, the period of 1750-1850 in which the semantics of modern Europe were shaped (Klinger 2008: 55). Industrialization, the making of the bourgeois family, and the development of the idea of sovereignty of the people (*ethnos*), she claims, lead to a fundamental change in the three structural categories which basically organize any society: labor (*Arbeit*), body (*Körper*), and otherness (*Fremdheit*). These structural categories – or, as she also puts it: the order of things, the order of life, and the construction of 'we' and 'them' – produce the personal categories of class, gender, and ethnicity. They are, moreover, linked to three domains in the composition of the social structure: economy, household, and nation state provide goods, subjectivities and ethnic identities, respectively. Three basic features of reproduction, three personal categories, three domains in the social structure; Klinger thus adds another system to the dual systems of patriarchy and capitalism: the nation state based on ethnic nationalism, from which she deduces also the tendency of imperial expansion. History and society, it appears, unfold systematically and can be 'reconstructed' from the original meaning of core 'categories' of European philosophy.

It appears to be difficult, from this starting point, to establish a conversation with a postcolonial critique of a European philosophy of history and with Foucauldian-

5 A similar instrumentalist argument appeared in the discourse which looked at racism's role in capitalist society: racism inhibited labor class union, legitimized the inequalities and rationalized the tensions produced by capitalist markets (cf. Balibar/Wallerstein 1998). Approaches which assigned equal structural weight to the capitalist mode of production and racialised domination (Hall 1996) remained in the minority.

genealogical perspectives that seek to deconstruct these very ‘categories’. As several critics have already pointed out, Klinger’s reduction of the complexity of power relations in modern societies to three, and only three, structural categories is barely compatible with the efforts to contextualize, historicize, and de-naturalize them (Putschert/Meyer 2010: 137.) The point I want to make is that adding a third system will not overcome the problems connected to dual systems theories: the family is not the exclusive site for the (re-)shaping of subjectivities, which historically can be as much associated with the expansion of mass schooling and other disciplinary technologies developed by state administrators as well as non-governmental social reformers (Miller 1998). People also adjust and negotiate their sexual and gender identities in work places (Lorenz/Kuster 2007). That a lot of labour takes place in households, is again emphasized by the growing international research current on female migrant domestic workers. As Patricia Hill Collins argues, we should seek a new critical stance which “moves us from additive, separate systems approaches to oppression and toward what I now see as the more fundamental issue of the social relations of domination”, which are interlocked “within a more generalized matrix of domination.” (Collins 1990: 221-38) This has been at the heart of the intersectionality debate, emerging from Black Feminist thought in the 1980s.

3. Intersectionality and the History of the Modern World

How can the critical heuristic device of intersectionality offer orientation for re-inspecting the history of modernity and its ‘matrix of domination’? In their seminal volume *Recasting Women* (1989) the Indian historians Kumkum Sangari and Sudesh Vaid formulated a program for a feminist historiography, which I think could also stand as a research program within the framework of intersectionality. “A feminist historiography”, they propose, “rethinks historiography as a whole and discards the idea of women as something to be framed by a context, in order to be able to think of gender difference as both structuring and structured by the wide set of social relations.” (Sangari/Vaid 2006: 3)⁶ Social relations of domination, or ‘asymmetrical power relations’, as the global history discourse (for instance Conrad/Randeria 2002) puts it more often, can be analyzed not only at their points of intersection. They can also be linked to the making of institutional arrangements, legal regulations, and the development of technologies of rule and regulation, as well as the crafting of complex and at times highly unstable ‘grammars of difference’ (Stoler/Cooper 1996).

⁶ For the related concept of gender as an interdependent category cf. Walgenbach et al. (2007).

In this section, I discuss some interventions from the fields of post-colonial studies, new imperial history, and global history which reevaluate previous conceptions and studies of history, and suggest understanding modernity as a global constellation. I particularly include authors who would have something to offer in the context of the above-mentioned framework.⁷ The first intervention is the post-colonial critique of Eurocentrism – understood, in short, as taking an ideal type of the ‘civilized’ (later: modern, developed) state of European societies as normative model and end of societal development, against which to measure the state of societies imagined in different ways as Europe’s other (Said 1979 Chakrabarty 2000). Eurocentrism can be traced in the European social sciences since the 18th century, as for instance Meek (1976) has shown for Scottish enlightenment (paradigmatic: Millar 1773). The notion was all too often that if one just studied European societies (or rather: England, France, and/or Germany) and later the USA, the path for the whole globe was laid open, the basic structures of society and its development discovered.⁸ This attitude did not stop short of critical and leftist currents. An often cited example is Historical Materialism, even if the status and extent of Eurocentrism in Marx’ own writings and different Marxist traditions remains contested (Bartolovich/ Lazarus 2002; Lindner 2011). I think that the ignorance toward relations of domination, in which they were on the privileged side, is also one of the crucial fallacies of Western feminism.

Analyzing British feminists’ involvement with Empire, Antoinette Burton has argued that those did not only “reproduce the moral discourse of imperialism; they embedded modern western feminism deeply within it.” (Burton 1990: 295) Indian women, especially, “acted as a foil against which British feminism gauged its own progress.” (Burton 1990: 295) As Clare Midgley’s study on the early 19th century campaigns against widow-burning in India shows (Midgley 2000), British women activists contrasted their own ‘liberty’ to the degraded state of ‘the Indian woman’ as her husband’s “slave, instead of the help-meet” (Chapman 1839). While they did neither question the colonial knowledge about Indian women, nor the gender hierarchy of their own society, claiming a particularly female colonial authority, i.e., a motherly responsibility to care for women and children abroad, opened a way for British women to public debate and activism, a way that could still be reconciled with evangelical norms of femininity. The strategy of using the Empire as a vehicle

7 “Some of the most challenging work to derive from Said’s Orientalism”, observed Barbara Ramusack and Antoinette Burton (1994: 470), “fails to deal with operations of gender in the constitution of orientalist discourses or the implications of feminist literary criticism for critiques of orientalism – so much so that ‘one blushes’, as Virginia Woolf wrote of Kipling, ‘as if one had been caught eavesdropping at some purely masculine orgy’.”

8 A classical version of this would be Rostow 1991; for a critique of the development discourse Escobar 1995.

for self-empowerment was also deployed by later 19th century British feminists, who not only expected to lead women's movements in other parts of the Empire, as their most advanced part, but also suggested acting as their spokewomen over against the imperial government (Sinha 2000). There were also, of course, less hierarchical strategies of cooperation with feminist allies abroad. But feminists have been involved in various imperial 'civilizing missions' and the construction of ideologies of Western/‘white’ superiority, increasingly in racial terms towards the end of the 19th century (Burton 1990; Valverde 1992; Donovan 2006). This legacy is one of the reasons why it is difficult to build alliances between third world and black feminisms on the one hand and white/Western feminisms on the other (cf. Mohanty 1991; Collins 2002); it has also been a starting point for the development of the concept ‘intersectionality’ and the politics of intervention connected to it (Crenshaw 1989; cf. Purtschert/Meyer 2010: 131-2). Indian women's rights activist and humanist Madhu Kishwar argued that she would not call herself a feminist, because under the given global constellation of power, this would mean accepting Western feminism's hegemonic position up to a point, where Indian feminists would be even asked to position themselves between difference- and equality-oriented approaches, a distinction which might be of limited use, but nevertheless has structured debates within European feminisms (Kishwar 1990). Western feminists should therefore be especially aware of the global structures of domination and their histories, when they try to re-build social theories.

For re-visioning patterns of European modernity, I suggest shifting the focus to the complex web of relations and exchange connected to the making of the modern world. If one has to choose a symbolic date as a starting point, this could be 1492, the beginning of the incorporation of the Americas into the earlier existing systems of interaction between Asia, Africa, and Europe. I am applying a perspective of ‘shared’ (Conrad/Randeria 2002) and ‘entangled’ histories (Randeria 2002; cf. Spohn 2006). Such a framework does not imply every individual scholar or research group studying every part of the globe. It does also not mean to substitute the methodological nationalism of classical national historiographies or sociologies by a methodological globalism which relocates causal powers to the level of a world polity (a tendency for instance in Boli and Thomas 1999). This latter tendency can also be found in Enrique Dussel's seminal essay “Beyond Eurocentrism” (Dussel 1998): changing perspectives from a Eurocentric to a global paradigm of modernity basically means to understand the centrality of Europe in the global constellation of power as a relational effect of this constellation (the ‘world system’), and not as the product of internal cultural innovation (‘rationalization’). Other approaches, however, seek study interregional, imperial, or global interdependency, as well as local developments. “With a founding premise”, reads Stoler's and Cooper's research program for

a new imperial history, “that social transformations are a product of both global patterns and local struggles we treat metropole and colony in a single analytic field, addressing the weight one gives to causal connections and the primacy of agency in its different parts.” (Stoler/Cooper 1997: 4)

Presupposing that ‘Europe’ is no longer viewed as the single model of global modernity and Western culture (“the enlightenment”) its only source, focusing one’s research to the particular relations of power on (parts of) that continent is of course reconcilable with a critical stance toward Eurocentrism.⁹ The results of such an analysis would be very useful for comparison with insights from other local and area studies. However, even when focusing particularly on Europe the constitutive impact which global entanglements have on local settings should be kept in mind. There was no autonomous self-creation of modern Europe; it was, in important ways, also “the creation of the third world.” (Franz Fanon, in Hall 2000: 13)

As Conrad and Randeria (2002) summarize, imperial metropoles and colonies mutually shaped each other – even if, under condition of unequal power relations, in different ways. One of these linkages has been framed in the metaphor of colonies as laboratories of modernity (cf. Stoler/Cooper 1997). Modern technologies of discipline and control were ‘tested’ among colonial populations before they were introduced in Western contexts, such as the use of finger-printing for personal identification (Sengoopta 2004). Another example would be the disciplinary techniques used in popular elementary schooling in the early nineteenth century, which figure in Foucault’s “Discipline and Punish” (1995). The model of mutual instruction, which was known in Britain and its Empire also as ‘British’ or ‘national system’ originated from an educational experiment in colonial Madras, before it was adapted and refined for the education of the poor in England. Thus, pedagogical practices from South Indian common vernacular schools – reinterpreted according to enlightenment notions of ‘system, method, and order’ (Bell 1797) and refined in heated debates on mass education in Britain – entered classrooms in a new kind of elementary schools in various parts of the British Empire and beyond (Tschurenев 2008).

Especially the history of modern racism has been deeply entwined with colonial experience and the debates on slavery. Its roots – the search for ‘racial purity’ as well as for explanations of human difference – can be dated back to the late 15th century, the *reconquista* in Spain as well as to the first colonial encounters in America. ‘Race’ became the constitutive classificatory scheme which linked people to colonial labor regimes (Quijano 2000; Hall 1996). Anti-Black racism appeared first in the 17th century in the American South and African settler colonies (Barth 2005). The shift of

9 I understand that Knapp’s and Klinger’s concentration on European modernity is indeed meant as a move away from false generalizations.

emphasis occurring in British discourses on colonialism in the second half of the 19th century – from a ‘civilizing mission’ resting in notions of European cultural superiority to the ‘register’ of biological racism (S. Hall 2000: 223) – was connected to diagnoses of the failure of this very mission. Such diagnoses were, for instance, based on scandalizing reports on the so-called mutiny in India in 1857, and the rebellion of former slaves in Morant Bay, Jamaica, in 1865, which seemed to prove the ungratefulness and resistance of the recipients of the blessings of civilization (C. Hall 2000: 12). The European discourses, institutions and practices of racism were therefore crucially conditioned by colonialism, slavery, and the encounter with ‘the other.’ Moreover, as I want to discuss now, they impacted upon the making of the modern bourgeois order of gender and sexuality.

While sexual difference and sexual desires became, in course of the 19th century, increasingly interpreted in scientific-biological terms (analogous to ‘race’), the pre-occupation with the ‘ethnic’ or ‘racial’ composition of populations can be traced to colonial contexts. According to Cooper and Stoler (1997), it was a basic tension of Empires that the ‘grammar of difference’ on which colonial rule, its legal pluralism and technologies of government rested always appeared threatened and unstable. What distinguished colonizer from colonized? Who was entitled to racial privileges? The first question became of particular importance when highly educated colonials started competing with Europeans for administrative positions; in colonial Bengal, ridicule on the basis of gender images became one of the strategies to reinforce difference (Sinha 1995). These colonial constructions of masculinity and de-masculinization would in turn fuel the politics of masculinity, such as diffusion a ‘martial’ ideal of discovery and rule in Britain (Fischer-Tiné 2001). The second question was especially relevant in regard to low-class Europeans, such as sailors or prostitutes, whose deviant behavior apparently disgraced the whole British ‘race’ (Fischer-Tiné 2009). Even more, mixed populations pointed at the impossibility of clear-cut boundaries. CLR James draws an impressive picture of the schemes to classify any shade of color, which colonial administrators in the 18th century Caribbean struggled with in order to ensure ‘white’ privilege (James 1998). In this context, it was of vital importance to define who was to marry or live with whom and where did the children belong. In India, intermarriages became increasingly difficult in the course of the 19th century, while white women had to display ‘respectability’, and prevent their family’s ‘going native’ (for another colonial context cf. Walgenbach 2005). The control of sexuality – for displaying moral superiority which could legitimize claims to rule as well ‘racial purity’ – became thus linked to uphold the fantasy of clear lines between colonizers and colonized. Therefore, Stoler (2004) concluded that the bio-political concerns of what Foucault called the *dispositif de sexualité* were formed in colonial encounters.

The point I want to make here is, what Klinger called ‘the order of life’ is not only crucial for gender relations, but framed by the construction of ‘racial’ difference in the context of colonial encounters. Historical changes such as the formation of a modern European mode of regulating generative reproduction were shaped by the repercussions of colonial expansion – which the historical literature on gender increasingly recognizes (Bock 2006). They were also structured by and structuring other changes. Thus we could look at the *dispositif de sexualité* as part of new governmental rationality (cf. Burchell et al. 2005) which was not only entangled with the emergence of the market society and changes in organization of family life in ‘the West’ (Miller 1998), but also with technologies of discipline and difference-production crafted in colonial confrontations.

The final example I want to give relates to colonial debates in early 19th century Bengal over the limits of legitimate state interference, and the constitution of a private domain. In 1829, Governor General William Bentinck decreed that “the practice of suttee, or of burning or burying alive the widows of Hindus, is hereby declared illegal, and punishable by the criminal courts.” The practice, he argued, was “revolting to the feelings of human nature.” Moreover, it was “nowhere enjoined by the religion of the Hindus as an imperative duty.” Torn between the “first and most important principles of the system of British government in India, that all classes of the people be secure in the observance of their religious usages”, and the “dictates of justice and humanity”¹⁰, he decided that the latter ones were paramount, after a survey among the Indian troops under British command had shown that they were rather ‘indifferent’ about the prohibition of sati, and were not inclined to mutiny in defence of this Indian ‘tradition’. In reaction to this act, however, the *Dharma Sabha*, an association of conservative Hindus was formed, which reminded the Governor General of the principle of non-interference, and questioned its authority to decide upon matters of Hindu religious duty.¹¹

This regulation and the intensive debate between British missionaries, colonial administrators, Bengali reformers, and a concerned public in Britain, which preceded it, are well known (for an overview: Mani 1998; Tschurenев 2004). Gayatri Spivak referred to it when exploring the issue of the accessibility of subaltern voices, showing how the women to burn were trapped in a clash of patriarchies (Spivak 1988). Sati was just the first in a series of debates between British colonials and Indian reformers and intellectuals which centred on the ‘status of women.’ The domestic sphere was a highly contested arena in colonial encounters. While the colonizers de-

10 Sati Regulation XVII, A. D. 1829 of the Bengal Code: 4 December 1829 (<http://chnm.gmu.edu/www/p/103.html>).

11 “The Petition of the Orthodox Hindu community of Calcutta against the Suttee Regulation.”

14 January 1830 (<http://chnm.gmu.edu/www/modules/lesson5/lesson5.php?menu=1&s=7>).

ployed interference on behalf of women as moral legitimization for their rule, colonial intellectuals took refuge to self-assertion and cultural authenticity in their 'home' (Chakrabarty 2000). What I want to emphasize is that these debates were not only crucial for formation of cultural identities, in which 'humanity' became associated with 'Europe', and 'tradition' with its 'other.' They also took place in a time when the liberal state, its limits and relation to other 'domains' on society were still contested and in the making (Stokes 1959; Bohlender 2007). Thus, looking at the conflicts and negotiations in the colonies might also be relevant for historicizing the question of structural differentiation, i.e., the conceptualization and institutionalization of distinguished social spaces in modern societies (Knapp 2008b). I think that the ideology of a protected private space, where men could find intimacy, direct their family, and equally important, practice their religion, was also tried and refined in colonial encounters.

This was even commented upon by contemporaries. The Scottish missionary and educationalist Alexander Duff (1840: 452) accused the colonial government of using India as a "fair and open field for testing the non-religious theory of education." In the history of education, we can see how a need for the secularization of the curriculum occurred in colonial India, precisely in reaction to the liberal principle of non-interference with the religion of others. Substitutes for bible and catechism thus had to be found for the moral education of children and youth. In the domain of higher education, as Gauri Viswanathan (1989) has shown, English Literature was assigned this function; only later on, it became an institutionalized school subject in Britain.

4. Global Entanglements and Local Struggles

This paper started as a comment on Knapp's and Klinger's recent call for a "social re-turn" in the intersectionality debates, including the project of a fundamental "re-vision" of European modernity. From a global history point of view I argued that such revision should be aware of the global entanglements which also shaped European societies. This has a bearing especially for understanding the history of racism, which I connected closely to the history of colonial expansion. I emphasized that a renewed feminist social theory should take interventions such as the post-colonial critique of Eurocentrism seriously. Moreover, it should go beyond the framework of earlier feminist approaches which understand power in terms of additive, separate systems.

The question remains, how to produce theories which address the complexity of social relations, institutions, actions, and experiences within the global matrix of

domination. “In the consciousness of our failure to find a single ground for domination”, Haraway (1991: 160-1) reminded us, “we risk lapsing into boundless difference and giving up on the confusing task of making partial, real connection.” I discussed some such connections, or entanglements, in modern history as examples. I pointed out that modern technologies or rule and regulation – such as practices of ‘racial’ classification and differentiation or disciplinary techniques – took shape in colonial encounters. Moreover, I argued that contestations over the constitution of a private space, in which the state was not to interfere, happened in colonies as well as European settings. This was inspired by an argument in global history debates, that the imperial frame affected not only colonies, but also imperial metropoles in Europe. The nature of such entanglements, and the particular effects they produced, was highly variable, and dependent upon power relations.

Studying global entanglements, however, is only possible in close conversation with detailed research in specific constellations of power in different historical times and places – and social theoretical generalizations based upon it. Whether we follow Stoler’s and Cooper’s premise, that in wide-ranging entanglements the “primacy of agency” is not with the connecting frame, but the “local struggles” in its constituent parts (Stoler/Cooper 1997: 4), or take a more relational explanatory frame, might also depend on the specific situation under study. Comparing historical studies which pursue an intersectional approach to history writing – such as Kallenberg’s research on Jewish maid servants in early modern Frankfort (...), or Fischer-Tiné’s study on ‘white subalterns’ in colonial India (2009) – could point at the diversity of power structures and grammars of difference, but also reveal common patterns in the production of structures of inequality. Context-sensitive studies can also reveal the different weight which particular markers of difference and inequality can assume in different situations. Thus Collins (2002: 201-28) explains, why for black women, feminist alliances proved more difficult than alliances with black men in the civil rights movement on the basis of shared spaces, family ties, and life-experiences. On the other hand, as research on Indian educator and social reformer Pandita Ramabai in the late 19th and early 20th century shows, that she finally privileged alliances along the lines of feminism and Christianity, which brought her in conflict with Indian nationalists (Anagol 1998).

This brings me to a final point. As I wanted to show with the comments on Western first wave feminisms’ involvement in imperial and racial ideologies, the intersectionality perspective is not only suited to analyze the complexity of power relations. It can also reveal the tensions inherent in the emancipation movements responding to them, and thus help to increase the reflexivity of both political movements and the academic writings analyzing and accompanying them. The demand to think contemporary power and empowerment strategies in their complexity and contradic-

tions remains the never-ending and incontrovertibly important task for the construction side of critical social theory.

Bibliography

- Alaimo, Stacy, and Hekman, Susan (eds.). 2008. *Material feminisms*. Bloomington: Indiana University Press.
- Anagol, Padma. 1998. Indian Christian women and indigenous feminism, c.1850-C.1920. In: Midgley, Clare (eds.). *Gender and imperialism*. Manchester: Manchester Univ. Press: 79–103.
- Balibar, Étienne, and Wallerstein, Immanuel Maurice. 1990. *Rasse – Klasse – Nation. Ambivalente Identitäten*. Hamburg: Argument-Verlag
- Barth, Boris. 2005. Die Grenzen der Zivilisierungsmision: Rassenvorstellungen in den europäischen Siedlungskolonien Virginia, den Burenrepubliken und Deutsch-Südwestafrika. In: Barth, Boris, and Osterhammel, Jürgen (eds.). *Zivilisierungsmisionen: Imperiale Weltverbesserung seit dem 18. Jahrhundert*. Konstanz: UVK-Verl.-Ges.: 201-228.
- Bartolovich, Crystal and Lazarus, Neil (eds.). 2002. *Marxism, modernity and post-colonial studies*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Beer, Ursula. 1990. *Geschlecht, Struktur, Geschichte: Soziale Konstituierung des Geschlechterverhältnisses*. Univ., Habil.-Schr.--Bielefeld, 1989. Frankfurt: Campus-Verl.
- Beer, Ursula. 1993. *Geschlecht Klasse Struktur*. In: Hauch, Gabriella (ed.). *Geschlecht, Klasse, Ethnizität*: 28. Internationale Tagung der Historikerinnen und Historiker der Arbeiterinnen- und Arbeiterbewegung. Wien: Europaverlag.
- Bell, Andrew. 1797. *An Experiment in Education, Made at the Male Asylum of Madras, Suggesting a System by Which a School or Family may teach itself under the Superintendence of the Master or the Parent*. London: Printed for Cadell and Davies.
- Bock, Gisela. 2006. *Geschlechtergeschichte auf alten und neuen Wegen: Zeiten und Räume*. In: Osterhammel, Jürgen; Langewiesche, Dieter and Nolte, Paul (eds.). *Wege der Gesellschaftsgeschichte*. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht: 45-66.
- Bock, Gisela and Duden, Barbara. 1977. *Arbeit aus Liebe/Liebe als Arbeit: zur Entstehung der Hausarbeit im Kapitalismus*. In: Gruppe Berliner Dozentinnen (eds.). *Frauen und Wissenschaft. Beiträge zur Berliner Sommeruniversität für Frauen*. Juli 1976. 2. Aufl. Berlin: Courage-Verl.
- Bohlander, Matthias. 2007. *Metamorphosen des liberalen Regierungsdenkens. Politische Ökonomie, Polizei und Pauperismus*. Weilerswist: Velbrück Wissenschaft.

- Boli, John, and Thomas, George M. (eds.). 1999. *Constructing World Culture: International nongovernmental organizations since 1875*. Stanford, CA: Stanford Univ. Press.
- Burchell, Graham, et al. 2005. *The Foucault Effect: Studies in governmentality with two lectures by and an interview with Michel Foucault*. [Reprint]. Chicago, IL: Univ. of Chicago Press.
- Burton, Antoinette M. 1990. *The White Woman's Burden. British Feminists and The Indian Woman, 1865-1915*. In: *Women's Studies International Forum* 13 (4): 295–308.
- Butler, Judith. 1993. *Bodies That Matter. On the discursive limits of sex*. New York, London: Routledge.
- Chakrabarty, Dipesh. 2000. *Provincializing Europe: Postcolonial thought and historical difference*. Princeton, NJ: Princeton Univ. Press.
- Chapman, Priscilla. 1839. *Hindoo Female Education*, London: R.B. Seeley and W. Burnside.
- Collins, Patricia Hill. 2002. *Fighting Words: Black women and the search for justice*. [Reprint] *Contradictions of modernity*. Vol. 7. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Conrad, Sebastian and Randeria, Shalini (eds.). 2002. *Jenseits des Eurozentrismus: Postkoloniale Perspektiven in den Geschichts- und Kulturwissenschaften*. Frankfurt/Main: Campus-Verl.
- Cooper, Frederick and Stoler, Ann Laura, (eds.). 1997. *Tensions of empire: Colonial cultures in a bourgeois world*. London; Berkeley: University of California Press.
- Dalla Costa, Mariarosa and James, Selma. 1973. *The Power of Women and the Subversion of the Community*. Bristol: Falling Wall Press.
- Davis, Angela. 1982. *Women, Race and Class: The Approaching Obsolescence of Housework: A Working-Class Perspective*. [Chapter 13 of Davis, Angela. *Women, Race and Class*] London: The Women's Press Ltd. <http://www.marxists.org/subject/women/authors/davis-angela/housework.htm>
- Davis, Kathy. 2008. Intersectionality as buzzword. A sociology of science perspective on what makes a feminist theory successful. In: *Feminist Theory* 9 (1): 67–85.
- Donovan, Brian. 2006. *White slave crusades: Race, gender, and anti-vice activism, 1887 – 1917*. Urbana, IL: Univ. of Illinois Press.
- Duff, Alexander. 1840. *India and India Missions*, Edinburgh: J. Johnstone.
- Dussel, Enrique. 1998. *Beyond Eurocentrism: The World-System and the Limits of Modernity*. In: Jameson, Fredric, and Miyoshi, Masao (eds.). *The cultures of globalization*. Durham, NC: Duke Univ. Press.

- Engels, Friedrich. 1892. *Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staats*. Im Anschluß an Lewis H. Morgans *Forschungen*. In: Marx, Karl, and Engels, Friedrich. 1962. *Werke*, Vol. 21: 25–173. Berlin/DDR: Dietz Verlag.
- Escobar, Arturo. 1995. *Encountering Development: The Making and Unmaking of the Third World*. Princeton, NJ.
- Fischer-Tiné, Harald. 2001. ‘Character Building and Manly Games’. *Viktorianische Konzepte von Männlichkeit und ihre Aneignung im frühen Hindu Nationalismus*. In: *Historische Anthropologie*, 9 (3): 432–455.
- Fischer-Tiné, Harald. 2009. *Low and Lascivious Europeans: Race, Class and White Subalternity in Colonial India*, New Delhi: Orient Longman.
- Foucault, Michel. 1995. *Discipline and punish the birth of the prison*. 2. Vintage Books ed. New York: Vintage Books.
- Foucault, Michel. 2006. *Der Wille zum Wissen*. 1. Aufl., [Reprint]. Suhrkamp-Taschenbuch Wissenschaft. Vol. 716. Frankfurt am Main: Suhrkamp-Taschenbuch-Verl.
- Fraser, Nancy. 1989. *Unruly practices: power, discourse, and gender in contemporary social theory*. Minneapolis: Univ. of Minnesota Press.
- Fraser, Nancy. 1997. *Justice interruptus: Critical reflections on the ‘postsocialist’ condition*. New York, NY: Routledge.
- Hall, Catherine. 2000. *Cultures of empire: Colonizers in Britain and the Empire in nineteenth and twentieth centuries; a reader*. Manchester: Manchester Univ. Press.
- Hall, Catherine. 2002. *Civilising subjects: Colony and metropole in the English imagination, 1830–1867*. Chicago: Univ. of Chicago Press.
- Hall, Stuart. 1996. *Race Articulation and Societies Structured in Dominance*. In: *Black British cultural studies: A reader*, ed. Houston A Baker, Manthia Diawara, and Ruth H Lindeborg, 16–60. Chicago: Univ. of Chicago Press.
- Hall, Stuart. 2000. Conclusion: The Multi-cultural Question. In: *Un/settled multiculturalisms: Diasporas, entanglements, ‘transruptions’*. Hesse, Barnor (ed.): 206–241. London: Zed Books.
- Haraway, Donna. 1991. *A Cyborg Manifesto: Science, Technology, and Socialist-Feminism in the Late Twentieth Century*. In: Haraway, Donna. *Simians, cyborgs, and women: The reinvention of nature*: 149–181. New York: Routledge.
- Hartmann, Heidi. 1981. *The Unhappy Marriage of Marxism and Feminism. Towards a more progressive union*. In: *Women and Revolution: A Discussion of the Unhappy Marriage of Marxism and Feminism*, Lydia Sargent (ed.). South End Press.
- Jackson, Stevi. 2001. Why a materialist feminism is (still) possible and necessary. In: *Women’s Studies International Forum* 24 (3–4).

- James, Cyril L. R. 1989. *The Black Jacobins. Toussaint l'Ouverture and the San Domingo revolution*. 2. ed., rev. New York: Vintage Books.
- James, Cyril L. R. 2006. Interchanges: Gender, sexuality and heterosexuality: The complexity (and limits) of heteronormativity. In: *Feminist Theory* 7 (1): 105–21.
- Joseph, Gloria. 1981. *The Incompatible Menage a Trois: Marxism, Feminism and Racism*. In: Sargent, Lydia (ed.). *Women and Revolution: A Discussion of the Unhappy Marriage of Marxism and Feminism*. Cambridge, MA: South End Press.
- Kallenberg, Vera. 2011. „... und würde auch sonst gesehen haben, wie sie sich durchbrächte“ – „Migration“ und „Intersektionalität“ in Frankfurter Kriminalakten über jüdische Dienstmägde um 1800. In: Abele, Edeltraud et al (eds.). *Femina Migrans: Frauen in Migrationsprozessen (18.-20. Jahrhundert)*. Sulzbach, Tau-nus: Ulrike Helmer: 39-67.
- Kishwar, Madhu. 1990. Why I Do Not Call Myself a Feminist. In: *Manushi* 61 (November-December).
- Klinger, Cornelia. 2008. Überkreuzende Identitäten – Ineinander greifende Strukturen: Plädoyer für einen Kurswechsel in der Intersektionalitätsdebatte. In: Klinger, Cornelia, and Knapp, Gudrun-Axeli. (eds.) *Über-Kreuzungen: Fremdheit, Ungleichheit, Differenz*. 1. Aufl. Münster: Westfälisches Dampfboot.
- Klinger, Cornelia, and Knapp, Gudrun-Axeli (eds.). 2008. *Über-Kreuzungen: Fremdheit, Ungleichheit, Differenz*. 1. Aufl. Münster: Westfälisches Dampfboot.
- Knapp, Gudrun-Axeli. 2008a. „Intersectionality“ – ein neues Paradigma der Geschlechterforschung?. In: Casale, Rita, and Rendtorff, Barbara (eds.). *Was kommt nach der Genderforschung? Zur Zukunft der feministischen Theoriebildung*. Bielefeld: transcript-Verl: 33-58.
- Knapp, Gudrun-Axeli. 2008b. Verhältnisbestimmungen: Geschlecht, Klasse, Ethnizität in gesellschaftstheoretischer Perspektive. In: Klinger, Cornelia, and Knapp, Gudrun-Axeli (eds.). *Über-Kreuzungen: Fremdheit, Ungleichheit, Differenz*. 1. Aufl. Münster: Westfälisches Dampfboot.
- Lerner, Gerda. 1987. *The creation of patriarchy*. Oxford: Oxford University Press.
- Lerner, Daniel. 1964. *The Passing of Traditional Society. Modernizing the Middle East*. Glencoe, IL: Free Press of Glencoe.
- Lindner, Kolja. 2011. Eurozentrismus bei Marx. Marx-Debatte und Postcolonial Studies im Dialog. In: Bonefeld, Werner, and Heinrich, Michael (eds.). *Kapital & Kritik. Nach der „neuen“ Marx-Lektüre*. Hamburg: VSA Verlag.
- Lorenz, Renate, and Kuster, Brigitta. 2007. Sexuell arbeiten. Eine queere Perspektive auf Arbeit und prekäres Leben. 1. Aufl. Berlin: b_books-Verlag.
- Mani, Lata. 1998. *Contentious Traditions: The debate on Sati in colonial India*. Berkeley, CA: University of California Press.

- Meek, Ronald. 1976. *Social Science and the Ignoble Savage*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Midgley, Clare. 2000. Female emancipation in an imperial frame: English women and the campaign against sati (widow-burning) in India, 1813–30. In: *Women's History Review* 9 (1): 95–121.
- Millar, John. 1773. *Observations Concerning the Distinction of Ranks in Society*. London: Printed for J. Murray.
- Miller, Pavla. 1998. *Transformations of patriarchy in the west: 1500 – 1900*. Bloomington: Indiana Univ. Press.
- Mohanty, Chandra Talpade. 1991. *Third World women and the politics of feminism*. Bloomington: Indiana University Press.
- Putschert, Patricia, and Meyer, Katrin. 2010. Die Macht der Kategorien. Kritische Überlegungen zur Intersektionalität. In: *Feministische Studien*, Jg. 28, H. 1, S. 130–142.
- Quijano, Anibal. 2000. Coloniality of Power, Eurocentrism, and Latin America. In: *Nepantla: Views from South* 1 (3). Durham, NC: Duke University Press.
- Ramusack, Barbara N. and Burton, Antoinette M. 1994. Feminism, imperialism and race: a dialogue between India and Britain. In: *Women's History Review*, 3 (4): 469 — 481.
- Randeria, Shalini. 2002. *Entangled Histories of Uneven Modernities: Civil Society, Caste Solidarities and Legal Pluralism in Post-Colonial India*. In: Elkana, Yehuda et al. (eds.). *Unraveling Ties. From Social Cohesion to New Practices of Connectedness*. Frankfurt am Main: Campus: 284–311.
- Rostow, Walt W. 1990. *The stages of economic growth a non-communist manifesto*. 3. ed. Cambridge: Cambridge Univ. Press.
- Said, Edward W. 1979. *Orientalism*. New York: Vintage Books.
- Sangari, Kumkum, and Sudesh Vaid (eds.). 2006. *Recasting women: Essays in colonial history*. New Delhi: Zubaan.
- Sargent, Lydia. 1981. *Women and revolution: A discussion of the unhappy marriage of Marxism and feminism*. Cambridge, MA: South End Press.
- Schwinn, Thomas. 2004. *Differenzierung und soziale Ungleichheit: Die zwei Soziologien und ihre Verknüpfung*. 2. Aufl. Frankfurt am Main: Humanities Online.
- Sengoopta, Chandak. 2004. *Imprint of the Raj: The Colonial Origin of Fingerprinting and Its Voyage to Britain*. London: Pan Books.
- Sinha, Mrinalini. 1995. Colonial masculinity: The ‚manly Englishman‘ and the ‚effeminate Bengali‘ in the late nineteenth century. State Univ. of New York, Diss., Stony Brook. *Studies in imperialism*. Manchester: Manchester Univ. Press.
- Sinha, Mrinalini. 2000. Suffragism and internationalism: The enfranchisement of British and Indian women under an imperial state. In: Fletcher, Ian Christopher;

- Mayhall, Laura E. Nym and Levine, Philippa (eds.). *Women's suffrage in the British Empire. Citizenship, nation and race*. London: Routledge.
- Spivak, Gayatri Chakravorty. 1988. Can the Subaltern Speak?. In: Nelson, Cary (ed.). *Marxism and the interpretation of culture*. Urbana, IL: Univ. of Illinois Press: 271–313.
- Stokes, Eric. 1959. *The English Utilitarians and India*. Oxford: Clarendon Press.
- Stoler, Ann Laura. 2004. *Race and the education of desire: Foucault's History of sexuality and the colonial order of things*. 6. print. Durham, NC: Duke Univ. Press.
- Stoler, Ann Laura and Frederick Cooper. 1996. Between Metropole and Colony: Rethinking a Research Agenda. In: Cooper, Frederick (ed.). *Tensions of empire: Colonial cultures in a bourgeois world*. London; Berkeley: University of California Press.
- Tschurenев, Jana. 2006. Between Non-interference in Matters of Religion and Civilizing Mission: The Prohibition of Suttee in 1829. In: Fischer-Tiné, Harald und Mann, Michael (eds.). *Colonialism as Civilizing Mission: Cultural Ideology in British India*. London: Anthem Press.
- Tschurenev, Jana. 2008. Diffusing Useful Knowledge: The Monitorial System of Education in Madras, London and Bengal, 1789 – 1840. *Paedagogica Historica* 44 (3).
- Valverde, Mariana. 1992. When the Mother of the Race is free: race, reproduction, and sexuality in first-wave feminism. In: Iacovetta, Franca and Valverde, Mariana. *Gender conflicts: New essays in women's history*. Univ. of Toronto Press: 3–26.
- Viswanathan, Gauri. 1989. *Masks of Conquest: Literary Study and British Rule in India*. New York: Columbia University Press.
- Walgenbach, Katharina. 2004. *Die weiße Frau als Trägerin deutscher Kultur: Koloniale Diskurse über Geschlecht, „Rasse“ und Klasse im Kaiserreich*. Univ., Diss. Kiel.
- Walgenbach, Katharina. 2005. Weiße Identität, Geschlecht und Klasse in den deutschen Kolonien. Frankfurt am Main: Campus-Verl.
- Walgenbach, Katharina; Dietze, Gabriele; Hornscheidt, Antje, and Palm, Kerstin. 2007. *Gender als interdependente Kategorie. Neue Perspektiven auf Intersektionalität, Diversität und Heterogenität*. Opladen: Budrich.
- Winker, Gabriele, and Degele, Nina. 2009. *Intersektionalität. Zur Analyse sozialer Ungleichheiten*. Bielefeld: transcript Verlag.

Contributors

Thomas Beaubreuil is ATER (assistant professor) in Sociology at the Department of Educational Sciences of the University of Paris West Nanterre, and working for a doctorate at the European Centre of Sociology and Political Science (EHESS, CNRS, Paris 1). His research bears upon the spatial dimension of social relationships. He is particularly interested in the use of public and private space in working-class districts.

Contact: thomas.beaubreuil@ens.fr

Sara Diaz is a doctoral candidate in Gender, Women and Sexuality Studies at the University of Washington. Sara's dissertation, framed by US third world feminist theories, is a collection of historical case studies, which explore the association of the brown/black female body with 'nature' as a metaphor against which the 'scientist' is defined in the Western scientific imaginary.

Contact: diazsp@u.washington.edu

Joshua Kjerulf Dubrow is Assistant Professor at the Polish Academy of Sciences and Program Coordinator with Cross-National Studies: Interdisciplinary Research and Training Program (CONSIRT). His research in inequality in comparative perspective has been published in Social Forces, Party Politics, and International Journal of Sociology, among others.

Contact: dubrow.2@osu.edu

Pia Garske is a doctoral student of Political Science at the Free University of Berlin. Her research interests include theories of intersectionality and postcolonial and feminist theories. Currently she works on her thesis analysing the relevance of the category „class“ in debates on intersectionality. As an educational activist she has taught seminars and workshops on this issue.

Contact: pia.garske@reflect-online.org

Martha Gonzalez was born and raised in East Los Angeles and is a Chicana artivista (artist/activist), feminist music theorist and academic. Gonzalez has recently earned a PhC in the Gender Women Sexuality Studies (GWSS) department at the University of Washington, Seattle and is writing a dissertation on the Chican@ Artivista resistances in East Los Angeles. She holds an undergraduate degree in Eth-

nomusicology from the University of California Los Angeles (UCLA). In addition, Gonzalez was awarded a Fulbright fellowship for her research on transnational musical social movements across the Americas and Europe, with a specific focus on innovations of women in music and dance in the genre of Son Jarocho.

Contact: meg33@u.washington.edu

Andrea Griesebner, Prof. Dr. phil., is the Associate Professor at the Department of History, University of Vienna. Her major fields of research are Early modern European Cultural, Criminal and Gender History; Theory and Methodology of History; and Feminist Theory. Currently she is focusing on Catholic marital jurisdiction (proceedings of co-habitation and separation from bed and board) from the 16th to the mid-19th century.

Contact: andrea.griesebner@univie.ac.at

Susanne Hehenberger, Dr. phil., is a provenance researcher at Kunsthistorisches Museum, Vienna and Lecturer at the History Department, University of Vienna. Her main fields of research are provenance research (concerning objects coming into the museum from 1933 onwards), early modern history of criminality, sexuality and religion, and gender studies.

Contact: susanne.hehenberger@khm.at or susanne.hehenberger@univie.ac.at

Vera Kallenberg is a doctoral candidate in History at the École des hautes études en sciences sociales (EHESS) in Paris and at TU Darmstadt, a member of the research cluster “Jews within the pluralistic legal culture of the Holy Roman Empire” at the Max-Planck-Institute for European Legal History in Frankfurt/Main, is currently a Leo-Baeck-fellow and associated with the Centre Marc Bloch Berlin. Her main fields of research are European and German Jewish History of the 18th and 19th centuries (particularly legal history, everyday history and gender studies).

Contact: kallenberg@cmb.hu-berlin.de

Christine Kley studied Philosophy, Sociology and Modern and Recent History at the Free University of Berlin and at Humboldt University, Berlin. In her M.A. thesis she analyzed and compared concepts of power in different feminist theories with reference to their scope and explanatory power. Her areas of interest include social philosophy and theory, global and European history of the 17th and 18th century (particularly colonial history and the history of science), feminist theory and the sociology of working conditions and gender relations with due regard to migration movements.

Contact: christinekley@gmx.net

Dimitri Mader is a research assistant at the DFG research group, Kolleg-Forscher(innen)gruppe „Landnahme, Beschleunigung, Aktivierung. Dynamik und (De-)Stabilisierung moderner Wachstumsgesellschaften“ at the Institute of Sociology, Friedrich Schiller University Jena. He studied Philosophy, Sociology and Gender Studies at the Free University of Berlin and Humboldt University, Berlin. His areas of research include social theory, social philosophy, Critical Theory, Critical Realism, Marxism and Feminism. His work has a special focus on theories of subjectivity and agency with a concern for questions of social power and domination, self-determination and human wellbeing.

Contact: d.mader2@gmx.de

Rebecca Clark Mane gained her PhD from the University of Washington, Seattle. Her research focuses on questions of race, gender, and power in popular culture. She is particularly interested in how Whiteness circulates as an organizing epistemology within asymmetrical relations of power and the ways feminism perpetuates or resists Whiteness.

Contact rebecca2@u.washington.edu

Jennifer Meyer is a French political scientist and historian. She is actually writing a binational Ph.D. dissertation at the Ecole Normale Supérieure de Lyon, France and at the University of Erfurt, Germany. Her research focuses on German right-wing feminist women and especially on the intersections of racism/anti-Semitism and feminist discourses.

Contact: jennifer_meyer@hotmail.fr

Cornelia Möser holds a PhD in Gender Studies at Humboldt University and in Political Science at University Paris 8. She was associated with the Graduate School's „Gender as a category of knowledge“ and CRESPPA-GTM. Currently she is coordinating the strand “Rooting and Shifting (in) Feminist Research“ for the 8th European Feminist Research Conference in Budapest, 2012.

Contact: contre@web.de

Johanna M. Müller is a doctoral student in Philosophy with the Humboldt University Berlin. She gained her MA in Philosophy and Sociology from the Free University of Berlin, with a thesis on Ernst Cassirer's notion of development and religion. Her PhD project will use the insights of global history and postcolonial research for to research normative political philosophy and develop a profound concept of cosmopolitanism.

Contact: johannammueller@gmail.com

Irène Pereira, a sociologist affiliated with the GSPM/EHESS and teaches at the Paris-Dauphine University. She is also co-founder of the IRESMO Institute and author of several books and other works in political science. Her research concentrates mainly on syndicalism, activism and libertarian theory.

Contact: ir_pereira@yahoo.fr

Laura Schuft is an American sociologist and Assistant Professor at the University of Nice-Sophia Antipolis in France, and member of the research units LAMHESS and URMIS. Her research focuses on the social mechanisms that regulate the (re)production of interlocking systems of power, in particular those related to ethnicity, gender, socioeconomic status, age and handicap.

Contact: schuft@unice.fr

Jana Tschurenec gained her PhD from the Comparative Education Centre, Humboldt University, Berlin, with a thesis on educational experiments in the British Empire. She is currently working as lecturer at the Swiss Federal Institute of Technology, Zurich. Her research and teaching interests include the history of international feminism, history of gender and sexuality, and post-colonial studies.

Contact: jana.tschurenec@gmw.gess.ethz.ch

Christine Whyte is a doctoral student in the Department for the History of the Modern World at the Swiss Federal Institute of Technology Zurich. Her doctoral project, 'Whose slavery? The language and politics of slavery and abolition in Sierra Leone, 1898-1956' examines Sierra Leonean practices and discourses of slavery and emancipation in a global context. Her academic interests include African Studies, slavery, labour, abolition, gender history, and imperialism.

Contact: cwhyte@ethz.ch